



RPR

BIBLIOTECA CENTRALA

A

UNIVERSITĂȚII

DIN

BUCUREȘTI

No. Curent 18784 Format I

No. Inventar 24657 Anul .....

Secția Depozit I Raftul II

# OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

# Léon TOLSTOÏ.

*Publ. par le Comte Tolstoï*

## Les Cosaques

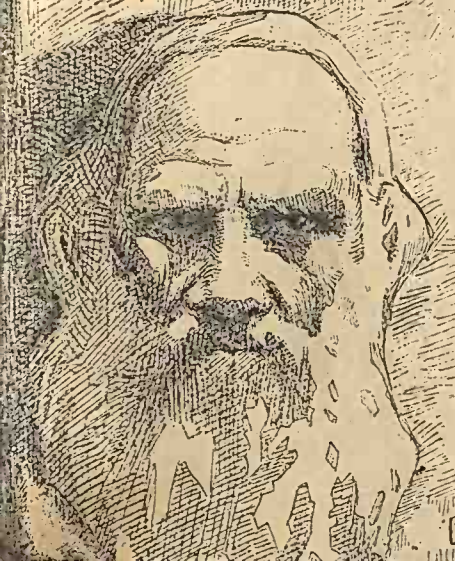
L'Incursion — La Coupe en forêt

Traduction  
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

---

OEUVRES COMPLÈTES

III

LES COSAQUES

(1852)

L'INCURSION

(1852)

LA COUPE EN FORÊT

(1854 - 1855)



Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Août 1902.

---

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par M. J.-W. Bienstock.*

---

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*

---

*Ce troisième volume est orné d'un portrait (reproduction d'une daguerréotypie) du C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ, prise en 1851.*

---



*P.-V. STOCK, Éditeur.*

C<sup>te</sup> Léon Tolstoï

D'APRÈS UNE DAGUERRÉOTYPIC DE 1851

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE  
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

*Inv. 8620*

CTE LÉON TOLSTOÏ

# ŒUVRES COMPLÈTES

III

LES COSAQUES, nouvelle du Caucase (1852)

L'INCURSION, récit d'un volontaire (1852)

LA COUPE EN FORÊT, récit d'un Junker (1854—1855.)



PARIS — 1<sup>er</sup> ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902

*24657.*

1961

PC 123/06

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARIA  
 BUCURESTI  
 Cota ..... 18784  
 Inventar ..... 24657

*Il a été tiré à part  
 dix exemplaires sur papier de Hollande,  
 exemplaires numérotés et paraphés  
 par l'éditeur.*

**B.C.U. Bucuresti**



**C24657**

# LES COSAQUES

NOUVELLE DU CAUCASE

(1852)

---

## I

Tout est calme à Moscou. Rarement, très rarement, un bruit de roues s'entend sur la chaussée gelée. Aux fenêtres, il n'y a plus de lumières, et les réverbères sont éteints. Des églises se répand le son des cloches qui, en vibrant sur la ville endormie, annoncent l'approche du matin. Les rues sont désertes. Parfois, de ci de là, un cocher de nuit conduit son traîneau sur le sable mêlé de neige, s'arrête de l'autre côté de la rue, puis s'endort en attendant un voyageur. Une vieille femme se rend à l'église où quelques cierges, placés sans symétrie et que reflètent les cadres dorés, brillent d'une vive leur. Les travailleurs, après une longue nuit d'hiver, se lèvent déjà et s'en vont à leur besogne.

Et chez les maîtres, la soirée dure encore.



Par une des fenêtres du restaurant Chevalier, à travers les vitres closes, filtre la lumière, interdite par la loi, à cette heure tardive. Près du perron, stationnent à la file des voitures, des traîneaux, des fiacres. Une *troïka* (1) de poste attend aussi. Le portier emmitoufflé, en se serrant, paraît se cacher à l'angle de la maison.

« Que font-ils là toute la nuit ? » pense un valet qui, à moitié endormi, se tient dans l'antichambre. « Chaque fois que je suis de service, c'est la même chose ! » D'une chambre voisine, bien éclairée, éclatent les voix de trois jeunes gens assis devant une table sur laquelle se trouvent les reliefs d'un souper et du vin. L'un est petit, très soigné, maigre et laid, il regarde d'un air bienveillant et fatigué l'hôte qui est prêt à partir. Un autre, grand, est allongé près de la table couverte de bouteilles vides et joue avec la clef de sa montre. Le troisième, en *polouchouok* (2) tout neuf, marche de long, en large, s'arrête parfois et écrase des amandes entre ses doigts gros et forts, aux ongles bien taillés, et il sourit sans cesse. Ses yeux et son visage sont enflammés. Il parle avec chaleur et en gesticulant, mais on voit qu'il ne trouve pas les mots, que toutes les paroles qu'il prononce ne lui semblent pas suffisantes pour exprimer tout ce qui est sur son cœur. Il sourit sans cesse.

(1) Attelage à trois chevaux.

(2) Pelisse courte en peau d'agneau.

— Maintenant on peut tout dire — prononça le voyageur — ce n'est pas que je veuille me justifier, mais au moins, je voudrais que tu comprisses cette affaire comme je la comprends et non pas comme le vulgaire peut l'envisager. Tu dis que je suis coupable envers elle — disait-il à celui qui le regardait avec bonté.

— Oui, coupable, — répondit le jeune homme petit et laid. Et son regard parut exprimer encore plus de bonté et de fatigue.

— Je sais pourquoi tu dis cela, — continua le voyageur, — selon toi, être aimé c'est le même bonheur qu'aimer, et une fois atteint, il suffit pour toute la vie.

— Oui, c'est suffisant, mon âme ! C'est plus qu'il ne faut, — affirma le jeune homme petit et laid en ouvrant et fermant les yeux.

— Mais pourquoi ne pas aimer soi-même ? — dit celui qui était prêt à partir. Il réfléchit et regarda son ami avec commisération. — Pourquoi ne pas aimer ? On ne connaît pas l'amour... Non, être aimé c'est un malheur, un malheur quand on se sent coupable de ne pas payer de retour, et qu'on ne peut le faire. Ah ! mon Dieu ! — Il fit un geste d'ennui. — Si tout cela était raisonné... mais, au contraire, tout cela se fait involontairement, de soi-même. C'est comme si je volais cette affection. Et tu penses la même chose. Ne nie pas, tu dois le penser. Et le croirais-tu, de toutes les sottises et canailleries

que j'ai faites en assez grand nombre dans ma vie, c'est la seule dont je ne me repente pas et dont je ne puisse me repentir. Avant comme après, je n'ai menti ni à elle, ni à moi-même. Il me semblait que cette fois j'aimais, et ensuite, je me suis aperçu que je m'étais trompé, qu'on ne peut pas aimer ainsi, et que je ne pouvais aller plus loin. Mais elle est allée plus loin. Suis-je coupable de n'avoir pas pu aimer? Que devais-je faire?

— Eh bien! Maintenant, c'est fini, — dit l'ami en fumant un cigare pour dissiper le sommeil. — Une seule chose : tu n'as jamais aimé et tu ne sais pas ce que c'est.

Celui qui était en *polouchoubok* voulait continuer la conversation, il se prit la tête, mais il ne trouvait pas de mots pour exprimer ses pensées.

— Je n'ai pas aimé? C'est vrai. Mais il y a en moi le désir d'aimer et on ne peut avoir ce désir plus fortement! Et un tel amour, existe-t-il? Il reste toujours quelque chose d'inachevé. Mais que dire, j'ai gâché mon existence, et maintenant, tu as raison, c'est fini. Je sens qu'une nouvelle vie va commencer.

— Que tu gâcheras de nouveau, — dit celui qui était sur le divan et jouait avec la clef de sa montre. Mais le voyageur ne l'entendit pas.

— Je suis triste et heureux de partir, — continua-t-il. — Pourquoi triste? Je ne sais.

Et le voyageur se mit à parler de lui seul, sans

remarquer que c'était moins intéressant pour les autres que pour lui. L'homme n'est jamais aussi égoïste que dans les moments d'enthousiasme. Alors il lui semble qu'il n'y a rien au monde de plus beau et de plus intéressant que lui-même.

— Dmitri Andreievitch, le postillon ne veut pas attendre ! — dit en entrant un jeune domestique en pelisse, enveloppé d'un cache-nez. — Les chevaux sont ici depuis minuit, et il est maintenant quatre heures.

Dmitri Andreievitch regarda son domestique Vanucha. A la vue de son cache-nez entortillé autour du cou, de ses bottes fourrées et de son visage endormi, il se crut appelé par une voix de l'autre monde, de ce monde de labeur, de privations, d'activité.

— Et, en effet, adieu ! — dit-il en cherchant encore un crochet non agrafé.

Malgré les conseils de ses amis, d'envoyer un pourboire au postillon, il mit son chapeau et s'arrêta au milieu de la chambre. Ils s'embrassèrent une fois, deux fois, s'arrêtèrent, ensuite s'embrassèrent une troisième fois. Celui qui était en *polouchoubok* s'approcha de la table, but dans une coupe qui était là, prit la main du jeune homme petit et laid et rougit.

— Non, je dirai quand même... Il faut, et je le peux, être franc avec toi parce que je t'aime... Ainsi tu l'aimes ? Je l'avais toujours pensé... hein ?

— Oui, — répondit l'ami avec un sourire encore plus doux.

— Et peut-être...

— S'il vous plaît, on m'a ordonné d'éteindre les bougies, — dit le valet somnolent qui avait pu entendre les derniers mots de la conversation et se demandait pourquoi ces messieurs disaient toujours la même chose. — Au compte de qui ordonnez-vous de faire la note? Au vôtre? — ajouta-t-il en parlant à celui qui était de haute taille, sachant d'avance à qui il fallait s'adresser.

— Oui, à mon compte, — répondit celui-ci. — Combien?

— Vingt-six roubles.

Le grand jeune homme réfléchit un moment, mais ne prononça pas une parole et mit la note dans sa poche.

Entre les deux interlocuteurs la conversation suivait son cours.

— Adieu, tu es un charmant garçon! — dit le jeune homme petit et laid, au doux regard.

Des larmes se montrèrent dans les yeux de tous deux. Ils sortirent sur le perron.

— Ah, oui, tu régleras le compte de Chevalier et tu m'écriras? — fit le voyageur en rougissant et en s'adressant au grand.

— Bien, bien, — répondit celui-ci en mettant ses gants. — Comme je t'envie! — ajouta-t-il spontanément quand ils se trouvèrent sur le perron.

Le voyageur s'assit dans le traîneau, s'enveloppa dans sa pelisse, et dit : « Eh bien ! Partons ! » Et il se recula dans le traîneau pour laisser de la place à celui qui lui avait déclaré l'envier. Sa voix tremblait.

Celui qui l'accompagnait prononça : « Adieu, Mitia, Dieu te donne... » Il ne désirait rien, sauf que le voyageur partit au plus vite, c'est pourquoi il ne pouvait exprimer la suite de ses vœux.

Ils se turent. De nouveau, une voix dit : « Adieu ! » Quelqu'un cria : « En route ! » Et le traîneau s'ébranla.

— Elizar, ma voiture ! — cria l'un de ceux qui restaient.

Les cochers et un cocher de maître s'agitèrent, crièrent, secouèrent les rênes. La voiture gelée grinça sur la neige.

— Excellent garçon, cet Olénine, — dit l'un de ses compagnons. — Mais quelle idée d'aller au Caucase comme junker (1) ! Je n'en donnerais pas cinquante copeks. Tu dîneras au club demain ?

— Oui.

Et les interlocuteurs se séparèrent.

Le voyageur, serré dans sa pelisse, se sentit chaud. Il s'assit au fond du traîneau et ouvrit sa

(1) Grade militaire qui n'existe plus en Russie et correspondait à peu près au grade de sous-officier. Les junkers étaient tous des volontaires des classes privilégiées qui entraient dans l'armée en recevant de suite ce titre.

pelisse. La troïka de poste se trainait d'une rue sombre dans l'autre, devant quelques maisons qu'il n'avait jamais vues. Il semblait à Olénine que ceux-là seuls qui partaient traversaient ces rues. Autour d'eux, tout était sombre, silencieux, triste, et son âme était pleine de souvenirs, d'amour, de regrets et de larmes douces qui l'étouffaient...

## II

« J'aime ! J'aime beaucoup ! Braves ! Bons ! » répétait-il, et il voulait pleurer. Mais pourquoi voulait-il pleurer ? Qui était brave ? Qui aimait-il beaucoup ? Il ne le savait pas bien lui-même. Parfois il regardait fixement une maison quelconque et s'étonnait qu'elle fût bâtie si étrangement. Parfois il s'étonnait de ce que le postillon et Vanucha, qui lui étaient si étrangers, se trouvassent si près de lui, et, avec eux, de se balancer et de se heurter sous les tiraillements des bricoliers qui tendaient leurs rênes glacées ; et il répétait de nouveau : « Braves, j'aime ». Une fois même, il prononça : « Bravo, admirable ! » Et il était surpris lui-même d'avoir prononcé ces mots et se demandait : « Ne suis-je pas ivre ? » Il avait bu, il est vrai, deux bouteilles de vin, mais ce n'était pas le vin seul qui produisait cet effet sur Olénine. Il se rappelait toutes les paroles intimes, qui lui semblaient des paroles d'a-



mitié, jetées à lui, comme par hasard, avant le départ. Il se rappelait les poignées de main, les regards, les silences, le son des voix qui lui disaient : *Adieu, Mitia!* quand il était déjà en traîneau. Il se rappelait sa franchise brutale, et tout cela avait pour lui quelque chose de touchant. Avant le départ, non seulement les amis, les parents, non seulement les indifférents, mais même les hommes malveillants, antipathiques, tous, comme par enchantement, se trouvaient d'accord pour l'aimer plus fortement, pour lui pardonner, comme avant la confession ou à l'heure de la mort. « Peut-être m'est-il réservé de ne pas revenir du Caucase », pensa-t-il. Et il lui semblait aimer ses amis et d'autres encore, et il s'apitoyait sur lui-même. Mais ce n'est pas l'amitié qui l'attendrissait et troublait son âme à tel point qu'il ne pouvait retenir les paroles insensées qui coulaient spontanément, et ce n'est pas non plus l'amour de la femme (il n'avait encore jamais aimé) qui le mettait en cet état. L'amour égoïste, l'amour vif, juvénile, plein d'espoir pour tout ce qu'il y avait de bon dans son âme (et il lui semblait à ce moment qu'il n'y avait en elle que du bon) le faisait pleurer et prononcer des paroles dépourvues de sens.

Olénine était un jeune homme qui n'avait fini aucun cours, ni servi nulle part (pour la forme seulement il appartenait à une administration quelconque), qui avait dépensé la moitié de sa fortune,

et, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, n'avait choisi aucune carrière, ni fait quoi que ce soit. Il était ce qu'on appelle dans la société de Moscou « un jeune homme ».

A dix-huit ans, Olénine était aussi libre que peuvent l'être, seuls, les riches jeunes gens russes, de la quarantième année, qui dès le jeune âge sont restés orphelins. Pour lui, n'existait aucun frein, ni physique, ni moral. Il pouvait se permettre tout, il n'avait besoin de rien et rien ne le liait. Il n'avait ni famille ni patrie, ni foi ni besoins. Il ne croyait à rien et ne reconnaissait rien. Toutefois, ce n'était pas un jeune homme sombre, ennuyé, raisonneur, mais, au contraire, un vrai boute-en-train. Il avait déclaré que l'amour n'existait pas, mais la présence d'une femme jeune et belle le faisait toujours tressaillir. Il savait depuis longtemps que les honneurs et les titres ne sont rien ; mais involontairement, il éprouvait du plaisir quand, au bal, le prince Serge s'approchait de lui et lui adressait des paroles amicales. Mais il ne s'adonnait à toutes ses fantaisies qu'autant qu'elles ne le liaient pas. Aussitôt que lancé dans un entraînement, il commençait à sentir l'approche du travail et de la lutte, de la lutte mesquine de la vie, il se hâtait instinctivement de se détacher du sentiment ou de l'action et de reprendre sa liberté. Ainsi agissait-il dans la vie mondaine, le service, l'administration de ses biens, la musique, à la-

quelle, pendant un certain temps, il pensa se consacrer, et même en amour, auquel il ne croyait pas. Il se demandait où dépenser toute cette force de la jeunesse, éphémère dans la vie de l'homme; dans l'art, dans la science, dans l'amour, dans l'activité pratique? Il voulait appliquer non la force de l'esprit, du cœur ou de l'instruction, mais cet élan qui ne se retrouve pas, ce pouvoir, qui n'est donné qu'une fois à l'homme, de faire tout ce qu'il veut de lui-même, et comme il lui semble, de tout le monde. Il y a, il est vrai, des hommes privés de cet élan, et qui, dès en entrant dans la vie, mettent sur eux le premier collier qui se trouve, et avec lui, travaillent honnêtement jusqu'à la fin de leurs jours. Mais Olénine reconnaissait fortement en lui la présence de ce tout-puissant dieu de la jeunesse, cette capacité de se transformer en un désir, en une idée, la capacité de vouloir et d'agir, de se jeter tête baissée dans l'abîme sans fond, sans savoir pourquoi, pour quel but. Il portait en soi cette conscience, il en était fier, et sans même s'en rendre compte, il en était heureux. Jusqu'ici il n'avait aimé que lui-même et ne pouvait pas ne pas s'aimer parce qu'il en attendait quelque chose de bon et n'était pas encore désillusionné de soi-même. En quittant Moscou, il se trouvait dans cette disposition heureuse, juvénile de l'esprit où le jeune homme, ayant conscience des fautes d'autrefois, se dit tout à coup que tout cela n'était que folie, que

tout le passé était déraisonnable et mesquin, qu'au paravant il ne voulait pas *bien* vivre, mais que maintenant, à dater de son départ de Moscou, commençait une nouvelle vie dans laquelle ces fautes ne seraient plus, vie qui ne donnerait pas de regret, mais lui assurerait le bonheur.

Comme il arrive toujours dans un long voyage, pendant les deux ou trois premiers relais, l'imagination reste à l'endroit qu'on vient de quitter, et ensuite, tout à coup, avec la première matinée qui se lève au cours de la route, elle se transporte au but du voyage et déjà construit les châteaux de l'avenir. C'est ce qui advint à Olénine.

Une fois hors de la ville, en regardant les champs couverts de neige, il se sentit heureux d'être seul au milieu de ces champs. Il s'enveloppa dans sa pelisse, se serra au fond du traîneau, se calma et s'endormit. L'adieu de ses amis l'avait touché et il commença à se rappeler le dernier hiver passé à Moscou, et les images de ce passé, interrompues d'idées et de reproches vagues, malgré lui, naissaient dans son imagination.

Il se rappela cet ami qui l'accompagnait et ses relations envers la jeune fille dont ils avaient parlé. Elle était riche. « Comment a-t-il pu l'aimer puisqu'elle m'aimait ? » — pensa-t-il. Et de vilains soupçons lui vinrent en tête. « Quand on réfléchit, on découvre beaucoup de mauvais dans les hommes. Et pourquoi n'ai-je pas aimé réellement ? » se deman-

dait-il. « Tous me disent que je n'aimai jamais. Suis-je donc un monstre moral ? » Et il se remémorait ses entraînements. Il se rappelait les premiers temps de sa vie mondaine, la sœur d'un de ses amis avec qui il passait des soirées entières devant la table, il revoyait la lampe éclairant ses doigts effilés occupés d'un travail, et le bas du visage beau et fin ; il se rappelait leurs conversations, toujours les mêmes, et l'embarras commun, et le sentiment perpétuel de révolte contre cette gêne dans les relations. Une voix quelconque lui disait toujours : *Pas ça, pas ça*, et en effet, ce n'était pas cela. Ensuite il se souvenait d'un bal et de la mazurka avec la belle D... « Comme j'étais amoureux cette nuit, comme j'étais heureux ! Et quel chagrin et quel dépit ai-je éprouvés quand je m'éveillai le lendemain et me sentis libre ! Eh bien ! Pourquoi l'amour ne vient-il pas, pourquoi ne me lie-t-il pas pieds et poings ? » pensait-il. « Il n'y a pas, il n'y a pas d'amour ! Cette voisine qui m'a dit à moi ainsi qu'à Doubrovine et au chef de la noblesse, qu'elle aime les étoiles, n'était pas *non plus cela*. » Et maintenant, il se rappelait ses occupations à la campagne, et là encore, il n'y avait rien où arrêter avec joie ses souvenirs. Une idée traversa son esprit. « Parleront-ils longtemps de mon départ ? » Mais à qui se rapporte le pronom *ils*, il l'ignore. Ensuite une certaine pensée lui fait froncer les sourcils et prononcer des sons inintelligibles. C'est le sou-

venir de M. Capel et de 678 roubles qu'il doit à son tailleur, et il se rappelle les paroles par lesquelles il pria son tailleur d'attendre encore une année et l'expression d'étonnement et de résignation qui parut sur le visage de celui-ci. « Ah mon Dieu, ah ! mon Dieu ! » répète-t-il en fronçant les sourcils et en s'efforçant de chasser l'insupportable pensée. « Cependant, malgré tout, elle m'aimait, » se dit-il, en pensant à la jeune fille dont ils avaient parlé avant les adieux. « Oui, si j'él'épousais, je n'aurais plus de dettes, et maintenant je suis le débiteur de Vassiliev. » Et il revit la dernière soirée du jeu avec Vassiliev, au club où il était allé tout droit après l'avoir quittée, et il se rappela les demandes humiliantes de jouer encore, et le refus glacial. « Une année d'économie et tout sera payé et que le diable les emporte ! » Mais malgré cette assurance, il compte de nouveau les dettes qui restent, leurs échéances et l'époque possible du paiement. « Et je dois encore à Morel la note de Chevalier » songe-t-il, et il se remémore toute la nuit durant laquelle il a fait tant de dettes. C'était la noce avec les tziganes, cette orgie avait été organisée par des amis de Pétersbourg : Sachka B..., aide de camp, le prince D... et ce vieillard important... « Et pourquoi ces messieurs sont-ils si contents d'eux ? » pense-t-il « et pourquoi font-ils bande à part ; bande, où d'après eux, il est très flatteur d'être admis ? Est-ce parce qu'ils sont aides de camp ? C'est effrayant avec quelle sottise et

quelle lâcheté ils regardent les autres. Je leur ai montré au contraire que je n'avais nulle envie de frayer avec eux. Cependant, je crois que le gérant Andréï serait très frappé de m'entendre *tutoyer* un personnage tel que Sachka B... colonel et aide de camp de l'empereur... Oui, personne n'a bu plus que moi à cette soirée. J'ai appris aux tziganes une nouvelle chanson, et tous écoutaient. Bien que j'aie fait beaucoup de bêtises, je suis un jeune homme très bon », pensait-il.

Le matin trouva Olénine au troisième relais. Il but du thé; lui-même, avec Vanoucha, transporta les malles et les paquets, s'installa au milieu, grave, droit, majestueux, sachant où se trouvait chaque objet : où était l'argent et combien il y en avait, où le passeport, l'autorisation d'employer les chevaux de poste, la quittance du paiement pour la chaussée, et tout lui semblait arrangé avec tant de méthode qu'il redevint gai, et que la route lointaine se présenta à lui comme une longue promenade.

Pendant la matinée et une partie de la journée, il resta tout plongé dans des calculs arithmétiques : combien ont-ils passé de *verstes* (1)? combien en reste-t-il jusqu'au prochain relais? jusqu'à la première ville? jusqu'au dîner? jusqu'au thé? jusqu'à Stavropol? et quelle fraction de la

(1) Une *versle* vaut 1 kilomètre 067.

route représente la distance déjà franchie? Avec cela, il calculait aussi combien il avait d'argent, combien il lui en restait, combien il lui en fallait pour payer toutes ses dettes, quelle partie de ses revenus il dépenserait par mois. Vers le soir, en prenant le thé, il comptait que pour arriver à Stavropol, il avait encore à parcourir les sept onzièmes de toute sa route; pour ses dettes, qu'il lui fallait sept mois d'économie et un huitième de toute sa fortune. Ainsi rassuré, il s'enveloppa, se rencoigna dans le traîneau et s'endormit. Son imagination était déjà dans l'avenir, au Caucase. Tous ses rêves d'avenir s'unissaient aux images des Amalat-Bek, des Circassiennes, des montagnes, des ravins, des terribles torrents et des dangers. Tout cela se présentait vaguement, obscurément, mais la gloire qui séduit et la mort qui menace faisaient l'intérêt de cet avenir. Tantôt, avec un courage inouï et une force qui surprend tous, il tue et soumet une quantité innombrable de montagnards. Tantôt il est montagnard lui-même et avec eux, défend contre les Russes son indépendance.

Aussitôt que se présentent les détails, les anciennes connaissances de Moscou apparaissent : Sachka B..., soit avec les Russes soit avec les montagnards, lutte contre lui. Et on ne sait comment, le tailleur Capel prend part au triomphe du vainqueur.

TOLSTOÏ. — III. — Les Cosaques.





quelle lâcheté ils regardent les autres. Je leur ai montré au contraire que je n'avais nulle envie de frayer avec eux. Cependant, je crois que le gérant Andréï serait très frappé de m'entendre *tutoyer* un personnage tel que Sachka B... colonel et aide de camp de l'empereur... Oui, personne n'a bu plus que moi à cette soirée. J'ai appris aux tziganes une nouvelle chanson, et tous écoutaient. Bien que j'aie fait beaucoup de bêtises, je suis un jeune homme très bon », pensait-il.

Le matin trouva Olénine au troisième relais. Il but du thé; lui-même, avec Vanoucha, transporta les malles et les paquets, s'installa au milieu, grave, droit, majestueux, sachant où se trouvait chaque objet : où était l'argent et combien il y en avait, où le passeport, l'autorisation d'employer les chevaux de poste, la quittance du paiement pour la chaussée, et tout lui semblait arrangé avec tant de méthode qu'il redevint gai, et que la route lointaine se présenta à lui comme une longue promenade.

Pendant la matinée et une partie de la journée, il resta tout plongé dans des calculs arithmétiques : combien ont-ils passé de *verstes* (1)? combien en reste-t-il jusqu'au prochain relais? jusqu'à la première ville? jusqu'au dîner? jusqu'au thé? jusqu'à Stavropol? et quelle fraction de la

(1) Une *versle* vaut 1 kilomètre 067.

route représente la distance déjà franchie? Avec cela, il calculait aussi combien il avait d'argent, combien il lui en restait, combien il lui en fallait pour payer toutes ses dettes, quelle partie de ses revenus il dépenserait par mois. Vers le soir, en prenant le thé, il comptait que pour arriver à Stavropol, il avait encore à parcourir les sept onzièmes de toute sa route; pour ses dettes, qu'il lui fallait sept mois d'économie et un huitième de toute sa fortune. Ainsi rassuré, il s'enveloppa, se rencoigna dans le traîneau et s'endormit. Son imagination était déjà dans l'avenir, au Caucase. Tous ses rêves d'avenir s'unissaient aux images des Amalat-Bek, des Circassiennes, des montagnes, des ravins, des terribles torrents et des dangers. Tout cela se présentait vaguement, obscurément, mais la gloire qui séduit et la mort qui menace faisaient l'intérêt de cet avenir. Tantôt, avec un courage inouï et une force qui surprend tous, il tue et soumet une quantité innombrable de montagnards. Tantôt il est montagnard lui-même et avec eux, défend contre les Russes son indépendance.

Aussitôt que se présentent les détails, les anciennes connaissances de Moscou apparaissent : Sachka B..., soit avec les Russes soit avec les montagnards, lutte contre lui. Et on ne sait comment, le tailleur Capel prend part au triomphe du vainqueur.

TOLSTOÏ. — III. — Les Cosaques.



Si, en même temps, les humiliations d'autrefois les faiblesses, les erreurs, lui viennent en mémoire, alors ce souvenir n'est qu'agréable. Il est clair que là-bas, parmi les montagnes, les torrents, les Circassiennes, les dangers, ces erreurs ne peuvent se renouveler. Une fois qu'on s'est avoué ses fautes, c'est fini. Un rêve encore plus cher se mêlait à chaque pensée d'avenir du jeune homme. C'était le rêve de la femme. Et là-bas, dans les montagnes, elle se présentait à son imagination comme une esclave circassienne à la taille gracieuse, aux longues tresses, aux yeux soumis, profonds. Dans les montagnes, il voyait une cabane isolée et à l'entrée, elle l'attendait, pendant que lui, fatigué, couvert de poussière, de sang et de gloire, retourne vers elle. Il s'imagine ses baisers, ses épaules, sa voix douce, sa soumission. Elle est charmante, mais ignorante, sauvage, grossière. Pendant les longues soirées d'hiver, il tâche de l'instruire. Elle est intelligente, comprend facilement, bien douée elle acquiert bientôt tout le savoir nécessaire. Pourquoi pas ? Elle peut très facilement apprendre les langues, lire les œuvres de la littérature française, les comprendre ; par exemple, *Notre-Dame de Paris* doit lui plaire beaucoup. Même, elle arrive à parler le français. Dans un salon, elle sait avoir plus de dignité naturelle qu'une dame de la meilleure société. Elle chante avec simplicité, avec force et expression. « Ah ! quelles

divagations! » se dit-il. Et ils arrivent à une station, il faut changer de traîneau, donner un pourboire. Mais de nouveau, il cherche dans son imagination le rêve qu'il a quitté, et de nouveau se présentent à lui les Circassiennes, la gloire, le retour en Russie avec le titre d'aide de camp de l'empereur, et une femme charmante.

« Mais, il n'y a pas d'amour » se dit-il. « Les honneurs, quelle sottise! Et six cent soixante-dix-huit roubles?... et le pays conquis qui m'a donné plus de richesse qu'il ne m'en faut pour toute une vie. Cependant ce ne sera pas bien de profiter seul, de cette richesse. Il faut la distribuer. A qui? Six cent soixante-dix-huit à Capel, ensuite on verra... Déjà des images confuses embrouillent sa pensée et seule la voix de Vanucha et la sensation du mouvement qui cesse troublent le sommeil sain, juvénile. Sans bien s'éveiller, au nouveau relais il monte dans un autre traîneau et va plus loin.

Le matin suivant, la même chose, les mêmes relais, les mêmes thés, les mêmes croupes de chevaux, les mêmes conversations brèves avec Vanucha, les mêmes rêves vagues, le demi-sommeil dans la soirée, et le sommeil profond, sain, jeune, pendant la nuit.

### III

Plus Olénine s'éloigne du centre de la Russie, plus ses souvenirs semblent s'éloigner de lui. Plus il s'approche du Causase, plus son âme est réconfortée. « Partir tout à fait et ne retourner jamais, ne pas se montrer dans la société » lui venait parfois en tête. « Et ces hommes que je vois ici *ne sont pas des hommes*, aucun d'eux ne me connaît, aucun ne peut avoir été à Moscou, dans la société que je fréquentais et connaître mon passé. Personne de cette société ne saura comment j'ai vécu parmi ces hommes. » Et un sentiment tout nouveau pour lui, l'affranchissement de tout le passé, s'emparait de lui parmi ces êtres grossiers qu'il rencontrait sur sa route et qu'il ne considérait pas comme des hommes semblables à ses connaissances de Moscou. Plus la population était grossière, moins nombreux étaient les indices de la civilisation, plus il se sentait libre. Stavropol qu'il devait traverser l'attrista.

Les enseignes, dont quelques-unes en français, les dames en voiture, les cochers stationnant sur la place, les boulevards et un monsieur en pardessus et en chapeau qui marchait sur le boulevard et regardait les passants, l'impressionnèrent péniblement. « Ces gens connaissent peut-être quelqu'une de mes connaissances », et de nouveau il se rappelait le club, le tailleur, les cartes, le monde... Après Stavropol, tout alla bien; tout était sauvage et en outre beau et guerrier. Olénine devenait de plus en plus joyeux. Tous les Cosaques, les postillons, les maîtres de poste lui semblaient des êtres très simples avec qui on pouvait plaisanter sans façon, causer sans se soucier du rang. Tous appartenaient au genre humain, inconsciemment cher à Olénine, et tous se montraient bienveillants pour lui.

Encore sur le territoire des Cosaques du Don, on changea le traîneau pour un chariot. Après Stavropol, il faisait déjà si chaud qu'Olénine se débarrassa de sa pelisse. C'était déjà le printemps, printemps inattendu, gai pour Olénine. La nuit on ne laissait pas sortir des *stanitza* (1) et l'on disait que même dans la soirée c'était dangereux. Vanucha avait déjà peur et les fusils chargés étaient placés dans la voiture. Olénine devenait de plus en plus gai. A l'un des relais, le maître de

1) Villages des Cosaques.

poste raconta de terribles meurtres commis récemment sur la route. On rencontrait des hommes armés. « Voilà, voilà, ça commence ! » se disait Olénine et il attendait toujours la vue des montagnes couvertes de neige dont on lui avait parlé maintes fois. Une fois, un peu avant le soir, le postillon nogai, lui montra du fouet la montagne qu'on apercevait à travers des nuages. Olénine se mit à regarder avec fixité ; mais le temps était sombre et les nuages couvraient à moitié la montagne. Il aperçut quelque chose de gris, de blanc, de contourné, mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait trouver rien de beau à l'aspect des montagnes dont il avait lu tant de descriptions, et qu'il avait si souvent entendu vanter. Il trouva que les montagnes avaient tout à fait le même aspect que les nuages, et que cette beauté particulière des montagnes couvertes de neige, dont on lui avait parlé, était une invention du même genre que la musique de Bach et *l'amour*, auxquels il ne croyait pas ; et il cessa de désirer voir des montagnes. Mais le lendemain matin, de bonne heure, éveillé dans son chariot à cause de la fraîcheur, au hasard il regarda vers sa droite. Le ciel était tout à fait clair. Tout à coup, il vit, à vingt pas de lui, comme il lui sembla au premier moment, d'énormes masses d'un blanc pur, aux contours légers, aux profils capricieux, nettement dessinés, et la ligne aérienne de leur sommet sur le

ciel lointain. Et quand il se rendit compte de l'immense distance entre lui, les montagnes et le ciel, de la grandeur des montagnes et quand il sentit tout l'infini de cette beauté, il fut effrayé, croyant à une vision, à un rêve. Il se secoua pour s'éveiller. Les montagnes étaient toujours les mêmes.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce donc ? — demanda-t-il au postillon.

— Les montagnes, — répondit avec indifférence le Nogai.

— Et moi aussi, je les regarde depuis longtemps — fit Vanucha. — Comme c'est beau ! Chez nous on ne le croira pas.

Au mouvement rapide des troïkas sur la route, on eût dit que les montagnes couraient à l'horizon avec leurs sommets roses brillants sous le soleil levant. Au commencement, les montagnes étonnèrent seulement Olénine, ensuite il éprouva du plaisir, mais regardant de plus en plus cette chaîne de montagnes de neige, qui paraissent et disparaissent non pas derrière les autres montagnes sombres, mais tout droit de la steppe, peu à peu il commença à en pénétrer la beauté et il finit par *sentir* les montagnes. A partir de ce moment, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il sentait reçut pour lui un nouveau caractère, le caractère majestueux et sévère des montagnes. Tous les souvenirs de Moscou, la honte et le regret, tous les rêves vulgaires sur le Caucase, tout se dispersa



et ne reparut plus. Une sorte de voix solennelle semblait lui dire : « Maintenant, c'est commencé. » Et la route, et la ligne du Terek qu'on voyait de loin et les *stanitza*, et la population, maintenant tout cela ne lui semblait plus une plaisanterie. Il regarde le ciel, et il se rappelle les montagnes ; il se regarde lui-même, et Vanucha et de nouveau les montagnes. Ah ! deux Cosaques à cheval, leurs fusils engagés se balancent en cadence sur leurs dos ; les chevaux mêlent leurs pattes baies et grises, et les montagnes... Derrière le Terek on aperçoit la fumée de *l'aoul* (1), et les montagnes... Le soleil s'élève et brille sur le Terek, qu'on aperçoit à travers les roseaux, et les montagnes... Un chariot vient de la *stanitza*, des femmes marchent, de belles et jeunes femmes ; et les montagnes... Les Abreks courent dans la steppe et je vais, je n'ai pas peur d'eux, j'ai un fusil, la force, la jeunesse, et les montagnes...

(1) Village des peuples du Caucase.

#### IV

La partie du cours du Terek sur laquelle sont disposées les *stanitza* de Grebensk, quatre-vingts *verstes* de longueur environ, présente le même caractère et la même population sur toute son étendue. Le Terek, qui sépare les Cosaques des montagnards, roule rapidement ses eaux troubles, mais ici son lit est déjà large et tranquille et il dépose sans cesse du sable gris sur sa rive droite, basse et couverte de roseaux, en même temps qu'il creuse sa rive gauche escarpée, pas très haute, où se voient des racines de chênes centenaires, des platanes qui commencent à pourrir et de jeunes arbustes. Sur la rive droite sont situés les *aouls* pacifiés mais encore un peu turbulents, et sur la rive gauche, à une demi-*verste* de l'eau et à une distance de sept à huit *verstes* l'une de l'autre, sont disposées les *stanitza*. Autrefois la plupart de ces *stanitza* étaient sur la rive même, mais le Terek la creuse en s'écartant chaque

année, au nord des montagnes, et maintenant, là, on ne voit plus que de vieilles habitations couvertes de plantes, des jardins délaissés avec des poiriers et des tilleuls, mêlés de mûriers et de pampres sauvages.

Personne n'y habite plus, et, dans le sable, on ne voit que les traces des cerfs, des loups, des lièvres et des faisans qui recherchent ces endroits. D'une *stanitza* à l'autre, à la longueur d'une portée de canon, une route est tracée dans la forêt. Le long de la route sont établis des cordons où stationnent les Cosaques. Entre les cordons, sur les points d'observation, se tiennent les sentinelles. Une langue étroite de terre forestière fertile, de trois cents *sagènes* (1) environ, forme le domaine des Cosaques. Au nord, commencent les terres sablonneuses des steppes des Nogaï ou de Mozdoksk qui montent loin au nord et se confondent, Dieu sait où, avec les steppes de Troukhmen, d'Astrakhan et Kirgiz-Kaïsatzk; au sud du Térék, la grande Tchetchnia, la chaîne Kotchkalososvski, les Montagnes-Noires, encore une autre chaîne, et enfin les montagnes de neige qu'on aperçoit seulement mais où personne ne fut encore jamais. Dans cette langue fertile, forestière, riche en plantes, vit, depuis des temps immémoriaux, la population russe, guerrière, belle, riche, vieille-croyante, qu'on appelle les Cosaques de Grebensk.

(1) Une sagène vaut 2<sup>m</sup>134.

Il y a très longtemps, leurs ancêtres, des vieux-croyants, s'enfuirent de la Russie et s'installèrent derrière le Terek parmi les Tchetchenzes, sur le Greben, première chaîne montagneuse forestière de la grande Tchetchnia. Vivant parmi les Tchetchenzes, les Cosaques se lièrent de parenté avec eux, adoptèrent leurs coutumes, leurs mœurs, mais conservèrent en toute sa pureté ancienne la langue russe et la vieille religion. Une tradition, encore très vive de notre temps parmi les Cosaques, dit que le tzar Ivan le Terrible étant venu au Terek, fit appeler les vieillards de Greben, leur donna des terres sur l'autre côté du fleuve et les exhorta à vivre en amitié en leur promettant de ne les obliger ni à prêter serment, ni à changer de religion. Et jusqu'ici les Cosaques se considèrent comme parents des Tchetchenzes, et l'amour de la liberté, de l'oisiveté, du pillage et de la guerre, sont les traits principaux de leur caractère.

L'influence de la Russie ne s'exerce que par le côté désavantageux ; par l'oppression dans les élections, par la suppression des cloches et par les troupes qui tiennent garnison et passent là-bas. Par instinct, le Cosaque a moins de haine pour un *Djiguite* (1) montagnard qui tue son frère, que pour un soldat qui habite chez lui pour protéger sa *stanitza*, mais qui empoisonne de tabac sa cabane. Il respecte l'ennemi montagnard, mais il méprise,

(1) *Djiguite*, cavalier.

comme un étranger et comme un oppresseur, le soldat. Pour les Cosaques, le vrai moujik russe est un être absolument étranger, sauvage et méprisable, ils le jugent d'après les marchands ambulants et les émigrants petits russiens que les Cosaques appellent avec mépris *chapoval*. L'élégance du vêtement réside pour eux en l'imitation du Tcherkesse. Chez les montagnards se trouvent les meilleures armes, on achète et on vole chez eux les meilleurs chevaux. Un brave Cosaque se vante de connaître la langue tatare, et quand il est bien disposé, il la parle même avec les siens. Malgré cela, cette petite population chrétienne, figée sur un coin de terre entouré de peuplades et de soldats, mi-sauvage, mahométane, se considère comme très éclairée, ne reconnaît comme hommes que les Cosaques et regarde avec mépris quiconque ne l'est pas. Le Cosaque passe la plus grande partie de son temps au cordon, aux expéditions, à la chasse ou à la pêche. Il ne travaille presque jamais à la maison. Son séjour à la *stanitza* est une exception et c'est qu'alors il *fait la noce*. Tous les Cosaques ont du vin à eux et l'ivrognerie n'est pas tant le penchant commun à tous qu'une coutume dont l'abstinence serait considérée comme une apostasie. Le Cosaque regarde la femme comme un moyen de bien-être; il ne permet qu'à la jeune fille de s'amuser et de ne rien faire, mais il force la femme mariée à travailler pour lui, de la jeunesse à l'extrême vieil-

lesse, et, la traitant en Oriental, il lui demande la soumission et le travail. Le résultat, c'est que la femme se développe beaucoup physiquement et moralement, car malgré sa soumission apparente, comme il arrive en Orient, elle a incomparablement plus d'importance et d'influence dans la famille qu'en Occident. Son éloignement de la vie sociale et l'habitude d'un travail lourd, masculin, lui donnent d'autant plus d'autorité et de force dans la famille. Les Cosaques qui, devant les étrangers, croient inconvenant de parler tendrement ou, plus simplement, de parler à leur femme, malgré eux, sentent sa supériorité quand ils restent avec elle en tête à tête. Toute la maison, tous les biens, toute l'installation, sont acquis par elle et ne se conservent que par ses travaux et ses soins. Bien que fermement convaincu que le travail est humiliant pour un Cosaque et ne convient qu'à un ouvrier nogaï ou à la femme, cependant il sent vaguement que tout ce dont il profite et qu'il appelle « le sien », provient de ce travail et qu'il est du pouvoir de la femme, la mère ou l'épouse qu'il considère comme sa servante, de le priver de tout ce dont il jouit. En outre, le travail perpétuel, masculin, lourd, et les soucis qui lui incombent ont donné à la femme du Greben, un caractère particulier, indépendant et viril, et ont admirablement développé en elle, la force physique, le bon sens, l'adresse et la fermeté

du caractère. Les femmes sont pour la plupart plus belles, plus fortes, plus intelligentes, plus développées que les Cosaques.

La beauté de la femme de Greben est surtout étonnante, c'est l'union du type le plus pur du visage circassien à la corpulence large et puissante de la femme du nord. Les femmes cosaques portent l'habit tcherkesse : la chemise tatare, le *bechmet* (1) et les *tchouviaki* (2), mais elles attachent le fichu à la russe. L'élégance, la propreté, la grâce dans le vêtement et dans la décoration de la cabane, sont l'habitude et la nécessité de leur vie. Dans leurs relations avec les hommes, les femmes et surtout les jeunes filles, jouissent d'une entière liberté. La *stanitza* Novomlinskaïa était considérée comme le centre des populations des Cosaques de Greben, et là plus que dans toute autre *stanitza* étaient conservées les mœurs des anciens habitants de Greben, en outre, les femmes de cette *stanitza* avaient depuis longtemps, dans tout le Caucase une réputation de beauté. Pour moyens d'existence, les Cosaques ont un verger, un potager, une vigne, un champ de melons et de courges, la pêche, la chasse, le maïs et le millet et les tributs militaires.

La *stanitza* Novomlinskaïa, distante de trois *verstes* du Terek, est séparée de lui par une épaisse

(1) *Bechmet*, habit des Tatares.

(2) *Tchouviaki*, bottes caucasiennes.

forêt. D'un côté de la route qui traverse la *stanitza*, se trouve le fleuve; de l'autre, on remarque les vignes vertes, les jardins fruitiers, et, au loin, les bancs de sable de la steppe des Nogaïs. La *stanitza* est entourée d'un rempart de terre et de buissons épineux. On en sort et on y entre par une haute porte surmontée d'un petit toti de roseaux; à côté, sur un affût de bois, se dresse un canon, tout défoncé, pris jadis par les Cosaques, et duquel, depuis cent ans, ne sortit pas un coup. Un Cosaque en uniforme, armé d'un sabre et d'un fusil, monte parfois la garde, parfois ne la monte pas; parfois rend les honneurs à un officier qui passe, parfois ne les rend pas. Sous le toit de la porte une planchette blanche porte écrit à l'encre noire : « 266 maisons, 877 personnes de sexe masculin, 1,012 de sexe féminin ». Les maisons des Cosaques sont toutes surélevées sur pilotis à une *archine* (1) de terre et quelquefois davantage; leurs pignons élevés sont soigneusement recouverts de roseaux. Si toutes ne sont pas neuves, en tous cas elles sont droites, propres, avec de hauts perrons étroits de formes diverses; elles ne sont pas accolées les unes aux autres, mais dispersées largement et d'une façon pittoresque dans des rues larges et des ruelles. Devant les claires et grandes fenêtres de beaucoup de maisons,

(1) Une *archine* vaut 0 m. 71 c.



derrière le potager, se dresse plus haut que la cabane, un acacia tendre au feuillage clair, aux fleurs blanches odorantes, et, à côté même, les tournesols étalent insolemment leurs fleurs jaunes et le pampre et les liserons grimpent. Sur la vaste place, il y a trois petites boutiques de cotonnade, de graines de tournesols, de pain d'épices et de gâteaux ; derrière une haute grille, à travers de vieux arbres, on remarque une maison plus large et plus haute que toutes les autres avec les fenêtres à deux battants, c'est celle du chef du régiment. Dans les rues des *stanitza*, surtout l'été, les jours de travail, il y a toujours peu de monde. Les Cosaques sont au service, au cordon ou à l'expédition militaire, les vieillards sont à la chasse, à la pêche, ou travaillent avec les femmes dans les jardins et les potagers. Seuls, les très vieux, les enfants et les malades restent à la maison.

## V

Il faisait une de ces soirées qu'on voit seulement au Caucase. Le soleil se cachait derrière les montagnes, mais il faisait encore clair. La clarté embrassait un tiers du ciel, et, à la lumière rouge, le blanc mat des énormes montagnes ressortait. L'air était vif, immobile et sonore. Une ombre, longue de quelques *verstes*, tombait des montagnes dans la steppe. Dans la steppe, derrière le fleuve, les routes étaient désertes, des hommes à cheval s'y montraient rarement, et alors les Cosaques du cordon et les Tchetchenzes de l'*aoul*, regardaient ces hommes avec étonnement et curiosité et tâchaient de deviner quelles pouvaient être ces mauvaises gens. Aussitôt qu'arrive le soir, les hommes, poussés par la peur, se heurtent vers les habitations, et, seuls, la bête et l'oiseau, sans craindre l'homme, errent librement dans ce désert. En causant gaîment, les femmes

cosaques se hâtent de rentrer des jardins avant le coucher du soleil et attachent les claies. Les jardins deviennent vides comme tous les environs ; mais alors, la *stanitza* s'anime particulièrement. De tous côtés, des gens à pied, à cheval, ou dans les chariots grinçants se dirigent vers la *stanitza*. Les jeunes filles, en chemises bouffantes, de longues branches dans les mains, en bavardant joyeusement, courent vers les portes cochères près du bétail qui s'arrête dans un nuage de poussière et de moucherons qu'il a amenés de la steppe. Les vaches grasses et les bufflonnes se dispersent dans les rues, et les femmes cosaques, dans leurs *bechmets* bigarrés, circulent parmi elles. On entend leurs conversations animées, leurs rires joyeux, leurs cris aigus qu'interrompent les mugissements du bétail. Là-bas, un Cosaque à cheval, armé, qui a reçu le congé du cordon, s'approche de sa cabane, se penche vers la fenêtre et y frappe quelques coups. Aussitôt se montre une jeune et jolie tête de femme et l'on entend ses paroles tendres et souriantes. Là-bas, un ouvrier nogaï, déchiré, aux pommettes saillantes, qui vient d'apporter des roseaux de la steppe tourne son chariot grimaçant dans la cour propre et large de l'*essaoul* (1), dételle les bœufs qui agitent la tête, et échange des paroles tatares avec le maître. Près de la mare qui

(1) *Essaoul*, grade militaire du Caucase, correspondant à celui de capitaine.

occupe presque toute la rue et devant laquelle, depuis tant d'années passent des hommes, une jeune femme pieds nus, un tas de bois sur le dos, la chemise haut relevée au-dessus de la jambe blanche, grimpe avec peine derrière les enclos, et un chasseur cosaque qui passe devant crie en plaisantant : « Lève donc plus haut, effrontée ! » et il la vise. La femme baisse sa chemise et laisse tomber le bois. Un vieux Cosaque, les pantalons retroussés, sa poitrine grise, nue, revient de la pêche et porte derrière son épaule son filet, où des poissons au dos argenté frétilent encore, et, pour arriver plus vite, il grimpe derrière la haie brisée du voisin et tire son habit qui s'accroche. Ailleurs, une femme traîne une branche sèche et l'on entend des coups de hache dans un coin. Des petits enfants crient en lançant leurs balles dans les rues, sur toutes les surfaces planes. Des femmes grimpent derrière les haies pour ne pas faire un détour. De toutes les cheminées s'élève la fumée odorante de *kiziak* (1). Dans chaque cour on entend le mouvement, l'agitation qui précède le calme de la nuit.

Oulitka, la femme du *khorounji* (2) aussi maître d'école, comme toutes les autres est à la porte de sa cour et attend le bétail que chasse de la rue sa

(1) Briquettes de fumier sec, employées au Caucase comme combustible.

(2) Le cornette, chez les Cosaques.

filles Marianka. A peine avait-elle le temps d'ouvrir la claie qu'une énorme bufflonne, tourmentée par les mouchérons, en mugissant se heurtait à la barrière. Derrière elle suivaient lentement en se frappant les flancs avec leur queue, les vaches rassasiées, dont les grands yeux reconnaissent la maîtresse.

La belle et gracieuse Marianka franchit la large porte en jetant sa gaule, referma la claie, et, à toutes jambes, courut arranger le bétail dans la cour. « Déchausse-toi, fille du diable, tu abîmes tes souliers ! » cria la mère.

Mariana ne s'offensa nullement de l'épithète « fille du diable », qu'elle prit pour une tendresse, et gaiement continua sa besogne. Le visage de Mariana était enveloppé d'un fichu, elle avait une chemise rose, un *bechmet* vert. Elle disparut sous l'auvent de la cour, derrière une bufflonne grosse et grasse et de là, on entendit sa voix qui exhortait tendrement l'animal. « Reste-donc tranquille ! Eh bien, c'est fait, ma petite mère !... » Bientôt, la jeune fille et la vieille rentraient de l'étable dans l'*izbouchka* (1). Chacune portant deux grands pots de lait, produit de la journée. De la cheminée d'argile de la cabane, s'élève bientôt la fumée du *kiziak*, le lait se transforme en caillé, la jeune fille attise la flamme et la vieille sort vers

(1) Chez les Cosaques on appelle *Izbouchka* (diminutif d'*Izba*) le petit réduit bas et froid où l'on met et conserve le lait. Parfois, aussi, l'*izbouchka* sert de salle à manger.

la porte. Le crépuscule enveloppe déjà la *stanitza*. L'air est imprégné de l'odeur des légumes, du bétail et de la fumée odorante de *kiziak*. Près des portes et dans toutes les rues courent des femmes qui tiennent à la main des chiffons enflammés. Dans la cour ne s'entend que le souffle et la mastication régulière du bétail et dans les cours et dans les rues les voix des femmes et des enfants. Les jours de travail, il est très rare d'entendre quelque part la voix d'un homme ivre.

Une femme âgée, grande, robuste, s'approche de la cour d'en face, vers *babouka* (1). Oulitka et lui demande du feu ; elle tient un chiffon dans sa main.

— Eh bien, *babouka*, avez-vous déjà tout fini ? — demande-t-elle.

— La fille allume le feu, vous en faut-il ? — répond Oulitka, fière de pouvoir rendre service.

Les deux femmes entrent dans la cabane ; les mains grossières ne sont point habituées aux petits objets, en tremblant, elles soulèvent le couvercle de la précieuse boîte aux allumettes, très rares au Caucase.

La robuste Cosaque, qui est venue avec l'intention évidente de bavarder, s'assied sur le banc.

— Eh bien ! Ton mari est à l'école ? — demande-t-elle.

(1) *Babouka*, littéralement grand'mère, nom donné en général à toute femme ayant des enfants.

— Oui, il instruit toujours les enfants, ma mère. Il pense venir pour les fêtes! — répondit la femme du *khorounji*.

— C'est un homme savant, c'est toujours utile.

— Oui, sans doute, c'est utile.

— Et mon Loukachka est au cordon; et on ne lui donne pas de congé — dit la nouvelle venue. La femme du *khorounji* n'ignore point ce fait. Mais l'autre a besoin de parler de son Loukacha qui est au service depuis peu et qu'elle veut marier à Mariana, la fille du *khorounji*.

— Alors, il est toujours au cordon?

— Oui, il y reste, ma mère. Depuis la fête, il n'est pas venu. Récemment je lui ai envoyé des chemises par Fomouchkine. Il dit que les chefs sont contents de lui. On raconte que là-bas, on poursuit de nouveau des Abreks (1). Il assure que Loukachka est très gai et se porte bien.

— Eh bien! Dieu soit loué! — fit la femme du *khorounji*. — En un mot c'est un *Ourvan*.

Loukachka avait été surnommé *Ourvan* pour son courage, parcequ'il avait retiré du fleuve, sauvé (*ourval*) un enfant Cosaque, et la femme du *khorounji* rappelait cela pour dire quelque chose d'agréable à la mère de Loukachka.

— Je remercie Dieu, ma mère, c'est un bon fils; un brave gars, tous le louent. Si seulement je réussis

(1) Nom des Tchetchenzes non pacifiés qui, dans le but de piller et de voler, passaient sur la rive russe du Térék.

à le marier, je mourrai tranquille — dit la mère de Loukachka.

— Eh quoi, il ne manque pas de filles dans la stanitza! — répondit la femme rusée du *khrounji*, en rajustant soigneusement, de ses doigts crevassés, le couvercle de la boîte d'allumettes.

— Oh, il y en a beaucoup, il y en a beaucoup! — fit en hochant la tête la mère de Loukachka. — Mais ta fille Marianka, voilà une femme qu'il faut chercher, parmi des tas.

La femme du *khrounji* connaissait l'intention de la mère de Loukachka, et bien que celui-ci parût un bon Cosaque, elle se déroba à cette conversation : 1° parce qu'elle était la femme du *khrounji* et très riche, et que Loukachka était l'orphelin d'un simple Cosaque; 2° parce qu'elle ne voulait pas si vite se séparer de sa fille, et surtout parce que les convenances le voulaient ainsi.

— Bah! quand Marianka vieillira, ce sera une fille comme les autres — prononça-t-elle d'un air réservé et modeste.

— J'enverrai le marieur, je l'enverrai aussitôt après les vendanges, nous viendrons saluer ta grâce et aussi Ilia Vassilievitch, — dit la mère de Loukachka.

— Pourquoi Ilia? — demanda fièrement la femme du *khrounji*. — C'est à moi qu'il faut parler; le temps viendra pour tout.

Au visage sévère de la femme du *khrounji*, la



mère de Loukachka comprit qu'il serait imprudent de parler davantage; avec l'allumette elle enflamma le chiffon et dit en se levant :

— N'oublie pas, ma mère, rappelle-toi tes paroles. Je pars, il faut que j'allume, — ajouta-t-elle.

Comme elle traversait la rue, en agitant, au bout de son bras tendu, le chiffon allumé, elle rencontra Mariana qui la salua.

« Une belle fille, une bonne travailleuse, pensait-elle en regardant la belle. Pourquoi faut-il qu'elle vieillisse! Il est temps de la marier dans une bonne famille. Il est temps qu'elle épouse Loukachka. »

Et Oulitka elle aussi a son idée; elle demeure assise sur le seuil et en s'efforçant de réfléchir elle reste là jusqu'à ce que sa fille l'appelle.

## VI

La population masculine de la *stanitza* passe sa vie aux expéditions militaires, au cordon, ou aux postes, comme disent les Cosaques. Ce même Loukachka — *Ouvandont* parlaient les vieilles dans la *stanitza*, était ce même soir en sentinelle sur le point d'observation du poste de Nijné-Prototzk, sis au bord même du Terekt. Appuyé sur la balustrade du poste, en clignant des yeux il regardait au loin de l'autre côté du Terek, ou en bas vers ses camarades les Cosaques et, de temps en temps, leur causait. Déjà le soleil touchait presque la chaîne de montagnes couvertes de neige qui blanchissait au-dessus des nuages moutonnés, ondulant à ses pieds en faisant des ombres de plus en plus épaisses. L'air avait la transparence du soir. Quelque fraîcheur venait de la forêt sauvage, mais près du poste il faisait encore chaud. Les voix des Cosaques qui causaient entre eux, écla-

taient plus sonores. Toute la masse mobile du Terek, foncée et rapide, s'écartait très distinctement des bords immobiles. Le fleuve commençait à baisser et, de place en place, sur les rives et autour des bancs on voyait le sable mouillé. Juste en face du cordon, sur la rive opposée, tout était désert, seuls des roseaux bas, innombrables, étaient disséminés jusqu'aux montagnes mêmes. Un peu en côté, sur le bord bas, s'apercevaient les maisons de terre glaise, les toits plats et les cheminées en entonnoir de l'*aoul* de Tchetchenzes. Les yeux perçants du Cosaque qui se tenait sur le point d'observation suivaient dans la fumée du soir de l'*aoul* pacifique les figures remuantes des femmes Tchetchenzes vêtues de bleu et de rouge, qu'on apercevait de loin.

Malgré que les Cosaques attendissent à chaque moment le passage et l'attaque des Abreks du côté des Tatars, surtout au mois de mai, quand la forêt qui borde le Terek est si épaisse qu'il est difficile de la traverser à pied, et le fleuve si bas que, par endroits, on pourrait le traverser à gué; et bien que deux jours avant fût *accouru* (1) un Cosaque porteur d'un message du chef du régiment, message dans lequel il était écrit que d'après les renseignements fournis par les espions, un groupe de huit hommes se disposait à traver-

(1) *Accourir*, en le langage des Cosaques, signifie venir à cheval (*Note de l'Auteur*).

ser le Terek, et qu'ainsi il fallait redoubler de prudence, au cordon on ne prenait point de précautions particulières. Les Cosaques, comme dans leurs villages, n'avaient point sellé leurs chevaux, n'étaient point armés et s'occupaient de pêche, de chasse, ou buvaient. Seul le cheval du Cosaque de service était sellé et broutait à la lisière du bois, et les sentinelles seules étaient habillées et avaient une épée et un fusil. *L'ouriadnik* (1), grand, maigre, au buste très long, aux jambes et aux bras courts, en *bechmet* déboutonné, était assis sur le seuil de la cabane; il avait l'expression paresseuse d'un chef, et d'ennui fermait les yeux et balançait sa tête d'une main sur l'autre. Un Cosaque âgé, à la large barbe noire grisonnante, vêtu d'une simple chemise serrée par une courroie noire, était couché près du fleuve même et nonchalamment regardait le Terek monotone, bouillonnant et trouble. D'autres, fatigués aussi par la chaleur, à demi-vêtus, lavaient du linge dans le Terek; d'autres se faisaient des lignes, d'autres étaient allongés sur le sable chaud de la rive et fredonnaient.

Un des Cosaques, au visage maigre et basané, évidemment ivre-mort, était couché sur le dos près du mur de la cabane, dans l'ombre deux

(1) *Ouriadnik*, chef du détachement des Cosaques, ayant le grade de sous-officier.

heures avant, et où tombaient maintenant les rayons obliques et brûlants du soleil.

Loukachka, qui était au poste d'observation, était un grand et beau garçon de vingt ans, ressemblant beaucoup à sa mère. Son visage et toute sa personne, malgré la gaucherie de la jeunesse, exprimaient une grande force physique et morale. Bien que nouvellement entré au service, à l'expression calme de son visage et à l'assurance de sa pose on voyait qu'il avait déjà acquis l'aspect martial et un peu fier, particulier aux Cosaques et en général à tous les hommes qui portent toujours des armes, et qu'il appréciait sa propre valeur. Ses vêtements, amples, étaient déchirés par endroits, son bonnet rejeté en arrière, à la Tchetchenze; ses hautes bottes baissées au-dessous des genoux. Ses effets n'étaient pas riches, mais lui donnaient cette élégance particulière des Cosaques, imitateurs des Djiguites, des Tchetchenzes. Un vrai Djiguite a toujours des habits amples, négligés, déchirés, les armes seules sont riches; mais ces vêtements déchirés et ces armes sont arrangés d'une façon particulière, qui frappe tout de suite, chez un Cosaque ou un montagnard. Loukachka avait cet air de Djiguite.

Appuyé sur son épée, en clignant des yeux, il regardait fixement l'*aoul* lointain. Pris séparément, les traits de son visage n'étaient pas beaux, mais en regardant l'ensemble de son corps élégant,

de son visage aux sourcils noirs, intelligent, chacun disait involontairement : « Quel beau garçon ! »

— Que de femmes, que de femmes dans l'aoul !  
— fit-il d'une voix perçante en montrant paresseusement des dents blanches et brillantes et sans s'adresser à personne particulièrement.

Nazarka, qui était en bas, hâtivement leva la tête et objecta :

— Elles viennent sans doute chercher de l'eau.

— Ce serait drôle de leur faire peur avec nos fusils, — dit Loukachka en riant. — Ah ! comme elles se troubleraient !

— Ton fusil ne portera pas si loin.

— Bah ! mon fusil portera plus loin. Attends un peu, leur fête viendra. J'irai chez Guireï-khan boire de la bière, — continua Loukachka en chassant avec colère les moustiques qui l'entouraient.

Un bruissement dans le bois attira l'attention des Cosaques. Un étrange chien de chasse, en flairant une trace et en agitant énergiquement sa queue sans poils, accourait vers le cordon.

Loukachka reconnut le chien de son voisin, l'oncle Erochka, et derrière lui, il aperçut dans le bois le chasseur lui-même qui s'avancait.

L'oncle Erochka était un Cosaque d'une très haute taille, avec une large barbe toute blanche et des épaules et une poitrine si larges que dans la forêt, où il n'y avait à qui le comparer, il ne semblait pas très grand, tant étaient proportionnés

ses membres robustes. Il était vêtu d'un habit déchiré, retroussé, ses pieds étaient couverts de *porchni* (1) de peau de cerf retenus par de petites cordes. Sa tête était coiffée d'un bonnet blanc à poils hérissés. Derrière le dos, il portait des engins pour la chasse au faisan, un sac avec un poulet et un autre oiseau pour appâter le vautour. Sur une épaule, retenu par une courroie, pendait un chat sauvage qu'il avait tué. A sa ceinture, derrière le dos, il avait un sac contenant les balles, la poudre et du pain, une queue de cheval pour chasser les moucheron, un grand poignard dans un étui déchiré et taché de sang desséché et deux faisans tués. En voyant le cordon, il s'arrêta.

— Eh ! Liam ! — cria-t-il au chien d'une telle basse que l'écho en retentit au loin dans la forêt ; puis, en jetant sur son épaule un grand fusil à piston que les Cosaques appellent *flinta*, il souleva son bonnet.

— Bonjour, braves gens ! Holà ! — s'adressa-t-il aux Cosaques de la même voix gaie et naturelle, mais si forte, qu'on eût dit qu'il interpellait quel qu'un sur l'autre bord du fleuve.

— Bonjour, l'oncle, bonjour ! — prononcèrent gaîment de divers côtés les voix jeunes des Cosaques.

(1) *Porchni*, chaussures faites de peau brute et qu'on ne peut mettre qu'en les mouillant. (Note de l'Auteur.)

— Qu'avez-vous vu ? Racontez ! — cria l'oncle Erochka, en essuyant avec la manche de son habit la sueur de son visage rouge et large.

— Écoute l'oncle, quel vautour se tient dans le platane ! Chaque soir il tourbillonne, — dit Nazarka en clignant des yeux et en remuant son épaule et sa jambe.

— Eh ! toi ! — fit le vieillard avec méfiance.

— C'est vrai, oncle, *assieds-toi-là* (1) ! — répéta Nazarka en souriant.

Le Cosaque se mit à rire.

Le malin n'avait point vu le vautour, mais les jeunes Cosaques, depuis longtemps déjà avaient pris l'habitude de taquiner et de tromper l'oncle Erochka chaque fois qu'il venait près d'eux, au cordon.

— En voilà un sot, il n'est bon qu'à mentir, — cria de son poste Loukachka à Nazarka.

Nazarka se tut aussitôt.

— Il faut garder la bête, je veillerai, — dit le vieillard à la grande joie de tous les Cosaques. — Et des sangliers, vous n'en avez pas vu ?

— C'est pas si facile de voir des sangliers ? — dit *Touriadnik*, très content de l'occasion de se distraire, en se retournant et en se frottant le dos à deux mains. — Ici, il faut attraper des Abreks et non des sangliers. Tu n'as rien entendu, l'oncle,

(1) *S'asseoir*, en le langage des Cosaques, signifie guetter l'animal. (Note de l'Auteur.)



hein ? — ajouta-t-il en clignant des yeux sans cause, et en montrant ses dents blanches et fortes.

— Les Abreks? Non, pas entendu, — prononça le vieillard. — Eh bien, y a-t-il du vin? Donne-moi à boire, brave homme, je suis vraiment fatigué. Attends un peu, je t'apporterai du gibier, je t'en apporterai sans faute. Donne à boire, — ajouta-t-il.

— Eh bien, quoi? veux-tu *t'asseoir*? — demanda l'Ouriadnik, comme s'il n'avait pas entendu les paroles du vieillard.

— Je m'asseoirai toute la nuit, — répondit l'oncle Erochka. — Pour la fête, Dieu donnera peut-être quelque chose, je te l'apporterai, sûrement.

— L'oncle! Eh! l'oncle! — cria d'en haut Loukachka en attirant à soi l'attention de tous les Cosaques qui se retournèrent. — Va vers le torrent, là-bas, il y a un magnifique troupeau. Je ne mens pas! C'est sûr. Dernièrement un Cosaque en a tué un: Je dis la vérité, — ajouta-t-il en arrangeant son fusil derrière son dos et d'une telle voix qu'il était évident qu'il ne raillait pas.

— Eh! Loukachka-Ourvan! Tu es là? — fit le vieillard en regardant en haut. — Où a-t-il été tué?

— Tu ne m'avais pas vu? Evidemment, je suis très petit, — fit remarquer Loukachka. — Il était près du fossé, l'oncle, — ajouta-t-il sérieusement

en secouant la tête. — Nous marchions près du fossé, j'entends du bruit et mon fusil est dans l'étui. Ilaska a tiré... Je te montrerai l'endroit, l'oncle, ce n'est pas loin. Attends un peu, moi, mon cher, je connais tous les sentiers. Oncle Mocev! — ajouta-t-il d'un ton décisif, presque impérieux, en s'adressant à l'*ouriadnik* — il est temps de remplacer! — Et prenant son fusil, sans attendre l'ordre, il se mit à descendre du poste d'observation.

— Descends, — fit l'*Ouriadnik* après un regard circulaire. — Est-ce ton tour, Gourka? Va! Il est devenu habile, ton Loukachka, — ajouta-t-il en s'adressant au vieillard. — Il est comme toi, il ne reste pas souvent à la maison; récemment il en a tué un.

## VII

Le soleil était couché, les ombres nocturnes descendaient rapidement du côté de la forêt. Les Cosaques, ayant terminé leur service au cordon, se préparaient à se rendre dans la cabane pour souper. Seul, le vieillard, pour guetter le vautour, tirant par une ficelle la patte de son appât, restait sous le platane. Le vautour était perché sur l'arbre, mais ne descendait pas pour saisir le poulet. Loukachka, sans se hâter, préparait des pièges à faisans et marchait dans le sentier aux faisans en chantant une chanson après l'autre. Malgré sa haute taille et ses longs bras, chaque ouvrage, petit ou grand, paraissait fondre dans les mains de Loukachka.

— Eh ! Louka ! Les Cosaques sont allés souper, — lui parvint non loin de la forêt la voix perçante de Nazarka.

Nazarka, un faisan vivant sous le bras, en se se frayant un chemin à travers les ronces, parut sur le sentier.

— Oh ! — dit Loukachka cessant de chanter, — où as-tu pris ce coq ? C'est probablement dans mon piège.

Nazarka était du même âge que Loukachka, et n'était aussi entré au service qu'au printemps. Il était laid, maigre, osseux, avec une voix aiguë, qui perçait les oreilles. Loukachka et lui étaient voisins et camarades. Loukachka assis sur l'herbe, à la tatare, arrangeait les lacets.

— Je ne sais dans quel piège, le tien sans doute.

— Derrière le trou, près du platane ? Oui, c'est mon piège, je l'ai tendu hier.

Loukachka se leva et regarda le faisan capturé. Il passa la main sur la tête bleu-foncé du coq que celui-ci allongeait avec effroi en fermant les yeux, et il le prit dans ses mains.

— Nous en ferons aujourd'hui du pilau, va le tuer et plume-le.

— Eh quoi, le mangerons-nous nous-mêmes ou faut-il le donner à l'*ouriadnik* ?

— Oh ! il en a assez !

— J'ai peur de le tuer, — dit Nazarka.

— Donne-le ici.

Loukachka tira un petit couteau de dessous son poignard, et, rapidement, l'enfonça dans la gorge

du faisán. Celui-ci tressaillit, mais il n'avait même pas le temps d'étendre les ailes que déjà sa tête ensanglantée tombait de côté.

— Voilà comment on s'y prend, — dit Loukachka en jetant le coq. — Ce sera un gros pilau.

Nazarka tressaillit en regardant le faisán.

— As-tu entendu dire, Loukachka, qu'il nou envoie de nouveau *au secret*, ce diable-là, — ajouta-t-il en prenant le faisán, l'épithète diable s'appliquant à l'*ouriadnik*. — Il a envoyé Fomouchkine chercher du vin ; c'était son tour. Combien de nuits avons-nous fait la garde ! C'est sur notre dos qu'il fait son service.

En sifflant, Loukachka marcha vers le cordon.

— Prends la ficelle ! — cria-t-il.

Nazarka obéit.

— Je le lui dirai aujourd'hui, sans faute, je le lui dirai, — continuait Nazarka. — Disons-lui que nous n'irons pas, que nous sommes fatigués et c'est tout. Vraiment dis-le-lui, il t'écouterá. Autrement, qu'est-ce donc ?

— Bah ! il n'y a de quoi parler ! — dit Loukachka, visiblement préoccupé d'autre chose. — Ça ne vaut rien ! Ce serait mal s'il nous chassait pour la nuit de la *stanitza*. Là-bas on s'amuse, et ici, quoi ? Rester au cordon ou au secret, bah ! c'est la même chose !

— Et à la *stanitza*, tu viendras ?

— Oui, pour la fête.

— Gourka a raconté que ta Dounaïka s'amuse avec Fomouchkine, — dit tout à coup Nazarka.

— Que le diable l'emporte ! — répondit Loukachka en montrant ses dents blanches, mais sans rire. — N'en trouverai-je pas une autre ?

— Gourka a raconté : « Je suis venu chez elle, son mari n'y était pas. Fomouchkine était là et mangeait des gâteaux. » Il resta un moment, puis s'en alla et écouta sous la fenêtre. Elle disait : « Le diable est parti ; pourquoi, mon ami, ne manges-tu pas de gâteau ? Ne va pas coucher à la maison ». Il lui répondit derrière la fenêtre : « Bon ? »

— Tu mens !

— Vrai, je te le jure.

Loukachka se tut.

— Ah ! si elle en trouve un autre, que le diable soit avec elle, il ne manque pas de filles. Du reste elle m'ennuyait.

— Hein, quel gaillard tu es ! — dit Nazarka. — Tu devrais faire la cour à Marianka, la fille du *khorounjï*. Pourquoi ne s'amuse-t-elle avec personne ?

Loukachka fronça les sourcils.

Bah, Marianka est comme les autres.

— Eh bien ! Essaye donc...

— Et qu'en penses-tu ? Est-ce que les filles manquent dans la *stanitza* ?

Et Loukachka se remit à siffler et à arracher les

feuilles des branches en marchant vers le cordon. Devant un buisson il s'arrêta soudain, et, remarquant un arbuste très lisse, il tira son couteau de dessous son poignard et en coupa une branche. — Ce sera une bonne baguette, — fit-il en cinglant l'air avec la branche.

Les Cosaques soupaient sur le sol, dans le vestibule de leur cabane, autour d'une petite table tatare, quand on vint à demander à qui le tour d'aller *au secret*.

— Qui doit y aller aujourd'hui ? — cria l'un des Cosaques en s'adressant à l'*ouriadnik*, par la porte ouverte de la cabane.

— Qui doit y aller ? — répondit celui-ci. — L'oncle Boulrak y est allé déjà, Fomouchkine aussi — prononça-t-il en hésitant. — Vous irez, n'est-ce pas, toi et Nazar — dit-il à Louka, — et Ergouchov ira avec vous ; il est peut-être éveillé déjà.

— Toi, tu ne t'éveilles pas : pourquoi lui doit-il s'éveiller ? — fit Nazarka à mi-voix.

Les Cosaques se mirent à rire.

Ergouchov était ce même Cosaque qui, tout à fait ivre, dormait près de la cabane. Tout à l'heure, en se frottant les yeux il était entré dans le vestibule.

Loukachka, pendant ce temps, debout, nettoyait son fusil.

— Mais partez au plus vite, soupez et allez-vous-en — dit l'*ouriadnik*. — Et sans attendre

l'acquiescement, il poussa la porte, semblant peu convaincu de l'obéissance des Cosaques. — Si je n'avais pas l'ordre, je n'enverrais pas, mais le centenier peut passer; on dit que huit Abreks ont déjà traversé le fleuve.

— Quoi, il faut y aller — dit Ergouchov, — c'est l'ordre et il est impossible de s'abstenir pour le moment. Je dis qu'il faut y aller.

Pendant ce temps, Loukachka, tenant à deux mains devant sa bouche, un gros morceau de faisan, regardait tantôt l'*ouriadnik*, tantôt Nazarka, il semblait tout indifférent à ce qui se passait et se moquait de tous deux. Les Cosaques n'étaient pas encore partis au secret lorsqu'entraîna dans le vestibule sombre l'oncle Erochka, qui jusqu'ici était resté en vain sous le platane.

— Eh bien ! les enfants ! — retentit dans le vestibule, sa basse qui couvrit toutes les autres voix — j'irai aussi avec vous, vous attendrez les Tchetchenzes et moi le sanglier.



## VIII

Il faisait tout à fait nuit quand l'oncle Erochka et trois Cosaques du cordon, enveloppés dans leurs *bourka* (1) et les fusils derrière l'épaule, partirent le long du Terek à l'endroit du *secret*. Nazarka ne voulait point y aller, mais Loukachka l'interpella et prestement ils se mirent en route. Ayant fait en silence quelques pas, les Cosaques se détournèrent du fossé et par un sentier qu'on remarquait à peine dans les roseaux ils s'approchèrent du Terek. Près du bord une grosse bûche noire avait été rejetée par l'eau et, autour, les roseaux étaient fraîchement aplatis.

— Eh bien ! Attendrons-nous ici ? — demanda Nazarka.

— Pourquoi pas ? — répondit Loukachka — assieds-toi ici, moi je reviendrai tout à l'heure, je montrerai seulement l'endroit à l'oncle.

(1) *Bourka*, grande pèlerine en feutre que portent les Caucasiens.

## LES COSAQUES

— Cette place est excellente ; on ne nous voit pas et nous voyons très bien — dit Ergouchov.

— Oui, il faut rester ici, c'est le meilleur endroit.

Nazarka et Ergouchov étendirent sur l'herbe leurs *bourka* et s'installèrent près de la bûche. Loukachka s'éloigna avec l'oncle Erochka.

— Voilà, ici, pas loin, l'oncle — dit Loukachka, en marchant doucement devant le vieillard — je te montrerai où ils ont passé. Moi seul le sais.

— Montre, tu es un brave garçon, Ourvan — chuchota le vieillard.

Ayant fait quelques pas, Loukachka s'arrêta, se pencha sur une petite mare et siffla.

— Voilà où ils ont passé pour boire. Tu vois, hein ? — chuchota-t-il en montrant la trace récente.

— Christ te sauve ! — exclama le vieillard. — Le sanglier derrière le fossé viendra au *kolloubagne* (1) — ajouta-t-il. — Je resterai, et toi, va-t'en.

Loukachka remonta sa *bourka* et suivit seul le bord en regardant rapidement tantôt à gauche sur les touffes de roseaux, tantôt sur le Terek qui grondait sourdement près des bords. « Lui aussi garde ou grimpe quelque part », se dit-il en

(1) *Kolloubagne*, nom du trou ou simplement de la petite mare où le sanglier se vautre, pour s'endurcir la peau.

pensant aux Tchetchenzes. Tout à coup un bruit fort et un clapotement dans l'eau le firent tressaillir et prendre son fusil. Au-dessus du bord un sanglier sauta en soufflant et son corps noir, s'écartant pour un moment de la surface brillante de l'eau, disparut dans les roseaux. Loukachka prit vivement son fusil, visa, mais n'eut pas le temps de tirer, le sanglier avait déjà disparu dans la forêt. En crachant de dépit, il s'éloigna. Tout près du *secret* il s'arrêta de nouveau et siffla doucement. Un sifflement lui répondit, il s'approcha de ses camarades.

Nazarka, enveloppé, dormait déjà. Ergouchov était assis, les jambes croisées sous lui, il se poussa un peu pour faire place à Loukachka.

— Comme c'est bien de s'asseoir ici, vraiment un bon endroit — dit-il. — L'as-tu conduit ?

— Oui, — répondit Loukachka en étendant son manteau sur le sol. — A l'instant, près de l'eau même, j'ai effrayé un énorme sanglier. Ce doit être le même. Tu l'as entendu courir sans doute !

— Oui, j'ai entendu un bruit, et j'ai tout de suite reconnu un animal ; et j'ai pensé : C'est Loukachka qui le fait lever — dit Ergouchov en s'enveloppant dans sa bourka. — Maintenant je dormirai — ajouta-t-il — tu m'éveilleras après le chant du coq, parce qu'en tout il faut de l'ordre. D'abord, moi, je dormirai, ensuite tu dormiras et moi je veillerai. Oui, c'est comme ça.

— Merci, je ne veux pas dormir — dit Loukachka.

La nuit était sombre, chaudé et calme. Un côté du ciel seulement était étoilé, l'autre, la plus grande partie, du côté de la montagne était enveloppée d'un gros nuage. Le nuage noir, en se confondant avec les montagnes, sans aucune brise s'éloignait lentement en tranchant par ses bords courbés, du ciel profond, étoilé. Devant lui, le Cosaque ne voyait que le Terek et le lointain. Par derrière et de chaque côté, il était entouré d'une muraille de roseaux. Parfois, sans aucune cause apparente les roseaux se balançaient et se heurtaient. D'en bas, leurs épis agités ressemblaient aux larges branches des arbres sur le bord clair du ciel. A ses pieds mêmes était le bord le long duquel bouillonnait le torrent, plus loin, la masse mobile brillante d'eau brune coulait monotone près des hauts-fonds et des rives. Encore plus loin, et l'eau, le bord et le nuage se confondaient en des ténèbres impénétrables. A la surface de l'eau s'allongeaient des ombres noires que l'œil expert du Cosaque reconnaissait pour des branches flottantes. De rares éclairs, en se reflétant dans l'eau comme dans un miroir sombre, illuminaient le bord opposé, incliné.

Les sons réguliers de la nuit, le murmure des roseaux, le ronflement des Cosaques, le bourdonnement des moustiques, le clapotis de l'eau étaient

rarement interrompus, tantôt par un coup de fusil tiré au loin, tantôt par un bruit de pierre tombant dans l'eau, tantôt par le clapotement d'un gros poisson, tantôt par le craquement d'un animal dans l'épaisse forêt sauvage. Une fois un hibou voleta le long du Terek en frottant ses ailes l'une contre l'autre à chaque double battement d'ailes. Juste au-dessus des Cosaques, il se dirigea vers la forêt, et en s'approchant d'un arbre il frotta ses ailes plus fréquemment, et l'on entendit encore longtemps le bruit qu'il fit en s'installant sur un vieux platane. A chacun de ces bruits inattendus, l'ouïe du Cosaque attentif se tendait fortement, il clignait des yeux et tâtait soigneusement son fusil.

La nuit s'avancait. Le nuage noir, en s'éloignant vers l'ouest, laissa apercevoir à travers ses bords déchiquetés, le ciel pur, étoilé, et au-dessus de la montagne les cornes dorées de la lune s'éclairèrent d'une lueur rouge. Il commençait à faire froid. Nazarka s'éveilla, parla et se rendormit. Loukachka s'ennuyait ; il se leva, tira un petit couteau attaché au-dessous de son poignard et se mit à tailler une petite branche pour faire une baguette.

Maintes idées lui venaient en tête : comment là-bas, dans les montagnes, vivent les Tchetchenzes, comment ils viennent par ici, sans avoir peur des Cosaques, comment ils peuvent franchir

l'autre bord, et il fixait ses regards le long du fleuve, mais ne voyait rien. En regardant de temps en temps le fleuve et ses bords lointains, qu'à la lumière timide de la lune on distinguait à peine de l'eau, il cessait déjà de penser aux Tchetchenzes et n'attendait plus que le moment d'aller éveiller les camarades et de retourner à la *stanitza*. Maintenant il se représentait Louchenka, sa *petite âme*, comme les Cosaques appellent leurs maitresses, et il pensa à elle avec dépit. Les indices du matin se montraient : le brouillard argenté blanchissait sur l'eau, près de lui de jeunes aiglons, poussaient leurs cris aigus et battaient des ailes. Enfin, au loin, dans la *stanitza*, s'entendit le premier cri du coq, puis après un autre chant prolongé auquel répondirent d'autres cris.

« Il est temps de l'éveiller », pensa Loukachka en terminant sa baguette et en sentant ses yeux s'alourdir. Il se tourna vers ses camarades, il regarda à qui étaient les jambes qu'il distinguait, mais tout à coup il crut entendre barboter quelque chose de l'autre côté du Terek et il se tourna encore une fois vers l'horizon blanchissant des montagnes, vers le croissant tourné, vers la ligne de l'autre rive, vers le Terek et vers les branches qu'il portait et qu'on voyait maintenant très distinctement. Il lui sembla que lui-même remuait et que le Terek et les branches étaient immobiles. Mais cela ne dura qu'un moment. De nouveau il fixa ses

regards. Une grosse branche noire, fourchue, attira particulièrement son attention. Sans se renverser, sans tourbillonner, cette branche nageait étrangement au milieu du fleuve. Il lui sembla même qu'elle ne suivait pas le courant, mais coupait obliquement le Terek dans la direction du haut-fond. Loukachka, le cou tendu, la suivit fixement. La branche s'approcha du haut-fond, s'arrêta, et remua d'une façon étrange. Loukachka crut voir une main se montrer au-dessous de la branche. « Ah ! si je tuais seul l'Abrek ! » pensa-t-il. Il prit le fusil et doucement, mais rapidement l'ajusta sur deux branches plantées en croix, puis, sans aucun bruit ouvrit la gachette et retenant son souffle, se mit à viser en regardant toujours fixement : « Je n'éveillerai personne », se dit-il. Cependant son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il s'arrêta et écouta. Tout à coup la branche se renversa et nagea de nouveau en fendant l'eau vers notre rive : « Il ne faut pas le rater, » — pensa-t-il ; et soudain, à la faible clarté de la lune il aperçut au-devant de la branche la tête d'un Tatar. Il dirigea le fusil droit sur la tête. Elle lui semblait juste au bout du canon. Il regarda en dessus : « Oui, c'est un Abrek », se dit-il joyeusement, et aussitôt il se mit à genoux, visa de nouveau, regarda bien le guidon à peine visible au bout du long canon, et, suivant une habitude qu'acquièrent les Cosaques dès l'enfance,

fance, il prononça « Au nom du Père et du Fils » et laissa tomber la gâchette.

Une lumière brillante éclaira pour un moment l'eau et les roseaux. Le son sec et court du coup retentit sur le fleuve et quelque part au loin, se transforma en un bruit formidable. Déjà la branche ne nageait plus en travers du fleuve, mais suivait le courant en tourbillonnant.

— Tiens ! — cria Ergouchov en tâtant son fusil et se soulevant au-dessus de la bûche.

— Tais-toi, diable, les Abreks ! — chuchota Louka les dents serrées.

— Sur qui as-tu tiré ? — demanda Nazarka — Qu'as-tu tué, Loukachka ?

Loukachka ne répondit rien. Il chargea son fusil et suivit la branche qui s'éloignait. Elle s'arrêta non loin, sur un haut-fond, et une masse noire parut, ballottant au-dessus de l'eau.

— Sur qui as-tu tiré ? Pourquoi ne le dis-tu pas ? — demandaient de nouveau les Cosaques.

— Les Abreks, te dis-je, — répéta Loukachka.

— Assez de bêtises ! Ton fusil a peut-être éclaté par hasard ?

— J'ai tué un Abrek, voilà qui j'ai tué — prononça Loukachka d'une voix suffocante d'émotion, en se dressant sur ses jambes. — L'homme nageait... — fit-il en montrant le banc de sable. — Je l'ai tué ! Regarde par ici.



— Assez blagué — répéta Ergouchov en se frottant les yeux.

— Quoi ! assez ? Regarde ici, le voilà — dit Loukachka en lui prenant les épaules et en le poussant d'une telle force qu'il cria : holà !

Ergouchov regarda dans la direction que lui montrait Louka et apercevant le cadavre, aussitôt il changea de ton.

— Ah ! ah ! je te dis que d'autres viendront, c'est sûr — fit-il tout bas, et il examina son fusil. — C'est un avant-poste qui nageait. Ils sont déjà ici ou pas loin de l'autre côté, c'est juste ce que je dis là.

Loukachka enlevait sa ceinture et commençait à se déshabiller.

— Que veux-tu faire, sot ? — cria Ergouchov — essaye seulement et tu te perdras pour rien. C'est juste ce que je te dis. Si tu l'as tué, il ne s'en ira pas. Donne-moi un peu de poudre. En as-tu ? Nazarka, cours vivement au cordon, mais ne suis pas le bord, on te tuerait, c'est juste ce que je te dis.

— Ah, c'est comme ça, j'irais seul ! Vas-y toi-même ! — fit avec colère Nazarka.

Loukachka quitta ses habits et s'approcha du bord :

— N'y va pas, te dis-je ! — fit Ergouchov en mettant de la poudre dans le canon de son fusil. Regarde, il ne remue pas. Je vois bien, maintenant. Il fera bientôt jour, et on accourra du cor-

don. Va, Nazar, que crains-tu ? N'aie pas peur, te dis-je.

— Louka, eh ! Louka ! — dit Nazarka, — raconte-nous comment tu l'as tué.

Louka, prêt à se jeter dans l'eau, se ravisa.

— Allez vite au cordon, et moi je reste. Dites aux Cosaques qu'ils viennent à la rencontre s'ils sont de ce côté... Il faut les attraper.

— Je dis qu'ils s'enfuiront ! — cria Ergouchov en se levant. — Il faut les attraper, c'est sûr.

Ergouchov et Nazarka se levèrent, et faisant le signe de la croix, partirent au cordon, mais ils ne prirent pas le bord, et, à travers les roseaux, se firent un chemin jusqu'au sentier de la forêt.

— Eh bien, Louka, écoute, ne remue pas, — prononça Ergouchov, — autrement on te tuera aussi. Fais attention, ne baye pas, te dis-je.

— Va, je sais, — répondit Louka, et, en examinant son fusil, il se rassit derrière le tronc.

Loukachka, assis seul, regardait le haut-fond et tendait l'oreille, espérant entendre les Cosaques ; mais il y avait loin jusqu'au cordon, l'impatience le tourmentait, il craignait que les Abreks, qui accompagnaient sa victime, ne disparussent. Il avait contre les Abreks qui maintenant allaient s'enfuir, un dépit semblable à celui qu'il avait eu contre le sanglier disparu le soir. Tantôt il regardait autour

de lui, tantôt sur l'autre rive, s'attendant à voir encore un homme. Ajustant deux branches, il se tenait prêt à tirer. Et il ne lui venait pas en tête qu'on pouvait le tuer aussi.

## IX

Le jour commençait à poindre. Maintenant on voyait très distinctement tout le corps du Tchetchenze, qui arrêté sur le haut-fond, oscillait à peine. Tout à coup, non loin du Cosaque, les roseaux craquèrent, on entendit des pas et les sommets des roseaux s'agitèrent. Le Cosaque visa pour la seconde fois, et prononça : « Au nom du Père et du Fils ». Au bruit de la gâchette, les pas s'arrêtèrent.

— Holà, les Cosaques ! Ne tirez pas sur l'oncle !  
— prononça une voix grave, tranquille, et l'oncle Erochka, en écartant les roseaux, s'approcha de Louka.

— Par Dieu, j'ai failli te tuer !

— Pourquoi as-tu tiré ? — demanda le vieillard.

La voix sonore du vieux, qui se répercutait dans la forêt et en bas sur le fleuve, rompit d'un coup le mystérieux silence de la nuit qui entourait le Co-

saque. Spontanément, tout semblait devenir plus clair, plus visible.

— Eh ! tu n'as rien vu, l'oncle, et moi j'ai tué la bête, — dit Loukachka, en replaçant la gâchette et en se levant avec un calme affecté.

Le vieux fixait déjà ses regards sur le dos qu'on voyait maintenant très clairement et près duquel coulait le Terek.

— Il nageait avec la branche sur le dos. Je l'ai remarqué... Regarde ici, voilà, dans le caleçon bleu, et c'est le fusil, si je ne me trompe... Tu vois, hein? — dit Louka.

— Sans doute, je vois, — fit le vieillard d'un ton irrité, et quelque chose de sérieux et de sévère se reflétait sur son visage. — Tu as tué un Djiguite, — prononça-t-il comme à regret.

— J'étais assis là-bas, et je me demande quelle est cette chose noire qui vient de ce côté? Je l'ai aperçu de là-bas. On aurait dit qu'un homme s'approchait et tombait. Quel est ce miracle? Et voilà que j'aperçois une grosse branche qui flotte, mais pas dans le sens du courant, en sens contraire. Puis je distingue une tête qui se montre au-dessous d'elle. Qu'est-ce donc? A cause des roseaux, je ne voyais pas bien. Je me lève, et lui, la canaille, a sans doute entendu et grimpe sur le sable, regarde tout autour. « Non, pensai-je, tu ne t'échapperas pas. » Une fois grimpé, il regarde. (Ah! quelque chose me gêne dans la gorge !) Je prépare

mon fusil, je ne bouge pas, j'attends. Il reste debout un moment, puis se remet à nager, et quand il fut sous la lune, alors, je vis tout son dos. « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Je regarde derrière la fumée et lui s'agite là-bas. Il gémissait, ou peut-être m'a-t-il semblé seulement. « Eh bien ! Grâce à Dieu, — pensai-je, — je l'ai tué ! » Une fois qu'il a été posté vers le sable, alors je l'ai vu tout à fait bien ; il voulait se lever, mais n'en avait plus la force. Il se débattit, se débattit, puis s'allongea. C'est clair, on voit tout. Tu vois, il ne bouge pas, il doit être crevé. Les Cosaques ont couru au cordon ; pourvu que les autres ne nous échappent pas !

— Oui, compte là-dessus, on les attrapera, — dit le vieux. — Il est loin, maintenant, mon cher...

Et, de nouveau, il hochait tristement la tête. A ce moment, on entendit une bruyante conversation et un bruit de branches causé par les Cosaques à pied et à cheval.

— Avez-vous amené un canot, hein ? — cria Louka.

— Bravo ! Louka, tire sur le bord ! — cria l'un des Cosaques.

Loukachka, sans attendre le canot et ne quittant pas des yeux sa proie, se mit à se déshabiller.

— Attends, Nazarka, amène le canot, — cria l'ouriadnik.

— Imbécile, il est peut-être vivant, et il feint,

prends un poignard, — cria l'autre Cosaque.

— Raconte ! — cria Louka, en enlevant son caleçon.

Il se déshabilla vivement, se signa, d'un large saut se trouva dans la rivière, plongea, et, par d'amples mouvements de ses bras blancs, le dos soulevé hors de l'eau, il fendit le Terek dans la direction du haut-fond.

Dans le groupe des Cosaques, sur le bord, plusieurs voix sonores parlaient ensemble. Trois Cosaques à cheval partirent aux alentours. Le canot se montrait sur le fleuve. Loukachka s'arrêta sur le banc, se pencha sur le corps, le poussa deux fois. « Tout à fait mort ! » prononça sa voix perçante.

Le Tchetchenze avait été frappé à la tête. Il était vêtu d'un caleçon bleu, sa chemise, son caftan, son fusil et son poignard attachés sur son dos. Au-dessus de tout cela était liée la grande branche qui, d'abord, avait trompé Loukachka.

— Voilà un bon faisan de pris, — dit l'un des Cosaques qui s'était joint au cercle, pendant que le cadavre du Tchetchenze, tiré de la nacelle, en aplatisant l'herbe, était étendu sur la rive.

— Comme il est jaune ! — fit un autre.

— Où donc les nôtres sont-ils partis chercher ? Ils sont probablement tous de l'autre côté. Si ce n'était pas un avant-poste, il n'aurait pas nagé comme ça. Pourquoi nageait-il seul ? — dit le troisième.

— Ah! c'était sans doute un malin qui s'était proposé, un vrai djiguite! — répartit Louka moqueur en tordant l'habit mouillé déposé sur le bord, et en frissonnant sans cesse. — Sa barbe est teinte et taillée.

— Et comme il avait bien arrangé son habit dans le sac sur son dos. De cette façon il pouvait nager plus facilement, — dit quelqu'un.

— Ecoute, Loukachka, — dit l'*ouriadnik* qui tenait en main le poignard et le fusil de l'homme tué, — prends pour toi le poignard et le caftan, et, en échange du fusil, viens chez moi et je te donnerai trois pièces de monnaie. — Voilà, il est troué, — ajouta-t-il en soufflant dans le canon, — alors ce sera un agréable souvenir.

Loukachka ne répondit rien, il était visiblement vexé de cette quémanderie, mais il savait qu'il fallait en passer par là.

— Quel diable! — dit-il en fronçant les sourcils et en jetant à terre le caftan du Tchetchenze, — si encore le caftan était convenable, mais c'est une guenille.

— Il te servira pour aller couper du bois, — dit un autre Cosaque.

— Mocev! Je m'en irai à la maison, — dit Loukachka qui, évidemment, avait oublié son dépit et voulait tirer parti du cadeau qu'il avait fait à son chef.

— Va, c'est bien



— Enfants ! traînez-le derrière le cordon, — ordonna l'*ouriadnik* aux Cosaques tout en inspectant le fusil. — Et il faudra faire sur lui une hutte pour le protéger du soleil. Peut-être viendra-t-on de la montagne pour racheter le corps.

— Il ne fait pas encore chaud, — objecta quelqu'un.

— Et si un chacal le mange, ce sera bien ? — intervint l'un des Cosaques.

— Nous ferons la garde et on viendra l'acheter ; ce ne sera pas bien si le corps est déchiqueté.

— Eh bien, Loukachka, tout ce que tu veux, mais il faut offrir aux camarades un *seau* (1) d'eau-de-vie, — ajouta gaiement l'*ouriadnik*.

— Oui, c'est l'habitude, — reprirent les Cosaques. — Eh ! quel bonheur Dieu lui a envoyé, sans y voir il a tué l'Abrek.

— Achète le poignard et le caftan. Donne un bon prix. Je vendrai aussi les caleçons. Dieu l'accompagne, — dit Loukachka — ils ne m'iront pas, c'était un diable maigre.

Un Cosaque acheta le caftan pour une *pièce* (2). Un autre donna pour le poignard deux seaux d'eau-de-vie.

— Buvez, camarades, j'offre un seau, — dit Louka — je l'apporterai moi-même de la *stanitza*.

(1) Le *seau* est une mesure de capacité valant 12 litres 29.

(2) Terme exprimant la valeur d'un rouble.

— Et, du caleçon, fais des mouchoirs pour les filles ! — fit Nazarka.

Les Cosaques éclatèrent de rire.

— Quand aurez-vous fini de rire — dit l'*ouriadnik*, — traînez plus loin le cadavre. Pourquoi avez-vous mis cette saleté près de la cabane ?...

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? Traînez-le ici, camarades ! — cria impérieusement Loukachka aux Cosaques qui, sans grand désir, s'étaient mis à la besogne. Les Cosaques exécutèrent son ordre comme s'il était le chef. Ils traînèrent le cadavre à la distance de quelques pas, et laissèrent retomber les jambes qui s'aplatirent inertes. Les Cosaques se reculèrent un peu, et, pendant quelques instants, restèrent autour immobiles.

Nazarka s'approcha du cadavre, en souleva la tête pour voir la blessure sanglante, ronde de la tempe et le visage du tué. « Voilà quel cachet il a mis ! Dans la cervelle même ! » prononça-t-il. « Il ne se perdra pas, les propriétaires le reconnaîtront... » Personne ne répondit et le silence se fit de nouveau parmi les Cosaques.

Le soleil se levait déjà et ses rayons éclairaient la verdure humide de rosée. Le Terek grondait non loin dans la forêt qui s'éveillait. Les cris des faisans saluaient le matin et s'interrompaient de tous côtés. Les Cosaques, silencieux et immobiles, entouraient le cadavre et le regardaient. Le cadavre bruni, vêtu seulement du caleçon bleu mouillé,

qu'une petite ceinture serrait sur le ventre enfoncé, était élégant et beau. Les bras musclés pendaient le long des côtes. La tête bleuie, ronde, fraîchement rasée, avec la blessure coagulée, était rejetée sur le côté. Le front hâlé, bruni par le soleil, s'écartait sous un angle assez grand, du crâne rasé. Les yeux ouverts, vitreux, les pupilles arrêtées en bas, semblaient regarder dans le vide, sur les lèvres minces contractées aux coins et qu'on voyait sous les moustaches rouges, taillées, un sourire bon et fin semblait s'être figé. Les phalanges des doigts étaient couvertes de poils roux, les doigts étaient recourbés à l'intérieur de la main et les ongles peints en rouge.

Loukachka ne s'habillait toujours pas. Il était mouillé, son cou était plus rouge et ses yeux plus brillants qu'à l'ordinaire. Ses larges pommettes se contractaient. De son corps blanc, vigoureux, dans l'air frais du matin montait une vapeur à peine visible.

— C'était aussi un homme ! — prononça-t-il en admirant le cadavre.

— Oui, si tu étais tombé entre ses mains, il ne t'aurait pas fait grâce, — répondit un des Cosaques.

Le silence cessa. Les Cosaques s'agitaient et commençaient à parler. Deux partirent couper des branches pour la hutte, les autres s'éloignèrent vers le cordon. Loukachka et Nazarka commencèrent à faire leurs préparatifs pour se rendre à la *stanitza*.

Une demi-heure après, à travers la forêt épaisse qui séparait le Terek de la *stanitza*, Loukachka et Nazarka, presque en courant, allaient à la maison et causaient sans cesse.

— Fais attention, ne dis pas que je t'ai envoyé, mais viens voir si son mari est à la maison? — disait Loukachka d'une voix perçante.

— Et moi, j'irai chez Iamka. Nous ferons la noce ce soir, hein? — demandait Nazarka obéissant.

— Oui, oui, quand donc faire là noce, sinon aujourd'hui? — répondit Louka.

Arrivés à la *stanitza*, les Cosaques burent, puis dormirent jusqu'au soir.

Trois jours après l'événement que nous venons de décrire, deux compagnies d'un régiment d'infanterie du Caucase venaient s'installer à la stanitza Novomlinskaia. Les fourgons chargés des vivres des compagnies étaient déjà dételés sur la place. Les cuisiniers creusaient des trous et de diverses cours apportaient des bûches mal gardées, puis préparaient déjà le gruau. Des caporaux faisaient les comptes avec leurs soldats. Des fourriers enfonçaient des piquets pour attacher les chevaux. Les marqueurs de logements circulaient comme des habitués dans les rues et les ruelles en désignant les logements des officiers et des soldats. Ici se trouvaient les caisses vertes mises en rang, là-bas les chariots d'artel et les chevaux, ailleurs les marmites dans lesquelles on préparait le gruau.

Il y avait là le capitaine, le sous-lieutenant et le caporal Onisime Mikhaïlovitch. Et tout cela

dans cette même *stanitza*, où, d'après ce qu'on disait, il était ordonné d'installer les compagnies; alors, les compagnies étaient chez elles. Mais pourquoi fallait-il rester ici? Que sont ces Cosaques? Leur plaira-t-il que les compagnies s'installent chez eux? Sont-ils vieux-croyants? Personne ne s'intéressait à cela. Une fois les comptes faits, les soldats fatigués et couverts de poussière, avec un bruit désordonné, commencèrent à se disperser comme un essaim d'abeilles par les places et par les rues. Sans remarquer le mécontentement des Cosaques, par groupe de deux ou trois, en causant très gaiement et en faisant sonner leurs fusils, ils entraient dans les cabanes, déposaient leurs munitions, se débarrassaient de leurs sacs et plaisantaient avec les femmes.

A l'endroit favori des soldats, où se préparait le gruau, un grand groupe se formait, et les fantassins, la pipe aux lèvres, regardaient tantôt la fumée qui s'élevait dans l'air chaud et qui, à une certaine hauteur, s'épaississait en un nuage blanc, tantôt la flamme du bûcher qui vacillait dans l'air calme comme du verre fondu, ou se moquaient et riaient des Cosaques et de leurs femmes à cause de leur vie si différente de celle des Russes. Dans toutes les cours où il y a des soldats, on entend leurs ricanements, les cris fâchés, aigus des femmes qui défendent leurs maisons et qui ne permettent pas de prendre ni eau ni vaisselle. Les ga-

mins et les fillettes se serrent les uns près des autres, contre leurs mères, et avec un étonnement craintif suivent tous les mouvements des soldats qu'ils n'ont encore jamais vus, ou à une distance respectueuse, courent derrière eux.

Les vieux Cosaques sortent de leurs cabanes, s'asseoient sur les bancs de terre et, silencieux et sévères, regardent l'installation des soldats, en ayant l'air de laisser tout cela à la volonté de Dieu, sans comprendre ce qui en peut advenir.

Olénine, qui depuis trois mois était inscrit comme junker du régiment du Caucase, reçut le logement dans l'une des meilleures maisons de la *stanitza*, chez le *khorounji* Ilia Vassilievitch, c'est-à-dire chez la mère Oulita.

— Que sera-ce, Dmitri Andréievitch? — demanda Vanucha en suffoquant à Olénine qui, en habit de tcherkess, monté sur un beau cheval acheté à Groznaïa, après une marche de cinq heures, entraît gaiement dans la cour du logement qui lui était assigné.

— Eh quoi! Ivan Vassilievitch? — fit-il en encourageant le cheval et en regardant joyeusement Vanucha, qui tout en sueur, les cheveux en désordre, le visage troublé, arrivé tout à l'heure avec le fourgon, ouvrait maintenant les malles.

Olénine semblait être un tout autre homme. Au lieu des joues rasées, il portait maintenant des moustaches jeunes et une petite barbiche; son

teint jaunâtre, fatigué par la vie nocturne, avait fait place sur ses joues, sur son front et derrière ses oreilles, à une coloration rouge, saine. Au lieu de l'habit noir neuf, soigné, il portait un caftan blanc, sale, à larges plis, comme les tcherkess, et des armes. Au lieu du col propre, empesé, le col rouge d'un bechmet de soie entourait son cou brun. Il était habillé à la tcherkess, mais mal, et chacun reconnaissait en lui un Russe et non un Djiguite. C'était cela et pas cela.

Cependant, toute sa personne respirait la santé, la joie, le contentement de soi-même.

— Vous trouvez que c'est drôle — dit Vanucha, — mais parlez vous-même à ces gens-là, — ils ne donnent rien et voilà tout. On ne peut même obtenir un mot. — Vanucha, avec colère, jetait vers le seuil un seau en fer. — C'est comme s'ils n'étaient pas Russes.

— Il fallait demander le chef de la *stanitza* ?

— Mais je ne connais pas du tout le pays, — répondit Vanucha offensé.

— Qui donc te blesse ainsi ? — demanda Olénine en regardant alentour.

— Diable le sait ! Peuh ! Il n'y a pas le vrai maître, on dit qu'il est allé à la pêche, à une *kriga* (1). Et la vieille c'est un vrai diable, que Dieu nous préserve ! — répondit Vanucha en prenant sa tête

(1) *Krigo*, endroit de la rivière barré par une claie et réservé à la pêche.



entre ses mains. — Comment vivrons-nous ici, je n'en sais rien. C'est pire que le Tatar, je le jure, et ils se prennent pour des chrétiens encore. Le Tatar est plus noble. « Il est allé à la *kriga!* » Quelle *kriga* ont-ils inventée, on n'a jamais entendu cela! — conclut Vanucha, et il se détourna.

— Quoi? Ce n'est pas comme chez nous à la campagne — dit Olénine en raillant, et toujours sur son cheval.

— Donnez-moi le cheval, — dit Vanucha, frappé visiblement de cette vie nouvelle mais se soumettant à son sort.

— Alors le Tatar est plus noble, hein, Vanucha? — répéta Olénine en descendant de cheval et frappant sur la selle.

— Oui, riez! C'est amusant pour vous! — répondit Vanucha d'un ton fâché.

— Attends, ne te fâche pas, Ivan Vassilievitch — dit Olénine en continuant à sourire. — Attends, j'irai chez le maître et tu verras, j'arrangerai tout, tu verras comme nous vivrons bien ici, ne t'inquiète pas seulement.

Vanucha ne répondit pas, mais en clignant des yeux avec mépris, il regarda derrière son maître et hocha la tête. Vanucha ne considérait Olénine que comme un maître, Olénine ne voyait en Vanucha qu'un domestique, et tous deux eussent été très étonnés si quelqu'un leur avait dit qu'ils étaient des amis, et ils l'étaient en effet sans le savoir

eux-mêmes. Vanucha avait été pris à la maison quand il n'avait encore que onze ans, et Olénine était du même âge. Quand Olénine eut quinze ans, pendant un certain temps il s'occupa de l'instruction de Vanucha, lui apprit à lire le français, ce dont Vanucha était très fier; et maintenant quand il était de bonne humeur, il lançait des mots français sans manquer chaque fois de rire bêtement.

Olénine gravit le perron de la cabane et poussa la porte du vestibule. Marianka, vêtue d'une simple chemise rose, comme les femmes cosaques ont l'habitude d'en porter à la maison, effrayée, d'un bond s'éloigna de la porte, et en se serrant près de la muraille, cacha la partie inférieure de son visage par la large manche de sa chemise tatare. En ouvrant la porte, plus loin, Olénine distingua dans le demi-jour toute la personne haute et élégante de la jeune Cosaque. Avec la curiosité prompte et avide de la jeunesse, il remarqua involontairement les formes belles et virginales qui se laissaient deviner sous la fine chemise de coton, et les beaux yeux noirs fixés sur lui avec un effroi enfantin et une curiosité sauvage. « Ah, c'est-elle ! » — pensa Olénine. « Oui, il y en aura beaucoup de pareilles », — lui vint-il aussitôt en tête, et il ouvrit l'autre porte de la cabane.

La vieille Oulitka, vêtue elle aussi d'une seule chemise, avait le dos tourné, et penchée, balayait le sol.

— Bonjour, petite mère! Voilà, je suis venu pour le logement.., — commença-t-il.

La femme, sans se redresser, tourna vers lui son visage sévère, mais encore beau.

— Pourquoi es-tu venu? Tu veux te moquer? Hein? Je te ferai voir! Que la maladie noire t'emporte! — cria-t-elle en regardant de dessous ses sourcils froncés.

Olénine avait d'abord pensé que l'armée du Caucase, fatiguée et vaillante, dont il faisait partie, devait être reçue partout avec joie, surtout chez les Cosaques, compagnons de guerre, aussi fut-il frappé de cette réception. Cependant, sans se troubler, il voulut expliquer qu'il avait l'intention de payer son logement, mais la vieille ne le laissa pas achever.

— Pourquoi es-tu venu? Quel fléau? Toi, gueule rasée! Mais attends, le maître viendra et te mettra à ta place. Je n'ai pas besoin de ton maudit argent! Nous avons déjà vu cela, il empoisonne la maison de tabac et veut payer avec l'argent, nous connaissons cette plaie! Que les balles te déchirent les entrailles et le cœur!... — cria-t-elle d'une voix perçante en interrompant Olénine.

« Evidemment Vanucha a raison! » pensa Olénine, « Le Tatar est plus noble » ; et accompagné des injures d'Oulita, il sortit de la cabane. Au même moment, Marianka, toujours dans sa chemise rose, mais déjà enveloppée jusqu'aux yeux d'un

châle blanc, à l'improviste glissa devant lui, dans le couloir. En frappant rapidement les marches de ses pieds nus, elle s'enfuit du perron, s'arrêta, se retourna vivement en regardant le jeune homme avec des yeux rieurs, et disparut derrière le coin de la cabane.

Sa démarche assurée, jeune, le regard sauvage des yeux brillants au-dessus du châle blanc, et la grâce de la corpulence robuste de la belle, en ce moment, frappèrent encore davantage Olénine.

« Ce doit être elle », pensa-t-il. Et encore moins soucieux du logement, ses regards tournés vers Marianka, il s'approcha de Vanucha.

— Voilà, la fille est aussi sauvage! — dit Vanucha qui rangeait encore près du fourgon, mais qui était devenu plus gai : — C'est comme une jument dans un troupeau. *La fame!* — ajouta-t-il d'une voix haute et solennelle, et il éclata de rire.

## XI

Le soir, le maître de la maison revint de la pêche, et en apprenant qu'on lui paierait le logement, il calma sa femme et satisfit aux exigences de Vanucha.

Dans le nouveau logement tout s'arrangeait. Les maîtres s'installèrent dans la partie de l'izba habitée l'hiver, et la partie d'été fut cédée au junker moyennant trois pièces par mois. Olénine mangea et s'endormit. Il s'éveilla avant la nuit, se lava, se brossa, prit son dîner, et, en fumant la cigarette, s'assit près de la fenêtre qui donnait sur la rue. La chaleur diminuait, l'ombre oblique de l'izba avec son faite découpé s'allongeait à travers la rue poussiéreuse et se brisait au bas même de la maison voisine. Les toits de roseaux de la maison d'en face brillaient aux rayons du soleil couchant. L'air fraîchissait; la *stanitza* était silencieuse, les soldats, maintenant installés, étaient devenus plus

calmes. Les troupeaux n'étaient pas encore rentrés et les habitants ne revenaient pas encore du travail.

Le logement d'Olénine était presque au bout de la *stanitza*. Rarement, quelque part loin derrière le Terek, de ces endroits d'où venait Olénine, éclataient des coups sourds, à Tchetchnia ou dans la plaine de Koumitzk. Olénine se trouvait très bien après une vie de trois mois au bivouac. Sur son visage lavé, il sentait la fraîcheur, sur son corps vigoureux, la propreté — inhabituelle après les marches — et, dans tous ses membres reposés, la tranquillité et la force. Son âme aussi était limpide. Il se rappela la campagne et le danger passé.

Il se rappelait qu'il s'était montré brave dans le danger, qu'il n'était pas pire que les autres et qu'il était admis dans la société des courageux Caucasiens. Les souvenirs de Moscou étaient déjà Dieu sait où. L'ancienne vie était effacée et une vie tout à fait nouvelle, encore nette d'erreurs commençait. Ici, il pouvait être un homme nouveau parmi des hommes nouveaux, et acquérir de soi-même une opinion nouvelle, favorable. Il sentait éclore un sentiment sans cause, de la joie de vivre, et en regardant par la fenêtre tantôt les gamins qui dans l'ombre de la maison jouaient à la balle, tantôt son nouveau logis installé, il pensait à l'agrément qu'il allait éprouver dans cette vie de la *stanitza*, nouvelle pour lui. Il regardait aussi les montagnes

et le ciel et à tous ses souvenirs et à ses rêves, se mêlait l'impression grave de la nature majestueuse. Sa vie ne commençait pas comme il se l'était imaginé en partant de Moscou, elle était imprévue, mais bien. Les montagnes, les montagnes, les montagnes se présentaient en tout ce qu'il pensait et sentait.

— Il a embrassé la chienne ! Il a léché la cruche ! L'oncle Erochka a embrassé la chienne ! — crièrent tout à coup, en se tournant vers la petite ruelle, les gamins qui jouaient à la balle sous la fenêtre. — Il a embrassé la chienne ! Il a engagé son poignard pour de l'eau-de-vie ! — répétaient-ils en se rassemblant et se reculant.

Ces cris étaient adressés à l'oncle Erochka qui, le fusil derrière l'épaule et des faisans à sa ceinture, revenait de la chasse.

— Oui, c'est mon péché, gamins ! mon péché ! — dit-il en agitant bravement la main et en regardant les fenêtres des cabanes des deux côtés de la rue. — J'ai engagé la chienne, mon péché ! — répéta-t-il, visiblement fâché, mais feignant l'indifférence.

Olénine était étonné de la conduite des gamins envers le vieux chasseur, et il était surtout frappé du visage expressif et intelligent et de la forte corpulence de l'homme qu'on appelait l'oncle Erochka.

— Grand-père ! Cosaque ! — lui dit-il. — Approche ici.

Le vieux regarda la fenêtre et s'arrêta.

— Bonjour, brave homme — fit-il en soulevant de sa tête rasée court, un petit bonnet.

— Bonjour, brave homme — répondit Olénine.

— Qu'est-ce donc que les gamins te crient ?

L'oncle Erochka s'approcha de la fenêtre.

— Ils m'agacent, moi, un vieux. Ça ne fait rien. J'aime cela. Qu'ils s'amuse de l'oncle — dit-il, avec ces intonations fermes et chantantes qu'ont en parlant les hommes vieux, respectables. — Toi, tu es le chef des soldats ?

— Non, je suis junker. Et où as-tu tué ces faisans ? — demanda Olénine.

— Ah ! j'ai tué ces trois poules dans la forêt — répondit le vieillard en tournant vers la fenêtre son large dos, où, attachées par la tête à la ceinture et tachant de sang le cafetan, pendaient trois faisans. — N'en as-tu jamais vu ? Si tu veux prends-en deux pour toi. Tiens ! — Et par la fenêtre il lui tendit deux faisans. — Et toi, es-tu chasseur ?

— Oui, je chasse. Pendant la campagne j'en ai moi-même tué quatre.

— Quatre ? C'est beaucoup ! — dit, un peu railleur, le vieillard. — Et tu es un buveur ? Bois-tu du vin ?

— Pourquoi pas ? J'aime un peu boire.

— Ah ! je vois que tu es un brave garçon ! Nous serons des *Kounaks* (1).

(1) *Kounak*, ami intime, qui doit hospitalité et protection.  
(Note du Traducteur.)



— Entre — dit Olénine. — Nous boirons ensemble du vin.

— C'est vrai, pourquoi ne pas entrer — fit le vieillard. — Tiens, prends le faisán.

Au visage du vieux, on voyait que le junker lui plaisait, qu'il avait compris tout de suite qu'on pourrait chez lui boire gratuitement et qu'ainsi on pouvait lui faire cadeau d'une paire de faisans.

Après quelques minutes l'oncle Erochka se montrait dans la porte de la cabane. C'est alors seulement qu'Olénine remarqua toute la colossale et forte corpulence de cet homme. Bien que son visage brun et rouge, encadré d'une barbe toute blanche, fût sillonné de rides anciennes, profondes, dues au travail, les muscles des jambes, des bras, des épaules étaient ronds et fermes, comme on ne le voit que chez les jeunes hommes. Sur la tête, à travers les cheveux courts, on distinguait de profondes balafres cicatrisées. Le cou veiné, gros comme celui d'un bœuf, était tout ridé. Les mains courturées étaient tout égratignées. Il enjamba lestement le seuil, se débarrassa du fusil, le mit dans un coin, jeta un coup d'œil rapide et apprécia vivement les objets qui étaient là, puis, avec ses jambes un peu bancales, en *pörchni*, il parut au milieu de la chambre. Avec lui la pièce s'emplit d'une odeur forte, pas désagréable, mélange de vin, d'eau-de-vie, de poudre et de sang coagulé.

L'oncle Erochka salua les icônes, arrangea sa

barbe, et s'approchant d'Olénine, lui tendit sa grosse main noire.

— *Kochkildi!* — dit-il. — En tatar cela signifie : Nous vous souhaitons une bonne santé, la paix soit avec vous.

— *Kochkildi!* Je sais, répondit Olénine en lui tendant la main.

— Eh ! tu ne connais pas les coutumes ! Sot ! — dit l'oncle Erochka en hochant la tête en signe de dédain. — Quand on te dit *Kochkildi*, tu dois répondre : *Alla razi bo soun*, ce qui veut dire : Dieu vous sauve. Voilà, ce qu'il faut dire, mon cher, et non *Kochkildi*. Je t'apprendrai tout. Oui, il y avait chez nous Ilia Moeitch, un Russe, nous étions des *kounaks*. C'était un brave garçon, ivrogne, voleur, chasseur, et quel chasseur ! Je lui ai appris tout !

— Et que m'apprendras-tu donc ? — demanda Olénine, de plus en plus intéressé par le vieillard.

— Je t'emmènerai à la chasse, je t'apprendrai à pêcher, je te montrerai des Tchetchenzes ; même je te procurerai une *petite âme* (1). Tu vois quel homme je suis !... Je suis un plaisant ? — Et le vieux éclata de rire. — Je m'asseoirai, mon père, je suis fatigué, *Karga?* — ajouta-t-il d'un ton interrogateur.

— Que signifie *Karga?* — demande Olénine.

— En grouzine cela signifie : *bon*. Et moi, je dis

(1) Une maîtresse.

comme ça, c'est mon mot favori : *karga* ; quand je dis *karga*, c'est signe que je plaisante. Eh bien ! mon père, commande qu'on me donne du vin. Tu as un ordonnance, n'est-ce pas ? Ivan ! — cria le vieux. — Chez vous autres, donc, chaque soldat s'appelle Ivan. Le tien c'est aussi Ivan ?

— Parfaitement, Ivan. Vanucha ! va chercher du vin chez les maîtres et apporte-le ici.

— Mais Vanucha c'est la même chose qu'Ivan. Pourquoi chez vous tous les soldats s'appellent-ils Ivan ? Ivan ! — répéta le vieux — tu le demanderas du fût qui est commencé. Ils ont le meilleur vin de la *stanitza*. Et, fais attention, ne donne pas plus de trente copeks pour un litre ; autrement, la sorcière est contente... Notre peuple est diabolique, bête — continua l'oncle Erochka d'un ton de confiance, quand Vanucha fut sorti, — il ne vous considère même pas comme des hommes ; pour eux, tu es pire que le Tatar. Les Russes sont les laïques. Mais pour moi, bien que tu sois soldat, tu es quand même un homme, tu as aussi une âme. N'ai-je pas raison ? Ilia Moceitch était soldat et quel cœur d'or c'était ! N'est-ce pas, mon père ? C'est pourquoi les nôtres ne m'aiment pas, et c'est pour moi tout égal. Je suis un homme gai, j'aime tout le monde, je suis Erochka, oui, c'est comme ça, mon père !

Et le vieux caressait tendrement l'épaule du jeune homme.

## XII

Vanucha qui, pendant ce temps, avait réussi à mettre le logis en ordre, même à se faire raser chez le barbier de la compagnie et à tirer ses pantalons par dessus ses bottes, en signe que la compagnie est dans un bon quartier, était maintenant d'excellente humeur. Avec attention, mais sans bienveillance, il examina Erochka comme un fauve étrange, hocha la tête en regardant le plancher maculé sous ses pas, et, prenant au dessus du banc deux bouteilles vides, il partit trouver le maître de la maison.

— Bonjour, les aimables dames, — dit-il en se décidant à être particulièrement doux — mon maître m'a ordonné d'acheter du vin, donnez-m'en, mes bonnes.

La vieille ne répondit rien. La fille qui se trouvait devant un petit miroir tatar entourait sa tête d'un fichu. En silence elle se tourna vers Vanucha.

— Je paierai, mes respectables dames — dit Vanucha en faisant tinter dans sa poche la monnaie de cuivre. — Soyez bonnes et nous serons bons, ce sera mieux — ajouta-t-il.

— En faut-il beaucoup? — coupa court la vieille.

— Un litre.

— Va, ma chérie, va le tirer — dit la vieille Oulita en s'adressant à sa fille ; tire du tonneau commencé, ma chérie.

La fille prit la clef et le carafon, et, avec Vanucha, sortit de la cabane.

— Dis-moi, s'il te plaît, qui est cette femme? — demanda Olénine en désignant Marianka, tandis qu'elle passait devant la fenêtre.

Le vieux cligna des yeux et du coude poussa le jeune homme.

— Attends! — et se penchant à la fenêtre — Hum! hum! Marianouchka! hé Marianka! aime-moi, ma petite âme! Je suis farceur — chuchotait-il en s'adressant à Olénine.

La fille, sans tourner la tête, en agitant les bras régulièrement et fort, passait devant la fenêtre avec cette allure élégante, décidée, particulière aux femmes cosaques. Lentement, elle leva seulement sur le vieux, ses yeux noirs, voilés.

— Aime-moi, tu seras heureuse! — cria Erochka, et en clignant des yeux il regarda interrogativement Olénine. — Je suis un gaillard, un farceur — ajouta-t-il. — La fille est belle, hein?

— Une vraie beauté — fit Olénine. — Appelle-la ici.

— Non, non, non, — prononça le vieillard. — On veut la marier avec Loukachka. Louka, un brave cosaque djiguite ; récemment il a tué un Abrek. Je t'en trouverai une meilleure. Je t'en trouverai une qui sera habillée tout en soie et en argent. Si je le dis, je le ferai, je te trouverai une vraie beauté.

— Que dis-tu, vieux ? — fit Olénine. — C'est un péché.

— Un péché ! Où est le péché ? — répondit résolument le vieillard. — Regarder une belle fille c'est un péché ; s'amuser avec elle c'est un péché ; l'aimer, c'est un péché ; c'est comme ça chez vous ? Non, mon père, ce n'est point un péché, c'est le salut, Dieu t'a créé et il a aussi créé la fille, il a tout créé, mon petit père. Alors regarder une belle fille n'est pas un péché, elle est faite pour cela, pour l'aimer et en avoir du plaisir. Oui, voilà comme je juge, mon bon.

Ayant traversé la cour, Marianka entra dans un petit réduit noir et frais, plein de tonneaux, et faisant la prière d'usage, elle s'approcha du tonneau et y mit le tête-vin. Vanucha, debout à l'entrée de la porte, souriait en la regardant. Il trouvait très drôle qu'elle n'eût qu'une chemise ajustée dans le dos et bouffante devant, et encore plus drôle de lui voir au cou un collier de pièces d'argent. Il trouvait

que ce n'était point comme en Russie, et que chez eux, la cour serait pleine de rires si l'on voyait une telle fille. « *La file come cetres bié pour varier* » — pensa-t-il. — Je le dirai tout de suite à mon maître.

— Pourquoi caches-tu la lumière, diable ! — lui cria tout à coup la fille. — Tu pourrais me donner le carafon.

Quand le carafon fut plein d'un vin froid, rouge, Marianka le tendit à Vanucha.

— Donne l'argent à maman — fit-elle en repoussant la main de Vanucha qui lui tendait l'argent.

Vanucha sourit.

— Pourquoi êtes-vous si fâchée, ma chère ? — prononça-t-il avec bienveillance et tout confus, pendant que la fille fermait le tonneau.

Elle se mit à rire :

— Et vous, est-ce que vous êtes bon ?

— Oh ! moi et mon maître nous sommes très bons — répondit affirmativement Vanucha. — Nous sommes si bons que partout où nous avons vécu, les maîtres ont gardé de la reconnaissance pour nous, parce que c'est un homme noble.

La fille s'arrêta en l'écoutant.

— Ton maître, est-il marié ? — demanda-t-elle.

— Non, mon maître est jeune et il n'est pas marié, parce que les nobles ne peuvent pas se marier quand ils sont jeunes, répondit Vanucha d'un ton doctrinal.

— Voyez un peu, gros comme un buffle, et trop jeune pour se marier ! Est-il le chef de vous tous ? demanda-t-elle.

— Mon maître est junker, alors il n'est pas encore officier. Mais, par la naissance, il est plus grand personnage qu'un général, parce que non seulement notre colonel, mais le tzar lui-même le connaît, — expliqua fièrement Vanucha. — Nous ne sommes pas comme un va-nu-pieds d'infanterie ! Notre père est lui-même sénateur ; il possède plus de mille âmes et nous envoie mille par mois parce qu'il nous aime toujours. Et il y a des capitaines qui n'ont pas d'argent, alors, qu'est-ce que ça ?...

— Va, je fermerai la porte, — interrompit la fille.

Vanucha apporta le vin, il déclara à Olénine que *la fille c'est très joulie*, et sortit aussitôt en riant bêtement.



### XIII

A ce moment, sur la place, on sonnait la retraite. Le peuple revenait du travail. Dans les portes cochères les troupeaux mugissaient en se pressant dans un nuage de poussière dorée. Les jeunes filles et les femmes couraient dans les rues et les cours pour faire rentrer leurs bêtes. Le soleil était tout à fait caché derrière la lointaine chaîne de neige. Seule, l'ombre bleue s'étendait sur la terre et sur le ciel. Au-dessus des jardins, dans l'ombre, à peine visibles, se montraient les étoiles, et le bruit, peu à peu, se calmait dans la *stanitza*. Après s'être occupées des bêtes, les femmes sortaient aux coins des rues, et, assises sur le terre-plein, faisaient craquer des graines de tournesol. Marianka, après avoir trait deux vaches et une bufflonne, s'adjoignit à l'un de ces groupes.

Il était composé de quelques femmes et filles et d'un vieux Cosaque.

On parlait de l'Abrek tué. Le Cosaque racontait, les femmes l'interrogeaient.

— J'espère qu'il aura une grande récompense !  
— dit une Cosaque.

— Assurément. On dit qu'il aura une décoration.

— Mocev a voulu être injuste envers lui et lui a pris le fusil, mais les autorités à Kizliar l'ont appris.

— Quelle canaille, ce Mocev !

— On dit que Loukachka est de retour, — fit l'une des filles.

— Oui, il est chez Iamka (Iamka était une Cosaque célibataire, très dépravée, qui tenait un cabaret) ; ils font la noce là-bas avec Nazarka. On dit qu'ils ont bu déjà un demi-seau.

— En voilà une chance pour cet Ourvan ! — dit quelqu'un. — Un vrai Ourvan. Mais quoi ! C'est un brave garçon. Comme il est adroit ! Son père, le père Kiriak était pareil ; il est tout à fait comme son père. Quand on l'a tué, toute la *stanitza* a pleuré. Voilà, ils viennent, — dit celle qui parlait en désignant les Cosaques qui, de leur côté, marchaient dans la rue. — Ergouchov est avec eux. En voilà un ivrogne !

Loukachka, Nazarka et Ergouchov, après avoir bu un demi-seau, venaient près des filles. Tous les trois, surtout le vieux Cosaque, étaient plus rouges qu'à l'ordinaire. Ergouchov titubait et, à chaque

instant, en riant très haut, poussait de côté Nazarka.

— Pourquoi ne chantez-vous pas de chansons? — cria-t-il aux filles. — Je vous dis de chanter pour notre plaisir.

— Bonjour, comment vous portez-vous? — disait-on pour les féliciter.

— Quel chant? Est-ce une fête? — dit une femme. — Tu as goinfré, alors chante.

Ergouchov éclata de rire et poussa Nazarka.

— Joue, toi, hein! Moi, je chanterai. Je suis habile, te dis-je.

— Quoi, les belles? Vous dormez, — dit Nazarka. — Nous sommes venus du cordon pour *prier* (1) et voilà. Nous avons *prié* Loukachka.

Loukachka, en s'approchant du groupe, lentement, soulevait son bonnet et s'arrêtait en face des jeunes filles. Ses larges pommettes et son cou étaient rouges. Il était debout et parlait doucement, lentement, mais dans cette lenteur et dans la mesure du mouvement, il y avait plus d'animation et de force que dans le bavardage et l'agitation de Nazarka. Il était comme un étalon qui, la queue au vent, et reniflant, s'arrête cloué sur ses quatre pattes. Loukachka était là, calme, devant les jeunes filles; ses yeux riaient; il parlait peu et

(1) « *Prier*, » en langage cosaque, signifie boire au succès de quelqu'un, lui souhaiter le bonheur, et en général boire beaucoup de vin. (*Note de l'Auteur.*)

regardait tantôt ses camarades ivres, tantôt les jeunes filles. Quand Marianka s'approcha du coin, d'un mouvement régulier, mais sans se hâter, il souleva son bonnet, se recula un peu, et, de nouveau, s'arrêta devant elle, les jambes un peu écartées, sa large main passée dans sa ceinture et jouant du poignard. En réponse à son salut, Marianka inclina lentement la tête, puis elle s'assit sur le banc de terre et prit dans son jabot des graines de tournesol. Loukachka, sans baisser les yeux, regardait Marianka, lui aussi faisait craquer des grains et en crachait l'enveloppe. A l'arrivée de Marianka tous se turent.

— Eh bien, quoi? Vous êtes venus pour longtemps? — demanda une Cosaque pour rompre le silence.

— Jusqu'au matin, — répondit lentement Loukachka.

— Eh bien! Que Dieu te fasse bonne chance, — dit le Cosaque, — je suis heureux, je le disais tout à l'heure.

— Et moi, je le dis aussi, — reprit l'ivrogne Ergouchov en riant. — Que d'invités! — ajouta-t-il en désignant les soldats qui passaient. — Elle est bonne l'eau-de vie des soldats, je l'aime!

— On nous a envoyé trois diables, — fit l'une des Cosaques, — le grand-père est déjà parti se plaindre à la chancellerie de la *stanitza*, mais on dit qu'il n'y a rien à faire.

— Ah! ah! Est-il arrivé un malheur? — de manda Ergouchov.

— Ils enfument tout avec leur tabac, n'est-ce pas? — interrogea l'autre Cosaque. — S'ils fumaient dans la cour, ça bien, tant que tu voudras, mais dans l'izba nous ne leur permettrons pas, même si le chef venait en personne, je ne les laisserais pas; et encore ils voleront par dessus le marché. Lui, le fils du diable, le chef, il n'en a pas logé chez lui.

— Ah, tu ne l'aimes pas! — fit de nouveau Ergouchov.

— On raconte encore qu'il est ordonné aux jeunes filles de préparer des lits pour les soldats, et de leur donner à boire du vin avec du miel, — dit Nazarka en écartant les jambes comme Loukachka et en mettant comme lui son bonnet sur la nuque.

Ergouchov éclata de rire, et, attrapant une jeune fille qui était près de lui, il l'embrassa. — C'est vrai, je te le dis.

— Ibou! goudron! — cria la fille. — Je le dirai à ta femme.

— Si tu veux, — cria-t-il. — Nazarka a dit la vérité: c'était dans la lettre, il sait lire. C'est exact. Et il se mit à embrasser une autre fille en suivant le rang.

— Quel crampon!... Canaille! — cria en riant Oustenka, une fille au visage rouge et rond, en levant la main sur lui.

Le Cosaque se recula et faillit tomber.

— Voilà, on dit que les jeunes filles n'ont pas de forces et elle a failli me tuer tout à fait.

— Quoi, goudron ! C'est le diable qui t'a ramené du cordon, — prononça Oustenka, et, en se détournant, de nouveau, elle éclata de rire. — Tu as manqué l'Abrek ? S'il t'avait tué, ça vaudrait mieux.

— Tu pleurerais, hein ! — dit en riant Nazarka.

— Attends un peu, je te pleurerais !

— Voilà, pas même de chagrin ! Elle sangloterait, elle gémirait, hein, Nazarka ? — fit Ergouchov.

Loukachka, en silence, regardait tout le temps Marianka... Son regard semblait gêner la jeune fille.

— Eh bien, Marianka, on dit que le chef est logé chez vous ? — dit-il en s'approchant d'elle.

Marianka, selon son habitude, ne répondit pas tout de suite et lentement leva les yeux sur le Cosaque. Loukachka riait des yeux comme si, en ce moment, se passait entre lui et la jeune fille, quelque chose de particulier, indépendant de la conversation.

— Oui, pour eux ça va, quand on a deux cabanes, — répondit pour Marianka la vieille. — Mais voilà, chez les Fomouchkine, on dit qu'on a aussi placé un chef, alors, il paraît qu'il a encombré toute la chambre de ses bagages, et eux n'ont pas où se mettre avec leur famille. A-t-on jamais

vu cela ? Ils ont jeté une horde entière sur la *stanitza* ! Que faire ! — dit-elle. — Et que diable viennent-ils faire ici ?

— On dit qu'un pont sera construit sur le Terek, — fit une jeune fille.

— Et on m'a dit à moi, qu'on allait faire un trou pour mettre toutes les filles qui n'aiment pas les jeunes gens, — fit Nazarka en s'approchant d'Oustenka. Et, de nouveau, il fit son mouvement favori ; après quoi tous éclatèrent de rire, et aussitôt Ergouchov se mit à embrasser une vieille femme en sautant Marianka qui était assise dans le rang.

— Eh, pourquoi n'embrasses tu pas Marianka ? Il fallait suivre tout le rang, — dit Nazarka.

— Non, ma vieille est plus douce, — cria le Cosaque en embrassant une vieille qui se débattait.

— Il m'étouffera ! — criait-elle en riant.

Le bruit de pas cadencés au bout de la rue interrompit le rire. Trois soldats en capote, le fusil sur l'épaule, montaient au pas pour aller relever la sentinelle qui gardait la trésorerie de la compagnie. Le caporal, un vieux cavalier, en regardant méchamment les Cosaques, conduisit les soldats de telle façon que Loukachka et Nazarka qui se tenaient sur la route, devaient s'écarter. Nazarka se recula, mais Loukachka, cligna seulement des yeux, tourna la tête et son large dos, mais ne bougea pas.

— Tu vois qu'il y a du monde, fais un détour !

— prononça-t-il, en faisant un signe de tête de mépris à l'adresse des soldats.

Sans rien répondre, les soldats passèrent devant, en marchant en cadence sur la route poussiéreuse.

Marianka éclata de rire, après elle toutes les jeunes filles firent de même.

— Comme ils sont élégants ! — dit Nazarka. — On dirait des chantres en robe longue, — et il marcha sur la route en les singeant.

Tous, de nouveau, éclatèrent de rire.

Loukachka s'approcha lentement de Marianka.

— Et le chef, où loge-t-il chez vous ? — demanda-t-il.

Marianka réfléchit un moment.

— On lui a cédé la cabane neuve, — fit-elle.

— Est-il vieux ou jeune ? — demanda Loukachka en s'asseyant près de la jeune fille.

— Lui ai-je demandé ? — répondit-elle — je suis allé lui tirer du vin, et par la fenêtre, j'ai vu, assis avec l'oncle Erochka, un roux quelconque. Et des bagages on en a amené un chariot entier.

Elle baissa les yeux.

— Comme je suis content d'avoir pris congé du cordon — dit Loukachka, en se rapprochant de la jeune fille et toujours la regardant dans les yeux.

— Eh bien ! Es-tu venu pour longtemps ? — demanda Marianka en souriant un peu.

— Jusqu'au matin. Donne-moi des graines, — ajouta-t-il en tendant la main.



Marianka sourit tout à fait et ouvrit le col de sa chemise.

— Ne prends pas tout, — fit-elle.

— Vraiment, j'étais ennuyé, sans toi. Je trouvais le temps long, je te le jure, chuchota doucement Loukachka en prenant des graines dans le jabot de la fille; puis se penchant encore plus près d'elle il se mit à lui murmurer quelque chose tout en riant des yeux.

— Je n'irai pas, c'est dit! — prononça tout à coup à voix haute Marianka, en s'écartant de lui...

— Vraiment... qu'ai-je encore à te dire, au nom de Dieu! Viens, Marianka, — murmura-t-il.

Marianka secouait négativement la tête, mais souriait.

— Marianka! eh, Marianka! Maman t'appelle pour souper! — cria le petit frère de la jeune fille en courant vers le groupe.

— J'y vais tout de suite, — répondit-elle — retourne seul, mon chéri, j'irai tout de suite.

Loukachka se leva et souleva son bonnet.

— Je vois qu'il me faut aussi aller à la maison, ce sera mieux, — fit-il, feignant la négligence, mais retenant un sourire. Et il disparut au coin de la maison.

La nuit s'étendait sur la *stanitza*. Des étoiles brillantes se montraient sur la voûte sombre. Les rues étaient noires et désertes. Nazarka resta sur le banc de terre, avec les jeunes filles dont on en-

tendait les rires. Loukachka s'éloignait des jeunes filles à pas lents, comme un chat, et tout à coup, sans bruit, en retenant son poignard qui se balançait, il s'inclina et courut, non vers sa maison, mais dans la direction de celle du *khorounji*. Ayant parcouru deux rues, et tourné dans la petite ruelle, il souleva son manteau, s'assit à terre, dans l'ombre de l'enclos. « Voilà, cette fille du *khorounji* ne veut même pas plaisanter, diable ! » — se dit-il en pensant à Marianka. « Attends un peu ! »

Il fut distrait par les pas d'une femme qui s'approchait.

Il se mit à écouter et rit en lui-même. Marianka, la tête baissée, à pas rapides et réguliers, en frappant d'une gaule la clôture, marchait droit vers lui. Loukachka se souleva. Marianka trembla et s'arrêta.

— C'est toi, maudit diable ! Tu m'as effrayée ! Et voilà, il n'est pas allé à la maison — dit-elle ; et elle éclata de rire.

Loukachka, d'une main étreignit la jeune fille et de l'autre lui prit le visage.

— Que voulais-je te dire?... Je te jure!... — Sa voix tremblait et se coupait.

— Voilà quelle conversation il a trouvée la nuit ! — répondit Marianka. — Ma mère m'attend, et toi, va chez ta belle.

Et en se débarrassant de sa main, elle fit en courant quelques pas. Arrivée à l'enclos de sa cour,

elle s'arrêta et se tourna vers le Cosaque qui courait près d'elle en continuant à la supplier de rester une heure.

— Eh bien ! que voulais-tu dire, noctambule ?

— Et elle rit de nouveau.

— Ne ris pas de moi, Marianka ! Je te le jure ! Qu'importe si j'ai une belle ? Qu'elle aille au diable ! Dis un mot seulement, je t'aimerai tant, je ferai ce que tu voudras. Voilà ! (il fit sonner l'argent qu'il avait dans sa poche). Maintenant nous pourrions vivre. Les autres s'amusez et moi, quoi ! Je n'ai de toi aucune joie, Marianka !

La fille ne répondit rien, elle était debout devant lui, et d'un mouvement rapide des doigts, brisait sa gaule en petits morceaux

Loukachka, tout à coup, serra les poings et les dents.

— Eh quoi ? Toujours attendre, attendre ! Est-ce que je ne t'aime pas, ma chérie ! Fais de moi tout ce que tu voudras — dit-il en fronçant méchamment les sourcils. — Il lui prit les deux mains.

Sans aucun changement dans l'expression tranquille du visage et de la voix, Marianka, sans retirer ses mains et sans s'éloigner du Cosaque, répondit :

— Ne bavarde pas, Loukachka, mais écoute mes paroles : bien que je sois fille, c'est connu, tu entends, ce n'est pas ma volonté, et si tu m'aimes, voici ce que je te dirai : laisse mes mains, je te

dirai moi-même, que je t'épouserai, mais qu'avant tu n'auras de moi aucune faveur.

— Quoi, tu m'épouserais? Le mariage n'est pas en notre pouvoir. Tu m'aimes de toi-même, Marianka — dit Loukachka en souriant et la regardant très près dans les yeux et devenant soudain doux, soumis et tendre.

Marianka se serra contre lui et le baisa fortement aux lèvres.

— Petit frère! — chuchota-t-elle, en le serrant contre elle. Puis s'arrachant subitement, elle s'enfuit et, sans tourner la tête, franchit la porte de sa maison.

Malgré les supplications du Cosaque, d'attendre encore un moment et d'écouter ce qu'il voulait dire, Marianka ne s'arrêta pas.

— Va! on nous verrait, — prononça-t-elle. — Voilà, on dirait que ce diable, notre locataire, marche dans la cour.

« Ah! la fille du *khorounji!* » pensa Loukachka. « Elle se mariera! Le mariage. mais tu dois m'aimer. »

Il rejoignit Nazarka chez Iamka. Après avoir fêté avec lui, il se rendit chez Douniachka, et malgré son infidélité, coucha chez elle.

## XIV

En effet, Olénine marchait dans la cour au moment où Marianka entrait et il l'avait entendu prononcer : « C'est le locataire, le diable, qui marche. » Il avait passé toute cette soirée avec l'oncle Erochka, sur le perron de son nouveau logis. Il avait fait apporter la table, le samovar, du vin, des bougies, et en prenant le thé et fumant des cigares, il avait écouté les récits du vieillard qui était assis près de ses pieds, sur les marches du perron. Bien que l'air fût calme, la chandelle fondait et la flamme vacillait de divers côtés, éclairant tantôt le perron, tantôt la table et la vaisselle, tantôt la tête blanche, rasée du vieillard. Les papillons de nuit tourbillonnaient en agitant la poussière de leurs ailes et frappaient tantôt la table, tantôt les verres, tantôt volaient dans la flamme, tantôt disparaissaient dans l'espace sombre au-dessus du cercle éclairé. Olénine but avec

l'oncle Erochka cinq bouteilles de vin. Chaque fois qu'Erochka emplissait les verres, il en tendait un à Olénine pour trinquer avec lui et parlait sans cesse. Il parlait du bon vieux temps des Cosaques, de son père, le *Large*, qui seul, portait sur son dos, un sanglier de dix *pouds* (1) et buvait sans s'arrêter deux seaux de vin. En se rappelant le bon vieux temps, il parlait de *sa vieille bonne* (2), Guirtchik, avec lequel, pendant la peste, il avait expédié en cachette des *bourka* de l'autre côté du Terek. Il parlait de sa *petite âme*, qui le suivait la nuit au corridor ; il racontait ses exploits dans une chasse, où il avait tué un matin, deux cerfs. Et il narrait tout cela avec tant d'éloquence et de pittoresque, qu'Olénine ne s'apercevait pas de la fuite du temps.

—Voilà, mon père, c'est comme ça — disait-il. — C'est dommage que tu ne m'aies pas connu dans mes beauxjours. Je t'aurais montré tout. Aujourd'hui Erochka a léché le pot et autrefois il faisait du bruit dans tout le régiment. Qui a le meilleur cheval ? Qui a le sabre de *Gourda* (3). Avec qui peut-on aller boire ? Avec qui peut-on faire la noce ? Qui faut-il envoyer dans les montagnes pour tuer Akhmet-Khan ? Toujours Erochka. Les filles

(1) Le *poud* vaut environ 16 kilogrammes.

(2) *Bonne*, au vrai sens, c'est le nom de la sœur aînée, et au sens indirect, *bonne* est le nom donné à l'ami.

(Note de l'Auteur.)

(3) Sabre le plus estimé au Cuacase, qui, du nom du fabricant, s'appelle *Gourda*.

(Note de l'Auteur.)

aiment qui ? Toujours Erochka ; parce que j'étais un vrai Djiguite : ivrogne, voleur, voleur de troupeaux, de chevaux dans la montagne, bon chanteur, j'étais bon pour tout ! Maintenant il n'y a plus de Cosaques de cette trempe. Ils font pitié à voir. Pas plus haut que ça (Erochka montrait un *archine* de la terre). Il prend des bottes ridicules et les regarde sans cesse, c'est son seul plaisir.

Ou bien il s'enivre, et il ne s'enivre même pas comme un homme, mais comme ça, rien. Et moi, qui étais-je ?

J'étais Erochka le voleur ! J'étais connu non seulement dans les *stanitza*, mais aussi dans les montagnes. Des princes venaient et moi j'étais *kounak* avec tous. Tatars, c'est Tatar ; Arméniens, Arménien ; soldats, soldat ; officiers, officier. Pour moi, c'était tout égal pourvu qu'ils fussent buveurs. On me dit : tu dois te purifier de cette communion avec le monde ; ne bois pas avec les soldats ; ne mange pas avec le Tatar.

— Qui dit cela ? — demanda Olénine.

— Nos savants qui disent cela. Ecoute d'un autre côté un Moula ou un Kadia tatars, alors ils te diront : « Vous êtes des Giaours infidèles, pourquoi mangez-vous du porc ? » C'est-à-dire, chacun doit s'en tenir à sa religion. Mais pour moi, tout se vaut. Dieu a fait tout pour la joie de l'homme. Rien n'est péché. Par exemple la bête,

elle vit dans les roseaux tatars, comme dans les nôtres; qu'elle aille n'importe où, Dieu lui donnera son logis et sa nourriture. Et les nôtres disent que pour cela, on léchera la marmite dans l'enfer; mais moi, je crois que tous ces racontars sont des mensonges, — ajouta-t-il après un court silence.

— Qu'est-ce qui est mensonge? — demanda Olénine.

— Ce que disent les savants. Chez nous, mon père, à Tchervlenaïa, il y avait un chef, c'était mon *kounak*, un brave comme moi. On l'a tué dans le Tchetchnia. Il disait que les savants inventent tout ça dans leur tête. Tu crèveras — disait-il — alors l'herbe poussera sur ta tombe, voilà tout. (Le vieillard rit.) C'était un enragé!

— Et quel âge as-tu? — demanda Olénine.

— Dieu le sait! A peu près soixante-dix ans. Quand chez vous vivait la reine, je n'étais déjà pas petit. Voilà, calcule si ça fait beaucoup... Est-ce que ça donne soixante-dix?

— Oui, à peu près. Et tu es encore un solide gaillard!

— Quoi, Dieu merci. Je me sens bien, je suis fort; seulement une sorcière m'a jeté un sort...

— Comment?

— Oui, comme ça, un sort...

— Alors quand on mourra, l'herbe poussera?  
— répéta Olénine.



Erochka, évidemment, ne voulait pas exprimer clairement sa pensée. Il se tut un moment.

— Et toi, qu'en penses-tu ? Bois ! — cria-t-il en souriant et en tendant le vin.

## XV

— Alors, mais de quoi parlais-je? — continuait-il en réfléchissant. — Alors voilà quel homme je suis! Je suis chasseur. Dans tout le régiment il n'y a pas de meilleur chasseur que moi; je trouverai et t'indiquerai chaque animal, chaque oiseau, et je sais où chacun se tient. J'ai des chiens, deux fusils, des filets, des pièges, un épervier, grâce à Dieu, j'ai tout. Si tu ne te vantes pas, si tu es un vrai chasseur, je te montrerai tout. Voilà quel homme je suis! Je trouverai la piste, je connais la bête et je sais où elle dort, où elle boit, où elle se vautre. Je m'installe sous les arbres et je veille là toute la nuit au lieu d'être à la maison! Si l'on reste à la maison, on s'ennuie, on fait un tas de péchés. Les femmes viennent, les bavardages commencent, les gamins crient. C'est autre chose de se lever avec le soleil: on choisit un endroit, on rabat les roseaux, on s'assoit en brave garçon, et l'on

attend. On sait tout ce qui se passe dans la forêt. On regarde le ciel, les étoiles marchent et leur position vous indique l'heure. On regarde autour de soi, la forêt s'émeut et l'on pense : voilà ! le sanglier va venir se vautrer. On écoute les cris aigus des aiglons, les coqs de la *stanitza* y répondent, ou les oies — si l'on entend les oies, il n'est pas encore minuit. Et je sais tout cela. Si, du lointain, retentit un coup de fusil, alors les pensées viennent en masse. On se demande : qui a tiré ? Est-ce un Cosaque comme moi qui guette la bête et qui l'a attrapée, ou bien l'homme l'a-t-il manquée, et le pauvre animal laissera-t-il en vain couler son sang sur les roseaux ? Oh ! je n'aime pas cela, je n'aime pas cela ! Pourquoi esquinter la bête ? Idiot, idiot ! Ou je pense : « C'est peut-être un Abrek qui a tué un petit Cosaque, un sot ? » Tout cela traverse l'esprit. Une fois, j'étais près de l'eau, je vois qu'à la surface nage un berceau tout à fait intact, dont le bout seulement est cassé. Alors un tourbillon de pensées me vinrent en tête : A qui est ce berceau ? Probablement — me dis-je — vos satanés soldats sont venus dans l'*aoul*, ont emmené les femmes, et un diable quelconque a tué l'enfant, l'a pris par les jambes et l'a frappé contre un coin. Ne font-ils pas cela ? Eh ! ils n'ont point d'âme, les hommes ! Tant d'idées me venaient que j'étais triste. Je pensais : On a jeté le berceau, emmené la femme, incendié la maison, le djiguite a pris le fusil et vient piller

de notre côté ! J'étais toujours plongé dans mes pensées et tout à coup, j'entends un troupeau dans la forêt, et quelque chose tressaille en moi. Petite mère, approchez ! Elle flânera, — pensais-je. — Je reste immobile, sans remuer, et le cœur bat, bat, bat comme s'il allait se briser. Ce printemps, comme ça un grand troupeau s'approchait. Je dis au nom du Père et du Fils... et déjà voulais tirer. Mais elle cria à ses petits marçassins : « Un malheur mes enfants, un homme est ici ! » et tous se jetèrent dans les buissons. Je crois que je l'aurais broyée.

— Comment ce sanglier a-t-il dit à ses petits qu'il y avait là un homme ? — demanda Olénine.

— Et toi, comment penses-tu ? Tu crois que la bête est sotte ? Non, elle est plus intelligente que l'homme, bien qu'elle s'appelle sanglier. Elle sait tout. Par exemple, l'homme marche sur une piste et ne remarque rien, et le sanglier, dès qu'il trouve tes traces, s'enfuit aussitôt, donc il a de l'esprit ; tu ne sens pas ta puanteur, et elle la sent. Et il faut dire : tu veux la tuer, elle veut rester vivante dans la forêt ; tu as une loi, elle en a une autre : c'est un sanglier, mais il n'est pas pire que toi, c'est aussi une créature de Dieu. Eh ! eh ! l'homme est bête, bête, bête ! — répéta plusieurs fois le vieux, puis, baissant la tête, il resta pensif.

Olénine, lui aussi, devint songeur. Il descendit du perron, et, les bras croisés derrière le dos, en silence, il se mit à marcher dans la cour.

Erochka, se ressaisissant, leva la tête et se mit à regarder fixement les papillons de nuit qui tourbillonnaient autour de la flamme vacillante de la chandelle, et y tombaient.

— Imbécile ! Imbécile ! — fit-il. — Où voles-tu ? Imbécile ! Imbécile !

Il se souleva et ses gros doigts se mirent à chasser les papillons.

— Tu brûleras, petite bête. Va ici, il y a beaucoup de place — ajouta-t-il d'une voix tendre en tâchant d'attraper les ailes fines entre ses gros doigts, pour laisser échapper ensuite les papillons. Tu te perds toi-même, et moi, j'ai pitié de toi.

Longtemps il resta ainsi : bavardant et buvant à même la bouteille. Olénine allait et venait dans la cour. Tout à coup des chuchotements à travers la porte le frappèrent. En retenant involontairement son souffle, il perçut un rire de femme, la voix d'un homme, et le bruit d'un baiser. Exprès, il frotta fortement ses pieds sur l'herbe et s'éloigna de l'autre côté de la cour. Mais quelques instants après la haie craqua, un Cosaque en cafetan foncé et en bonnet blanc (c'était Louka), longea la haie, et une femme de haute taille, couverte d'un châle blanc, passa devant Olénine. « Ni moi pour toi, ni toi pour moi n'avons rien à faire », semblait dire l'allure décidée de Marianka. Il la suivit des yeux jusqu'au perron de la cabane des maîtres, et même l'aperçut à travers la fenêtre enlever son

châle et s'asseoir sur le banc. Et tout à coup, la conscience de sa solitude, un désir, un désespoir vague et une jalousie quelconque emplirent l'âme du jeune homme.

Les derniers feux étaient éteints dans les cabanes. Dans la *stanitza*, les derniers sons s'évanouissaient : les haies, le bétail dans les cours, les toits des maisons, les gracieux platanes, tout semblait dormir d'un sommeil sain, calme, réparateur. Seuls les cris perçants, ininterrompus des grenouilles, arrivaient de loin à l'oreille attentive. A l'Orient, les étoiles se faisaient plus rares et semblaient se fondre dans la lumière grandissante ; et juste au-dessus de la tête elles semblaient plus hautes et plus serrées. Le vieux, la tête appuyée dans la main, s'endormait. Le coq chanta dans la cour voisine. Olénine toujours songeur, marchait, marchait sans cesse. Les sons d'une romance que chantaient plusieurs voix arrivaient jusqu'à lui. Il s'approcha de la haie et écouta. Les voix fraîches des Cosaques s'unissaient en une chanson gaie, mais une voix forte et jeune les dominait toutes.

— Sais-tu qui chante ? — demanda le vieillard en s'éveillant. — C'est Loukachka le djiguite. Il a tué un Tchetchen et il se réjouit. Et de quoi se réjouit-il, le sot, le sot !

— Et à toi, t'est-il arrivé de tuer des hommes ? — demanda Olénine.

Le vieux, tout à coup, se souleva sur ses deux

coudes et approcha son visage de celui d'Olénine.

— Diable ! — lui cria-t-il. — Que demandes-tu ? Il n'en faut pas parler. C'est difficile de faire périr une âme, oh ! difficile ! Adieu, mon père, je suis rassasié et ivre — fit-il en se levant. — Faut-il venir demain pour aller à la chasse ?

— Viens.

— Fais attention, lève-toi de bonne heure, autrement, à l'amende.

— N'aie pas peur, je serai levé avant toi, — répondit Olénine.

Le vieux sortit. La chanson se tut. On entendait des pas et une conversation joyeuse. Un peu après, la chanson résonna de nouveau, mais plus loin, et la voix forte d'Erochkase joignit aux autres. « Quels hommes, quelle vie ! » pensa Olénine en soupirant et en rentrant seul dans sa cabane.

## XVI

L'oncle Erochka était un Cosaque retraité, vivant seul ; sa femme, il y avait vingt ans de cela, s'était convertie à l'orthodoxie, puis enfuie de chez lui pour épouser un sous-officier russe. Il n'avait pas d'enfants. Il n'inventait rien en disant qu'il était autrefois le plus beau gars de la *stanitza*. Tous au régiment le connaissaient pour sa bravoure de jadis. Il avait plus d'un meurtre de Tchetchenzes et de Russes sur la conscience. Il allait aux montagnes, volait chez les Russes, et même fut mis deux fois en prison. Il passait presque tout son temps à la chasse et dans la forêt, où, de la journée entière, il ne prenait autre chose que du pain et de l'eau. Mais en revanche, à la *stanitza* il faisait la noce du matin au soir. En rentrant de chez Olénine il s'endormit pour deux heures, et, éveillé avant le lever du soleil, il resta assis sur son lit en pensant à Olénine dont il avait fait connaissance la veille. La



*simplicité* d'Olénine lui plaisait beaucoup (la simplicité, en ce sens qu'il avait eu du vin à discrétion). La personne même d'Olénine lui plaisait aussi. Il s'étonnait de ce que tous les Russes sont *simples* et riches, et de ce qu'ils sont tout à fait ignorants, malgré leur éducation. Il réfléchissait à toutes ces questions et aussi à ce qu'il pourrait demander pour lui à Olénine.

La cabane de l'oncle Erochka était assez vaste et pas vicille, mais on remarquait tout de suite l'absence de femme. Contrairement à la propreté minutieuse des Cosaques, toute la chambre était malpropre et dans le plus grand désordre. Sur la table étaient jetés un habit maculé de sang, la moitié d'une galette, et à côté une corneille plumée et déchirée, pour nourrir l'épervier. Sur les bancs, pêle-mêle, des *porchni*, un fusil, un poignard, un sac, un habit mouillé et des guenilles. Dans un coin, dans un seau plein d'eau sale et puante, trempaient des *porchni*; une carabine et un chevalet de tanneur étaient à côté. Sur le sol étaient jetés le filet, quelques faisans tués; et autour de la table, une petite poule attachée par la patte marchait en frappant du bec le sol malpropre. Dans le poêle sans feu, se trouvait un tesson rempli d'un liquide lacté quelconque. Sur le poêle, criait un oiseau qui tâchait de se débarrasser de sa corde, et un épervier qui muait était accroupi doucement sur le bord et regardait obliquement la poule et

de temps en temps, penchait sa tête à droite ou à gauche. L'oncle Erochka lui-même était couché sur le dos, dans un lit court installé entre la muraille et le poêle. Couvert seulement d'une chemise, ses jambes robustes appuyées sur le poêle, il arrachait avec un doigt épais les croûtes de ses mains écorchées par l'épervier qu'il apprivoisait sans gants. Dans toute la chambre, mais principalement autour du vieillard, était répandue cette forte odeur, pas désagréable et indéfinissable, qui accompagnait Erochka.

— Es-tu à la maison, oncle? — prononça à travers la fenêtre une voix perçante qu'il reconnut immédiatement; c'était celle de son voisin Loukachka.

— A la maison, à la maison! Entre! — cria le vieillard. — Voisin Marka, Louka Marka, qui t'amène chez l'oncle? Vas-tu au cordon?

L'épervier éveillé à la voix de son maître battit des ailes pour se débarrasser de ses liens.

Le vieux aimait Loukachka et l'exceptait de son mépris envers toute la jeune génération des Cosaques. En outre, Loukachka et sa mère, en qualité de voisins, de temps en temps donnaient au vieillard du vin, du lait caillé, etc., produits de leur ferme, qu'Erochka n'avait pas. L'oncle Erochka, qui toute sa vie avait été un enthousiaste, donnait toujours à ses élans une explication matérielle: « Quoi? Ce sont des gens aisés, je leur donne du gibier, des

faisans, et ils n'oublient pas l'oncle et à leur tour m'apportent du gâteau ou de la galette ».

— Bonjour, Marka ! Je suis heureux de te voir ! — cria gaiement le vieillard, et d'un mouvement rapide, posant à terre ses pieds nus, il sauta du lit, fit deux pas sur le parquet grinçant, regarda ses jambes déformées, et tout d'un coup, comme s'il y eût trouvé quelque chose de drôle, sourit, et, de son talon nu, frappa une fois, puis une autre... et fit un mouvement.

— Est-ce malin, dis ? — fit-il ; ses petits yeux brillaient.

Loukachka souriait à peine.

— Quoi, vas-tu au cordon ? — redemanda le vieux.

— Je t'apporte le vin que je t'ai promis au cordon, l'oncle.

— Que le Christ te sauve — dit le vieillard. Il ramassa le pantalon et le vêtement qui étaient à terre, s'en vêtit, attacha sa ceinture de cuir, jeta sur ses mains l'eau du tesson, et les essuya avec un vieux pantalon, puis, avec un morceau de peigne, arrangea sa barbe et se planta devant Loukachka.

— Je suis prêt — dit-il.

Loukachka prit la bouteille, en essuya le goulot, versa du vin, puis s'asseyant sur le banc, le donna à l'oncle.

— A ta santé ! Au nom du Père et du Fils ! — prononça le vieux, en acceptant le vin avec un air

solennel. — Que tous tes souhaits s'accomplissent, sois brave et mérite la croix !

Loukachka aussi fit une prière, but du vin, et le remit sur la table. Le vieux se leva, apporta le poisson sec, le posa sur le seuil, le frappa avec un bâton pour l'amollir, puis il le prit dans ses mains durcies, le plaça sur son unique assiette bleue, et le mit sur la table.

— Chez moi, il y a de tout, même des hors-d'œuvre ! J'en remercie Dieu ! — fit-il avec fierté. — Eh bien ! qu'a fait Mocev ? — demanda le vieillard.

Loukachka, désirant visiblement connaître l'opinion du vieux, raconta que l'ouriadnik lui avait pris le fusil.

— Laisse le fusil — dit le vieux. — Si tu ne le lui donnes pas, tu n'auras pas de récompense.

— Eh quoi, l'oncle ! Quelle récompense peut-on donner à un Cosaque qui n'a pas encore fait de service à cheval ? C'était un bon fusil de Crimée ; il vaut quatre-vingt pièces de monnaie.

— Ah, laisse ! Moi aussi j'ai discuté avec un centenier : il me demandait de lui donner le cheval. Donne le cheval, disait-il, je te présenterai pour le grade de *khorounji*. Je ne l'ai pas donné, et je n'ai rien obtenu.

— Eh quoi, l'oncle ! Voilà, j'ai besoin d'acheter un cheval et l'on dit que sur l'autre rive on n'en trouve pas à moins de cinquante pièces. Ma mère n'a pas encore vendu le vin.

— Ah! ah! quand l'oncle Erochka avait ton âge, il n'était pas en peine. Il volait déjà les troupeaux chez les Nogaï et les vendait de l'autre côté du Terek. Ça arrivait de donner un bon cheval pour un seau d'eau-de-vie, ou une *bourka*.

— Pourquoi, vendait-on si bon marché? — demanda Loukachka.

— Imbécile, imbécile, Marka! — fit avec mépris le vieillard. — C'est impossible autrement, c'est pourquoi on vole pour ne pas être avare; et vous autres, je crois que vous ne savez même pas comment on vole les chevaux. Pourquoi te tais-tu?

— Mais que dire, l'oncle, — fit Loukachka. — Evidemment nous ne sommes pas les mêmes hommes.

— Imbécile, imbécile, Marka! Pas les mêmes! — répondit le vieux en imitant le jeune Cosaque. — Oui, j'étais un autre Cosaque à ton âge!

— Mais que faire? — demanda Loukacha.

Le vieux hocha la tête avec mépris.

— L'oncle Erochka était simple et généreux, et pour cela tous les Tchétchenzes étaient mes *kounaks*. Parfois un Tchétchenze venait chez moi, je l'enivrais d'eau-de-vie, je lui cédaï mon lit, et j'allais chez lui, je lui portais un cadeau. Voilà comment agissaient les hommes d'autrefois. Ce n'est pas comme maintenant, leur seul amusement est de faire craquer des grains et d'en cracher la peau, — conclut-il d'un ton de mépris et en mon-

trant comment les Cosaques d'à-présent, font craquer les graines et en crachent la peau.

— Je sais cela, — dit Loukachka. — C'est vrai.

— Si tu veux être brave, sois Djiguite et non paysan. Si le paysan veut acheter un cheval, il donne de l'argent et l'achète.

Ils se turent.

— Mais c'est très embêtant, l'oncle, dans la *stanitza* ou au cordon, il n'y a rien à faire. Tous sont très timorés. Ainsi, nous étions l'autre jour dans l'*aoul* avec Nazaar, alors Guireï-Khan nous a proposé d'aller voler un cheval des Nogaï, personne n'est parti ; que ferais-je seul ?

— Et à quoi sert l'oncle ? Tu crois que je suis desséché ? Non, non, pas encore. Donne-moi un cheval, nous irons immédiatement chez les Nogaï.

— Pourquoi dire des bêtises ? — fit Loukachka. Dis-moi comment faire avec Guireï-Khan ? Il m'a dit : amène-moi seulement le cheval jusqu'au Terek, et là-bas, je trouverai déjà la place pour un troupeau entier. Mais il a une tête d'airain, lui aussi, c'est difficile de le croire.

— Non, on peut croire Guireï-Khan. Il est d'une famille de braves gens. Son père est un *kounak* fidèle. Seulement écoute l'oncle, je ne t'apprendrai rien de mal : prends de lui le serment, alors ce sera plus sûr, et quand tu iras avec lui, que ton arme soit toujours prête, surtout quand vous commencerez le partage des chevaux. Un jour un

Tchetchenze a failli me tuer comme ça, je lui demandais dix pièces de monnaie pour un cheval. Crois en lui, mais ne t'endors pas sans fusil.

Loukachka écoutait attentivement le vieux.

— Eh, l'oncle! On m'a dit que tu possèdes une herbe magique, — fit-il après un silence.

— Non, je n'ai point d'herbe magique, mais je t'instruirai, soit, tu es un brave garçon, tu n'oublies pas le vieux. Veux-tu que je te renseigne ?

— Renseigne, l'oncle.

— Tu connais la tortue ? C'est un diable, la tortue.

— Comment ne pas le savoir!

— Eh bien alors, trouve son nid, et entoure-le d'un treillage de branches pour qu'elle ne puisse passer. Alors elle viendra, elle trouvera la barrière, se retirera et rapportera l'herbe magique pour détruire le treillage. Et toi, le lendemain, viens de bonne heure et regarde : où le treillage est cassé là se trouve l'herbe magique. Prends-la et porte-la où tu voudras ; ni serrure, ni barrière ne pourront te résister.

— Et as-tu essayé, l'oncle ?

— Non, mais de bonnes gens me l'ont dit. J'avais un talisman : une seule incantation avant de monter à cheval, et personne ne pouvait tirer sur moi.

— Quelle incantation, l'oncle ?

— Ne la connais-tu pas ! Hé les gens ! C'est cela, demande à l'oncle. Eh bien ! Écoute, répète après moi :

- « Salut, vous qui habitez Sion.
- » C'est ton roi.
- » Nous monterons sur les chevaux
- » Sophonie crie.
- » Zacharie parle.
- » Père Mandritché.
- » L'homme aimé éternellement. »

— Aimé éternellement, — répéta le vicillard. — Tu le sais ? Eh bien ! Répète.

Loukachka rit.

— Est-ce pour cela qu'on ne t'a pas tué, l'oncle ?

— Peut-être oui. Vous êtes devenus trop intelligents. Apprends tout et répète : ça ne fera pas de mal. Eh bien, tu as chanté l'incantation et tu as bien fait. — Le vieux rit. — Et toi, Louka, ne va pas chez les Nogai, voilà !

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas à propos. Vous n'êtes pas comme autrefois, vous êtes devenus de lâches Cosaques ; des masses de Russes sont arrivés et ils vous feront passer au tribunal. Vraiment, laisse ! Ce n'est pas votre affaire ! Ah ! quand nous étions avec Guirtchik...

Et le vieux commença à raconter ses histoires sans fin. Mais Loukachka regarda par la fenêtre.



— Il fait déjà jour, l'oncle, — l'interrompit-il. — Il est temps, viens me voir.

— Que le Christ te sauve ! Moi, j'irai chez l'officier, je lui ai promis de le conduire à la chasse. Il a l'air d'un brave garçon.

## XVII

En sortant de chez Erochka, Loukachka rentra chez lui. Maintenant, le brouillard, humide de rosée, se soulevait de terre et enveloppait la *stanitza*. Le bétail, qu'on ne pouvait distinguer, commençait à se mouvoir de divers côtés. Les coqs se répondaient plus souvent et avec des cris plus aigus. L'air devenait transparent et les habitants commençaient à se lever. Arrivé tout près de la *stanitza*, Loukachka reconnut la haie humide de brouillard de sa cour, le petit perron de la cabane et le loquet ouvert de l'enclos ; on entendait, au milieu du brouillard, le son d'une hache sur le bois. Loukachka rentra dans la cabane. Sa mère, déjà levée, debout devant le poêle, y jetait du bois. Sur le lit dormait encore une petite sœur de Loukachka.

— Eh bien, Loukachka, tu t'es bien amusé ? —

lui demanda doucement sa mère. — Où étais-tu toute la nuit ?

— A la *stanitza*, — répondit le fils, sans beaucoup d'empressement, et en maniant son fusil qu'il venait de tirer de l'étui.

La mère hocha la tête.

Après avoir vidé la poudre sur le bassinet, Loukachka prit un petit sac, ôta de là quelques cartouches vides et se mit à verser la poudre en la renfermant soigneusement par une balle enveloppée d'un petit chiffon. Ensuite, arrachant avec ses dents le tampon de la cartouche fermée et l'examinant, il posa le sac.

— Eh bien, petite mère, je t'ai demandé de raccommoder le sac, l'as-tu fait, hein? — fit-il.

— Oui, certainement, c'est la muette qui l'a raccommodé dans la soirée. Est-il déjà temps que tu partes au cordon? Je ne t'ai pas vu du tout.

— Voilà, je m'arrangerai seulement et il faudra partir — répondit Loukachka en enveloppant la poudre. — Et la muette, où est-elle? Est-elle sortie?

— Elle fend le bois, sans doute. Elle était tout attristée à cause de toi. Je ne le verrai pas du tout, disait-elle. Elle montrait, comme ça, avec la main, son visage qu'elle claquait, puis portait la main à son cœur, ça voulait dire qu'elle était triste. Veux-tu que je l'appelle? Elle a tout compris, à propos de l'Abrek.

— Appelle, — dit Loukachka — et apporte-moi de la graisse, je dois graisser mon sabre.

La vieille sortit et quelques instants après, par les marches grinçantes, la muette, sœur de Loukachka, entra dans la cabane.

Elle avait six ans de plus que son frère, et aurait eu avec lui beaucoup de ressemblance, sans cette physionomie sotté, hébétéé, grossièrement mobile, commune à tous les sourds-muets.

Elle était vêtue d'une chemise grossière, toute rapiécée. Les pieds étaient nus et sales. Elle avait sur la tête un vieux châle bleu foncé. Le cou, les mains et le visage étaient veinés, comme ceux des paysans. On voyait à son vêtement et à sa personne qu'elle était habituée aux rudes travaux masculins.

Elle apportait un fagot de bois qu'elle jeta près du poêle. Ensuite elle s'approcha de son frère avec un sourire joyeux qui rida tout son visage, puis lui toucha l'épaule, et, de la main, du visage et de tout le corps, se mit à lui faire des signes rapides.

— Bon, bon, bravo Stiopka! — répondit le frère, en agitant la tête. — Tu as raccommoé, préparé tout, bravo! Voilà pour toi! — Et tirant de sa poche deux pains d'épices, il les lui donna.

Le visage de la muette devint rouge, elle poussa de sauvages cris de joie. Saisissant le pain d'épices, elle se mit à faire des signes encore plus

rapides, montrant souvent le même côté et passant son doigt épais sur ses sourcils et son visage.

Loukachka la comprenait et agitait toujours la tête en souriant un peu. Elle exprimait que le frère donne des galettes aux filles, que les filles sont amoureuses de lui, mais que l'une d'elles, Marianka, est la meilleure et qu'elle l'aime. Elle désignait Marianka en montrant rapidement, du côté de sa cour, ses sourcils, son visage, en faisant claquer ses lèvres et en hochant la tête. « Elle t'aime, » montrait-elle, en appuyant la main sur son cœur, en baisant sa main, et en faisant le simulacre d'êtreindre quelqu'un. La mère revint dans la cabane, et, comprenant de qui parlait la muette, elle sourit et hocha la tête. La muette lui montra le pain d'épices, et de nouveau poussa des cris de joie.

— J'ai parlé ces jours-ci à Oulita, je lui ai dit que je ferais la demande en mariage, et elle a bien pris mes paroles, — prononça la mère.

Loukachka la regarda en silence.

— Quoi, petite mère ! Il faut emmener le vin, il faut un cheval.

— Je l'apporterai quand il en sera temps. Je préparerai les fûts, — dit la mère, qui évidemment, ne désirait pas que son fils se mêlât du ménage. — Quand tu t'en iras, — lui dit-elle, — prends dans le vestibule un petit sac, je l'ai emprunté chez des amies, pour que tu l'emportes au cordon. Veux-tu le mettre dans la sacoche ?

— Bon, — répondit Loukachka. — D'autre part, si Guireï-Khan vient, envoie-le au cordon, parce que, maintenant, de longtemps il n'aura pas de congé. J'ai besoin de lui parler.

Il se préparait à partir.

— Je l'enverrai, Loukachka, je l'enverrai. Eh quoi ! Alors on s'est amusé tout le temps chez lamka ? — fit la vieillé. — C'est pourquoi, pendant la nuit, quand je me suis levé pour aller voir le bétail, j'ai entendu ta voix ; tu chantaïs.

Loukachka ne répondit pas. Il sortit dans le vestibule, mit la sacoche en bandoulière, fit bouffer son *zipoune* (1), prit son fusil et s'arrêta sur le seuil.

— Adieu, mère, — prononça-t-il, en tirant la porte derrière lui. — Envoie un fût par Nazarka. je l'ai promis aux camarades ; il passera le prendre.

— Que le Christ te protège, Loukachka ! Que Dieu soit avec toi ! J'enverrai, j'enverrai du nouveau tonneau, — répondit la vieille en s'approchant de la haie. — Ecoute ! — ajouta-t-elle en se penchant par-dessus la clôture.

Le Cosaque s'arrêta.

— Tu t'es amusé ici, et Dieu soit loué ! Pourquoi un jeune homme ne s'amuserait-il pas ? C'est bien, quand Dieu envoie le bonheur, c'est bien. Mais là-bas, prends garde, mon fils, pas ça... Et surtout

(1) Caftan court sans collet, que portent les paysans au travail.

sois bien avec le chef, autrement c'est mal. Moi je vendrai le vin, je réunirai l'argent pour acheter le cheval, et je ferai la demande en mariage.

— Bon, bon ! — répondit le fils en fronçant les sourcils.

La muette poussa un cri pour attirer à elle l'attention. Elle montra la tête et les mains, ce qui signifiait : la tête rasée, le Tchetchenze. Ensuite, en fronçant les sourcils, elle feignit de viser avec un fusil, poussa un cri, et chanta rapidement en hochant la tête. Elle voulait dire à Loukachka de tuer encore un Abrek.

Loukachka comprit, sourit, et d'un pas léger, rapide, en soulevant le fusil derrière le dos, il disparut dans la brume épaisse.

La vieille, un moment, resta silencieuse près de la porte, puis rentra dans la cabane, et aussitôt, se remit au travail.

## XVIII

Loukachka partit au cordon, tandis que l'oncle Erochka sifflait pour appeler ses chiens, et, en escaladant les haies, par derrière les cours, arrivait jusqu'au logis d'Olénine. (Quand il partait pour la chasse, il n'aimait pas rencontrer de femmes.) Olénine dormait encore, et même Vanoucha, bien qu'éveillé, n'était pas encore levé, et regardait tout autour en se demandant s'il était déjà temps ou non de se lever, quand tout à coup l'oncle Erochka, le fusil derrière l'épaule et en costume de chasse, ouvrit la porte.

— Des bâtons ! — cria-t-il de sa voix épaisse. — Alerte ! Les Tchetchenzes sont venus ! Ivan ! Fais le samovar pour ton maître. Et toi, vite debout ! C'est comme ça chez nous, brave homme ! Même les filles sont déjà levées. Regarde par la fenêtre, elles vont chercher de l'eau, et toi, tu dors.

Olénine s'éveilla, il sauta du lit. La vue du vieil-



lard et le son de sa voix, l'emplirent de gaité.

— Vite ! Vite, Vanucha ! — cria-t-il.

— C'est comme ça que tu vas à la chasse ! Les gens s'apprêtent à déjeuner, et toi tu dors ! Liam ! Pst ! — cria-t-il à son chien. — Ton fusil est-il prêt ? — demanda le vieillard en faisant autant de bruit que si une foule entière eût été dans l'izba.

— Pardon, je suis coupable, il n'y a rien à faire. Vanucha ! La poudre, la bourre ! — dit Olénine.

— Une amende ! — cria le vieillard.

— *Du thé, voulez-vous ?* — dit en français Vanucha en souriant.

— N'es-tu pas des nôtres ? Tu ne parles pas comme nous, diable ! — lui cria le vieillard en montrant les chicots de ses dents.

— Pour la première fois, il faut pardonner, — plaisantait Olénine en mettant ses grandes bottes.

— Pour la première fois on te pardonne, — répondit Erochka. — Et une autre fois, si tu dors si tard, tu paieras un seau de vin d'amende. Quand le soleil sera levé, déjà tu ne trouveras plus le cerf.

— Et si même on le trouve, il est plus rusé que nous ; on ne le trompera pas, — fit Olénine se rappelant les paroles prononcées dans la soirée par le vieillard.

— Oui, ris, toi ! Voilà, quand tu tueras, alors tu parleras. Eh bien, vite ! Regarde, tiens, ton propriétaire vient chez toi, — dit Erochka qui regardait à la fenêtre. — Regarde comme il s'est ha-

billé ; il a pris un nouveau caftan pour que tu voies qu'il est officier. Oh, le monde, le monde !

En effet, Vanucha entra annoncer que le propriétaire désirait voir son maître.

— *L'argane*, — dit-il avec gravité, en prévenant son maître du but de la visite du *khorounji*. Aussitôt après, le *khorounji* lui-même, en habit neuf de Tcherkess, avec les épaulettes d'officier, des bottes cirées, — ce qui est très rare chez les Cosaques, — avec un sourire sur le visage, en se dandinant, entra dans la chambre et souhaita la bienvenue.

Le *khorounji* Ilia Vassilievitch était un Cosaque avancé, qui avait été plusieurs fois en Russie ; il était maître d'école et principalement un noble. Il voulait paraître gentilhomme, mais, malgré tout, sous le vernis ridicule, artificiel, qu'il s'imposait, sous l'assurance de son vilain parler, se sentait le même oncle Erochka. On le retrouvait à son visage basané, à ses mains et à son nez rouge. Olénine le pria de s'asseoir.

— Bonjour, petit père Ilia Vassilievitch, — dit Erochka en se levant, et, comme il sembla à Olénine, en saluant ironiquement très bas.

— Bonjour, l'oncle ! Tu es déjà ici ? — répondit le *khorounji*, en le saluant négligemment de la tête.

Le *khorounji* était un homme d'une quarantaine d'années ; il portait une petite barbe grise, taillée

en pointe, il était maigre, mince, beau et encore vert pour ses quarante ans. En venant chez Olénine il avait eu peur évidemment d'être pris pour un Cosaque ordinaire, et il désirait faire sentir immédiatement son importance.

— C'est notre *Nemrod égyptien*, — dit-il avec un sourire satisfait en s'adressant à Olénine et en montrant le vieillard. — *Le Chasseur devant l'Éternel*. C'est le plus habile chez nous en toutes choses. Vous avez déjà fait sa connaissance ?

L'oncle Erochka regarda ses pieds chaussés de *porchni* mouillés et hocha la tête d'un air pensif, étonné de l'élégance et de l'instruction du *khorounjï*, et il répétait en soi : *Nemrod gicien*. Que n'inventera-t-il pas !

— Oui, voilà, nous voulons aller à la chasse, — dit Olénine.

— Ah ! oui, et moi, — remarqua le *khorounjï*, — j'ai pour vous une petite affaire.

— Que désirez-vous ?

— Puisque vous êtes un noble, — commença le *khorounjï*, — et puisque moi-même j'ai le grade d'officier, nous pourrions toujours nous entendre comme tous les nobles. (Il se recula, et avec un sourire, regarda le vieux et Olénine.) Mais si vous aviez le désir de mon consentement, comme ma femme est bête, ce qui est de sa classe, elle n'a pas pu bien comprendre vos paroles d'hier. Puisque mon logement pouvait être loué à l'aide de

camp pour six pièces de monnaie, sans l'écurie, et que si l'on ne paie pas, moi, en qualité de noble, je puis toujours chasser de chez moi, et puisque vous le désirez, alors même comme officier je puis m'entendre personnellement avec vous, et comme un habitant du pays, non seulement selon nos coutumes, mais je puis...

— Parle proprement, — murmura le vieillard.

Le *khorounji* parla encore longtemps en ce genre.

De toutes ses paroles, Olénine put comprendre, non sans peine, que le *khorounji* désirait lui prendre six roubles en argent par mois pour le logement. Il y accéda très volontiers, et proposa à son hôte un verre de thé. Le *khorounji* refusa.

— Par notre coutume stupide, — dit-il, — nous considérons comme un péché de se servir d'un verre commun. Par mon instruction, je pourrais sans doute m'en affranchir, mais ma femme, par faiblesse humaine...

— Eh bien. Voulez-vous prendre du thé?

— Si vous le permettez, j'apporterai mon verre particulier, — répondit le *khorounji*, et il sortit sur le perron. — Donne-moi mon verre! — cria-t-il.

Peu après la porte s'ouvrit, et un jeune bras bruni, en manche rose, tendit un verre à travers la porte. Le *khorounji* s'approcha, prit le verre, et chuchota quelques mots à sa fille. Olénine versa du thé au *khorounji* dans son verre particulier et à Erochka dans un verre commun.

— Cependant je ne veux pas vous retenir, — dit le *khorounjï* en se brûlant pour vider son verre. Moi aussi j'ai une forte passion pour la pêche, et ici, je suis en congé, comme distraction de mon service. J'ai aussi le désir d'essayer la chance si je ne trouverais pas les *dons du Terek*. J'espère qu'un jour vous me ferez visite pour boire de notre vin, selon la coutume des *stanitza*, — ajouta-t-il.

Le *khorounjï* salua, serra la main d'Olénine et sortit. Pendant qu'il s'habillait, Olénine entendit la voix impérieuse du *khorounjï* qui donnait des ordres à ses familiers. Quelques minutes après, Olénine l'aperçut, passant devant sa fenêtre, en pantalons retroussés jusqu'aux genoux, en *bechmet* déchiré et avec un filet sur l'épaule.

— Le coquin ! — fit Erochka qui achevait son thé. — Eh bien, tu lui paieras six pièces ? A-t-on jamais vu cela ! On donnera pour deux pièces la meilleure cabane de la *stanitza*. Quel coquin ! Tiens, je te céderai même la mienne pour trois pièces.

— Non. Je reste ici, — répondit Olénine.

— Six pièces, évidemment, c'est de l'argent fou, ah ! ah ! — fit le vieillard. — Donne du vin, Ivan.

Après avoir mangé et bu de l'eau-de-vie pour la route, Olénine et le vieillard sortirent à huit heures du matin. Dans la porte cochère, ils se heurtèrent à un chariot attelé. Marianka, enveloppée jusqu'aux yeux d'un châle blanc, un *bech-*

*met* par-dessus la chemise, chaussée de bottes, et tenant à la main une longue gaule, tirait les bœufs par la corde attachée à leurs cornes.

— Mamouchka, — dit le vieillard en feignant de vouloir l'attraper.

Marianka fit siffler la gaule, et, gaiement, regarda de ses beaux yeux les deux hommes. Olénine se sentit encore plus joyeux.

— Eh bien, allons, allons! — dit-il en mettant son fusil sur l'épaule; et il sentait sur lui le regard de la jeune fille.

— Hé, hé! — résonna après lui la voix de Marianka, puis elle stimula l'attelage qui, aussitôt, s'ébranla.

Pendant qu'ils marchaient dans la *stanitza* et les pacages, Erochka bavarda.

Il ne pouvait oublier le *khorounji* et l'injurait toujours.

— Mais pourquoi es-tu si fâché contre lui? — demanda Olénine.

— C'est un avare! Je ne l'aime pas, — répondit le vieillard. — Il crevera, tout restera. Pour qui amasse-t-il? Il a fait bâtir deux maisons. Par procès il a gagné de chez son frère, un jardin. En fait de paperasses, c'est un véritable chien! On vient chez lui des autres *stanitza* pour qu'il écrive des papiers. Et s'il écrit, tout est fait comme il a écrit, il tombe juste. Et pour qui amasse-t-il? Il n'a qu'un gamin et une fille; il la mariera, il n'y aura plus personne.

— Alors, voilà, il ramasse pour la dot de sa fille,  
— dit Olénine.

— Quelle dot ! On prendra la fille, c'est une belle fille. Mais c'est un tel diable qu'il veut encore la marier à un riche. Il veut recevoir un grand rachat. Il y a un Cosaque, Louka, mon voisin et mon neveu, un brave garçon, celui qui a tué le Tchetchenz ; il l'a demandée depuis longtemps, mais il ne la donne toujours pas. Tantôt c'est une chose, tantôt une autre. Il dit que la fille est jeune, mais je sais ce qu'il pense, il veut qu'on le supplie.

Quelle honte c'était aujourd'hui à cause de cette fille, mais quand même, on l'obtiendra pour Loukachka, car c'est le premier Cosaque de la *stanitza*. Un djiguite ! Il a tué un Abrek, il recevra la croix.

— Mais qu'est-ce donc ? Hier, je marchais dans la cour, et j'ai vu la fille de mon propriétaire embrasser un Cosaque, — dit Olénine.

— Tu mens ! — cria le vieux en s'arrêtant.

— Je te le jure, — fit Olénine.

— C'est une diablesse ! — dit Erochka, songeur.

Et quel était ce Cosaque ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Quelle toile était sur son bonnet, blanche ?

— Oui.

— Et le castan rouge. Est-il de ta taille ?

— Un peu plus grand.

— Ah ! c'est bien lui ! — Erochka éclata de rire.

— C'est lui, mon Marka, c'est-à-dire Loukachka. Je l'appelle Marka, en *plaisantant*. Oui, c'est lui. Je l'aime! Moi j'étais comme ça, mon père. Pourquoi se gêner avec elles? Il arrivait que ma *petite âme* dormait avec sa mère et sa belle-sœur, et moi j'entraîs quand même. Elle demeurait très haut. La mère était une vieille sorcière, un diable, elle me détestait, je venais parfois avec ma *vieille bonne* (c'est-à-dire mon ami), un nommé Girtchik. Nous venions sous les fenêtres, je grimpais sur ses épaules, j'ouvrais la fenêtre et je cherchais. Elle dormait là sur un banc. Une fois comme ça je l'ai éveillée. Elle se mit à pousser des ah! Elle ne m'avait pas reconnu. Qui est là? Moi je ne peux pas parler. La mère commence déjà à remuer. J'ôte mon bonnet et lui ferme la bouche. Alors elle m'a reconnu tout de suite aux déchirures de mon bonnet. Et elle sortit. Ah! il ne manquait rien: le raisin, le lait, elle apportait tout, — ajouta Erochka qui expliquait tout au point de vue pratique. — Et ce n'était pas la seule! Oui c'était la vie!

— Et maintenant, qu'est-ce donc!

— Voilà, marchons derrière le chien, nous lèverons le faisan sur l'arbre et alors nous tirerons.

— Tu ferais peut-être la cour à Marianka?

— Suis le chien. Le soir je te prouverai, — dit le vieux en montrant son favori Liam.

Ils se turent.

Après avoir fait en causant une centaine de pas, le



vieux s'arrêta de nouveau et montra une branche couchée en travers de la route.

— Que penses-tu que ce soit ? — dit-il. — Tu crois que c'est comme ça ? Non, c'est mal que cette branche soit ainsi.

— Pourquoi est-ce mal ?

Il sourit.

— Tu ne sais rien, écoute. Quand la branche est comme ça, en travers de la route ; ne l'enjambe pas, mais fais un détour ou rejette-la de la route et dis la prière : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », et alors marche, il ne t'arrivera rien. Voilà ce que les vieux m'ont appris.

— Mais quelle bêtise ! — dit Olénine. — Parle-moi plutôt de Marianka, quoi, a-t-elle une liaison avec Loukachka ?

— Chut, maintenant tais-toi ! — l'interrompit le vieux en chuchotant. — Écoute seulement. Nous traversons la forêt. Et le vieux, en marchant doucement dans ses *porchni*, alla devant par les sentiers étroits qui entraient dans la forêt épaisse, sauvage.

Parfois, en fronçant les sourcils, il se tournait vers Olénine qui faisait du bruit avec ses grandes bottes, ou qui tenant mal son fusil, accrochait de temps en temps les branches des arbres qui étaient sur le chemin.

— Ne fais plus de bruit, va plus doucement, soldat ! — chuchota-t-il en colère.

On sentait à l'air que le soleil était levé. Le brouillard se dissipait, mais couvrait encore le sommet de la forêt. La forêt semblait très haute. A chaque pas le paysage changeait : ce qui semblait l'arbre était un buisson, l'églantier semblait un arbre.

## XIX

Le brouillard se levait en découvrant les toits de jonc humides, où il se transformait en rosée qui humectait la route et l'herbe voisine des haies. De toutes les cheminées, s'élevait la fumée. Les habitants sortaient de la *stanitza*, et allaient soit au travail, soit vers le fleuve, soit au cordon. Les chasseurs montaient côte à côte, sur la route humide couverte d'herbe. Les chiens agitaient la queue et, se tournant vers leur maître, couraient de côté. Des myriades de moucherons tourbillonnaient dans l'air et agaçaient les chasseurs, dont ils couvraient le dos, les yeux et les mains. On sentait l'herbe et l'humidité de la forêt. Olénine se retournait sans cesse vers le chariot, dans lequel était assise Marianka qui, avec la gaule, fouettait les bœufs.

Il faisait calme.

Les sons de la *stanitza*, entendus auparavant,

n arrivaient plus maintenant jusqu'aux chasseurs. Seul le chien aboyait et les oiseaux s'interpellaient rarement. Olénine savait que la forêt n'était pas sans danger, que des Abreks s'y cachaient toujours.

Il savait aussi, que dans la forêt, pour un piéton, un fusil est une grande sauvegarde. Ce n'est donc pas qu'il avait peur, mais il sentait qu'un autre à sa place pourrait avoir peur, et, regardant fixement avec une attention particulière la forêt humide et brumeuse, en écoutant les bruits rares et faibles, il tâtait son fusil et éprouvait un sentiment agréable, nouveau pour lui. L'oncle Erochka, qui marchait en avant s'arrêtait auprès de chaque mare où se rencontraient des traces fourchues, et les regardant avec attention, les montrait à Olénine.

Il parlait à peine, et rarement et en chuchotant, faisait des observations. La route qu'ils suivaient avait été autrefois tracée par un chariot et depuis longtemps elle était couverte d'herbe.

La forêt de platanes et d'ormes était si épaisse des deux côtés qu'on ne voyait rien en travers. Presque chaque arbre était enveloppé, de haut en bas, de pampres sauvages et, au ras du sol, les plantes épineuses croissaient en abondance. Chaque petite clairière était entièrement couverte de mûres sauvages et de roseaux, aux sommets gris, panachés. Par endroits, on distinguait de larges traces de bêtes et d'autres plus petites, celles des

faisans, qui, comme des tunnels, descendaient de la route dans l'épaisseur de la forêt. La puissance de cette végétation, dans cette forêt, frappait à chaque pas Olénine qui n'avait encore rien vu de pareil. Cette forêt, le danger, le vieillard avec son chuchotement mystérieux, Marianka, à la taille gracieuse et robuste, et les montagnes, tout cela semblait à Olénine un rêve.

— Un faisan ! — murmura le vieillard en regardant et enfonçant son bonnet sur son visage. — Cache ta tête, c'est un faisan. — Il fit des gestes menaçants à Olénine, et, presque à quatre pattes, se glissa plus loin. — Il n'aime pas la gueule de l'homme.

Olénine était encore derrière, quand le vieux s'arrêta et se mit à examiner l'arbre. Le faisan, du haut de l'arbre, poussa un cri sur le chien qui aboyait après lui, et Olénine aperçut le faisan. Mais en même temps un coup formidable, comme celui d'un canon, éclatait du grand fusil d'Erochka, et le coq qui se soulevait pour s'envoler, laissa tomber des plumes et lui-même s'abattit à terre. En s'approchant du vieillard, Olénine effraya un autre faisan. Il saisit son fusil, visa et tira. Le faisan s'éleva tout droit puis, comme une pierre, en s'accrochant aux branches tomba dans la forêt.

— Bravo ! — cria en riant le vieillard qui ne savait pas tirer à la volée.

Ils prirent le faisan et partirent plus loin.

Olénine excité par le mouvement et les louanges bavardait avec le vieux.

— Attention, allons ici, — l'interrompit le vieillard. — Hier, j'ai vu par ici les traces d'un cerf.

En tournant dans le bois et faisant trois cents pas, ils sortirent sur une clairière couverte de roseaux et de creux pleins d'eau.

Olénine était toujours en arrière ; l'oncle Erochka qui se trouvait à vingt pas devant lui, s'inclina en agitant la tête d'un air important et en faisant signe de la main à Olénine.

Olénine le rejoignit et vit l'empreinte d'un pied humain, que lui montrait le vieillard.

— Tu vois ?

— Je vois, quoi ? — dit Olénine en s'efforçant de parler le plus tranquillement possible. — C'est la trace d'un homme.

Involontairement la pensée des Pathfinder, de Cooper, et des Abreks traversa sa tête et, en voyant avec quel mystère marchait le vieillard, il n'osait l'interroger et se demandait qui, de la chasse ou du danger, en était cause.

— Non, ce sont mes pas, — dit tranquillement le vieux en désignant l'herbe sous laquelle à peine visible se devinait la trace de la bête.

Le vieux marcha plus loin. Olénine ne restait plus en arrière.

Au bout de vingt pas faits dans une descente, ils arrivèrent près d'un poirier branchu, sous lequel

la terre était noire et portait des traces de fumier frais. Cet endroit couvert de pampres ressemblait à un berceau touffu, sombre et frais.

— Il était ici, le matin, — dit le vieux en soupirant, le gîte est encore tout couvert de sueur fraîche.

Soudain, un violent craquement s'entendit dans la forêt à dix pas d'eux. Ils tressaillirent tous deux, prirent leurs fusils, mais on ne voyait rien, on entendait seulement le craquement des branches. Le piétinement régulier, rapide d'un galop, s'entendit pour un moment; le craquement se transforma en un houlement qui s'étendit de plus en plus loin, de plus en plus large par la forêt calme. Dans le cœur d'Olénine, quelque chose sembla se déchirer. Il regardait en vain dans la forêt et enfin se tourna vers le vieillard.

L'oncle Erochka, le fusil serré contre la poitrine, restait immobile. Son bonnet était en arrière, ses yeux brillaient d'une lueur extraordinaire et sa bouche ouverte, où, avec colère, se montraient des dents jaunes, rongées, restait béante.

— Un cerf! — cria-t-il en jetant avec désespoir son fusil à terre et en tirillant sa barbe blanche. — Il était ici! Il fallait s'approcher du sentier! Imbécile, imbécile! — et avec colère, il se prenait la barbe. — Imbécile! Cochon! — répétait-il en tirant sa barbe très fortement. Le bruit du cerf s'étendait de plus en plus loin et de plus en plus

large comme un vol à travers la forêt et le brouillard...

Déjà, à la nuit, Olénine revenait avec le vieux, fatigué, affamé et très dispos. Le dîner était prêt. Il mangea et but avec le vieux, il se sentait réchauffé et joyeux et sortit sur le perron. De nouveau, devant ses yeux, se dressaient les montagnes au coucher du soleil. De nouveau, le vieux racontait des histoires sans fin sur la chasse, les Abreks, les bonnes amies, sa vie insouciant et brave. De nouveau, la belle Marianka entrait et sortait, traversait la cour. Sous la chemise se dessinait son corps vigoureux, virginal, beau.



Le lendemain, Olénine, sans le vieillard, partit seul pour l'endroit où, avec le vieux, il avait effrayé un cerf. Au lieu de sortir par la porte cochère, il grimpa, comme tous le faisaient dans la *stanitza*, par la haie épineuse, et il n'avait pas encore réussi à défaire les épines qui s'étaient accrochées à son habit, que son chien, qui courait en avant, fit lever deux faisans. Aussitôt entré dans le buisson d'épines, à chaque pas se levèrent des faisans. (Le vieux ne lui avait pas montré la veille cet endroit qu'il réservait pour la chasse au piège.) Olénine tua cinq faisans en douze coups, et à les poursuivre à travers les épines, il se fatiguait tant, que la sueur coulait sur son corps. Il appela le chien, baissa la gâchette, serra les balles, et, en se défendant des mouches par les manches de son castan, doucement, il se dirigea vers le même endroit que la veille. Cependant, il ne pouvait re-

tenir les chiens qui, à chaque pas, trouvaient des traces, et il tira encore une paire de faisans, si bien, que perdant ainsi son temps, il était déjà près de midi quand il reconnut l'endroit où était venu la veille.

Le jour était tout à fait clair, calme et chaud ; la fraîcheur matinale, même dans la forêt, avait disparu, et des myriades de moucherons enveloppaient littéralement son visage, son dos et ses mains. Le chien noir était devenu gris ; tout son dos était couvert de moucherons. Les vêtements, à travers lesquels ils piquaient, étaient aussi tout à fait gris. Olénine était déjà prêt à s'enfuir loin des moucherons, déjà il lui semblait impossible de vivre dans la *stanitza* durant l'été, déjà il voulait aller à la maison, mais en songeant que, cependant, des hommes y vivaient, il résolut de tout supporter et de se laisser piquer. Et, chose étrange, vers midi, cette sensation lui devint même agréable. Il lui semblait même que, sans cette atmosphère de moucherons qui l'enveloppait de toutes parts, sans cette pâte de moucherons qui s'écrasaient sous la main sur le visage en sueur, et sans cette démangeaison par tout le corps, la forêt perdrait pour lui son caractère et son charme. Ces myriades d'insectes allaient si bien à cette végétation sauvage et puissante, à cette multitude de bêtes et d'oiseaux qui emplissaient la forêt, à cette verdure sombre, à cet air parfumé et chaud, à ces petits fossés

d'eau trouble qui surgissaient partout du Terek et clapotaient quelque part sous le feuillage, qu'il trouvait maintenant agréable, ce qui, auparavant, lui semblait terrible et insupportable. Arrivé à l'endroit où, la veille, il avait trouvé la bête, et, n'y rencontrant rien, il voulut se reposer. Le soleil était droit au-dessus de la forêt, et lui chauffait le dos et la tête dès qu'il sortait dans la clairière ou sur la route. Sept lourds faisans lui tiraient les reins jusqu'à le faire souffrir. Il découvrit les traces du cerf d'hier, il s'installa sous un buisson de la forêt au même endroit où, la veille, le cerf s'était couché et s'allongeait près de son gîte.

Il regarda autour de lui la verdure sombre, l'endroit couvert de sueur, de fumier de la veille, la trace des genoux du cerf, une motte de terre noire déplacée par le cerf en fuite et l'empreinte de ses propres pas. Il avait frais, se sentait à l'aise, il ne pensait à rien, ne disait rien. Mais, tout à coup, il fut envahi sans cause par un tel sentiment de bonheur et d'amour universel que, par une habitude d'enfance, il se signa et se mit à remercier quelqu'un. Tout à coup, avec une clarté extraordinaire, lui venait en tête ceci : « Moi, Dmitri Olénine, un être si différent de tout, maintenant, je suis étendu, seul, Dieu sait où, dans cet endroit qu'habite un beau vieux cerf qui, peut-être jamais, n'a vu un homme. Je suis dans un endroit

où jamais personne ne s'est assis et n'a pensé comme moi. »

« Je suis assis ; autour de moi il y a des arbres jeunes et vieux, et l'un d'eux est entouré de pampres sauvages ; autour de moi s'agitent des faisans qui se pourchassent, sentant peut-être leurs frères tués ». Il touchait ses faisans, les examinait, et essayait à son castan sa main couverte de sang encore chaud.

« Les chacals sentent peut-être, et avec des faces mécontents, passent de l'autre côté. Près de moi, volant parmi les feuilles qui leur semblent d'énormes îles, d'innombrables moucheron bourdonnent dans l'air : un, deux, trois, quatre, cent, mille, un million, et tous bourdonnent autour de moi, dans un but quelconque, et chacun est aussi particulier que moi, Dmitri Olénine ». Et il se représente clairement ce que pensent les moucheron et pourquoi ils bourdonnent. « Par ici, ici, camarades ! Voilà qui l'on peut piquer », — bourdonnent-ils en l'entourant. Et il était clair pour lui, qu'il n'était nullement un gentilhomme russe, membre de la société de Moscou, ami et parent de tel et tel, mais tout simplement le moucheron, le faisan, le cerf, comme ceux qui vivaient maintenant autour de lui. « Comme eux et l'oncle Erochka, je vivrai, je mourrai. Et il dit vrai : l'herbe seulement poussera dessus. »

« Eh bien, que signifie : l'herbe poussera ? »

pensa-t-il. « Il faut vivre quand même, il faut être heureux, car je ne désire qu'une chose, le bonheur. Qu'importe ce que je puisse être : le même animal sur lequel, comme sur tous, l'herbe poussera, et pas plus, ou un cadre dans lequel est placée une partie de la divinité ; il faut quand même vivre le mieux possible. Comment donc faut-il vivre pour être heureux et pourquoi ne l'étais-je pas auparavant? » Et il commença à se rappeler sa vie passée et il se faisait horreur. Il se trouvait lui-même égoïste, exigeant, tandis qu'en réalité rien ne lui était nécessaire. Et toujours il regardait autour de lui la verdure transparente, le soleil couchant, le ciel clair, et il se sentait heureux comme auparavant. « Pourquoi suis-je heureux, et pourquoi vivais-je auparavant! » pensa-t-il. « Comment ai-je été exigeant pour moi et n'ai-je rien fait pour moi sauf honte et douleur? Et voilà, pour être heureux, il ne me faut rien! » Et, tout à coup, devant lui, brille une lumière nouvelle. « Le bonheur, le voilà, — se dit-il, — c'est de vivre pour les autres. C'est clair. En l'homme se trouve le besoin du bonheur, donc il est légitime. En le satisfaisant d'une façon égoïste, c'est-à-dire en cherchant pour soi richesse, gloire, commodité de la vie, amour, il peut arriver que les circonstances surgiront telles qu'il sera impossible de satisfaire à tous ses désirs. Alors ces désirs sont illégitimes, mais le besoin du bonheur, lui, n'est pas

illégitime. Quels sont donc les désirs qui peuvent toujours être satisfaits malgré les conditions extérieures ? Lesquels ? ~~L'amour~~, le sacrifice de soi-même ! » Il devint si joyeux et si ému en découvrant ce qui lui semblait une vérité nouvelle, qu'il bondit, et, impatient, se mit à chercher pour qui il pourrait se sacrifier au plus vite, à qui faire le bien, qui aimer ? « Pour soi-même, il ne faut rien, alors pourquoi ne pas vivre pour les autres », pensait-il encore.

Il prit son fusil, et, avec l'intention de rentrer au plus vite à la maison afin de réfléchir à tout cela et de trouver l'occasion de faire le bien, il sortit de l'épaisseur de la forêt. Quand il fut sur la clairière, il se retourna : derrière le sommet des arbres, déjà l'on n'apercevait plus le soleil, l'air devenait plus frais et le paysage lui semblait tout à fait inconnu et tout différent de celui qui entourait la *stanitza*. Tout se changeait d'un coup, et le temps et le caractère de la forêt. Le ciel se couvrait de nuages, le vent bruissait dans les arbres, autour on ne voyait que des roseaux et le bois pourri, brisé. Il appela son chien qui s'éloignait de lui à la poursuite de quelque animal, et sa voix lui répondit comme dans un désert ; soudain il se sentit terriblement angoissé. Il se prit à avoir peur. Il songeait aux Abreks, aux meurtres qu'on lui avait racontés, et il attendait... Voilà ! de chaque buisson surgira un Tchetchenze, et il devra

défendre sa vie et mourir ou trembler. Il pensait à Dieu, à la vie future, comme il ne l'avait pas fait de longtemps. Et autour de lui, c'était la même nature sombre, sévère, sauvage. « Vaut-il de vivre pour soi, — disait-il, — quand on meurt ainsi, sans faire rien de bon, si bien que personne ne s'en aperçoit? » Il montait dans la direction où, croyait-il, se trouvait la *stanitza*. Il ne pensait déjà plus à la chasse. Il sentait la fatigue meurtrière, et surtout attentivement, presque avec horreur, il observait chaque buisson, chaque arbre, attendant à chaque moment la fin de sa vie. Après avoir erré assez longtemps, il se trouva le long d'un fossé dans lequel coulait l'eau froide du Terek, et pour ne plus errer, il résolut de suivre ce fossé. Il allait, ne sachant lui-même où ce chemin le mènerait. Tout à coup, derrière lui, craquèrent les roseaux. Il tressaillit et saisit son fusil. Il eut honte. Le chien, en respirant lourdement, se jeta dans l'eau froide du fossé et commença à barboter.

Il but avec lui et marcha dans la direction où coulait le fossé, en supposant qu'elle le mènerait à la *stanitza*. Mais malgré la compagnie du chien, autour de lui, tout lui semblait encore plus triste. La forêt s'assombrissait, le vent soufflait de plus en plus fort dans les sommets des vieux arbres crevassés. Quelques grands oiseaux, en poussant des cris, volaient autour de leurs nids

construits sur ces arbres. La végétation devenait plus pauvre, plus fréquents devenaient les roseaux bruissants, et les clairières nues, sablées, creusées par les traces des bêtes. Au bruit du vent s'ajouta encore un houlement triste, monotone. En général, son âme était prise de torpeur. Il tâta les faisans qui étaient derrière lui, un manquait. Le faisan était tombé et perdu, seule sa petite tête ensanglantée restait attachée à la ceinture. Saisi d'effroi comme jamais, il se mit à prier Dieu et ne craignait qu'une seule chose : mourir sans avoir fait rien de bon. Et il voulait tant vivre, vivre pour faire acte de sacrifice !



## XXI

Tout à coup, un rayon de soleil éclaira son âme. Il entendit le son de la langue russe, et le mouvement rapide et cadencé du Terek, et, à deux pas plus loin, devant lui, se découvraient la surface brune, mouvante du fleuve, avec le sable mouillé de ses rives, la steppe lointaine, le talus du cordon qui se dressait au-dessus de la rivière, le cheval sellé dont les pattes étaient attachées et marchaient le long des épines, et les montagnes. Le soleil pourpre parut pour un moment à travers les nuages et de ses derniers rayons, brilla gaiement sur le fleuve et sur les roseaux, sur le talus et sur les Cosaques qui étaient réunis par petits groupes, et parmi lesquels, Loukachka avec sa brave figure, attira involontairement l'attention d'Olénine.

Sans aucune cause précise, Olénine se sentit de nouveau parfaitement heureux. Il gagna le poste

de Nijneprototzk, sur le Terek, qui était de l'autre côte, en face de l'*aoul* pacifié. Il salua les Cosaques, mais ne trouvant pas le prétexte de faire le bien à quelqu'un, il entra dans l'*izba*. Dans la cabane aussi, nulle occasion ne se présentait. Les Cosaques l'accueillirent froidement. Il entra dans la cabane et alluma une cigarette. Les Cosaques firent peu attention à Olénine, premièrement parce qu'il fumait la cigarette, deuxièmement parce qu'ils avaient ce soir une tout autre distraction. Un émissaire des Tchetchenzes ennemis était venu des montagnes avec les parents de l'Abrek tué, pour racheter le corps. On attendait de la *stanitza* les chefs des Cosaques. Le frère de la victime, haut de taille, élégant, avec une barbe rouge, teinte, taillée, malgré un manteau et un bonnet des plus déchirés, était calme et majestueux comme un roi. Il ressemblait beaucoup à l'Abrek tué. Il ne daignait regarder personne, et ne jetait pas même les yeux sur le cadavre ; accroupi dans l'ombre, il crachait en fumant la pipe, et de temps en temps exclamait quelques sons impérieux, gutturaux, qu'écoutait avec respect son compagnon. Évidemment c'était un djiguite qui, plusieurs fois déjà, avait dû rencontrer les Russes dans des conditions tout à fait différentes, et c'est pourquoi, maintenant, non seulement rien ne l'étonnait, mais rien même ne l'occupait. Olénine s'approcha du cadavre et se mit à l'examiner, mais le frère jetant un

regard calme et méprisant sur Olénine, prononça avec colère quelques sons saccadés. L'émissaire se hâta de couvrir d'un caftan le visage du cadavre. Olénine était étonné de la majesté du djiguite et de l'expression sévère de son visage. Il voulait lui parler, lui demander de quel *aoul* il était, mais le Tchetchenze le regardant à peine, cracha en signe de mépris et se détourna. Olénine était si étonné que le montagnard ne s'intéressât pas à lui, qu'il ne pouvait s'expliquer cette indifférence que par bêtise ou ignorance de la langue. Il s'adressa à son compagnon.

Le compagnon, émissaire et interprète, portait aussi des vêtements déchirés, mais il était brun et non roux, très remuant, ses dents étaient très blanches, ses yeux noirs et brillants. L'émissaire entra très volontiers en conversation et demanda une cigarette.

— Ils étaient cinq frères, — racontait l'émissaire en une mauvaise langue russe, — c'est déjà le troisième que les Russes tuent. Il n'en reste plus que deux. C'est un djiguite, un brave djiguite, — dit-il en désignant le Tchetchenze, — quand on a tué Akhmed-Khan (c'était le nom de l'Abrek tué), il était sur l'autre rive, assis dans les roseaux. Il a tout vu : comment on l'a mis dans le canot et amené sur la rive. Il est resté assis jusqu'à la nuit ; il voulait tuer le vieux, mais les autres l'en ont empêché.

Loukachka s'approcha des interlocuteurs et s'assit tout près.

— De quel *aoul* est-il? — demanda-t-il.

— Voici, de ces montagnes, — répondit l'émissaire en indiquant au delà du Terek, le col bleuâtre, voilé de brume. — Tu connais Souuk-Sou? C'est à dix verstes plus loin.

— A Souuk-Sou, connais-tu Guireï-Khan? — demanda Loukachka, s'enorgueillissant visiblement de cette connaissance. — C'est mon *kounak*.

— C'est mon voisin, — répondit l'émissaire.

— Un brave homme! — Et Loukachka qui semblait très intéressé se mit à parler en tatar avec l'interprète.

Bientôt le centenier et le chef de la *stanitza* arrivèrent à cheval avec deux Cosaques. Le centenier, un jeune officier de Cosaques, salua les Cosaques, mais personne ne lui répondit, comme c'est la règle pour les soldats : « Votre seigneurie, nous vous souhaitons une bonne santé ». Quelques-uns seuls répondirent par un simple salut. D'autres, et parmi eux Loukachka, se levèrent et se redressèrent. L'*ouriadnik* déclara qu'au poste tout allait bien. Tout cela semblait ridicule à Olénine; ces Cosaques lui faisaient l'effet de jouer aux soldats. Mais la formalité bientôt se transforma en relations des plus simples; le centenier, qui était aussi habile Cosaque que les autres, commença à parler très vite en tatar avec l'interprète. On écrivit un

papier quelconque, on le remit à l'émissaire; celui-ci donna de l'argent et tous s'approchèrent du corps.

— Lequel de vous est Gavrilov Louka? — demanda le centenier.

Loukachka ôta son bonnet et s'approcha.

— J'ai envoyé sur toi un rapport au chef du régiment. Qu'en adviendra-t-il, je ne sais; j'ai demandé la croix pour toi; tu es encore trop jeune pour être *ouriadnik*. Sais-tu lire et écrire?

— Non.

— Et comme il est beau! — fit le centenier en continuant à jouer au chef. Mets ton bonnet, desquels Gavrilov es-tu? De Chiroki, hein?

— C'est son neveu, — répondit l'*ouriadnik*.

— Je sais, je sais. Eh bien! Allez leur aider, — dit-il aux Cosaques.

Le visage de Loukachka rayonnait de joie et semblait plus beau qu'à l'ordinaire. Il s'éloigna de l'*ouriadnik* en mettant son bonnet, et vint se rasseoir près d'Olénine.

Quand le corps fut placé dans le canot, le Tchetchenze, le frère, s'approcha du bord. Les Cosaques s'écartèrent involontairement pour lui laisser la route.

Appuyé d'un pied ferme sur le bord, il s'élança dans la barque. A ce moment, comme Olénine le remarqua, pour la première fois il jeta un regard rapide sur tous les Cosaques, et, de nouveau, de-

manda quelque chose à son compagnon. Son compagnon lui répondit en désignant Loukachka. Le Tchetchenze le regarda, puis, se retournant lentement, se mit à observer l'autre rive. Ce n'était pas de la haine, mais un mépris froid qui s'exprimait dans son regard. Il prononça encore quelques mots.

— Qu'a-t-il dit? — demanda Olénine à l'interprète remuant.

— Vous nous battez, et nous vous écraserons aussi. C'est toujours la même histoire, — dit l'émissaire qui, évidemment, mentait. Il ricana en montrant ses dents blanches, et sauta dans le canot.

Le frère du tué était assis immobile et regardait fixement l'autre bord. Il ressentait une telle haine et un tel mépris, que, dans tout cela, il ne trouvait même rien de curieux. L'émissaire était au bout de la barque et transportait la rame tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il ramait très habilement et parlait sans s'arrêter.

Fendant le courant obliquement, le canot diminuait de plus en plus, les voix s'entendaient à peine, et enfin, sous les yeux des Cosaques, ils s'arrêtèrent à l'autre bord où les attendaient des chevaux. Là ils tirèrent le cadavre, et bien que le cheval s'agitât, ils le mirent en travers de la selle, puis ils montèrent sur les chevaux et au pas suivirent la route devant l'aoul, d'où pour les regarder sortait une foule de gens. Les Cosa-

ques, sur l'autre rive, étaient très contents et très gais. De tous côtés s'entendaient les rires et les plaisanteries. Le centenier et le chef de la *stanitza* rentrèrent dans la cabane pour manger et boire. Loukachka, avec un visage gai, auquel il s'efforçait en vain de donner un air sérieux, était assis près d'Olénine, et le coude appuyé sur les genoux, râclait une baguette.

— Que fumez-vous là? — dit-il avec une sorte de curiosité. — Est-ce bon?

On voyait qu'il demandait cela, parce qu'il remarquait qu'Olénine était un peu gêné et isolé parmi les Cosaques.

— Comme ça, c'est l'habitude. Bah! — répondit Olénine.

— Hum! Si quelqu'un de nous commençait à fumer, ce serait un malheur! Voilà, les montagnes ne sont pas loin, — dit Loukachka en montrant le col, — et on ne peut y parvenir!... Comment reviendrez-vous seul à la maison, il fait sombre! Si vous le voulez, je vous accompagnerai, demandez pour moi la permission à l'*Pouriadnik*.

« Quel brave garçon! » pensa Olénine en regardant le visage gai du Cosaque.

Il se rappela Marianka et le baiser entendu près de la porte cochère et il commença à plaindre Loukachka de son ignorance. « Quelle bêtise et quel obscurcissement! » pensa-t-il. « Un homme en a tué un autre et il est heureux, il s'en réjouit

comme de l'œuvre la plus belle. Est-ce que rien ne lui dit qu'il n'y a pas là sujet à grande joie, que le bonheur n'est pas dans le meurtre, mais dans le sacrifice de soi-même ? »

— Eh bien ! Mon cher, je te souhaite maintenant de ne le plus rencontrer, — dit en s'adressant à Loukachka l'un des Cosaques qui accompagnaient le canot. — Tu as entendu comme il s'est renseigné sur toi ?

Loukachka leva la tête.

— Le filleul ? — dit Loukachka désignant sous ce mot le Tchetchenz.

— Le filleul ne se lèvera pas, mais son frère roux, oh ! oh !

— Qu'il remercie Dieu d'être parti lui-même sain et sauf, — dit Loukachka en riant.

— De quoi es-tu content ? — demanda Olénine à Loukachka. — Si l'on tuait ton frère, te réjouirais-tu ?

Les yeux du Cosaque riaient en regardant Olénine. Il semblait avoir compris tout ce que celui-ci voulait lui dire, mais être au-dessus de considérations pareilles.

— Eh quoi ? Quelle crainte ! Est-ce qu'on ne tue pas aussi notre frère ?



## XXII

Le centenier et le chef de la *stanitza* partirent, et Olénine, pour faire plaisir à Loukachka et pour ne pas aller seul dans la forêt sombre, demanda congé pour Loukachka. L'ouriadnik le laissa partir. Olénine pensait que Loukachka voulait voir Marianka, et, en général, il était content de la compagnie d'un Cosaque si agréable et si causeur. Involontairement, Loukachka et Marianka étaient unis dans son imagination et il éprouvait du plaisir à penser à eux. « Il aime Marianka », se disait Olénine, « et moi aussi je pourrais l'aimer ». Et un sentiment fort, ému, nouveau pour lui, s'empara tout à coup de son être pendant qu'il s'acheminait vers la maison à travers la forêt sombre. Loukachka avait aussi de la joie dans l'âme. Quelque chose de semblable à l'amour palpitait chez ces deux jeunes gens si différents. Chaque fois qu'ils se regardaient l'un l'autre, ils se sentaient joyeux.

— Par quelle porte pour toi? — demanda Olénine.

— Par la porte du milieu, mais je vous conduirai jusqu'à la mare, là-bas, vous n'aurez déjà plus rien à craindre.

Olénine riait.

— Mais est-ce que j'ai peur? Va, retourne, je te remercie, j'arriverai seul.

— Ce n'est rien! Eh quoi, je n'ai rien à faire! Comment n'auriez-vous pas peur! Nous-mêmes avons peur, — dit Loukachka en riant pour rassurer l'amour-propre de son compagnon.

— Viens chez moi, nous causerons, nous prendrons un petit verre, et, le matin, tu t'en iras.

— Est-ce que je ne trouverai pas la place pour passer la nuit? — fit Loukachka. — Mais l'*ouriadnik* m'a demandé de rentrer.

— Hier, je t'ai entendu chanter des chansons, et même je t'ai vu.

— Tous les mêmes... — Et Loukachka hocha la tête.

— Quoi, tu te maries? C'est vrai? — demanda Olénine.

— Ma mère veut me marier, mais je n'ai pas encore de cheval.

— N'es-tu pas dans le service régulier?

— Eh non! Je me prépare maintenant; je n'ai pas encore de cheval, et je ne sais où en trouver. C'est pourquoi on ne me marie pas.

— Et combien coûte un cheval?

— Récemment on a marchandé un cheval de l'autre côté de l'eau, on a offert soixante pièces de monnaie, ils ont refusé, et c'était un cheval de Nogaï.

— Viendrais-tu chez moi comme *drabant*? (En campagne, le drabant est quelque chose comme un brossier qu'on donne aux officiers). Je le demanderais pour toi et te donnerais un cheval, — dit tout à coup Olénine. — Vraiment. J'ai deux chevaux, ils ne me sont pas nécessaires.

— Comment, pas nécessaires! — dit en riant Loukachka. — Pourquoi voulez-vous faire un cadeau? Dieu nous aidera, nous gagnerons assez d'argent.

— Vraiment! Est-ce que tu ne veux pas être *drabant*? — fit Olénine réjoui d'avoir songé à faire présent d'un cheval à Loukachka. Cependant, il ne savait pourquoi, il était gêné et avait honte. Il cherchait et ne savait que dire.

Loukachka, le premier, rompit le silence.

— Eh quoi! Vous avez votre maison en Russie, — demanda-t-il.

Olénine ne put se retenir de raconter que non seulement il avait une maison, mais même plusieurs.

— Une bonne maison? Plus grande que les nôtres? — demanda naïvement Loukachka.

— Beaucoup plus grande, dix fois plus grande, à trois étages, — raconta Olénine.

— Et vous avez des chevaux comme chez nous ?

— J'ai cent chevaux, et chacun vaut de trois à quatre cents roubles, mais seulement ils ne sont pas comme les vôtres. Oui, trois cents roubles argent ! Ce sont des trotteurs, tu sais. Et quand même, je préfère les chevaux d'ici.

— Eh quoi, êtes-vous venu ici de votre gré ou contre votre volonté ? — demanda Loukachka toujours d'un air gouailleur. — Voilà où vous vous égareriez — ajouta-t-il en montrant le sentier devant lequel ils passaient. — Il faut prendre à droite.

— Non, c'est volontairement, — répondit Olénine. — Je voulais voir votre pays, faire des expéditions.

— Ah, moi j'irai en expédition aujourd'hui, — dit Louka. — Tiens voilà le chacal qui hurle ! — ajouta-t-il en écoutant.

— Mais, n'est-ce pas terrible pour toi d'avoir tué un homme ? — demanda Olénine.

— Quoi, avoir peur ! Ah ! avec plaisir j'irai en expédition, — répéta Loukachka. — Je le désire tant, tant...

— Peut-être irons-nous ensemble. Notre compagnie partira avant les fêtes et votre centaine aussi.

— Et quelle envie aviez-vous de venir ici ? Vous aviez la maison, des chevaux, des serfs. Moi je

m'amuserais, je m'amuserais. Quel grade avez-vous ?

— Junker, et maintenant je suis proposé pour la promotion.

— Eh bien ! Si vous ne vous vantez pas, en disant que vous avez une telle vie chez vous, moi, à votre place, je ne sortirais pas de la maison. Oui, je n'irais nulle part. Est-ce bien, de vivre chez nous ?

— Oui, très bien, — répondit Olénine.

Il faisait déjà tout à fait nuit quand, en causant ainsi, ils approchèrent de la *stanitza*. Les ténèbres sombres de la forêt les entouraient encore. Le vent mugissait avec force dans les sommets. Les chacals semblaient être près d'eux : ils hurlaient, ricanaient et pleuraient, et devant, dans la *stanitza*, on entendait déjà les conversations des femmes, l'aboïement des chiens ; on apercevait clairement les profils des cabanes, les lumières claires, on sentait l'odeur particulière de la fumée de *kysiak*. Olénine sentit surtout en cette soirée, que c'était ici, dans la *stanitza*, qu'étaient sa maison, sa famille, tout son bonheur, et que jamais nulle part, il n'avait vécu ni ne vivrait si heureux qu'ici. Ce soir-là il aimait tout, tous et surtout Loukachka ! En arrivant à la maison, Olénine, au grand étonnement de Loukachka, fit sortir lui-même de l'écurie un cheval acheté par lui à Groznaïa, pas celui qu'il montait toujours, mais un au-

tre, pas mauvais bien que pas tout jeune, et il lui en fit présent.

— Pourquoi me faites-vous un cadeau ? — demanda Loukachka. — Je ne l'ai encore mérité par rien.

— Vraiment, ce n'est rien, — répondit Olénine. — Prends, tu me donneras aussi quelque chose... Voilà, quand nous irons en expédition.

Loukachka était confus.

— Mais voyez ce que c'est. Est-ce que le cheval coûte peu ? — dit-il, sans le regarder.

— Prends donc, prends, sinon tu m'offenseras. Vanucha ! donne-lui le cheval bleu.

Loukachka prit la bride.

— Eh bien, je vous remercie. Ma foi, je ne pensais pas, je ne m'attendais pas...

Olénine était heureux comme un garçon de douze ans.

— Attache-le ici, c'est un bon cheval. Je l'ai acheté à Groznaïa, il trotte admirablement. Vanucha ! donne-nous du vin. Entrons dans la cabane.

On apporta le vin. Loukachka s'assit et prit une coupe.

— Dieu me donnera l'occasion de vous revaloir ça, — dit-il en buvant du vin. — Comment t'appelles-tu ?

— Dmitri Andréitch.

— Eh bien ! Dmitri Andréitch, que Dieu te garde !

Nous serons des *kounak*. Maintenant, viens chez nous de temps en temps. Bien que nous ne soyons pas riches, nous avons toujours de quoi régaler le *kounak*. Je donnerai aussi l'ordre à ma mère, si tu as besoin de quelque chose, de fromage ou de raisins, et si tu viens au cordon, je serai ton serviteur ; à la chasse, de l'autre côté du fleuve, où tu voudras. Quel sanglier j'ai tué l'autre jour ! Quel dommage que je l'aie partagé entre les Cosaques, sans quoi je te l'apporterais.

— C'est bon, merci ; mais n'attelle pas le cheval, il n'a jamais été au trait.

— Comment atteler le cheval ! Ah, je te dirai encore, — continua Loukachka en baissant la tête, — si tu veux, j'ai un ami : Guireï-Khan, il m'a invité à venir sur la route qui descend des montagnes. Allons, veux-tu que nous y allions ensemble ? Je ne te trahirai pas, je serai ton gardien.

— Bon, bon, un jour nous irons ensemble.

Loukachka paraissait tout à fait tranquille et semblait comprendre les rapports d'Olénine envers lui. Son calme et la familiarité de ses manières étonnaient Olénine et même lui étaient un peu désagréables. Ils causèrent longtemps, et déjà tard, Loukachka, sans être ivre, — il n'était jamais ivre, — mais après avoir beaucoup bu, serra la main d'Olénine, et se retira.

Olénine regarda par la fenêtre pour voir ce qu'il ferait en sortant de chez lui. Loukachka marchait

lentement, la tête baissée. Ensuite, tirant le cheval de derrière la porte, il se coua résolument la tête, grimpa sur le cheval comme un chat, jeta la bride, et en poussant un cri, s'élança dans la rue.

Olénine pensait qu'il irait partager sa joie avec Marianka, mais, bien que Loukachka ne fit pas cela, il avait l'âme à l'aise comme il ne fut jamais au monde ; il était joyeux comme un enfant, et ne put se retenir de raconter à Vanucha non seulement qu'il avait fait présent du cheval à Louka, mais aussi pourquoi il avait fait ce présent, et toute sa nouvelle théorie du bonheur. Vanucha n'approuva point cette théorie, et déclara : qu'il n'y a pas *d'argène* et qu'ainsi tout cela n'est qu'une bêtise.

Loukachka courut à la maison, sauta de son cheval et le donna à sa mère, avec l'ordre de le laisser dans le troupeau des Cosaques.

Lui-même était obligé, cette nuit, de retourner au cordon. La muette se chargea d'emmener le cheval, et montra par des signes, qu'aussitôt qu'elle verrait l'homme qui avait donné le cheval, elle le saluerait très bas. La vieille hocha seulement la tête au récit du fils et dans son âme elle pensa que Loukachka avait volé le cheval, aussi ordonna-t-elle à la muette de l'emmener au troupeau encore avant le lever du soleil.

Loukachka partit seul au cordon en réfléchissant à l'acte d'Olénine. Bien que, d'après lui, le che-



val n'était pas bon, cependant il valait au moins quarante pièces de monnaie, et Loukachka était très content du cadeau. Mais pourquoi, lui avait-il fait ce présent, il ne pouvait le comprendre, aussi n'en n'éprouvait-il pas la moindre reconnaissance.

Au contraire, dans sa tête errait le soupçon vague de mauvaises intentions du junker. En quoi consistaient ces intentions, il ne pouvait s'en rendre compte, mais il ne pouvait aussi admettre l'idée que comme ça, pour rien, par bonté, un inconnu lui donnât un cheval valant quarante pièces. Cela lui semblait impossible. S'il avait été ivre, alors ce serait compréhensible : il voudrait se vanter. Mais il était tout à fait sobre, alors sûrement il voulait l'acheter pour quelque mauvaise action. « Mais tu te trompes ! le cheval est chez moi, et là-bas nous verrons. Je suis aussi un malin. Nous verrons encore qui trompera l'autre ! Nous verrons ! » pensa Loukachka, en éprouvant le besoin d'être en garde contre Olénine et par suite excitant encore contre lui des sentiments malveillants. Il ne raconta à personne comment il avait eu le cheval. Aux uns, il disait qu'il l'avait acheté, aux autres, il faisait une réponse vague. Cependant la vérité fut bientôt connue dans la *stanitzà*. La mère de Loukachka, Marianka, Ilia Vassilievitch et les autres Cosaques qui surent que c'était un présent d'Olénine étaient tout à fait surpris et se mettaient en garde contre le junker. Malgré ces précautions,

cet acte excita en eux une grande estime pour la *simplicité* et la richesse d'Olénine.

— Tu sais, cet officier qui est chez Ilia Vassilievitch, il a donné à Loukachka un cheval d'une valeur de cinquante pièces. C'est un richissime — disait l'un.

— Oui, je l'ai entendu dire, — répondait l'autre, d'un air profond. — Il lui a sans doute rendu quelque service. Nous verrons, nous verrons, ce qui en sortira. Quelle veine pour cet Ourvan !

— Quel diable est ce junker ? C'est un malheur ! — disait un troisième. — Pourvu qu'il ne mette pas le feu ou ne fasse pire encore.

tantôt des rêves qui erraient dans sa tête, tantôt un mélange de tout cela. Il se ressaisissait et se demandait à quoi il pensait, et il se trouvait ou bien un Cosaque qui travaille dans le jardin avec sa femme, ou un Abrek dans les montagnes, ou comme un sanglier qui s'enfuit de soi-même. Et il écoute toujours, regarde fixement et attend le faisan, le sanglier ou le cerf.

Le soir chez lui, vient fatalement l'oncle Erochka. Vanucha apporte une bouteille de vin et ils causent doucement, boivent, et contents tous les deux se séparent pour aller dormir. Le lendemain de nouveau la chasse, la fatigue saine, de nouveau ils boivent en causant, et de nouveau ils sont heureux. Parfois, pendant les fêtes ou les jours de repos, il reste toute la journée à la maison, alors son occupation principale est Marianka, dont il suit attentivement, de la fenêtre ou du perron, et sans le remarquer lui-même, tous les mouvements. Il regardait Marianka, et il l'aimait (à ce qu'il lui semblait) comme il aimait la beauté des montagnes et du ciel, et il ne pensait pas à avoir avec elle aucune relation. Il lui semblait qu'entre lui et elle ne pouvaient exister ni les relations qui étaient possibles entre elle et le Cosaque Loukachka, ni encore moins celles qui sont possibles entre un officier riche et les filles cosaques. Il lui semblait que s'il essayait de faire ce que faisaient ses camarades, il changerait sa parfaite jouissance contemplative en une foule de souf-

frances, de désenchantements, de remords. En outre, envers cette femme, il avait déjà accompli l'acte de sacrifice qui lui a fait tant de joie; et principalement, il avait peur de Marianka, et pour rien ne se décidait à lui dire un mot d'amour, même en plaisantant.

Un jour, pendant l'été, Olénine n'était pas allé à la chasse et restait à la maison. Tout à fait à l'improviste entra chez lui une connaissance de Moscou, un très jeune homme qu'il rencontrait dans le monde.

— Ah! mon cher! Comme j'ai été heureux en vous sachant ici, — commença-t-il en français moscovite. Et il continua ainsi en illustrant son discours de mots français. — On me dit « Olénine », quel Olénine? J'ai eu tant de plaisir. Voilà comment le sort nous a réunis. Eh bien! Comment vous portez-vous? Quoi? Pourquoi?

Et le prince Bieletzkî raconta toute son histoire; comment il était entré provisoirement dans ce régiment, comment le général en chef l'appelait pour être son aide de camp, comment après la campagne il rentrerait chez lui, bien que tout cela lui fût tout à fait indifférent.

— En venant ici, dans ce trou, il faut au moins faire une carrière... la décoration... la promotion... passer dans la garde. Tout cela est nécessaire, sinon pour moi, mais pour mes parents, mes connaissances. Le prince m'a reçu très bien, c'est un

homme très distingué. — disait Bielezki sans s'arrêter. — Pour l'expédition, je suis proposé pour la décoration d'Anne et maintenant je resterai ici jusqu'à la campagne. C'est très bien ici. Quelles femmes ! Eh bien, comment vivez-vous ici ? Notre capitaine m'a dit, vous le connaissez, Startzev, un être bon et bête...

Il dit que vous vivez comme un terrible sauvage, sans voir personne. Je comprends que vous ne teniez pas à vous familiariser avec les officiers de la localité. Je suis heureux, maintenant nous nous verrons, je me suis arrêté ici, chez l'*ouriadnik*. Quelle fille il y a là ? Oustenka ! Un charme, je vous le jure !

Et encore et encore coulaient les paroles françaises et russes venant de ce monde qu'Olénine pensait avoir quitté pour toujours. L'opinion générale tenait Bielezki pour un garçon charmant et très bon. Peut-être en effet était-il tel, mais, malgré son visage bon et joli, Olénine le trouvait très désagréable. En lui respirait toute cette lâcheté à laquelle il renonçait. Et ce qui le dépitait le plus, c'est qu'il ne pouvait pas, qu'il n'avait absolument pas de forces, pour repousser de lui, brutalement, cet homme d'un autre monde, comme si son ancien milieu avait sur lui des droits imprescriptibles. Il se fâchait contre Bielezki et contre lui-même, et malgré lui il introduisait des phrases françaises dans sa conversation, il s'intéressait au

général en chef et à ses connaissances de Moscou ; et parce que tous les deux, dans la *stanitza* des Cosaques, parlaient en français, causaient avec mépris de leurs collègues, des Cosaques, il se montrait très amical avec Bieletzkī, promettait d'aller le voir et l'invitait à venir chez lui. Cependant Olénine n'allait pas chez Bieletzkī. Vanoucha approuvait Bieletzkī et le déclarait un vrai seigneur.

Bieletzkī tout d'un coup adopta le train de vie des riches officiers du Caucase dans la *stanitza*. Sous les yeux d'Olénine, pendant un mois, il devint comme un aborigène de la *stanitza* : il régala le vieillard, organisait de petites soirées, et fréquentait les soirées des filles. Il se vantait de ses conquêtes, et même arrivait à ce point que les filles et les femmes, on ne sait pourquoi, l'appelaient *Grand-père*, et les Cosaques, qui comprenaient parfaitement cet homme amateur de vins et de femmes, s'habituaient à lui et même le préférèrent à Olénine qui était pour eux une énigme.

## XXIV

Il était cinq heures du matin. Vanucha, avec la tige d'une botte, activait le samovar sur le perron de la cabane. Olénine était déjà parti à cheval pour se baigner dans le Terek (récemment il s'était inventé le nouveau plaisir de laver son cheval dans le Terek). La propriétaire était dans sa cuisine, dont la cheminée laissait sortir une fumée épaisse, noire, de feu qu'on allume. La fille, dans l'étable trayait la bufflonne « Elle ne peut se tenir en place, la maudite ! » prononçait sa voix impatiente, puis après s'entendait le bruit régulier de la traite. Sur la rue, près de la maison, on entendit le pas ferme d'un cheval, et Olénine monté sans selle sur son beau cheval gris foncé, pas encore sec et luisant, s'approcha de la porte cochère. La jolie tête de Marianka enveloppée d'un simple châle rouge se montra de l'étable et de nouveau se cacha. Olénine avait une chemise de soie

rouge, une veste de Cosaque blanche, ceinte d'un ceinturon à poignard, et un haut bonnet. Il se tenait sur le dos mouillé de son gros cheval avec une certaine affectation, et retenant le fusil derrière son dos, il se pencha pour ouvrir la porte cochère. Ses cheveux étaient encore mouillés, son visage brillait de jeunesse et de santé. Il se croyait beau, habile et ressemblant à un Djiguite, mais il n'en était rien : pour tout Caucasien expérimenté il n'était quand même qu'un soldat. En apercevant la tête de la fille, il s'inclina très bravement, rejeta la claie de la porte cochère, puis, entendant les brides et faisant siffler sa cravache, il entra dans la cour. « Le thé est-il prêt, Vanucha? », cria-t-il gaiement sans regarder la porte de l'étable. Il sentait avec plaisir comment son beau cheval en serrant les cuisses, prêt à s'élancer par-dessus la haie, tressaillant de tous les muscles, marchait sur la glaise sèche de la cour.

« *Ce prêt* », répondit Vanucha. Il semblait à Olénine que le beau visage de Marianka le regardait toujours de l'étable, mais il ne se détourna pas. Il descendit de cheval, accrocha son fusil à la rampe du perron, fit un mouvement maladroit et avec effroi se tourna vers l'étable où l'on ne voyait personne, et d'où l'on entendait le même bruit régulier de la traite.

Il entra dans la cabane, puis sortit bientôt sur le perron avec un livre et sa pipe, pour prendre



un verre de thé, et alla s'asseoir dans la partie qui n'était pas encore inondée des rayons obliques du matin. Aujourd'hui, il n'allait nulle part avant le dîner et avait l'intention d'écrire des lettres qu'il remettait depuis longtemps. Mais il lui était pénible de quitter sa petite place sur le perron, et il ne voulait pas plus rentrer dans la cabane que dans une prison. La propriétaire allumait son poêle, la fille fit sortir le bétail, et en revenant, elle se mit à ramener, auprès de la haie, le fumier des bêtes. Olénine lisait, mais ne comprenait rien de ce qui était écrit dans le livre, ouvert devant lui. Sans cesse il en détachait ses yeux et regardait la forte jeune fille qui se mouvait devant lui. Entrait-elle dans l'ombre humide du matin qui tombait de la maison, sortait-elle au milieu de la cour éclairée de la joyeuse lumière matinale, et toute sa personne élégante, en costume éclatant, brillait-elle au soleil, ou entrait-elle dans l'ombre noire, qu'il avait également peur de perdre un seul de ses mouvements. Il était joyeux de voir avec quelle aisance et quelle grâce s'inclinait sa taille, comment la chemise rose qui était tout son costume se drapait sur sa poitrine et le long des jambes gracieuses ; comment sa taille se redressait et comment, au-dessous de la chemise ceinte, se dessinait fermement la ligne de la poitrine soulevée par son souffle, comment son pied étroit, chaussé de vieilles pantoufles rouges, s'appuyait sur le sol

sans changer de forme, comment se tendaient les muscles de ses bras forts aux manches retroussées ; comment avec colère elle lançait la pelle ; et comment ses yeux noirs, profonds, le regardaient parfois. Bien que ses fins sourcils se froncassent, ses yeux exprimaient le plaisir et la conscience de sa beauté.

— Quoi, Olénine, êtes-vous levé depuis longtemps ? — dit Bielezki, vêtu de l'uniforme des officiers du Caucase, en entrant dans la cour et s'adressant à Olénine.

— Ah, Bielezki ! — répondit Olénine en lui tendant la main. — Comment êtes-vous là de si bonne heure ?

— Que faire ! On m'a chassé. Chez moi il y a bal aujourd'hui. Marianka, tu viendras chez Oustenka ? — demanda-t-il à la jeune fille. Olénine s'étonnait que Bielezki pût se conduire si familièrement envers cette femme. Mais Marianka, comme si elle n'entendait pas, inclina la tête, et, jetant sa pelle sur l'épaule, de son allure décidée, masculine, entra dans la cabane.

— Elle est confuse, la mignonne, elle est gênée à cause de vous, — dit Bielezki quand elle eut disparu. Et en souriant gaiement il courut au perron.

— Comment, un bal chez vous ? Qui vous a chassé ?

— Il y a bal chez ma propriétaire Oustenka et vous êtes invité ; le bal, c'est-à-dire un pâtre et une réunion de jeunes filles.

— Mais que ferons-nous là-bas ?

Bieletzki sourit malicieusement, cligna des yeux, et de la tête montra la cuisine dans laquelle avait disparu Marianka.

Olénine haussa les épaules et rougit.

— Vraiment, vous êtes un homme étrange, — dit-il. — Eh bien, racontez.

Olénine s'assombrit, Bieletzki le remarqua et eut un sourire forcé.

— Mais comment ? Excusez donc — dit-il — Vous demeurez dans la même maison et une si superbe fille, une vraie beauté...

— Oh ! oui, une merveilleuse beauté. Je n'ai jamais vu de femme pareille — fit Olénine.

— Eh bien ! Alors quoi donc ? — demanda Bieletzki, n'y comprenant absolument rien.

— Cela peut être étrange, — fit Olénine — mais pourquoi ne pas dire ce qui est ? Depuis que je vis ici, les femmes n'existent pas pour moi. Et c'est si bon, vraiment ! Et que peut-il y avoir de commun entre nous et ces femmes ? Erochka, c'est une autre affaire, avec lui nous avons une passion commune, la chasse.

— Ah ! Ah ! Qu'y a-t-il de commun ? Et qu'y a-t-il de commun entre moi et une Amalia Ivanovna (1) ? C'est la même chose. Vous direz qu'elles sont un peu plus sales, ça c'est une

(1) Nom sous lequel on désigne généralement les femmes galantes d'origine allemande.

autre affaire. A LA GUERRE COMME A LA GUERRE !

— Mais je ne connais aucune Amalia Ivanovna, et je n'ai jamais su avoir de relations avec elles — répondit Olénine. — On ne peut les estimer, et celles-là je les respecte.

— Eh bien, respectez ! Qui vous en empêche ?

Olénine ne répondit pas. Il désirait visiblement achever la conversation commencée ; elle lui tenait trop à cœur.

— Je sais que je fais exception (il était visiblement confus) mais ma vie est arrangée de telle façon que non seulement je ne vois aucun besoin de la changer, et même, je ne pourrais vivre ici, je ne dis pas déjà vivre heureux comme je le suis, mais je ne pourrais vivre comme vous. Et ensuite, je cherche en la vie tout autre chose. Je vois en elles tout à fait autre chose que vous.

Bieletzkî souleva les sourcils avec méfiance.

— Cependant venez chez moi ce soir. Marianka y sera aussi. Je vous ferai faire sa connaissance. Venez, je vous prie ! Quand vous vous ennuierez, vous partirez. Vous viendrez ?

— J'irais, mais à vrai dire, j'ai peur de m'entraîner sérieusement !

— Oh ! oh ! oh ! cria Bieletzkî. Venez seulement et je vous rassurerai. Vous viendrez ? Parole d'honneur ?

— Je viendrai, mais vraiment, je ne comprends pas ce que nous y ferons, quel rôle nous jouerons.

— S'il vous plaît, je vous en prie. Vous viendrez?

— Oui, j'irai peut-être, — dit Olénine.

— Excusez, des femmes charmantes, comme nulle part ailleurs, et vivre comme un moine, quelle idée! A quoi bon se gâter la vie et ne pas jouir de ce qu'elle donne? Savez-vous que notre Compagnie ira à Vozdvijenskaia?

— Je ne crois pas. On m'a dit que c'est la 8<sup>e</sup> compagnie qui ira — dit Olénine.

— Non, j'ai reçu la lettre de l'aide de camp. Il écrit que le prince lui-même fera la campagne. Nous nous reverrons. J'en suis content. Je commence déjà à m'ennuyer ici.

— On dit que bientôt nous partons en expédition,

— Je n'en ai pas entendu parler. Mais on m'a dit que Krinovitzine a reçu la croix d'Anne pour l'expédition. Il espérait être promu lieutenant, et il est bien volé — dit Bielezki en riant. — Il est parti à l'état-major...

Le temps s'assombrissait et Olénine commençait à songer à la soirée. L'invitation l'inquiétait. Il voulait l'accepter, mais il se sentait étrangement sauvage et peureux à la pensée de ce qui se ferait là-bas. Il savait qu'il n'y aurait ni Cosaques, ni femmes âgées, mais rien que des jeunes filles. Qu'arrivera-t-il? Comment se conduire? De quoi parler? Que diront-elles? quelles relations y a-t-il

entre lui et ces filles sauvages des Cosaques ? Bieletzki parlait de ces relations étranges, cyniques, et en même temps sévères... Il lui était difficile de penser qu'il serait là-bas, dans la même cabane avec Marianka et d'être obligé, peut-être, de causer avec elle. Cela lui semblait impossible quand il se rappelait son air majestueux. Et Bieletzki racontait que tout cela était si simple « Est-ce que Bieletzki se conduirait ainsi avec Marianka ? C'est intéressant — pensait-il. — Non, mieux vaut n'y pas aller. Tout cela est vilain, vulgaire et principalement inutile. » Mais il était de nouveau inquiet de la question : comment tout cela se passera-t-il ? Il se sentait lié par la parole donnée. Il partit sans avoir rien résolu. Mais il alla jusqu'au logis de Bieletzki et y entra.

La cabane qu'habitait Bieletzki était semblable à celle d'Olénine. Elle se dressait sur pilotis, à deux *archines* de terre et se composait de deux chambres. Dans la première où Olénine accéda par un petit escalier très raide, des couettes, des tapis, des couvertures, des coussins, étaient jetés à la manière cosaque, avec goût, artistiquement l'un près de l'autre, le long du mur. Sur les murs mêmes étaient accrochés des plats en cuivre et des armes. Sous un banc se trouvaient des melons d'eau et des courges.

Dans la deuxième chambre, il y avait un grand poêle, une table, des bancs et des icônes des vieux

croyants. C'était l'habitation de Bieletzkī, avec son lit de camp, ses malles, son petit tapis sur lequel étaient suspendues des armes ; des objets de toilette et des portraits étaient placés sur la table. Une robe de chambre en soie était jetée sur le banc. Bieletzkī lui-même, très joli, coquet, dans son linge, seul, était allongé sur le lit et lisait les *Trois Mousquetaires*.

Il se redressa.

— Voilà, vous voyez comme je me suis installé. Charmant ! C'est très bien que vous soyez venu. Chez elle, le travail bat déjà son plein. Vous savez comment se fait le pâté ? De la pâte, du porc et des raisins. Mais qu'importe, regardez comme ça bout là-bas.

En effet, en regardant par la fenêtre, ils aperçurent un remue-ménage extraordinaire dans la cabane du propriétaire. Les jeunes filles, tantôt avec un objet, tantôt avec un autre couraient du vestibule dans les chambres et inversement.

— Est-ce bientôt ? — cria Bieletzkī.

— Tout de suite. As-tu donc déjà faim, grand-père ? Et de la cabane on entendit un éclat de rire.

Oustenka, fraîche, grassouillette, très jolie, les manches relevées, accourut dans la cabane de Bieletzkī pour prendre des assiettes.

— Eh bien, toi ! Voilà, je casse les assiettes — fit-elle d'une voix aiguë en s'adressant à Bieletzkī

— Eh ! Tu ferais mieux de venir nous aider, — cria-t-elle en riant à Olénine. Prépare pour les filles les gâteaux et les bonbons !

— Marianka est-elle arrivée ? — demanda Bieletzskī.

— Sans doute. Elle a apporté la pâte.

— Vous savez — dit Bieletzkī — si l'on habillait cette Oustenka, si on la nettoyait bien et si on l'arrangeait un peu, elle serait mieux que toutes nos belles. Avez-vous vu la Cosaque Borstcheva ? Elle a épousé le colonel. Charmant ! Quelle dignité ! D'où vient tout cela...

— Je n'ai pas vu Borstcheva, mais selon moi, aucun vêtement ne peut être mieux que celui-ci.

— Ah ! Moi je peux me concilier avec n'importe quelle vie ! — dit Bieletzkī en soupirant joyeusement. — J'irai regarder ce qui se fait là-bas, chez elles.

Il endossa sa robe de chambre et sortit en courant.

— Et vous, pensez aux gâteaux et aux bonbons ! — cria-t-il.

Olénine envoya le brosseur chercher du pain d'épices et du miel, et tout à coup, il lui sembla si vilain de donner l'argent, comme s'il achetait quelqu'un, qu'il ne répondit rien de précis quand le brosseur lui demanda combien il fallait acheter de pain d'épices à la menthe et combien au miel.



— Comme tu voudras.

— Pour tout l'argent? — demanda gravement le vieux soldat. — A la menthe, c'est plus cher; on l'a vendu seize kopeks la livre.

— Pour tout l'argent, pour tout — dit Olénine et il s'assit près de la fenêtre, s'étonnant lui-même de ce que son cœur battit si fort comme s'il se préparait à accomplir un acte important et mauvais.

Il entendit, comment tout d'un coup, dans la cabane où étaient les jeunes filles, s'élevaient du bruit et des cris, quand y entra Bieletzki, et quelques minutes après, il vit avec quel tapage et quels éclats de rire il sortit de là et accourut par le petit escalier.

— On m'a chassé! — fit-il.

Dans un moment, Oustenka entra dans la cabane et invita solennellement les hôtes, en annonçant que tout était prêt.

En effet, quand ils pénétrèrent dans la cabane, tout était prêt et Oustenka arrangeait les coussins le long du mur. Sur la table, couverte d'une serviette très petite, se trouvaient une carafe de vin et du poisson séché. La cabane était remplie de l'odeur de la pâte et du raisin. Six jeunes filles, en habits élégants, non enveloppées de châles comme à l'ordinaire, se serraient dans un coin derrière le poêle, chuchotaient et pouffaient de rire.

— Nous vous prions de faire les honneurs à mon

ange — dit Oustenka en invitant les hôtes à se mettre à table.

Dans le groupe des jeunes filles qui toutes, sans exception étaient jolies, Olénine remarqua Marianka, et il se sentait gêné et ennuyé de se rencontrer avec elle dans un tel milieu banal et incorrect. Il se sentait sot et gauche et décida de faire ce que ferait Bielezki.

Celui-ci, avec une certaine solennité et beaucoup d'assurance, s'approcha de la table, but un verre de vin à la santé d'Oustenka et invita les hôtes à faire la même chose.

Oustenka déclara que les jeunes filles ne boivent pas.

— Avec du miel, on pourrait — dit une voix dans le groupe des jeunes filles.

On appela le brosseur qui arrivait de la boutique avec le miel et le dessert. Celui-ci, tantôt avec envie, tantôt avec mépris, regarda à la dérobée le maître, qui, selon lui, *faisait la noce*, et donna avec soin et précaution le rayon de miel et le pain d'épices enveloppés dans du papier gris, puis commença à se répandre sur le prix et sur l'appoint.

Mais Bielezki le chassa. En mêlant du miel dans un verre de vin, et en jetant avec aisance trois livres de pain d'épices sur la table, Bielezki par force, poussa les jeunes filles de leur coin, les attabla et commença à partager le pain d'épices.

Olénine, involontairement, remarquait Marianka qui, de sa petite main brune attrapait deux morceaux de pain d'épices à la menthe, et un autre, et ne savait qu'en faire. La conversation, malgré le sans-gêne d'Oustenka et de Bieletzkī et leur désir de distraire la compagnie, était maladroite et désagréable. Olénine était gêné ; cherchait de quoi parler, sentait qu'il inspirait la curiosité, excitait peut-être la raillerie, et communiquait aux autres sa timidité. Il rougissait et il lui semblait que tous, et surtout Marianka étaient gênés. « Elles attendent probablement que nous donnions de l'argent, » pensa-t-il. « Comment le leur donnerons-nous ? Il faudrait le remettre au plus vite et s'en aller. »

— Comment, tu ne connais pas ton locataire ?  
— dit Bieletzkī, s'adressant à Marianka.

— Comment le connaîtrais-je, puisqu'il ne vient jamais chez nous — dit Marianka en jetant un coup d'œil sur Olénine.

Olénine s'effraya soudain, rougit, et ne sachant lui-même ce qu'il disait, répondit : — J'ai peur de ta mère, elle m'a tant injurié la première fois que je suis venu chez vous.

Marianka éclata de rire.

— Et tu as eu peur ? — dit-elle en le regardant ; puis elle se détourna.

Pour la première fois, Olénine voyait tout le visage de la belle, jusqu'ici il l'avait toujours vue enveloppée jusqu'aux yeux par une écharpe. Ce n'est pas en vain qu'on la tenait pour la plus belle fille de la *stanitza*. Oustenka était jolie, petite, grassouillette, fraîche, elle avait des yeux bruns,

rieurs, et un sourire constant était sur ses lèvres rouges; elle riait et bavardait sans cesse. Marianka au contraire, n'était pas du tout *jolie*, elle était *belle*. Les traits de son visage auraient pu sembler trop accentués et presque grossiers, sans sa haute taille élégante, sa poitrine et ses épaules larges, et principalement sans l'expression sévère et tendre de ses longs yeux noirs entourés d'un cercle sombre, sous les sourcils noirs, et sans l'expression caressante de la bouche et du sourire. Elle souriait rarement, mais en revanche, son sourire frappait toujours. La force virginale et la santé respiraient en elle. Toutes les jeunes filles étaient jolies, mais elles-mêmes et Bieletzkî et le brosseur qui entrait avec les pains d'épices, tous, involontairement regardaient Marianka, et parmi les jeunes filles, toujours s'adressaient à elle. Marianka parmi les autres semblait être une reine fière et joyeuse.

Bieletzkî, qui durant toute la soirée, s'efforçait de maintenir les convenances, bavardait sans cesse, obligeait les jeunes filles à donner du vin, les amusait et à chaque instant faisait à Olénine, en français des remarques inconvenantes sur la beauté de Marianka qu'il appelait *la vôtre*, et l'invitait à faire comme lui.

Olénine se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il voulait inventer un prétexte pour sortir et s'enfuir quand Bieletzkî déclara qu'Oustenka, dont

on célébrait aujourd'hui la fête, devait offrir du vin avec des baisers. Elle consentit mais à la condition qu'on lui mettrait de l'argent sur une assiette, comme il était d'usage aux noces. « Le diable m'a poussé à cette odieuse soirée », pensa Olénine ; et il se leva pour partir.

— Où allez-vous ?

— Je vais chercher du tabac — dit-il, ayant l'intention de fuir. Mais Bielezki le saisit par le bras.

— J'ai de l'argent, — lui dit-il en français.

« On ne peut s'en aller, ici il faut payer » pensa Olénine, et il avait du dépit de sa gaucherie. « Ne puis-je donc pas faire comme Bielezki ? Il ne fallait pas venir, mais une fois que je suis là, je ne dois pas gâter leur plaisir. Il faut boire selon la coutume des Cosaques. » Et, prenant la *tchapoura* (coupe en bois qui contient huit verres) il y versa du vin et la vida presque complètement. Les jeunes filles le regardèrent boire avec étonnement et presque avec effroi. Elles trouvaient cela étrange et inconvenant. Oustenka leur offrit encore un verre à chacun et les embrassa tous les deux.

— Voilà, mes filles, nous nous amuserons — dit-elle en secouant sur une assiette quatre pièces de monnaie qu'ils y avaient déposées.

Olénine déjà ne se sentait plus gêné, il devenait bavard.

— Eh bien ! maintenant, Marianka, toi, offre-nous

le vin avec un baiser — dit Bieletzkï en la prenant par la main.

— Voilà comment je t'embrasserai! — dit-elle en levant pour plaisanter la main sur lui.

— Oh! le grand-père, on peut l'embrasser comme ça sans argent — dit l'une des filles.

— En voilà une qui est sage — dit Bieletzkï, et il embrassa la fille qui se débattait. — Non, offre; — insistait Bieletzkï en s'adressant à Marianka — offre à ton locataire.

Et la prenant par la main, il l'entraîna vers le banc et la plaça à côté d'Olénine.

— Comme elle est belle! — fit-il en lui tournant la tête de profil.

Marianka ne se débattait pas, mais en souriant fièrement tournait ses longs yeux vers Olénine.

— Une belle fille! — répéta Bieletzkï.

« Comme je suis belle! » semblait répéter le regard de Marianka. Olénine sans se rendre compte de ce qu'il faisait, enlaça Marianka et voulut l'embrasser. Elle bondit tout à coup, repoussa du pied Bieletzkï, renversa le dessus de la table et courut vers le poêle. Des cris et des rires se firent entendre, Bieletzkï chuchota quelque chose aux jeunes filles et soudain, toutes coururent dans le vestibule et fermèrent la porte de la chambre.

— Pourquoi as-tu embrassé Bieletzkï et ne veux-tu pas m'embrasser? — demanda Olénine.

— Parce que je ne veux pas et c'est tout — fit-

elle en fronçant la lèvre inférieure et les sourcils.  
— Lui, c'est le grand père — ajouta-t-elle en souriant. Elle s'approcha de la porte et se mit à frapper.

— Pourquoi diable nous avez-vous enfermés ?

— Eh quoi, qu'ils restent là-bas et nous ici, — fit Olénine en s'approchant d'elle.

Elle fronça les sourcils et sévèrement le repoussa de la main.

De nouveau, elle lui semblait si majestueuse, si belle, qu'il se ressaisit, honteux de ce qu'il faisait. S'approchant de la porte, il se mit à la pousser.

— Bieletzkī, ouvrez ! Quelle sotte plaisanterie !

De nouveau, Marianka riait de son rire clair, joyeux.

— As-tu peur de moi ? — fit-elle.

— Mais, ma foi, tu es aussi méchante que la mère.

— Et toi, tu préfères passer le temps avec Erochka, et tu crois que pour cela les filles t'aimeront.

Et elle souriait en le regardant droit et très près dans les yeux.

Il ne savait que dire.

— Et si j'allais chez vous ?... — dit-il au hasard.

— Alors ce serait autre chose, — prononça-t-elle en secouant la tête.

A ce moment, Bieletzkī poussait la porte et Marianka, rejetée près d'Olénine, de sa hanche lui frôla la jambe.



« Tout ce que j'ai pensé auparavant est stupide, et l'amour, et le sacrifice, et Loukachka. Il n'y a qu'un seul bonheur : celui qui est heureux a raison », traversa la tête d'Olénine. Et avec une force qu'il ne se soupçonnait pas, il saisit et embrassa la belle Marianka à la tempe et sur la joue. Marianka ne se fâcha pas, mais elle éclata de rire et courut vers ses compagnes.

Ce fut la fin de la soirée. La vieille mère d'Oustenka en revenant du travail injuria et chassa toutes les filles.

« Oui, pensa Olénine en revenant à la maison, si je lâchais un peu les brides, je pourrais devenir follement amoureux de cette Cosaque ». Il se mit au lit avec cette idée et il pensa que tout cela se dissiperait et qu'il reviendrait à l'ancienne vie.

Mais l'ancienne vie ne revint point. Ses relations envers Marianka se modifièrent. Le mur qui les séparait auparavant était détruit. Olénine la saluait maintenant chaque fois qu'il la rencontrait.

Quand le propriétaire vint recevoir l'argent de son loyer et reconnut la fortune et la générosité d'Olénine, il l'invita chez eux. La vieille le recevait aimablement, et depuis ce jour, Olénine venait souvent chez le propriétaire dans la soirée et y restait jusqu'à la nuit. Il lui semblait qu'il menait à la *stanitza* la même vie qu'autrefois, mais, dans son âme, tout était changé.

Il passait la journée dans la forêt, et, à huit

déjà, mais qu'ici il trouvait horriblement vilain et méprisable. Chaque jour il se sentait de plus en plus libre, et chaque jour de plus en plus vraiment homme. Le Caucase se présentait à lui tout autrement qu'il ne se l'imaginait. Il ne trouvait ici rien de semblable à tous ses rêves et à toutes les descriptions du Caucase qu'il avait entendues et lues dans les livres. « Il n'y a ici ni *bourka*, ni précipices, ni Amalath-Bek, ni héros, ni malfaiteurs », pensait-il. « Les hommes vivent ici, comme vit la nature, ils meurent, naissent, s'unissent, naissent de nouveau, se battent, boivent, mangent, s'égayent et meurent de nouveau, et il n'y a aucune autre condition, sauf ces conditions immuables que la nature a imposées au soleil, à l'animal, à l'herbe, à l'arbre. Ils n'ont pas d'autre loi... » Et c'est pourquoi, ces hommes, relativement à lui, lui semblaient beaux, forts, libres, et, en les regardant, il devenait honteux de lui-même et triste. Souvent il songeait sérieusement à tout quitter, à s'inscrire comme Cosaque, à acheter une cabane, du bétail, à épouser une Cosaque, — mais pas Marianka qu'il cédait à Loukachka, — à vivre avec l'oncle Erochka, à aller avec lui à la chasse et à la pêche, et aux expéditions avec les Cosaques. « Pourquoi donc ne ferais-je pas cela ? Qu'est-ce donc que j'attends ? » se demandait-il. Et il s'excitait, se faisait des reproches. « Ai-je peur de faire ce que je trouve raisonnable et juste ? Le désir

d'être un simple Cosaque, de vivre près de la nature, de ne faire de tort à personne, mais de faire au contraire le bien aux hommes, ce rêve est-il donc plus sot que mes rêves d'antan, que le rêve d'être ministre, chef du régiment, par exemple? Mais une voix lui disait d'attendre, de ne pas se décider encore. La conscience vague qu'il ne pouvait vivre absolument comme vivaient Erochka et Loukachka et qu'il y avait en lui d'autres exigences de bonheur le retenait. Il était arrêté par la pensée que le bonheur réside dans le sacrifice de soi-même. Son acte envers Loukachka ne cessait de le réjouir. Il cherchait sans cesse l'occasion de se sacrifier pour les autres, mais ces occasions ne se présentaient pas. Parfois il oubliait ce talisman de bonheur, récemment découvert par lui, et il se jugeait capable de confondre sa vie avec celle de l'oncle Erochka. Mais, ensuite, il se ressaisissait, s'accrochait aussitôt à l'idée du sacrifice volontaire, et, se basant sur cette idée, il regardait tranquillement et fièrement tous les hommes et le bonheur d'autrui.

*par*

## XXVII

Avant les vendanges, Loukachka vint à cheval trouver Olénine. Il avait l'air encore plus brave qu'à l'ordinaire.

— Eh bien, tu te maries? — demanda Olénine en le rencontrant gaiement.

Loukachka ne répondit pas directement.

— Voilà, de l'autre côté de l'eau, j'ai échangé votre cheval. Voilà un cheval! Un vrai cheval de Kabardine, marque de *Lov* (1). Je suis un grand connaisseur.

Ils examinèrent le nouveau cheval, l'essayèrent dans la cour. Le cheval était en effet très beau : un hongre de race, bai, large et long, avec un pelage lustré, une queue épaisse, et la crinière soyeuse, fine. Il était si bien nourri que sur son dos, selon l'expression de Loukachka, *il n'y avait*

(1) La marque des chevaux de *Lov* est très estimée au Caucase, car c'est l'un des meilleurs haras du pays. — N. A.

rien à faire qu'à dormir. Les sabots, les yeux, les dents, tout était élégant, parfait comme on ne le rencontre qu'aux chevaux pur-sang. Olénine ne pouvait se lasser de l'admirer. Il n'avait pas encore rencontré au Caucase un si beau cheval.

— Et comme il marche ! — dit Loukachka en le tapant sur le cou. — Quel trot ! Comme il est intelligent ! Il va partout derrière son maître.

— As-tu beaucoup ajouté ? — demanda Olénine,

— Je n'ai pas compté, — répondit en souriant Loukachka. — C'est un *kounak* qui me l'a donné.

— C'est un merveilleux cheval ! Combien prendrais-tu pour lui ? — demanda Olénine.

— On m'a proposé cent cinquante pièces, mais à vous je le donnerai pour rien, — fit Loukachka gaiement. — Dites un mot, et je vous le donnerai. J'ôterai la selle et prenez-le ; pour moi, pour servir, n'importe lequel suffit.

— Oh ! non, je ne voudrais pas.

— Eh bien, alors, je vous ai apporté un poignard. Loukachka, ôtant sa ceinture, prit l'un des deux poignards qui y étaient suspendus.

— Je l'ai pris au delà du fleuve.

— Eh bien, merci.

— Ma mère m'a promis de vous apporter elle-même du raisin.

— Ce n'est pas nécessaire, nous ferons encore nos comptes. Je ne te donnerai pas d'argent pour le poignard.

— Mais, sans doute, c'est impossible ! Nous sommes des *kounak* ! Au delà du fleuve, Guireï-Khan m'a emmené chez lui et m'a dit : « Choisis ce que tu veux ». J'ai pris ce sabre ; c'est chez nous l'habitude.

Ils entrèrent dans la cabane et burent du vin.

— Eh bien, quoi, tu resteras ici ? — demanda Olénine.

— Non, je suis venu dire adieu. Maintenant on m'envoie au cordon, dans une centaine au delà du Terek. Je pars aujourd'hui même avec mon camarade Nazar.

— Et quand donc sera le mariage ?

— Voilà, je viendrai bientôt pour les fiançailles, et de nouveau, je partirai au service, — répondit de mauvaise grâce Loukachka.

— Comment cela ? Alors tu ne verras pas ta fiancée ?

— Mais c'est comme ça ! Que voir ? Quand vous serez en expédition, vous demanderez chez nous, dans la centaine, Loukachka Chirokï. Il y a là-bas une masse de sangliers ! J'en ai tué deux. Je vous guiderai.

— Eh bien, adieu ! Que le Christ t'accompagne !

Loukachka monta à cheval, et, sans aller voir Marianka, sortit en caracolant dans la rue où déjà l'attendait Nazarka.

— Eh bien ! N'irons-nous pas ? — demanda Na-

zarka en clignant les yeux du côté de la demeure de Iamka.

— Tiens, — dit Loukachka, — prends le cheval et amène-le chez elle. Si je ne viens pas bientôt, tu donneras le foin au cheval. Le matin, de toute façon, je serai à la centaine.

— Et le junker ne t'a pas donné encore autre chose ?

— Non ! je suis content de m'être débarrassé de lui avec le poignard, autrement il m'aurait demandé le cheval, — dit Loukachka en descendant de cheval et le donnant à Nazarka.

Sous la fenêtre même d'Olénine, il se glissa dans la cour, s'approcha de la fenêtre de la cabane des propriétaires. Il faisait déjà tout à fait sombre. Marianka, en chemise, peignait sa tresse et se préparait à se coucher.

— C'est moi, — chuchota le Cosaque.

Le visage de Marianka était sévère, indifférent, mais il s'anima aussitôt qu'elle entendit son nom. Elle ouvrit sa fenêtre, et, joyeuse et effrayée, s'y montra.

— Quoi ! Qu'y a-t-il ? — demanda-t-elle.

— Ouvre la fenêtre. Laisse-moi entrer pour un moment, — dit Loukachka. — Ah ! comme je m'ennuie, c'est terrible !

Par la fenêtre il prit sa tête et l'embrassa.

— Vraiment, laisse-moi.

— Quelle sottise dis-tu. Je te dis que je ne te



laisserai pas entrer. Tu es venu pour longtemps?

Il ne répondait pas, mais continuait à l'embrasser.

Elle ne parlait plus.

— Voilà, par la fenêtre, tu ne peux même pas bien m'embrasser, — dit Loukachka.

— Marianouchka, — se fit entendre la voix de la vieille. — Avec qui es-tu ?

Loukachka enleva son bonnet pour ne pas être remarqué et s'accroupit au-dessous de la fenêtre.

— Va-t'en plus vite, — chuchota Marianka.

— Loukachka est venu, — répondit-elle à sa mère. Il demande le père.

— Eh bien ! Envoie-le ici.

— Il est déjà parti, il a dit qu'il n'avait pas le temps.

En effet, Loukachka, à pas rapides, en se courbant, s'éloignait de la cour et se dirigeait vers chez Iamka. Olénine seul le vit. Après avoir bu deux coupes de vin, Loukachka et Nazarka quittèrent la *stanitza*. La nuit était chaude, sombre et douce.

Ils marchaient en silence. On n'entendait que le pas des chevaux.

Loukachka entonna la chanson du Cosaque Mingal, mais sans finir le premier couplet il s'interrompit et dit à Nazarka :

— Elle ne m'a pas même laissé entrer.

— Oh! — répondit Nazarka, — je m'en doutais. Tu sais, Iamka m'a dit que le junker va souvent chez eux. L'oncle Erochka s'est vanté d'avoir reçu du junker une carabine contre Marianka.

— Il ment, le diable! — fit avec colère Loukachka. — Ce n'est pas une fille pareille. Mais quand même je lui froterai les côtes au vieux diable!

Et il reprit sa chanson favorite :

« Du village d'Ismailov,

« Du jardin favori du maître,

» S'est envolé le beau faucon.

» Après lui, vite, courut un jeune chasseur.

« Il invitait le beau faucon à venir sur sa main droite.

« Le faucon lui répondit :

« Tu ne sus pas me retenir dans la cage dorée.

» Tu n'as pu me tenir sur ta droite.

» Maintenant je m'envolerai par-dessus la mer bleue.

» Je tuerai pour moi le cygne blanc.

» Je me régalerai de la chair douce du cygne. »

## XXVIII

Chez le propriétaire on célébrait les fiançailles. Loukachka était arrivé à la *stanitza*, mais n'était pas venu chez Olénine, et, bien qu'invité par le *khorounji*, Olénine n'assistait pas aux fiançailles. Il était triste comme il ne l'avait pas encore été depuis son installation dans la *stanitza*. Il avait aperçu Loukachka bien habillé et sa mère qui, tous deux avant le soir, entraient chez le propriétaire et une idée le tourmentait. Pourquoi Loukachka était-il si froid envers lui ?

Olénine s'enferma dans sa cabane et se mit à écrire son journal :

« J'ai beaucoup réfléchi et j'ai beaucoup changé pendant ces temps derniers, » écrivait-il, « et je suis arrivé jusqu'au point qui est marqué dans l'alphabet. Pour être heureux, il faut une chose : aimer, et aimer en se sacrifiant, aimer tous et tout, jeter de tous côtés la toile de l'amour et y prendre

qui tombera. J'ai attrapé ainsi Vanucha, l'oncle Erochka, Loukachka, Marianka. »

Comme Olénine achevait d'écrire cela, l'oncle Erochka entra chez lui.

Erochka était d'humeur fort joyeuse. Un des derniers jours, en entrant chez lui le soir, Olénine le trouvait dans la cour, devant le corps d'un sanglier dont il enlevait dextrement la peau à l'aide d'un couteau court. Son visage était heureux et fier. Ses chiens et entre autres son favori Liam étaient couchés près de lui et agitaient doucement la queue en regardant son travail. Les gamins le contemplaient avec respect à travers l'enclos et même ne l'agaçaient pas comme à l'ordinaire. Les femmes du voisinage, d'habitude pas trop tendres envers lui, le saluaient et lui apportaient, l'une un pot de vin, l'autre du lait caillé, l'autre de la farine. Le matin suivant, Erochka était assis chez lui dans sa hutte, tout ensanglanté, et distribuait le gibier; aux uns pour de l'argent, aux autres pour du vin. Sur son visage était écrit : « Dieu m'a donné le bonheur de tuer une bête, maintenant l'oncle est devenu utile. » Grâce à cela, sans doute, il se mit à boire et but durant quatre jours sans quitter la *stanitza*. En outre il buvait aux fiançailles.

L'oncle Erochka vint, ivre-mort, de la cabane des maîtres chez Olénine; son visage était rouge, sa barbe en désordre, mais il portait un *bechmet* neuf, rouge orné de galons, et avait une *bala-*

*laïka* (1) apportée d'au delà du fleuve. Depuis longtemps il promettait ce plaisir à Olénine et il était de bonne humeur. En s'apercevant qu'Olénine écrivait, il s'attrista.

— Ecris, écris, mon père! — fit-il en chuchotant comme s'il supposait qu'un esprit quelconque se tint entre lui et le papier. Et dans la peur de l'effrayer, sans bruit, tout doucement, il s'assit à terre.

Quand l'oncle Erochka était ivre, c'était sa place favorite.

Olénine se retourna, donna l'ordre de lui apporter du vin et continua d'écrire. Erochka s'ennuyait de boire seul, il voulait parler.

— Je suis allé chez le propriétaire, aux fiançailles. Mais ce sont des cochons! Je ne veux pas, je suis venu chez toi.

— Et d'où as-tu la *balalaïka*? — demanda Olénine tout en écrivant.

— J'ai été au delà du fleuve, mon petit père, et je l'ai trouvée là-bas, — fit-il tout doucement. — Je suis un grand artiste sur la *balalaïka* : une chanson tatare, cosaque, de nobles ou de soldats, tout ce que tu voudras?

Olénine se retournant de nouveau lui sourit, et continua d'écrire.

Ce sourire encouragea le vieux.

— Laisse, mon petit père! Laisse, — fit-il tout à coup d'un ton résolu. — Eh bien, ils t'ont offensé,

(1) Instrument à cordes, populaire.

alors, laisse, crache ! Que veux-tu ? A quoi bon ?

Erochka singeait Olénine en frappant de ses gros doigts sur le parquet et en déformant son facies épais dans une grimace méprisante.

— A quoi bon écrire des dénonciations ? Amuse-toi plutôt. Sois brave.

Son imagination ne pouvait concevoir qu'on pût écrire autre chose que des dénonciations calomniatrices.

Olénine éclata de rire. Erochka fit de même. Il se dressa sur le sol et commença à montrer son art sur la *balalaïka* et à chanter des chansons tatares.

— Qu'écrire, mon bon ! Écoute plutôt ce que je te chanterai. Quand tu seras crevé tu n'entendras plus de chansons. Amuse-toi.

Tout d'abord, il chanta une romance de sa composition, accompagnée de danse.

« Ah ! di di di di di li,  
 » Où l'avez-vous vu ?  
 » Au bazar dans la boutique.  
 » Il vend des épingles ! »

Ensuite il chanta une chanson que lui avait apprise son ancien sous-officier.

« Lundi, je m'épris.  
 » Tout le mardi, je souffris.  
 » Mercredi je fis la déclaration.  
 » Pour jeudi j'attendais la réponse.  
 » Vendredi la décision est venue.

- » Je n'avais pas à espérer de consolation
- » Et au jour saint du samedi,
- » Je résolu de quitter cette vie.
- » Mais pour sauvegarder mon âme,
- » J'ai réfléchi le dimanche. »

Et de nouveau :

- « Ah! di di di di di li,
- » Où l'avez-vous vu? »

Ensuite en clignant des yeux et secouant les épaules il chantait en dansant :

- « Je l'embrasserai, je l'enlacerai,
- » Je l'envelopperai d'un ruban clair,
- « J'appellerai l'espérance.
- » Ma petite espérance,
- » Est-ce sûr que tu m'aimes? »

Et il s'entraînait tellement, que s'accompagnant bravement, il fit un saut superbe et dansa seul dans la chambre.

Il chantait exclusivement pour Olénine les chansons *Di di di* et celles *Des Seigneurs*; mais après trois verres de vin, se rappelant le vieux temps, il chanta de vraies chansons cosaques et tatares. Au milieu d'une de ses chansons favorites, tout à coup sa voix trembla, et il se tut, tout en continuant à râcler les cordes de la *balalaïka*.

— Ah! mon ami! — fit-il.

Olénine se retourna à l'étrange son de sa voix : le vieux pleurait. Des larmes emplissaient ses yeux, une coulait sur sa joue.

— Tu es passé, mon temps, et tu ne reviendras plus, — prononça-t-il en sanglotant, et il se tut. — Bois, pourquoi ne bois-tu pas? — s'écria-t-il soudain, de sa voix étourdissante, sans essayer ses larmes.

Ce qui le touchait le plus, c'était une chanson *taveline*. Elle comptait peu de mots, cette chanson, mais tout son charme était renfermé dans l'accompagnement triste. Aie! daïe! dalalalaïe! Erochka traduisit les paroles de la chanson : « Un brave jeune homme conduisait le bétail de l'*aoul* dans la montagne. Les Russes sont venus, ils ont incendié l'*aoul*, étranglé tous les hommes, fait captives les femmes. Le brave homme revint de la montagne. Où était l'*aoul*, se trouve maintenant une place déserte; il n'y a plus ni mère, ni frère, ni maison; un seul arbre est resté. Le brave s'assoit sous l'arbre et pleure : Je suis resté seul comme toi, seul! Et le brave chantait : Aie! daïe! dalalalaïe! » Le vieux répéta plusieurs fois ce refrain qui touchait l'âme comme un gémissement.

En achevant le dernier refrain, le vieux, tout à coup, saisit le fusil suspendu au mur, courut en hâte dans la cour et tira deux coups en l'air. Et de nouveau, encore plus triste il chanta : « Aie! daïe! dalalalaïe! » et il se tut.

Olénine, sortant derrière lui sur le perron, en silence regarda dans la direction, où brillèrent les coups, le ciel sombre couvert d'étoiles. La mai-



son des maîtres était éclairée. On y entendait des voix. Dans la cour, les filles se pressaient près du perron et des fenêtres et allaient de la cuisine dans le vestibule. Quelques Cosaques accoururent du vestibule et n'y tenant plus répondirent par des cris aux coups de fusil et au refrain de l'oncle Erochka.

— Pourquoi donc n'es-tu pas aux fiançailles? — demanda Olénine.

— Ah! Que Dieu les bénisse! Que Dieu les garde! — prononça le vieillard, qui évidemment avait été offensé là-bas par quelque chose. — Je n'aime pas! Je n'aime pas. En voilà des gens! Allons à la cabane. Qu'ils s'amuse et nous ferons la noce nous-mêmes.

Olénine rentra dans la cabane.

— Et quoi, Loukachha est-il gai? Ne viendra-t-il pas chez moi? — demanda-t-il.

— Quoi, Loukachka, on lui a menti. On lui a dit que je t'accointais avec la fille, — dit le vieillard en chuchotant. — Eh quoi, la fille! Elle sera à nous quand nous voudrons : donne plus d'argent, elle sera à nous! Je te ferai cela vraiment.

— Non, l'oncle, l'argent n'y fera rien si elle n'aime pas. Mieux vaut ne pas parler de cela.

— Ah! on ne nous aime pas, toi et moi, nous sommes des orphelins, — dit soudain l'oncle Erochka. Et de nouveau il pleura.

Olénine, tout en écoutant les récits du vieillard

avait bu, plus qu'à l'ordinaire. « Alors, maintenant, mon Loukachka est heureux », pensa-t-il, mais il était triste. Le vieux but tellement cette soirée, qu'il tomba sur le sol. Vanucha dut appeler des soldats à son aide, et en crachant de mépris, il le traîna dehors. Il était si furieux contre le vieillard, à cause de sa mauvaise conduite, qu'il ne prononça même pas un mot en français.

## XXIX

On était au mois d'août. Depuis plusieurs jours le ciel était sans nuage. Le soleil dardait ses rayons brûlants, le matin, soufflait un vent chaud qui soulevait dans les fossés et sur la route des nuages de sable brûlant qui se dispersaient à travers les roseaux, les arbres et les *stanitza*. L'herbe et les feuilles des arbres étaient couvertes de poussière. Les routes et les marais étaient nus et très durs. Depuis longtemps l'eau du Terek avait baissé, courait rapidement et séchait dans les fossés. Les bords de l'étang, piétinés par le bétail, près de la *stanitza*, se dénudaient.

Toute la journée, on entendait dans l'eau le clapotement et les cris des filles et des garçons. Dans la steppe, les brisants et les roseaux étaient desséchés et le bétail en mugissant dès le jour, s'enfuyait dans les champs. Les animaux sauvages se reti-

raient dans les roseaux lointains et dans les montagnes sises au delà du Terek. Des nuées de mouches et de moustiques étaient au-dessus des plaines et des *stanitza*. Les sommets, couverts de neige, s'enveloppaient d'un brouillard gris. L'air était vif et infect. Les Abreks, dont on avait entendu parler, profitant de l'abaissement de l'eau, traversaient le fleuve et parcouraient les environs. Le soleil, chaque soir, se couchait dans une atmosphère rouge et chaude. C'était la saison des plus durs travaux. Toute la population des *stanitza* fourmillait dans les champs de melons d'eau et dans les vignes. Les jardins étaient tout enveloppés de plantes grimpanes et pénétrés d'une ombre fraîche, épaisse. Partout, à travers le large feuillage transparent noircissaient de lourdes grappes mûres. Par la route poussiéreuse qui menait aux jardins se traînaient les chariots grinçants, pleins jusqu'en haut de raisins noirs. Sur le sol étaient éparpillées des grappes écrasées par les roues. Les fillettes et les garçons en chemises salies par le jus des raisins, avec des grappes dans les mains et à la bouche couraient derrière leurs mères. Sur la route, se rencontraient sans cesse des ouvriers aux vêtements déchirés portant sur leurs fortes épaules des hottes de raisins. Les jeunes filles enveloppées jusqu'aux yeux dans leurs fichus, conduisaient des bœufs attelés à des charrettes surchargées de raisins. Les soldats qui rencontraient les charrettes

demandaient des raisins aux femmes cosaques, et les filles, en grim pant sur le chariot en marche en prenaient une poignée et les jetaient dans les pans des tuniques des soldats. Dans quelques cours, on pressait déjà le raisin. L'odeur du jus remplissait l'air. Les cuves rouge-vermeil s'apercevaient sous les auvents, et les ouvriers nogaï aux jambes nues et aux mollets peints traversaient les cours. Les porcs en grognant dévoraient les grappes et se roulaient sur le raisin. — Les toits plats des cuisines étaient tout couverts de grappes noires, superbes, qui séchaient au soleil. Les corbeaux et les pies picotaient les grains, se tenaient sur les toits et voltigeaient çà et là.

Les fruits des travaux de l'année étaient ramassés avec gaité et ils étaient cette année extraordinairement abondants et bons.

Dans les jardins, ombreux, verts, parmi un océan de raisins, de tous côtés s'entendaient le rire, les chansons, la gaité, les voix des femmes et l'on apercevait leurs robes très claires.

Juste à midi, Marianka était assise dans son jardin à l'ombre d'un pêcher et tirait d'une charrette dételée, le diner de la famille. Vis-à-vis d'elle, sur une couverture étendue, était assis le *khorounji* qui revenu de l'école se lavait les mains avec l'eau d'une petite cruche. Son frère, un gamin, qui accourait de l'étang, en s'essuyant avec sa manche, tout essoufflé, regardait avec inquiétude

tantôt sa sœur, tantôt sa mère en attendant le diner. La vieille mère, les manches retroussées, enlevait dans ses bras robustes la petite table tatar ronde, basse, et y déposait le raisin, le poisson séché, le lait caillé et le pain. Le *khorounji* s'essuya les mains, ôta son chapeau, se signa et s'approcha de la table.

Le gamin prit la cruche et se mit à boire avec avidité. La mère et la fille, s'assirent les jambes croisées, près de la table. Même à l'ombre, la chaleur était suffocante. L'air, dans les jardins, était infect. Le vent chaud, fort, qui passait entre les branches, n'apportait pas de fraîcheur et seulement inclinait monotonement les cimes des poiriers, des pêchers, des mûriers. Le *khorounji*, après avoir prié une seconde fois, tira de derrière lui une cruche de vin couverte d'une feuille de pampre, et ayant bu à même, la passa à la vieille. Le *khorounji* était simplement en chemise, dont le col déboutonné laissait voir la poitrine musclée, velue. Son visage fin, rusé était joyeux. Ni dans son attitude, ni dans sa conversation, ne perceait son affectation ordinaire, il était gai et naturel.

— Et pour le soir vous aurez fini le travail? — fit-il en essuyant sa barbe mouillée.

— Oh! nous réussirons, — répondit la vieille, — pourvu que le temps ne nous en empêche pas. Les Demkine n'ont pas encore vendangé à moitié,

— ajouta-t-elle. — C'est Oustenka seule qui travaille hors de force.

— Oh ! ils ne réussiront pas ! — prononça fièrement le vieux.

— Prends, Marianka, — dit la vieille en donnant la cruche à sa fille. — Voilà, Dieu nous aide, nous aurons de quoi faire la noce, — fit-elle.

— On a le temps ! — objecta le *khorounji* en fronçant un peu les sourcils.

La fille baissa la tête.

— Mais pourquoi ne pas parler ? — dit la vieille. — La chose est décidée et l'époque du mariage n'est pas déjà si loin.

— Ne t'avance pas, — reprit le *khorounji*. — Maintenant il faut travailler.

— As-tu vu le nouveau cheval de Loukachka ? — demanda la vieille. — Celui dont Dmitri Andréitch lui a fait cadeau, n'existe plus, il l'a changé.

— Non, je ne l'ai pas vu, mais j'ai parlé aujourd'hui avec le domestique du locataire, — dit le *khorounji*. — Il dit qu'on a reçu de nouveau mille roubles.

— En un mot, c'est un richard, — opina la vieille.

Toute la famille était gaie et heureuse.

L'ouvrage avançait et se faisait bien. On avait plus de raisin et de qualité meilleure qu'on ne l'avait espéré.

Après le dîner, Marianka donna l'herbe aux

bœufs, roula son *bechmet*, et s'allongeant à terre, sur l'herbe affaissée et molle, le mit sous sa tête. Elle avait sur sa tête un foulard de soie, et sur le corps une chemise de coton bleu, passée, mais elle avait affreusement chaud. Son visage brûlait, elle ne savait où poser ses jambes, ses yeux étaient voilés par le sommeil et la fatigue ; ses lèvres s'ouvraient involontairement et sa poitrine se soulevait fortement.

L'époque du travail avait commencé deux semaines avant, et un travail lourd, incessant, occupait tout le temps la jeune fille. Le matin, à l'aube, elle se levait, lavait son visage à l'eau fraîche, s'enveloppait d'un châle et, jambes nues, courait vers le bétail. Elle se chaussait à la hâte, s'enveloppait dans son *bechmet*, et prenant du pain dans son mouchoir elle attelait les bœufs et partait aux jardins pour toute la journée. Là-bas, elle ne se reposait qu'une heure, elle coupait les ceps et le soir, de bonne humeur, et non fatiguée, en tirant les bœufs par la corde et les excitant avec une longue gaule, elle revenait à la *stanitza*. Après avoir donné à manger au bétail, dans la soirée, prenant des graines de tournesol dans les larges manches de sa chemise, elle sortait au coin pour rire avec les filles. Mais dès que le soleil se couchait, elle revenait à la maison, soupait avec son père, sa mère et son petit frère dans la sombre cuisine ; insouciant, forte, elle entraînait dans la



cabane, s'asseyait sur le poêle et dormait à demi, écoutait les conversations du locataire. Aussitôt qu'il s'en allait, elle se jetait sur son lit et s'endormait jusqu'au matin d'un sommeil profond, calme. Le lendemain la même chose recommençait. Elle n'avait pas vu Loukachka depuis ses fiançailles, et elle attendait tranquillement le jour du mariage. Elle était habituée au locataire et sentait avec plaisir ses regards fixés sur elle.

### XXX

Bien qu'il n'y eût où s'abriter de la chaleur, que les moucherons, par bandes, voltigeassent dans l'ombre fraîche de la charrette et que le gamin la poussât en se remuant, Marianka, le fichu baissé sur son visage s'endormait déjà. Quand, tout à coup, Oustenka, la voisine accourut vers elle et se glissant sous la charrette, s'allongea à son côté.

— Eh bien, dormons les filles, dormons! — cria Oustenka en s'étendant sous la charrette. — Attends, dit-elle en se relevant, ce n'est pas bien ainsi.

Elle se leva, coupa des branches vertes, les plaça des deux côtés dans les roues de la charrette, et y mit au sommet son *bechmet*.

— Toi, — va-t'en! — cria-t-elle au gamin en se glissant de nouveau sous la charrette. — Est-ce la place d'un Cosaque, à côté des filles! Va-t'en!

Restée seule sous la charrette avec son amie, Oustenka l'enlaça et se serrant contre elle se mit à l'embrasser sur les joues et le cou.

— Mon cher petit! Mon petit frère! — disait-elle éclatant de son rire sonore et perçant.

— Tu vois, j'ai appris chez le *grand-père*, — répondit Marianka en se débattant. — Eh bien! Finis donc!

Et toutes deux rirent si fort que la mère cria après elles.

— Est-ce que tu m'envies? — chuchota Oustenka.

— Que chantes-tu? Dormons. Eh bien! Pourquoi es-tu venue?

Mais Oustenka ne s'arrêta pas.

— Ah! ce que je te dirai!

Marianka se souleva sur le coude et rajusta le fichu qui glissait.

— Eh bien! Que diras-tu?

— Ah! ce que je sais sur ton locataire!

— Il n'y a rien à savoir, — fit Marianka.

— Ah! coquine! — dit Oustenka en la poussant du coude et en riant. — Tu ne veux rien raconter. Vient-il chez vous?

— Oui, il vient, et après? — dit Marianka, et tout à coup elle rougit.

— Voilà, je suis une fille simple, moi je le dirais à tout le monde. Pourquoi me cacherais-je — fit Oustenka. Et son visage gai et rouge prit tout à

coup une expression pensive. — Est-ce que je fais du mal à quelqu'un? Je l'aime et voilà tout.

— Le grand-père, ah!

— Mais oui.

— C'est un péché — dit Marianka.

— Eh! Machenka, quand donc s'amuser, sinon quand on est fille et libre? Je me marierai avec un cosaque, j'aurai des enfants, j'apprendrai la misère. Voilà, quand tu te marieras avec Loukachka, alors tu n'auras pas le plaisir en tête, tu seras occupée par les enfants et le travail.

— Quoi! les autres vivent très bien, mariées. C'est tout égal! — répondit tranquillement Marianka.

— Mais je t'en prie, raconte au moins une fois, ce qu'il y a eu entre toi et Loukachka.

— Mais, quoi, il m'a demandée en mariage. Le père a ajourné à une année, maintenant nous avons fait les fiançailles et le mariage sera en automne.

— Mais que t'a-t-il dit, lui?

Marianka sourit.

— C'est connu: il a dit qu'il m'aime. Il me demandait toujours d'aller au jardin avec lui.

— En voilà une peste! J'espère que tu n'y es pas allée. Comme il est devenu beau garçon. C'est maintenant le premier *djiguite*. Il est toujours dans la centaine. Ces jours-ci, notre Kirka est arrivé. Il a dit que Loukachka a changé un cheval superbe! Mais je crois qu'il s'ennuie toujours à

causé de toi. Et que t'a-t-il dit encore? — demanda Oustenka à Marianka.

— Tu veux tout savoir! — fit en riant Marianka. — Une fois il est venu à cheval, la nuit, à la fenêtre, il était ivre; il m'a demandé de le laisser entrer.

— Et tu l'as laissé?

— Mais non, quand j'ai dit quelque chose, c'est dit! C'est ferme comme un roc — répondit sérieusement Marianka.

— Et comme il est brave! Il n'a qu'à vouloir, aucune fille ne fera fi de lui.

— Qu'il aille chez les autres! — répondit fièrement Marianka.

— Ne le plains-tu pas?

— Je le plains, mais je ne ferai pas de bêtise. C'est mal.

Oustenka, soudain, laissait tomber la tête sur la poitrine de son amie, l'enlaçait, et tout son corps était secoué par le rire.

— Oh! comme tu es sotté, — prononçait-elle essoufflée — Tu ne veux pas ton bonheur! Et de nouveau elle se mit à chatouiller Marianka.

— Ah! laisse, cria Mariana à travers le rire. — Tu as écrasé Lazoutka.

— Ah! ces diables, elles s'amuse de nouveau et ne restent pas tranquilles, — s'entendait derrière la charrette, la voix ensommeillée de la vieille.

— Tu ne veux pas ton bonheur — répétait Ous-

tenka en chuchotant et se levant. Et comme tu es heureuse, je le jure ! Comme on t'aime. Tu es si méchante et l'on t'aime. Et moi, si j'étais à ta place, j'arrangerais bien le locataire. Je l'ai observé quand vous étiez chez nous ; il semblait te manger des yeux. Même mon *grand père*, même lui, quels cadeaux ne m'a-t-il pas faits ? Et le vôtre, on dit que c'est un des plus riches Russes. Son ordonnance dit qu'il a des serfs.

Marianka se souleva, devint pensive, et sourit.

— Que m'a-t-il dit une fois, le locataire ? — prononça-t-elle en mordillant une herbe. — Il m'a dit : je voudrais être le Cosaque Loukachka ou ton petit frère Lazoutka. Pourquoi a-t-il dit cela ?

— Comme ça, il chante ce qui lui passe par la tête, — répondit Oustenka. — Le mien, mon Dieu, que ne dit-il pas ! C'est comme un possédé !

Marianka rejeta sa tête sur le bechmet, posa sa main sur l'épaule d'Oustenka et ferma les yeux.

— Aujourd'hui il voulait venir travailler au jardin. Mon père l'invitait — prononça-t-elle, après un silence, et elle s'endormit.

## XXXI

Le soleil se montrait déjà au-dessus des poiriers qui jetaient leur ombre sur la charrette, et de ses rayons obliques, même à travers les branches installées par Oustenka, il brûlait le visage des jeunes filles qui dormaient sous la charrette. Marianka s'éveilla et se mit à arranger sa coiffure. En regardant autour, elle aperçut derrière le poirier, le locataire, qui, le fusil sur l'épaule était debout et causait à son père. Elle poussa Oustenka, et en souriant, sans rien dire, le lui montra.

— Hier j'ai marché longtemps, et je n'ai rien pris, — disait Olénine en regardant autour de lui avec inquiétude et à cause des branches, n'apercevant pas Marianka.

— Si vous allez sur l'autre bord, tout droit par le compas, là-bas, dans un jardin abandonné qu'on nomme le désert, il y a toujours des lièvres, — dit le *khorounji* en changeant aussitôt son style.

— Oh ! comment à l'époque du travail, aller chercher des lièvres ! Venez plutôt nous aider, vous feriez mieux de travailler avec les filles — dit gaiement la vieille. — Eh bien, les filles ! levez-vous ! cria-t-elle.

Marianka et Oustenka chuchotaient sous la charrette et avaient peine à retenir leur rire.

Depuis que les propriétaires avaient appris qu'Olénine avait fait cadeau à Loukachka d'un cheval de cinquante pièces, ils étaient devenus beaucoup plus aimables, surtout le *khrounjî*. Il semblait même voir avec plaisir le rapprochement d'Olénine avec sa fille.

— Mais je ne sais pas travailler, — dit Olénine, en faisant effort pour ne pas regarder à travers les branches vertes sous la charrette, où il avait aperçu la chemise bleue et le châle rouge de Marianka.

— Viens, je te donnerai des abricots, — fit la vieille.

— C'est une bêtise de la vieille, selon l'ancienne coutume hospitalière des Cosaques, — objecta le *khrounjî* pour expliquer et corriger les paroles de la vieille. — Je pense qu'en Russie, vous avez mangé à satiété, non seulement des abricots, mais des confitures et des conserves d'ananas.

— Alors, dans le jardin abandonné, il y en a ? — demanda Olénine. — Bon, j'irai. Et en jetant un regard rapide à travers les branches vertes, il sou-



leva son bonnet et disparut parmi les ceps verts régulièrement alignés.

Quand Olénine revint du jardin chez ses propriétaires, le soleil se cachait déjà derrière les haies des jardins et ses rayons interceptés brillaient à travers les feuilles transparentes; le vent se calmait et une douce fraîcheur commençait à se répandre dans les vignes. Encore de loin, par une sorte d'intuition, Olénine reconnut la chemise bleue de Marianka derrière les rangs de ceps, et en détachant des raisins, il s'approcha d'elle. Son chien, altéré, parfoi aussi attrapait avec sa gueule ensalivée les grappes qui pendaient trop bas. Toute rouge, les manches retroussées, le fichu rabattu en dessous du menton, Marianka coupait rapidement les lourdes grappes et les posait dans un panier. Sans lâcher la branche qu'elle tenait, elle s'arrêta, sourit tendrement et se remit au travail. Olénine était près d'elle. Il rejeta son fusil derrière l'épaule pour avoir les mains libres. « Et où sont les tiens? Que Dieu t'aide! Es-tu seule? » Voilà ce qu'il voulait dire, mais il ne prononça pas ces paroles et souleva seulement son bonnet. Il était gêné d'être en tête à tête avec Marianka, mais comme pour se tourmenter exprès, il s'approcha d'elle.

— Comme ça, tu tueras les femmes avec ton fusil — dit Marianka.

— Non, je ne tire pas.

Tous deux se turent.

— Tu ferais mieux de m'aider.

Il prit un couteau et en silence se mit à couper. Tirant de dessous les feuilles une grappe épaisse, d'au moins trois livres, dont tous les grains se pressaient l'un contre l'autre, manquant de place, il la montra à Marianka.

— Faut-il couper tout? Celle-ci n'est pas verte?

— Donne ici.

Leurs mains se rencontrèrent. Olénine lui prit la main.

Elle le regarda en souriant.

— Eh bien! Tu te maries bientôt? — dit-il.

Elle, sans répondre, se détourna et le regarda avec des yeux sévères.

— Quoi, aimes-tu Loukachka?

— Que t'importe!

— Je l'envie.

— Hum! voilà.

— Vraiment tu es si belle!

Et tout à coup il devint horriblement honteux de ses paroles, tellement elles lui parurent banales. Il rougit et tout éperdu, lui prit les deux mains.

— Telle que tu me vois, je ne suis pas pour toi! Pourquoi se moquer! — prononça Marianka, mais son regard disait sa conviction profonde qu'il ne se moquait pas.

— Comment se moquer? Si tu savais comme je...

Les mots sonnaient encore plus vulgaires, plus en désaccord avec ce qu'il voulait dire, mais il continua :

— Je ne sais ce que je ne suis prêt à faire pour toi...

— Laisse-moi, peste !

Mais son visage, ses yeux brillants, sa poitrine soulevée, ses hanches gracieuses, tout son être semblait dire autre chose.

Il lui semblait qu'elle comprenait combien tout ce qu'il lui disait était vulgaire, mais qu'elle se plaçait au-dessus de telles considérations. Et Olénine crut voir qu'elle savait depuis longtemps tout ce qu'il voulait et ne pouvait pas dire, mais qu'elle désirait entendre comment il dirait tout cela. « Comment peut-elle ne pas savoir ! » pensa-t-il, puisqu'il voulait lui dire ce qu'elle était elle-même. « Mais elle ne veut ni comprendre ni répondre, » pensa-t-il.

— Aou ! — éclata tout à coup près de la vigne la voix aiguë d'Oustenka et son rire perçant.

— Dmitri Andréitch, viens m'aider, je suis seule !  
— cria-t-elle à Olénine en montrant à travers les pampres son visage rond et naïf.

Olénine ne répondit rien et ne bougea pas. Marianka continuait à couper les grappes, mais à chaque instant jetait un coup d'œil sur le locataire. Il voulut parler, mais s'arrêta, haussa les épaules et en jetant son fusil derrière son dos, à pas rapides il sortit du jardin.

Il s'arrêta deux fois, en entendant le rire sonore de Marianka et d'Oustenka qui, maintenant ensemble, criaient quelque chose. Olénine passa toute la soirée dans la forêt, à la chasse. Sans avoir rien pris, il revint à la tombée de la nuit. En traversant la cour, il remarqua la porte ouverte de la cuisine des propriétaires et aperçut une chemise bleue. A voix haute, pour qu'on sût son arrivée, il appela Vanucha et s'assit sur le perron à sa place habituelle. Les propriétaires étaient déjà de retour du jardin. Ils sortirent de la cuisine, entrèrent dans la cabane et ne l'appelèrent pas chez eux. Marianka sortit deux fois dans la rue. Une fois dans la demi-lumière, il lui sembla qu'elle se retournait vers lui. Il suivait avidement chacun de ses mouvements, mais ne se décidait pas à s'approcher d'elle; quand elle disparut dans la cabane, il descendit du perron et se mit à marcher

dans la cour. Marianka ne paraissait pas. Olénine passa toute la nuit dans la cour, sans dormir, en écoutant chaque bruit de la cabane des maîtres. Il les entendit causer dans la soirée pendant le souper, remuer les couettes et se mettre au lit. Ensuite il entendit Marianka rire de quelque chose, ensuite tout devenait calme. Le *khrounji* chuchotait quelque chose à la vieille et quelqu'un soupirait. Il entra dans sa cabane. Vanoucha dormait tout habillé. Olénine le regarda avec envie et de nouveau marcha dans la cour, en attendant toujours quelque événement. Mais personne ne parut, personne ne remua ; on n'entendait que la respiration régulière de trois personnes. Il reconnaissait la respiration de Marianka, l'écoutait attentivement, il écoutait aussi les battements de son cœur. Dans la *stanitza* tout était devenu silencieux ; la lune qui était en retard montait et l'on distinguait mieux le bétail qui, couché dans la cour, en soufflant, se levait lentement. Olénine se demandait avec colère : « Que me faut-il ? » Et il ne pouvait se détacher de la nuit. Tout à coup il perçut nettement des pas et le gémissement du plancher dans la cabane du maître. Il se jeta sur la porte, mais de nouveau n'entendit rien, sauf les respirations régulières ; dans la cour, la bufflonne se remua en respirant lourdement, se mit sur les genoux de devant, ensuite se dressa sur ses quatre pattes, agita la queue et quelque

chose frappa régulièrement la terre glaise sèche de la cour, et de nouveau elle se coucha en respirant, dans le brouillard de la lune... Il se demandait toujours : « Que dois-je faire ? » et se préparait enfin à aller se coucher. Mais un bruit s'entendait, et dans son imagination se montrait de nouveau l'image de Marianka sortant dans la cour par cette nuit de lune embrumée, et de nouveau il se jetait vers la fenêtre, et de nouveau il entendait des pas. Vers l'aube il s'approcha de la fenêtre, poussa le vasistas, accourut vers la porte et en effet, il entendit la respiration de Marianka et ses pas. Il prit le loquet et frappa. Des pieds nus, avec précaution pressant à peine le plancher, s'approchèrent de la porte. Le loquet se souleva, la porte grinça, une odeur de parfums et de courge s'épandit et sur le seuil se montra la haute taille de Marianka. Il l'aperçut un seul moment à la lumière de la lune. Elle frappa la porte en chuchotant quelque chose et s'enfuit à pas légers. Olénine se mit à frapper doucement; mais personne ne répondit. Il courut à la fenêtre et écouta... Tout à coup, une voix d'homme, aiguë et perçante, le frappa.

— C'est bon! — fit en s'approchant d'Olénine un jeune Cosaque, pas très grand, en bonnet blanc. — J'ai tout vu. C'est bon!

Olénine reconnut Nazarka et se tut, ne sachant que faire ni que dire.

— C'est bon, j'irai à la chancellerie de la *stanitza*

je prouverai et raconterai au père. Voilà ce qu'est la fille du *khorounji* ; pour elle, c'est peu d'en avoir un.

— Que veux-tu de moi ? Que te faut-il ? — demanda Olénine.

— Rien, seulement je raconterai cela à la chancellerie de la *stanitza*.

Nazarka parlait très haut, visiblement exprès.

— Voilà le junker, comme il est habile !

Olénine tremblait et pâlisait.

— Viens ici ! viens ici !

Il le prit follement par le bras et le conduisit vers sa cabane.

— Il n'y avait donc rien. Elle ne m'a pas laissé entrer. Et moi, rien... C'est une fille honnête...

— Oh ! c'est pas le temps de raisonner... — dit Nazarka.

— Mais ça ne fait rien, je te donnerai... attends !...

Nazarka se tut. Olénine courut dans sa cabane et rapporta au Cosaque, dix roubles.

— Il n'y avait rien, mais c'est égal, je suis coupable, et voilà : je te donne ! Seulement, au nom de Dieu, que personne ne sache... Oui, il n'y avait rien...

— Soyez heureux — fit en riant Nazarka.

Et il s'éloigna.

Nazarka était venu à la *stanitza* sur l'ordre de Loukachka, pour préparer un endroit pour un che-

val volé ; en passant dans la rue il avait entendu le bruit des pas. Le lendemain il était de retour à la centaine et, en se vantant, il racontait aux camarades avec quelle habileté il avait gagné dix pièces. Le matin suivant, Olénine vit le propriétaire, personne ne savait rien. Il ne causa pas à Marianka, elle rit seulement en le regardant. Il passa de nouveau une nuit sans sommeil, en marchant en vain dans la cour. Le lendemain, exprès il partit à la chasse, et le soir, pour fuir de soi-même, il alla chez Bieletzki. Il avait peur de soi et se promit de ne plus revenir chez le propriétaire. La nuit suivante le sous-officier éveilla Olénine. La compagnie allait partir à l'expédition. Olénine se réjouissait de cette occasion et pensait déjà ne plus revenir à la *stanitza*. L'expédition dura quatre jours. Le chef désirait voir Olénine avec lequel il était en parenté et lui proposa de rester dans l'État-major. Olénine refusa. Il ne pouvait vivre sans sa *stanitza* et demanda qu'on le laissât partir. Pour l'expédition il reçut la croix militaire qu'il désirait tant auparavant. Mais maintenant cette croix le laissait tout à fait indifférent et encore plus la promotion d'officier qui n'arrivait toujours pas. Il passa avec Vanucha sur la ligne et devança sa compagnie de quelques heures. Olénine resta toute la soirée sur le perron à regarder Marianka. Toute la nuit, de nouveau sans but, sans idée, il marcha dans la cour.



## XXIII

Le lendemain matin, Olénine se leva tard. Les propriétaires étaient déjà partis. Il n'alla pas à la chasse ; tantôt il prenait un livre pour lire, tantôt sortait sur le perron, puis rentrait dans la cabane et s'allongeait sur le lit. Vanucha le crut souffrant. Avant la nuit, Olénine se leva définitivement, se mit à écrire et écrivit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il avait écrit une lettre, mais ne l'envoya pas, parce que personne n'aurait compris ce qu'il voulait dire, et il n'y avait pas de raison pour qu'un autre le comprit, sauf Olénine lui-même. Voici ce qu'il écrivait :

« On m'écrit de la Russie des lettres de compassion, on a peur que je ne me perde en m'enterrant dans ce trou. On dit de moi que je deviendrai grossier, que j'oublierai tout, que je commence à boire, et que, Dieu m'en préserve ! j'épouserai une Cosaque. Ce n'est pas en vain

qu'on raconte ce dire de Ermolov : Qui servira dix ans au Caucase ou deviendra ivrogne ou épousera une femme dépravée. Comme c'est terrible ! En effet il est à craindre que je ne me perde, alors que je pourrais avoir le grand bonheur de devenir le mari de la comtesse B..., chambellan ou chef de la noblesse. Que vous êtes tous petits et misérables ! Vous ne savez point ce qui est le bonheur et la vie ! Il faut avoir senti une fois la vie dans toute sa pure beauté, il faut voir et comprendre ce que je vois chaque jour devant moi : les neiges éternelles et inaccessibles des montagnes, et dans cette beauté primitive une femme majestueuse, telle que devait paraître la première femme sortant des mains du créateur, et alors, on verra clairement qui se perd, qui vit dans la vérité ou le mensonge, de vous ou de moi. Si vous saviez combien vous me paraissez lâches et misérables avec vos illusions ! Aussitôt, qu'au lieu de ma cabane, de ma forêt, de mon amour, je me représente ces salons, ces femmes aux cheveux pommadés sous les boucles fausses, ces lèvres qui se remuent avec artifice, ces membres faibles, cachés et déformés, et ce caquetage de salon, qu'on doit regarder comme la conversation mais qui n'a aucun droit à ce titre, je me sens affreusement honteux, je me représente ces physionomies stupides, ces riches fiancées dont le visage dit : « Ce n'est rien, tu peux approcher, tu peux oser bien

que je sois un riche parti. » Ces cours et ces flirts, ces accouplements effrontés et ces potins éternels, cette feinte, ces règles : à qui l'on doit tendre la main, à qui seulement un salut, à qui il faut causer, et enfin cet ennui éternel, qui est dans le sang, qui se transmet de génération en génération (et toujours consciemment, avec la conviction que c'est nécessaire). Comprenez une chose ou croyez au moins ceci : qu'il faut voir et comprendre ce qu'est la vérité et la beauté et tout ce que vous dites et pensez, tous vos désirs de bonheur pour moi et pour vous s'envoleront en poussière. Le bonheur c'est d'être avec la nature, de la voir, de lui parler. « Que Dieu l'en préserve, il se mariera ensuite à une simple Cosaque et sera perdu à jamais pour le monde ! » C'est, je m'imagine, ce que l'on dit de moi, avec une franche commisération. Et moi, je ne désire qu'une chose : me perdre absolument au sens que vous l'entendez. Je désire épouser une simple Cosaque et je n'ose le faire parceque ce serait le comble d'un bonheur dont je ne suis pas digne.

» Trois mois sont passés depuis que j'ai vu, pour la première fois, la Cosaque Marianka. Les conceptions et les préjugés de ce monde d'où je venais étaient encore frais en moi, je ne croyais pas alors que je pourrais aimer cette femme, je l'admiraais comme la beauté des montagnes et du ciel et je ne pouvais pas ne pas l'admirer puisqu'elle est

belle comme eux. Ensuite j'ai senti que la contemplation de cette beauté devenait une nécessité de ma vie et j'ai commencé à m'interroger, à me demander si je ne l'aimais pas.

» Mais je n'ai trouvé en moi rien de semblable à ce sentiment tel que je me l'imaginais. Ce sentiment n'était semblable ni à l'ennui de la solitude, ni au désir du mariage, ni à l'amour platonique, ni encore moins à l'amour sexuel que je connaissais. Il me fallait la voir, l'entendre, la savoir proche, et j'étais, je ne puis dire heureux, mais tranquille. Après la soirée où je me suis trouvé avec elle, où je l'ai touchée, j'ai senti qu'entre moi et cette femme existe un lien indéchirable bien qu'insoupçonné, contre lequel on ne peut lutter. Mais j'ai lutté quand même. Je me disais : « Puis-je aimer une femme qui ne comprendra jamais les intérêts moraux de ma vie ? puis-je aimer une femme pour la beauté seule, aimer une femme statue ? » — Je m'interrogeais et je l'aimais déjà, bien que sans y croire.

» Après la soirée où je lui parlai pour la première fois, nos relations changèrent. Auparavant, elle était pour moi un objet étranger, mais majestueux, de la nature extérieure. Après la soirée, elle devint une femme. J'ai commencé à la rencontrer, à lui causer, à aller quelquefois travailler chez son père, à passer des soirées entières chez eux. Et dans ces relations intimes, elle restait devant

mes yeux aussi pure, inaccessible, majestueuse. A tout et toujours elle répondait avec calme et fierté, avec gaieté et indifférence. Parfois elle était caressante, mais en général, chaque regard, chaque mot, chaque mouvement exprimait cette indifférence, non pas méprisante, mais qui domine et charme. Chaque jour, un sourire forcé sur les lèvres, je tâchais de simuler, et avec la souffrance de la passion et du désir dans le cœur, je causais avec elle en plaisantant. Elle voyait que je feignais, mais elle me regardait tout droit, gaîment, simplement. Cette situation me devint insupportable. Je voulais ne pas mentir devant elle, je voulais dire tout ce que je pensais et sentais. J'étais particulièrement agacé. C'était aux jardins. Je commençai à lui parler de mon amour, avec des expressions dont j'ai honte de me souvenir. J'ai honte de me souvenir, parce que je ne devais pas oser lui parler ainsi, parce qu'elle était supérieure en tout à ces paroles et aux sentiments que je voulais exprimer; je me suis tu et de ce jour ma situation est devenue insupportable. Je ne voulais pas m'humilier, en gardant avec elle des relations de ton plaisant, et je sentais que je n'étais pas encore grandi jusqu'aux relations simples, franches avec elle. Je me demandais avec désespoir : « Que faut-il faire ? » Dans mes rêves insensés, je l'imaginais tantôt ma maîtresse, tantôt ma femme, et avec dépit je rejetais l'une et l'autre pensée. Faire d'elle ma maîtresse,

ce serait affreux, ce serait un crime. Faire d'elle une dame, la femme de Dmitri Andréievitch Olénine, comme la Cosaque qu'a épousée notre officier, ce serait pire encore. Ah ! si je pouvais devenir Cosaque comme Loukachka, voler des chevaux, m'enivrer, chanter des chansons, tuer des hommes, et étant ivre, entrer chez elle la nuit par la fenêtre sans songer à ce que je suis et pourquoi je suis ainsi, alors ce serait une autre affaire, alors nous pourrions nous comprendre, alors je pourrais être heureux ! J'ai essayé de m'adonner à cette vie et alors, j'ai senti encore plus fortement ma faiblesse. Je ne pouvais oublier moi-même et mon passé compliqué, dissonnant, monstrueux ; et mon avenir m'apparaissait encore plus désespéré. Chaque jour, je vois devant moi des montagnes lointaines couvertes de neige et cette femme majestueuse, heureuse, et le seul bonheur possible au monde n'est pas pour moi ; cette femme n'est pas pour moi ! Le plus affreux, et le plus doux dans ma situation, c'est que je sens que je la comprends et qu'elle ne me comprendra jamais. Elle ne comprend pas, non parce qu'elle est inférieure à moi, mais au contraire parce qu'elle ne doit me comprendre. Elle est heureuse, elle est comme la nature, égale, tranquille et renfermée ; et moi, être faible et infirme, je veux qu'elle comprenne mon infirmité et mes souffrances. Je ne dormais pas ; la nuit, sans aucun but, je marchais

sous ses fenêtres, et je ne me rendais pas compte de ce qui se passait en moi.

» Le 18, notre Compagnie est allée à l'expédition ; j'ai passé trois jours hors de la *stanitza*, j'étais triste, indifférent à tout. Dans le détachement, les chants, les jeux, les orgies, les racontars sur les décorations me dégoûtaient encore plus qu'à l'ordinaire. Aujourd'hui, je suis revenu à la maison ; je l'ai aperçue, j'ai vu ma cabane, l'oncle Erochka, les montagnes, la neige, et un tel sentiment de joie nouveau, fort, m'a saisi, que j'ai compris tout. J'aime cette femme d'un amour vrai, pour la première et l'unique fois de ma vie, je sais ce qui se passe en moi. Je n'ai pas peur de m'humilier par ce sentiment. Je n'ai pas honte de mon amour, j'en suis fier... je ne suis pas coupable ; si je l'aime, ce fut contre ma volonté.

» J'ai fui mon amour dans le sacrifice de moi-même. Je m'imaginai la joie dans l'amour du Cosaque Loukachka avec Marianka, et je n'ai fait qu'aviver mon amour et ma jalousie. Ce n'est pas un amour idéal, qu'on appelle supérieur, éprouvé déjà auparavant ; ce n'est pas ce sentiment d'entraînement dans lequel on admire son amour, où l'on porte en soi la source de son sentiment et fait tout soi-même. J'ai éprouvé cela aussi. C'est encore moins le désir de la jouissance ; c'est autre chose. Peut-être aimé-je en elle la nature, la personnification de tout ce qui est beau dans la na-

ture. Mais je n'ai pas ma volonté ; par moi, une force, un élément quelconque l'aime ; c'est tout le monde, toute la nature qui pousse cet amour dans mon âme et me dit : aime. Je l'aime non avec la raison, mais avec mon imagination, par tout mon être. En l'aimant, je me sens partie indivise de toute la nature heureuse, divine. J'écrivais autrefois sur les nouvelles convictions que j'élaborais dans ma vie solitaire, mais personne ne peut savoir avec quelle difficulté elles se sont élaborées en moi, avec quelle joie j'ai reconnu et vu la nouvelle voie ouverte pour moi dans la vie. Je n'avais en moi rien de plus précieux que ces convictions... Et voilà !... l'amour est venu, et je n'ai nul regret de les voir s'évanouir ! Même il m'est difficile de comprendre que j'aie pu m'en tenir à de telles inspirations monotones, froides, abstraites. La beauté est venue et a réduit en poussière tout ce travail égyptien, intérieur, de la vie. Et pas même le regret de tout ce qui a disparu ! Le sacrifice de soi-même n'est que sottise. C'est l'orgueil, l'asile du malheur mérité, c'est le salut de l'envie pour le bonheur d'autrui. Vivre pour les autres, faire le bien ! Pourquoi, quand dans mon âme il n'y a que l'amour de moi-même et un seul désir, l'aimer et vivre avec elle de sa vie ? Maintenant, je désire le bonheur, non pour les autres, non pour Loukachka ; maintenant, je n'aime pas ces autres. Auparavant, j'aurais dit que tout cela



est mal, je me serais posé les questions : Qu'adviendra-t-il avec elle, avec moi, avec Loukachka ? Maintenant, cela m'est égal. Je vis non seulement pour moi seul, je n'existe plus par moi-même, quelque chose qui est plus fort que moi me guide. Je suis tourmenté, mais auparavant j'étais mort et c'est seulement maintenant que j'existe. Aujourd'hui, j'irai chez eux et lui dirai tout ! »

### XXXIV

Après avoir écrit cette lettre, très tard dans la soirée, Olénine alla chez son hôte. La vieille était assise sur le banc près du poêle et filait de la soie. Marianka, les cheveux non enveloppés, cousait près de la chandelle. En apercevant Olénine, elle bondit, prit un fichu et s'approcha du poêle.

— Quoi, reste avec nous, Marianka — dit la mère.

— Non, je suis tête nue. — Et elle sauta sur le poêle. Olénine n'apercevait que ses genoux et une de ses jambes gracieusement pendante. Il offrit le thé à la vieille. Celle-ci le régala de lait caillé, qu'elle fit chercher par Marianka. Aussitôt qu'elle eut posé l'assiette sur la table, Marianka regrimba sur le poêle et Olénine ne sentait que ses yeux.

Ils causèrent du ménage ; la vieille Oulita était enchantée de l'hospitalité. Elle apporta à Olénine du raisin trempé, une galette aux raisins, le

meilleur vin, et, avec cette hospitalité grossière et vaniteuse particulière au simple peuple, et qui ne se rencontre que chez les personnes qui gagnent leur vie par un travail physique, elle se mit à régaler Olénine. La vieille qui, au commencement, avait tant frappé Olénine par sa grossièreté, maintenant le touchait souvent par la tendresse simple qu'elle avait pour sa fille.

— Oui, on ne peut se plaindre de Dieu, mon cher ! Il y a de tout chez nous, grâce à Dieu. Nous avons pressé beaucoup de raisins ; nous vendrons trois tonneaux de vin et il en restera assez pour notre consommation. Ne t'en va pas, attends. Nous nous amuserons encore avec toi au mariage.

— Quand sera le mariage ? — demanda Olénine, en sentant tout le sang lui monter au visage et son cœur battre par saccades et douloureusement.

Sur le poêle on s'agita et il entendit le craquement des grains de tournesol.

— Mais quoi, ce pourrait être la semaine prochaine. Nous sommes prêts, — répondit la vieille simplement et avec calme, comme si Olénine n'existait pas. — J'ai tout préparé pour Marianka. Nous la doterons bien. Mais voilà ce qui est un peu dommage, notre Loukachka s'amuse trop. Il est tout plongé dans les orgies ! Un polisson ! Récemment il est venu un Cosaque de la centaine et il a raconté que Loukachka allait chez les Noghais.

— Qu'il ne s'y aventure pas, — fit Olénine.

— Et c'est aussi ce que je dis : toi, Loukachka, ne te dérange pas. Bah! c'est connu, un jeune homme doit s'amuser, mais il y a temps pour tout. Voilà, il a volé, il a tué un Abrek, c'est bien, bravo! Mais après cela, il faudrait rester tranquille. Mais non, comme ça, c'est tout à fait mal.

— Oui, je l'ai vu deux fois au détachement, il se conduit mal. Il a vendu encore son cheval — dit Olénine. Et il se tourna vers le poêle.

Les grands yeux noirs brillaient sur lui sévèrement, sans aucune douceur. Il eut honte de ce qu'il venait de dire.

— Quoi! Il ne fait de mal à personne — prononça tout à coup Marianka. — Ils s'amuse avec son argent. Puis abaissant les jambes, elle sauta du poêle et sortit en frappant violemment la porte.

Olénine la suivit des yeux dans la cabane, ensuite il regarda la porte, il écouta, sans rien comprendre, ce que lui disait la vieille Oulita. Bientôt après entrèrent des visiteurs : un vieillard, le frère de la vieille Oulita, avec l'oncle Erochka, et derrière eux Marianka et Oustenka.

— Bonjour, tout le monde, — cria Oustenka. — Tu t'amuses toujours? — demanda-t-elle à Olénine.

— Oui, je m'amuse — répondit-il; et il se sentit honteux et gêné.

Il voulait s'en aller et ne le pouvait pas. Se taire lui semblait aussi impossible. Le vieux le tira d'embaras. Il demanda à boire et ils burent.

Puis Olénine but avec Erochka, ensuite avec un autre Cosaque; après, de nouveau, avec Erochka. Et plus il buvait plus son âme devenait triste. Les vieux devenaient tapageurs. Les jeunes filles, installées sur le poêle, chuchotaient en les regardant; ils ne firent que boire jusqu'au soir. Olénine ne disait mot et buvait plus que les autres. Les Cosaques riaient de n'importe quoi; la vieille les chassa et ne donna plus de vin. Les jeunes filles se moquaient de l'oncle Erochka et il était déjà dix heures quand tous sortirent sur le perron. Les vieux s'invitèrent eux-mêmes à passer la nuit chez Olénine. Oustenka courut chez elle. Erochka conduisit le Cosaque chez Vanucha. La vieille partit mettre en ordre la cuisine. Marianka restait seule dans la cabane. Olénine se sentait frais et dispos comme s'il venait de s'éveiller. Il observa tout, et laissant les vieux aller en avant, il retourna dans la cabane. Marianka se disposait à aller au lit. Il s'approcha d'elle, voulut lui dire quelque chose, mais sa voix s'arrêta. Elle s'assit sur le lit, replia ses jambes sous elle, se recula, dans le coin, et en silence, d'un regard effrayé, sauvage, le regardait. Visiblement, elle avait peur de lui. Olénine le sentit. Il se sentit gêné et honteux de lui-même et en même temps il éprouvait un sentiment de fierté d'exciter en elle au moins ce sentiment.

— Marianka — dit-il — n'auras-tu jamais pitié

de moi? Je ne sais pas moi-même comme je t'aime.

Elle se recula davantage.

— C'est le vin qui parle en toi. Tu n'auras rien.

— Non, ce n'est pas le vin. Ne te marie pas avec Loukachka, je t'épouserai.

« Qu'ai-je dit? » pensa-t-il aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles. « Dirai-je la même chose demain? Oui, je le dirai. Assurément, je le dirai et maintenant je le répéterai », lui répondait une voix intérieure.

— Tu m'épuseras! — Elle le regardait sérieusement et sa crainte semblait s'évanouir.

— Marianka! je deviendrai fou. Je ne suis pas moi-même. Je ferai tout ce que tu m'ordonneras. Et des paroles follement tendres coulaient d'elles-mêmes.

— Que chantes-tu! — l'interrompit-elle en attrapant tout à coup la main qu'il tendait vers elle; mais elle ne repoussait pas cette main, et la serrait de ses doigts forts, raides. — Est-ce qu'un seigneur épouse une Cosaque? Va-t-en.

— Mais consentiras-tu? Je...

— Et que ferons-nous de Loukachka? — fit-elle en riant.

Il arracha sa main qu'elle tenait et enlaça fortement son jeune corps. Mais elle, comme une biche, sauta, bondit pieds-nus et courut au perron. Olénine, se ressaisissant, s'effraya soi-même. Il se jugea de nouveau effroyablement vilain en compa-

raison d'elle. Mais sans regretter un instant ce qu'il avait dit, il partit à la maison, et, sans même regarder les vieux qui buvaient, il se coucha et s'endormit d'un sommeil profond comme il n'en avait eu depuis longtemps.

Le lendemain était jour de fête. Le soir, toute la population en habits de gala, brillants au soleil couchant, était sur la rue. Le vin avait été tiré en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. Les habitants avaient achevé leurs travaux. Les Cosaques s'apprêtaient à partir en expédition dans un mois, dans beaucoup de familles on se préparait à célébrer des mariages.

Sur la place, en face de l'administration de la *stanitza* et de deux boutiques — l'une de bonbons et de graines de tournesol, l'autre de cotonnades et de châles — la foule était surtout compacte. Sur le seuil de la maison de l'administration, les vieux en castans gris et noirs, sans galons ni ornements, étaient assis ou debout. Tranquillement, à voix monotones, ils causaient entre eux des récoltes, des jeunes gens, des affaires du pays, du passé, et regardaient avec majesté et indifférence la jeune gé-



nération. En passant devant eux, les femmes et les jeunes filles s'arrêtaient et inclinaient la tête. Les jeunes Cosaques, respectueusement, ralentissaient le pas, et, ôtant leurs bonnets, les tenaient un moment au-dessus de leur tête. Les vieux se taisaient. Quelques-uns sévèrement, d'autres avec tendresse, regardaient les passants et lentement ôtaient et remettaient leurs bonnets.

Les filles n'avaient pas encore commencé leurs rondes, mais se groupaient en cercles; et en *bechmets* de couleurs vives, avec des fichus blancs enveloppant leur tête et cachant les yeux, elles s'asseyaient à terre ou sur les remblais des cabanes, et, se cachant à l'ombre, des rayons obliques du soleil, bavardaient à haute voix et riaient.

Les gamins et les fillettes jouaient à la balle, qu'ils lançaient haut dans le ciel clair, et avec des cris aigus, perçants, couraient sur la place. Les adolescents et les jeunes filles, dans un autre coin de la place, faisaient déjà des rondes et avec des voix aiguës, timides, criaillaient une chanson. Les scribes, les libérés du service militaire et les jeunes gens venus pour la fête, en beaux habits de fête tout neufs, blancs et rouges, brodés de galons, le visage joyeux, se tenant deux ou trois par la main, allaient d'un groupe féminin à l'autre, et, en s'arrêtant, plaisantaient avec les femmes Cosaques. Un marchand arménien, en habits de toile bleue très fine, ornés de galons, était debout

dans la porte ouverte à travers laquelle on apercevait des piles de châles de couleurs, pliés, et, avec la fierté d'un marchand oriental qui a conscience de son importance, il attendait les acheteurs. Deux Tchetchenzes, à la barbe rouge, pieds nus, venus d'au-delà du Terek pour admirer la fête, étaient assis sur leurs talons, près de la maison de leurs connaissances ; en fumant négligemment des petites pipes, et en crachotant, ils regardaient la population, et échangeaient entre eux des sons rapides, gutturaux. De temps en temps un soldat, sans habit de fête, en manteau usé, passait en se hâtant entre les groupes bigarrés qui se tenaient sur la place. Par-ci par-là, on entendait les chansons grossières des Cosaques déjà pris de vin. Toutes les cabanes étaient closes ; les perrons lavés depuis l'après-midi. Même les vieilles femmes étaient dans la rue. Dans les rues sèches, partout dans la poussière, sous les pieds, étaient jetées des enveloppes de graines de melon et de courges. L'air était chaud et immobile, le ciel, clair, bleu et transparent. La chaîne blanche des montagnes, qu'on voyait au-dessus des toits, semblait très proche et rose dans les rayons du soleil couchant. De l'autre côté du fleuve, on entendait rarement le bruit lointain d'un coup de canon. Mais dans la *stanitza*, il se confondait avec les sons variés, joyeux, de la fête.

Olénine s'était promené toute la journée dans la

cour, espérant voir Marianka. Mais elle, aussitôt habillée, était allée à la messe; puis, tantôt assise sur les remblais avec les jeunes filles, elle faisait craquer des grains, tantôt avec ses amies elle venait à la maison et gaiement, tendrement, jetait un coup d'œil sur le locataire. Olénine n'osait pas plaisanter avec elle devant les autres. Il voulait achever la conversation d'hier et recevoir d'elle la réponse définitive. Il attendait le même moment que la veille. Mais ce moment ne venait pas et il ne se sentait pas la force de rester dans cette situation indécise. Elle sortit de nouveau sur la rue, et, peu après, ne sachant lui-même où il allait, il sortit derrière elle. Il passa devant le coin où elle était assise, en *bechmet* de soie bleue brillant, et, avec une souffrance au cœur, il entendit derrière lui le rire des jeunes filles.

La cabane de Bieletzkï était sur la place. Olénine, en passant devant entendit : « Entrez » prononcé par la voix de Bieletzkï. Il entra. Ils causèrent un peu et s'assirent tous deux à la fenêtre.

Bientôt Erochka en *bechmet* neuf se joignit à eux et s'assit à terre

— Voilà, c'est un groupe aristocratique — dit Bieletzkï en désignant avec sa cigarette le groupe bigarré du coin, et en souriant. — La mienne, vous voyez, elle est là-bas, en rouge. C'est un costume neuf.

— Eh bien, quoi ! la ronde ne commence-t-elle

pas? — cria Bieletzkī en se penchant à la fenêtre. — Attendez quand tombera la nuit, nous irons aussi et ensuite nous les appellerons chez Oustenka. Il faut leur donner un bal.

— Moi aussi, j'irai chez Oustenka — dit résolument Olénine — Mariana y sera?

— Oui, elle y sera, venez — dit Bieletzkī nullement étonné. — C'est ma foi beau! — ajouta-t-il en désignant la foule bigarrée.

— Oui, très beau, — répondit Olénine en tâchant de paraître indifférent. Je suis toujours étonné de ces fêtes — ajouta-t-il. — Ainsi, parce que c'est aujourd'hui le 15, pourquoi tout à coup tous ces hommes sont-ils devenus heureux et gais? Partout on sent la fête. Les yeux, les visages, les voix, les gestes, les habits, l'air même, le soleil, tout a un air de fête, et chez nous, il n'y a plus déjà de fêtes.

— Oui — dit Bieletzkī qui n'aimait pas de pareils raisonnements. — Et toi, le vieux, pourquoi ne bois-tu pas? — s'adressa-t-il à Erochka.

Erochka cligne de l'œil à Olénine, en lui désignant Bieletzkī :

— Quoi, il est si fier ton *kounak!*

Bieletzkī leva son verre.

— *Alla birdé* — dit-il, et il but.

(*Alla birdé* signifie « Dieu à envoyé », c'est l'exclamation ordinaire au Caucase en buvant avec quelqu'un.)

— *Çaou boul* (À ta santé) — dit Erochka en souriant, et il vida son verre.

— Tu dis la fête! — fit-il à Olénine en se levant et en regardant par la fenêtre. — Quelle fête! Si tu avais vu comme on s'amusait autrefois? Les femmes étaient habillées en *sarafane* (1) brodés de galons, la poitrine ornée de deux rangs de pièces d'or, des coiffures dorées sur la tête. Quand elles passaient, frfrfr, le bruit se soulevait. Chaque femme était comme une princesse. Elles se mettaient en groupe, commençaient à chanter des chansons et s'amusaient toute la nuit. Les Cosaques sortaient des tonneaux dans les cours, s'asseyaient et buvaient toute la nuit jusqu'à l'aube. En se prenant par la main, ils se répandaient dans la *stanitza* comme une lave. On entraînait avec soi tous ceux qu'on rencontrait et on allait les uns chez les autres. Et ça durait comme ça pendant trois jours. Mon père, je m'en souviens encore, venait tout rouge, enflé, sans bonnet, il avait tout perdu et venait se coucher. Ma mère était déjà habituée : « Apporte-lui du caviar frais et du vin »; et elle-même courait par la *stanitza* pour chercher son bonnet, et il dormait comme ça pendant deux jours. Voilà quelles gens c'étaient! Et maintenant, peuh!

— Eh bien! Et les filles en *sarafane* elles s'amusaient donc seules? — demanda Bielezki.

(1) *Sarafane*, long vêtement sans manches que portaient autrefois les femmes russes.

— Oui, seules ! Les Cosaques venaient, montaient à cheval, disaient : « Allons fendre la ronde, » et ils y allaient et les femmes s'armaient de bâtons. Au carnaval, il arrivait qu'un garçon s'introduisait dans la ronde et elles le battaient lui et son cheval. Il brisait la chaîne, attrapait celle qu'il aimait et l'emmenait. Ma belle, ma chérie, comme tu veux, il faut aimer. Et quelles filles c'étaient ! Des reines !

## XXXVI

A ce moment, de l'une des rues latérales débouchaient sur la place deux cavaliers. L'un d'eux était Nazarka, l'autre Loukachka. Loukachka était assis un peu de côté sur son gros bai de Kabardine qui trottait légèrement sur la route sèche et secouait sa jolie tête à la fine et brillante crinière. Le fusil bien enveloppé dans son étui, les pistolets derrière la ceinture, le manteau enroulé, enveloppé et attaché à la selle, montraient que Loukachka venait d'un endroit assez lointain et peu pacifique. Dans sa monture de côté, élégante, avec les gestes négligés de la main qui frappait à peine du fouet le ventre du cheval, et surtout à ses brillants yeux noirs qui regardaient en se clignant orgueilleux, s'exprimaient la conscience de la force, la bravoure de la jeunesse. « Avez-vous vu un brave comme moi ? » semblaient dire ses yeux en regardant de côté. Le cheval élégant, caparaçonné d'argent, ses armes, et le beau Cosaque lui-

même attiraient l'attention de tout le peuple qui était sur la place. Nazarka, maigre et petit, était beaucoup moins bien habillé que Loukachka. En passant devant les vieillards, Loukachka s'arrêta et souleva de dessus sa tête brune, rasée, un bonnet d'astrakan blanc bouclé.

— Quoi! as-tu volé beaucoup de chevaux chez les Nogai? — fit un petit vieillard, maigre, avec un regard sombre.

— Eh! les as-tu comptés, grand-père, pour t'inquiéter ainsi? — demanda Loukachka en se tournant.

— Oui, mais ce n'est pas en vain que tu emmènes avec toi ce garçon! — prononça le vieillard, devenu encore plus sombre.

— En voilà un diable, il sait tout — fit en souriant Loukachka; et son visage prit une expression soucieuse. Mais, regardant à l'angle de la rue où étaient beaucoup de jeunes filles, il tourna son cheval dans leur direction.

— Bonjour, les filles! — cria-t-il d'une voix forte, sonore, en arrêtant le cheval d'un coup. — Quoi! vous avez vieilli sans moi, les sorcières! — et il éclata de rire.

— Bonjour, Loukachka, bonjour, frère! — prononçaient des voix gaies. — As-tu apporté beaucoup d'argent? Va acheter des bonbons pour les filles? Es-tu venu pour longtemps? On ne t'a pas vu depuis longtemps.



— Nous sommes venus, moi et Nazarka, pour une nuit, pour nous amuser — répondit Loukachka en menaçant le cheval du fouet, et en s'avancant vers les filles.

— As-tu déjà oublié tout à fait Marianka ? — grinça Oustenka en poussant du coude Marianka et en riant de son rire aigu.

Marianka s'éloigna du cheval et rejetant la tête en arrière, de ses grands yeux brillants, tranquilles, elle regardait le Cosaque.

— Il y a longtemps que tu n'es venu ! Quoi, veux-tu nous écraser avec ton cheval ? — dit-elle sèchement, et elle se détourna.

Loukachka semblait particulièrement gai. Son visage brillait de bravoure et de joie. Visiblement la réception froide de Marianka le frappa. Tout à coup, il fronça les sourcils.

— Monte sur l'étrier, je t'emmènerai dans les montagnes, ma chère, — cria-t-il tout à coup, en chassant les mauvaises pensées et en caracolant parmi les jeunes filles. Il s'élança vers Marianka :

— Je t'embrasserai, tant, tant, tu verras !

Les yeux de Mariana rencontrèrent les siens. Elle rougit soudain et se recula.

— Va-t-en, tu m'écraseras les pieds — dit-elle, et inclinant la tête ; elle regarda ses jambes gracieuses, couvertes de bas bleus brodés de petites flèches, et ses pantoufles rouges, neuves, ornées d'étroits galons argentés.

Loukachka s'adressa à Oustenka, Marianka s'assit à côté d'une femme qui tenait un enfant sur ses bras. Le bébé se penchait vers la jeune fille, et de sa petite main potelée s'accrochait au collier de corail qui pendait sur son *bechmet* bleu. Marianka s'inclina vers lui et en dessous regarda Loukachka. Celui-ci, à ce moment, tirait de la poche de son *bechmet* noir un petit sac de bonbons et des grains de tournesol.

— En voilà pour tout le monde ! — fit-il en tendant le petit sac à Oustenka, et avec un sourire il regarda Marianka. De nouveau l'embarras s'exprima sur le visage de la jeune fille. Ses beaux yeux se voilaient comme d'un brouillard. Elle baissa son fichu au dessous de sa bouche, et tout à coup penchant la tête sur le petit visage blanc de l'enfant qui la tenait par le collier, elle se mit à le baiser avidement. L'enfant appuyait ses poings sur la poitrine bombée de la jeune fille et criait en ouvrant sa petite bouche sans dents.

— Quoi, tu l'étoufferas ! — dit la mère de l'enfant, et le lui retirant, elle déboutonna son *bechmet* pour lui donner le sein. — Tu ferais mieux de dire bonjour au garçon.

— J'irai seulement panser mon cheval, puis nous viendrons avec Nazarka et nous nous amuserons toute la nuit — dit Loukachka ; il fouetta le cheval et s'éloigna des jeunes filles.

Ayant tourné la rue latérale, Loukachka et

Nazarka s'approchèrent des deux cabanes qui étaient à côté.

— Voilà, mon frère, nous sommes arrivés ! Viens plus vite ! — cria Loukachka à son camarade en descendant près de la cour voisine et en conduisant soigneusement son cheval par la haie de sa cour. — Bonjour Stepka ! fit-il à la muette, qui, elle aussi, vêtue d'habits de fête, venait dans la cour pour prendre le cheval. Il lui signifia qu'elle eût à donner du foin au cheval, mais de ne pas le desseller.

La muette hurlait, tapait des lèvres en montrant le cheval et l'embrassait sur le nez. Cela signifiait qu'elle aimait le cheval et qu'il était très beau.

— Bonjour mère ! Quoi, n'es-tu pas encore sortie dans la rue ? — cria Loukachka en soulevant son fusil et gravissant le perron.

Sa mère lui ouvrit la porte.

— Ah ! je ne t'attendais pas — fit la vieille. — Kirka a dit que tu ne viendrais pas.

— Apporte-moi du vin, mère, Nazarka viendra chez nous pour faire la fête ensemble.

— Tout de suite, Loukachka, tout de suite — répondit la vieille. — Les filles s'amuse, je pense que notre muette même est partie.

Et prenant les clefs elle se dirigea rapidement vers la cuisine. Nazarka installa son cheval, se débarrassa de son fusil et rentra chez Loukachka.

## XXXVII

— Bois à la santé — dit Loukachka, en recevant de sa mère une coupe de vin et la portant doucement vers sa tête inclinée.

— En voilà une affaire ! — dit Nazarka. — Pourquoi le vieux a-t-il dit : « As-tu volé beaucoup de chevaux ? » Il sait sans doute quelque chose.

— Sorcier ! — coupa court Loukachka. — Mais, qu'est-ce que cela peut nous faire ? — ajouta-t-il en secouant la tête. — Les chevaux sont déjà au-delà du fleuve, qu'il les cherche.

— C'est quand même inquiétant.

— Eh quoi, inquiétant ! Porte-lui du vin demain. Voilà comment il faut mener les affaires, et il n'arrivera rien. Et maintenant, amusons-nous. Bois ! — cria Loukachka de la même voix avec laquelle le vieil Erochka prononçait cette parole. — Allons nous amuser dans la rue, chez les filles. Toi, va

chercher le miel, ou j'enverrai la muette. Nous nous amuserons jusqu'au matin.

Nazarka sourit.

— Eh bien ! Y resterons-nous longtemps ? — demanda-t-il.

— Laisse-nous nous amuser ! Cours chercher de l'eau-de-vie ! Voici l'argent !

Nazarka, obéissant, courut chez Iamka.

L'oncle Erochka et Ergouchov, sentant où l'on pouvait boire, comme des oiseaux de proie avec des visages allumés, tous deux ivres, entrèrent l'un après l'autre dans la cabane.

— Donne encore un demi-seau ! — cria Loukachka à sa mère en répondant à leur salut.

— Eh bien ! diable, raconte où tu as volé ! — cria l'oncle Erochka. -- Bravo, j'aime ça !

— Ah ! voilà... j'aime ça — répondit Loukachka en souriant. — Tu portes aux jeunes filles des cadeaux de la part des junkers. Hein, vieux ?

— C'est un mensonge, un vrai mensonge ! Eh ! Marka !

Le vieux éclata de rire.

— Comme il m'a supplié ce diable ! Il m'a offert un fusil ! Mais que Dieu le bénisse ! Je l'arrangerais, mais j'ai pitié de toi. Eh bien ! Raconte où tu étais !

Et le vieux commença à parler en tatare.

Loukachka lui répondit très vite.

Ergouchov qui savait mal le tatare, de temps en

temps glissait dans la conversation quelques mots russes.

— Je sais que tu as volé des chevaux. J'en suis sûr — affirmait il.

— Nous sommes allés avec Guireïka — racontait Loukachka. (Ce fait qu'il disait Guireïka au lieu de Guireï-Khan, était une bravade du Cosaque.) Il se vantait toujours de connaître toute la steppe au-delà du fleuve et de nous y conduire tout droit, et quand nous sommes partis, la nuit était sombre, mon Guireïka perd le chemin, s'embrouille et ne peut en sortir. Il ne peut trouver l'*aoul*, et c'est tout. Evidemment, nous avons pris trop à droite. Nous avons cherché presque jusqu'à minuit. Heureusement que les chiens ont hurlé.

— Idiot ! — fit l'oncle Erochka. Il m'est aussi arrivé de m'égarer dans la steppe. Que le diable les emporte ! Alors je suis monté sur une colline et j'ai hurlé comme les loups. Voilà, comme ça. (Il mit les mains près de sa bouche et hurla comme un troupeau de loups, sur une même note.) Aussitôt les chiens répondirent. Eh bien ! Continue. Eh bien ! Qu'avez-vous trouvé ?

— Oh ! nous avons eu vite fait. Nazarka a manqué d'être pris par la femme des Nogaï, vrai !

— Oui, on m'a pris — affirma Nazarka qui revenait.

— Nous sommes repartis, Guireïka s'est égaré et nous a amenés en plein dans les sables. Il nous

montrait toujours vers le Terek et selon ses indications, nous sommes allés du mauvais côté.

— Il fallait suivre les étoiles — dit l'oncle Erochka.

— C'est ce que j'ai dit — ajouta Ergouchov.

— Oui, mais quand le ciel est sombre... J'ai cherché, j'ai cherché. J'attrape une jument, je la saisis et je lâche mon cheval. Je pense qu'il nous conduira. Eh bien ! Que crois-tu ? Il s'est mis à hennir avec son museau au ras du sol... Il a bondi en avant ; et tout droit nous ramena dans la *stanitza*. Et Dieu merci, car il faisait déjà tout à fait clair. A peine avons-nous réussi à cacher les chevaux dans la forêt. Je suis venu tout nu près du fleuve et j'ai pris.

Ergouchov hocha la tête.

— J'ai dit que c'est bien arrangé. Et as-tu reçu beaucoup ?

— Tout l'argent est ici — fit Loukachka, en frappant sur sa poche.

A ce moment la vieille entra dans l'izba. Loukachka ne continua pas.

— Bois — cria-t-il.

— C'est ainsi qu'une fois avec Guirtchik, nous sommes partis trop tard... — commença Erochka.

— Eh bien ! Avec toi, on n'en finira pas — dit Loukachka, et moi, je m'en vais. Et vidant sa coupe et serrant plus étroitement la courroie de sa ceinture, Loukachka sortit dans la rue.

## XXXVIII

Il faisait déjà tout à fait sombre quand Lcu-kachka sortit dans la rue. Cette nuit d'automne était fraîche et calme.

La pleine lune courait dans les nuages au-dessus des platanes noirs qui bordaient l'un des côtés de la place. Des cheminées des cuisines sortait une fumée qui, se mêlant à la brume, se répandait dans la stanitza. Dans les fenêtres, par ci, par là, on voyait des lumières. L'odeur de *kisiak*, de moût, de brouillard emplissait l'air. Les conversations, les rires, les chants, les craquements des grains de tournesol résonnaient aussi confusément, mais plus fort que pendant la journée. Les fichus blancs et les bonnets des Cosaques groupés ensemble se distinguaient dans l'obscurité près des haies et des maisons.

Sur la place, en face de la porte ouverte et éclairée d'une boutique, on remarquait une foule



de Cosaques et de jeunes filles et l'on entendait les chants sonores, les rires et les conversations. Les jeunes filles, la main dans la main, tourbillonnaient dans une ronde, sur la place poussiéreuse. Une jeune fille maigre et laide entonna :

Dans la forêt sombre,

Aïda luli!

Dans les massifs verts,

Deux jeunes gens se sont montrés,

Deux jeunes célibataires.

Ils ont paru et se sont arrêtés,

Ils se sont arrêtés et se querellaient.

Une belle jeune fille sortit vers eux,

Elle sortit vers eux et leur parla :

Voilà auquel de vous je serai.

Et elle s'approche du jeune homme blond,

Le jeune homme blanc et blond

La prend de la main droite

Et la conduit par toute la ronde.

Il se vantait devant tous les camarades :

Regardez, mes amis, quelle épouse !

Les vieilles rangées autour écoutaient les chansons. Les gamins, les fillettes couraient dans l'obscurité et s'attrapaient l'un l'autre. Les Cosaques étaient autour et touchaient les jeunes filles qui passaient, et de temps en temps, coupaient la ronde et rentraient à l'intérieur. Dans le côté sombre de la porte se tenaient Bielezki et Olénine, en costumes de Tcherkess, avec des bonnets. Ils parlaient entre

eux, pas très haut, mais on les entendait et ils sentaient qu'ils attiraient l'attention. De côté, dans la ronde passait la replète Oustenka en *bechmet* rouge et la figure majestueuse de Marianka dans la chemise et le *bechmet* neufs. Olénine et Bieleztkī, causaient sur les moyens de faire sortir de la ronde Marianka et Oustenka. Bieleztkī pensait qu'Olénine voulait seulement s'amuser et Olénine attendait la décision de son sort. Il voulait aujourd'hui, coûte que coûte, voir Marianka seule, lui dire tout, lui demander si elle voulait, si elle pouvait être sa femme. Bien que pour lui, cette question fût depuis longtemps résolue négativement, il espérait avoir la force de lui dire tout ce qu'il ressentait et être compris d'elle.

— Pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plus tôt?  
— dit Bieleztkī — par Oustenka, je vous aurais arrangé cela. Vous êtes un homme étrange.

— Que faire! Plus tard, bientôt, je vous dirai tout. Seulement, maintenant, au nom de Dieu, faites tout pour qu'elle vienne chez Oustenka.

— Bon, c'est facile... Quoi, tu seras donc pour un blond, hein, Marianka? Et non à Loukachka, — fit Bieleztkī en s'adressant pour les convenances d'abord à Marianka. Et sans attendre la réponse, il s'approcha d'Oustenka et lui demanda d'amener avec elle Marianka. Il n'eut pas le temps d'achever que le chef de chœurs entonna une autre chanson, et les jeunes filles se tenant ensemble chantaient :

Derrière le jardin, le jardin,  
 Se promenait un jeune garçon.  
 Il marchait d'un bout de la rue à l'autre  
 Il passe une première fois,  
 Il agite la main droite.  
 Il passe une deuxième fois,  
 Il agite son bonnet de coton.  
 Et il passe une troisième fois,  
 Il s'arrête.

Il s'arrête, s'apprête à parler :  
 « Je voulais venir chez toi  
 Te faire des reproches, ma chère :  
 Pourquoi donc, ma chère.  
 Ne viens-tu pas te promener au jardin ?  
 Toi, ma chère,  
 N'es-tu pas fière de moi ?  
 Après, ma belle,  
 Tu te tranquilliseras.

Je t'enverrai demander en mariage,  
 Je te prendrai pour épouse,  
 Tu pleureras à cause de moi. »  
 Je savais ce qu'il faut dire  
 Et je n'osais pas répondre,  
 Je n'osais pas répondre.  
 Je suis descendue me promener au jardin.  
 Je viens dans le jardin vert,  
 Je salue mon ami.  
 « Et moi, ma fille, je te salue,  
 Donne-moi ton fichu,  
 Accepte-le, ma chère,  
 Prends-le dans tes mains blanches,  
 Prends-le dans tes mains blanches.  
 Aime-moi : ma fille !  
 Je ne sais comment m'y prendre,

Quel cadeau faire à mon adorée ?...  
 Je donne à ma chérie  
 Un grand châle de soie;  
 Et pour ce châle  
 Je l'embrasserai cinq fois. »

Loukachka et Nazarka avaient fendu la ronde et se promenaient parmi les jeunes filles. Loukachka, en agitant les mains, marchait au milieu de la ronde et chantait d'une voix très pure.

— Eh bien, qu'une de vous s'avance! — fit-il.

Les jeunes filles poussaient Marianka qui ne voulait pas s'avancer. A travers les chansons, on entendait les rires, les bousculades, les baisers, les chuchotements. En passant devant Olénine, Loukachka le salua amicalement d'un signe de tête.

— Mitrï Andréitch? Toi aussi tu es venu regarder? — lui dit-il.

— Oui, — répondit sèchement et résolument Olénine.

Bieletzkï se pencha à l'oreille d'Oustenka et lui dit quelque chose. Elle voulait répondre mais ne réussit point à le faire, et seulement en passant à un autre tour elle prononça :

— Bon, nous viendrons.

— Et Marianka aussi?

Olénine s'inclina vers Marianka.

— Tu viendras. Je t'en prie, pour un moment au moins ; j'ai à te parler.

— Les filles viendront et moi aussi.

— Tu me répondras à ce que je t'ai demandé ?

— interrogea-t-il de nouveau en se penchant vers elle. — Tu es gaie, aujourd'hui.

Elle s'éloignait déjà de lui, il la suivit.

— Tu diras ?

— Que dire ?

— Ce qu'avant hier je t'ai demandé — fit Olénine en se penchant à son oreille — Tu m'épouseras ?

Marianka réfléchit :

— Je le dirai — répondit-elle, — je le dirai aujourd'hui.

Et dans l'obscurité ses yeux, avec tendresse et gaieté, brillaient sur le jeune homme.

Il la suivait toujours, et, joyeux, se penchait vers elle.

Mais Loukachka en continuant à chanter l'attrapa fortement par les mains et l'entraîna au milieu de la ronde.

Olénine n'eut que le temps de prononcer : « Viens donc chez Oustenka », et retourna vers son camarade. La chanson était bientôt finie. Loukachka essuya ses lèvres, Marianka aussi et ils s'embrassèrent. « Non, cinq fois, » dit Loukachka. Les causeries, les rires, les courses remplacèrent le mouvement et les sons réguliers. Loukachka, qui paraissait être en train, se mit à distribuer des bonbons aux filles.

— J'en donnerai à toutes — disait-il avec une satisfaction orgueilleuse et comiquement touchante.

— Et que celles qui s'amuseut chez les soldats s'en aillent de la ronde — ajouta-t-il tout-à-coup en regardant méchamment Olénine.

Les jeunes filles lui arrachaient les friandises, qu'ensuite elles se disputaient entre elles, Bielzki et Olénine se tenaient de côté. Loukachka, comme intimidé par sa générosité, en ôtant son bonnet et s'essuyant le front avec sa manche, s'approcha de Marianka et d'Oustenka.

— *Toi, ma chère, n'es-tu pas fière de moi?* — fit-il, répétant les paroles de la chanson qu'il venait de chanter et s'adressant à Marianka : — *N'es-tu pas fière?* — répéta-t-il encore une fois méchamment — *Tu m'épouseras et tu pleureras à cause de moi,* — ajouta-t-il en embrassant ensemble Marianka et Oustenka.

Oustenka se dégageda et allongeant le bras, le frappa si fort sur le dos, qu'elle se fit mal à la main.

— Eh bien! Vous continuez la ronde? — demanda-t-il.

— Les filles feront ce qu'elles voudront, — répondit Oustenka, — mais moi, j'irai à la maison et Marianka aussi veut venir chez nous.

Le Cosaque, toujours enlaçant Marianka, la fit sortir de la foule et l'emmena vers le coin sombre de la maison.

— Ne va pas là-bas, Marianka. Amusons-nous pour la dernière fois. Va à la maison, j'irai chez toi.

— Que ferais-je à la maison ? La fête est pour s'amuser. J'irai chez Oustenka — dit Marianka.

— Quand même, je t'épouserai.

— Bon, — dit Marianka — on verra là-bas.

— Eh bien, tu iras ! — dit sévèrement Loukachka, et la serrant près de lui, il embrassa sa joue.

— Ah ! laisse ! Pourquoi t'accrocher ainsi à moi ; Et Marianka, se dégageant, s'éloigna de lui.

— Ah fille ! Ce sera mal — fit avec reproche Loukachka en s'arrêtant et hochant la tête. — *Tu pleureras à cause de moi* — Et se détournant d'elle, il cria aux jeunes filles : — Eh bien ! Chantez, hein ?

Marianka semblait effrayée et fâchée de ce qu'il avait dit. Elle s'arrêta.

— Qu'est-ce qui sera mal ?

— Mais ça...

— Quoi ?

— De t'amuser avec le locataire soldat. C'est pourquoi tu as cessé de m'aimer.

— J'ai cessé de t'aimer parce que j'ai voulu. Tu n'es pour moi ni père ni mère. Que veux-tu, j'aime qui bon me semble.

— C'est ça, c'est ça ! — fit Loukachka — Souviens-toi donc !

Il s'approcha du banc :

— Les filles ! — cria-t-il — Pourquoi donc vous arrêtez-vous ? Chantez encore une ronde. Nazarka, apporte du vin.

— Eh bien, elles viendront? — demanda Olénine à Bieletzkï.

— Elles viendront tout à l'heure — répondit Bieletzkï. — Allons, il faut préparer le bal.



Déjà très tard dans la nuit, Olénine sortit de la cabane de Bieletzkī derrière Marianka et Oustenka. Le fichu blanc de la jeune fille se remarquait dans la rue sombre. La lune dorée descendait vers la steppe. Un brouillard argenté planait sur la *stanitza*. Tout était calme, nulle part on ne voyait de lumière, on n'entendait que les pas des femmes qui s'éloignaient. Le cœur d'Olénine battait fort. Son visage brûlant se rafraichissait à l'air humide. Il regarda le ciel et se retourna vers la cabane d'où il sortait. Les chandelles étaient éteintes et de nouveau, il se mit à regarder fixement l'ombre fuyante des femmes. Le fichu blanc disparut dans le brouillard. Il lui était terrible de rester seul. Il était si heureux ! Il sauta du perron et courut derrière les filles.

— Eh bien, va-t'en, quelqu'un peut te voir ! — dit Oustenka.

— Ça ne fait rien.

Olénine courut à Mariana et l'embrassa.

Mariana ne se débattait pas.

— Quoi, pas assez de baisers ! — fit Oustenka.

— Tu te marieras et alors tu embrasseras tant que tu voudras. Mais maintenant, attends.

— Au revoir, Marianka. Demain j'irai chez ton père et lui parlerai moi-même. Toi, ne dis rien.

— Qu'ai-je à lui dire ? — répondit la jeune fille.

Les deux jeunes filles se mirent à courir. Olénine alla seul en songeant à tout ce qui s'était passé.

Toute la soirée il était resté seul avec elle dans le coin, près du poêle, Oustenka ne sortait pas une seule fois de la cabane et s'amusait avec les autres filles et Bieletzkî. Olénine parlait en chuchotant à Marianka.

— Tu m'épouseras ? — lui demandait-il.

— Tu me trompes, tu ne me prendras pas ? — répondait gaiement et tranquillement Marianka.

— M'aimes-tu ? Parle, au nom de Dieu !

— Pourquoi ne t'aimerais-je pas ? Tu n'es pas borgne, — disait en riant Marianka ; et elle serrait les mains d'Olénine dans ses mains vigoureuses. — Comme tes mains sont blanches, comme elles sont blanches, douces comme du caillé.

— Je ne plaisante pas. Dis-moi si tu m'épouseras ?

— Pourquoi pas, si le père le permet.

— Rappelle-toi donc que si tu te joues de moi, je deviendrai fou. Demain, je parlerai à ton père et à ta mère. Je viendrai te demander en mariage.

Mais, tout à coup, elle éclatait de rire.

— Qu'as-tu?

— Rien, c'est drôle.

— C'est sûr. J'achèterai une maison, un jardin, je m'inscrirai Cosaque.

— Prends garde à ne pas aimer d'autres femmes! Pour ça, je serais très méchante.

Olénine se rappelait avec plaisir toutes ces paroles. A ces souvenirs, tantôt il se sentait triste, tantôt fou de bonheur. Sa respiration s'arrêtait. Ce qu'il y avait de pénible pour lui, c'est qu'en lui parlant, elle était calme comme toujours. Cette nouvelle affection ne semblait l'émotionner nullement. Comme si elle ne le croyait pas, elle ne pensait pas à l'avenir. Il semblait à Olénine que Marianka l'aimait momentanément, mais que pour elle l'avenir avec lui n'existait pas. Mais il était heureux parce que toutes ses paroles lui semblaient la vérité, qu'elle consentait d'être à lui. — « Oui, se disait-il, — quand elle sera tout à fait à moi, seulement alors nous nous comprendrons. Pour un tel amour, il n'y a pas de paroles, il faut la vie, la vie entière. Demain tout s'expliquera, je ne puis vivre ainsi. Demain, je dirai tout à son père, à Bieletzkî, à toute la *stanitza*... »

Loukachka, après deux nuits sans sommeil, avait tellement bu à la fête, que pour la première fois de sa vie, il ne pouvait se tenir debout et coucha à la *stanitza*.

## XL

Le lendemain, Olénine s'éveilla plus tôt qu'à l'ordinaire. Aussitôt éveillé, il songea à ce qui l'attendait et avec joie se rappela les baisers, les pressions de ses mains fermes et les paroles : « Comme les mains sont blanches ! » Il bondit, il voulait aller immédiatement chez les propriétaires pour demander la main de Marianka. Le soleil n'était pas encore levé et Olénine crut remarquer qu'une agitation extraordinaire avait lieu dans la rue. On marchait, on galopait à cheval, on causait. Il jeta sur lui son veston et sortit sur le perron. Les propriétaires n'étaient pas encore levés. Cinq Cosaques à cheval parlaient bruyamment.

Loukachka passait devant tous, sur son large cheval de Kabarda. Les Cosaques parlaient tous à la fois, criaient, on ne pouvait rien comprendre.

— Allez au poste supérieur ! — cria l'un.

— Mets la selle et va plus vite, — dit l'autre.

— Par cette porte on sera plus vite sorti.

— Tu chantes! — cria Loukachka — il faut prendre la porte du milieu.

— C'est vrai, ce sera plus près — fit un Cosaque tout couvert de poussière, monté sur un cheval en sueur.

Le visage de Loukachka était rouge, boursoufflé par l'orgie de la veille. Son bonnet était posé derrière la tête. Il criait impérieusement comme s'il était le chef.

— Qu'y a-t-il? Où allez-vous? — demanda Olénine, qui à grand peine finit par se faire remarquer des Cosaques.

— Nous allons saisir des Abreks qui se cachent dans les brisants. Nous allons tout de suite, mais nous sommes peu nombreux.

Et les Cosaques, en continuant à crier et à se grouper, s'éloignèrent dans la rue. Aussitôt, il vint en tête à Olénine qu'il serait mal de n'y pas aller, et de plus, il pensait revenir de bonne heure.

Il s'habilla, chargea son fusil, sauta sur son cheval à peine sellé par Vanucha et rattrapa les Cosaques à la sortie de la *stanitza*.

Les Cosaques descendus de cheval formaient un petit cercle; versant dans les coupes de bois, le vin d'un petit fût qu'on leur avait apporté, ils buvaient tous et priaient au succès de leur expédition. Parmi eux se trouvait un jeune et élégant *khorounji* venu par hasard à la *stanitza* et qui prit

le commandement des neuf Cosaques réunis. Tous les Cosaques étaient de simples soldats et bien que le *khorounji* prit le rôle de chef, ils n'obéissaient qu'à Loukachka. Tant qu'à Olénine, ils n'y firent aucune attention. Quand tous furent montés à cheval, ils partirent.

Olénine s'approcha du *khorounji*, et se mit à l'interroger sur ce qu'ils allaient faire. Le *khorounji*, très poli d'ordinaire, se tenait avec lui du haut de sa majesté. Olénine put à grand peine tirer de lui une réponse. La patrouille envoyée à la recherche des Abreks avait trouvé quelques montagnards à huit *verstes* de la *stanitza*, dans les brisants. Les Abreks, cachés dans les ravins, tiraient et menaçaient de ne pas se rendre vivants. L'*ouriadnik*, qui était dans la patrouille était resté là-bas avec deux Cosaques et en avait envoyé un à la *stanitza* pour appeler les autres à l'aide.

Le soleil commençait à se lever. A trois *verstes* de la *stanitza*, de tous côtés, s'étendait la steppe et l'on ne voyait rien sauf la plaine monotone, triste, sèche, le sable sillonné par les traces du bétail. Çà et là, des herbes fanées, dans des enfoncements, des roseaux rabougris, de rares sentiers à peine tracés et le camp des Nogaïs, qu'on apercevait à l'horizon lointain. Partout frappait l'absence d'ombre et le ton sévère du pays.

Dans la steppe, toujours le soleil se lève et se couche en feu. Quand il fait du vent, des

montagnes de sable sont soulevées ; quand il fait calme, comme ce matin-là, le silence que ne rompent ni le mouvement ni les sons, est surtout saisissant. Ce matin-là, bien que le soleil se montrât, dans la steppe le temps était calme et sombre, il faisait particulièrement doux et désert. L'air même ne se mouvait pas, on n'entendait que le piétinement des chevaux, leur ébrouement et même ces bruits ne résonnaient que faiblement et s'arrêtaient aussitôt. La plupart des Cosaques chevauchaient en silence. Les Cosaques portent toujours leurs armes de telle façon qu'elles ne se touchent pas et ne font entendre aucun cliquetis. C'est une grande honte pour les Cosaques que leurs armes fassent du bruit. Deux Cosaques de la *stanitza* les rejoignirent en route et ils échangèrent quelques paroles. Le cheval de Loukachka s'accrocha à quelques herbes et butta. C'est mauvais présage chez les Cosaques. Ceux-ci tournèrent la tête et se détournèrent hâtivement en tâchant de ne pas faire attention à cette circonstance qui prehaît une importance particulière, surtout en ce moment. Loukachka tira les rênes, fronça les sourcils avec colère, grinça des dents, souleva la cravache au-dessus de sa tête. Le bon cheval piétina des quatre pattes à la fois ne sachant sur laquelle partir et comme si, sur des ailes, il voulut s'enlever en l'air. Mais Loukachka frappa ses côtes rebondies, une deuxième fois, une troisième fois, et le kabarde,



montrant les dents, soulevant la queue et reniflant par les pattes de derrière et s'éloigna à quelques pas des Cosaques.

— Le bel animal ! — fit le *khorounji*.

Ce fait de dire l'*animal* et non le *cheval* était un éloge particulier à l'adresse du cheval.

— C'est un lion — affirma un vieux Cosaque.

Les Cosaques avançaient sans mot dire, tantôt au pas, tantôt au trot et cela seul rompait pour un moment le silence et la solennité de leur marche.

Dans la steppe, à la distance de huit *verstes*, ils ne rencontrèrent qu'une hutte de Nogaïs qui, posée sur le chariot avançait lentement à la distance d'une *verste* d'eux. C'était un Nogaï, qui, avec sa famille, voyageait d'une place à l'autre. Ailleurs, dans un ravin, ils rencontrèrent deux femmes Nogaïs en haillons, qui, avec des paniers sur le dos ramassaient, pour le *kiziak*, le fumier du bétail qui paissait dans la steppe.

Le *khorounji*, qui parlait mal le langage des Nogaïs, leur adressa cependant la parole, mais elles ne comprirent pas, et visiblement épeurées, se regardaient entre elles.

Loukachka s'approcha, arrêta le cheval, prononça bravement le salut habituel et les femmes, avec un air réjoui se mirent à lui parler sans aucune gêne, comme avec un compatriote.

— *Aïe ! aïe, kop Abrek !* — disaient-elles lamen-

tablement en désignant de la main la direction où allaient les Cosaques.

Olénine comprit qu'elles voulaient dire « beaucoup d'Abreks ».

Olénine qui n'avait jamais vu chose pareille, et n'en avait d'autre conception que par les récits de l'oncle Erochka, voulait ne pas s'écarter des Cosaques et voir tout. Il admirait les Cosaques, regardait, écoutait tout et faisait ses observations. Bien qu'il eût pris avec lui son sabre et son fusil chargé, en remarquant comment les Cosaques le tenaient à l'écart, il résolut de ne point prendre part à l'affaire, d'autant plus qu'il jugeait avoir donné assez de preuves de courage dans son détachement et principalement parce que, maintenant, il se sentait très heureux.

Tout à coup au loin, on entendit un coup de fusil. Le *khorounji* s'émut et commença à prendre des dispositions ; comment grouper les Cosaques, de quel côté s'approcher ? Mais les Cosaques ne faisaient nulle attention à ses préparatifs ; ils ne regardaient et n'écoutaient que Loukachka. Le visage de celui-ci exprimait le calme et la solennité. Il galopait en avant, les autres ne pouvaient le suivre, et en clignant des yeux, il scrutait les alentours.

— Voici un cavalier — fit-il en retenant son cheval et en se mettant à côté des autres.

Olénine regardait de tous ses yeux et ne voyait

rien. Les Cosaques distinguèrent bientôt deux cavaliers et d'un pas tranquille allèrent tout droit sur eux.

— Ce sont les Abreks ? — demanda Olénine.

Les Cosaques ne répondirent point à cette question qui selon eux était une sottise. Les Abreks eussent été stupides de venir de ce côté avec des chevaux.

— Voilà, le vieux Rodka fait signe — prononça Loukachka en désignant les cavaliers que déjà l'on distinguait nettement. — Voilà, ils marchent vers nous.

En effet, après quelques instants, il vit clairement que les cavaliers n'étaient autres que les Cosaques de la patrouille, et l'*ouriadnik* s'approcha de Loukachka.

## XLI

— Est-ce loin? — demanda seulement Loukachka.

A ce moment, à la distance de trente pas, on entendit un coup très sec.

L'*ouriadnik* sourit un peu.

— Notre Gourka tire sur eux — fit-il en désignant de la tête, la direction du coup.

Après avoir fait quelques pas, ils aperçurent Gourka, qui, assis derrière un monticule de sable, chargeait son fusil. D'ennui, Gourka échangeait quelques coups de fusil avec les Abreks installés derrière un autre monticule de sable. La balle qui avait sifflé tout à l'heure venait de là.

Le *khorounji* était pâle et perdait la tête. Loukachka descendit de cheval, jeta les guides à l'un des Cosaques et s'approcha de Gourka. Olénine fit de même, et en se courbant, marcha derrière lui. Aussitôt qu'ils furent près de Gourka, deux balles

sifflèrent au-dessus d'eux. Loukachka se tourna en riant vers Olénine et il s'inclina.

— On te visera encore, Andréitch — fit-il. — Tu ferais mieux de t'en aller. Ce n'est pas ton affaire.

Mais Olénine voulait absolument regarder les Abreks.

Derrière le monticule, à une distance de deux cents pas, il aperçut des bonnets et des fusils. Soudain, de là parut une petite fumée et une autre balle siffla. Les Abreks étaient assis au pied du monticule près de la mare. L'endroit où ils étaient assis frappa Olénine. Cet endroit avait le même aspect que le reste de la steppe, mais par ce fait que les Abreks y étaient installés, il semblait différent de tout le reste. Il semblait à Olénine que cet endroit était précisément tel que devait l'être un repaire d'Abreks. Loukachka revint vers son cheval, Olénine le suivit.

— Il faut prendre le chariot chargé de foin, autrement ils nous tueront — dit Loukachka. — Voilà, derrière la colline, il y a un chariot de Nogai, chargé de foin.

Le *khorounji* écoutait, l'*ouriadnik* y consentit. Le chariot de foin fut amené, et les Cosaques, cachés derrière lui, commencèrent à avancer. Olénine monta vers la colline d'où l'on voyait tout. Le chariot de foin s'avancait; les Cosaques se seraient derrière. Les Tchetchenzes (ils étaient neuf)

étaient assis côte à côte, genou contre genou, et ne tiraient pas.

Tout était calme. Tout à coup, du côté des Tchetchenzes s'entendirent d'étranges airs de chansons tristes semblables aux *aïe, daïe, dalalaïe* de l'oncle Erochka. Les Tchetchenzes savaient qu'ils n'échapperaient pas et pour éviter la tentation de fuir, ils s'étaient attachés genou à genou avec des courroies, et chantaient des chants funèbres.

Les Cosaques, derrière le chariot de foin, s'avançaient de plus en plus, et Olénine, à chaque moment, entendait des coups, mais le silence n'était troublé que par les chansons tristes des Abreks.

Tout à coup les chants cessèrent, un coup sec retentit, une balle tomba sur le bord du chariot ; on entendit les injures et les cris des Tchetchenzes. Un coup suivait l'autre, les balles, l'une après l'autre, tombaient dans le chariot. Les Cosaques ne tiraient pas et n'étaient plus qu'à cinq pas des Abreks. Encore un moment, et les Cosaques, avec des cris, sortirent des deux côtés du chariot. Loukachka était en avant. Olénine entendit seulement quelques coups, des cris et des gémissements. Il aperçut de la fumée, et comme il lui sembla, du sang. Laissant son cheval, hors de soi, il accourut vers les Cosaques. L'horreur lui ferma les yeux. Il ne distinguait rien, il comprit seulement que tout était fini. Lou-

kachka, pâle comme un linge, tenait par les mains le Tchetchenze blessé et criait : « Ne le frappe pas ! Je le prendrai vivant ! » Ce Tchetchenze était ce même rouge, le frère de l'Abrek tué, venu pour racheter le cadavre. Loukachka lui ligottait les bras. Tout à coup le Tchetchenze se dégagea et tira son pistolet. Loukachka tomba. Sur son ventre se montrait le sang. Il se redressa, mais retomba en clamant des injures en russe et en tatar. Le sang coulait de plus en plus abondamment de sa blessure. Les Cosaques s'approchèrent de lui et commencèrent à le dévêtir. L'un d'eux, Nazarka, avant de l'aider, de longtemps ne put mettre la lame dans le fourreau ; il l'introduisait du mauvais côté.

La lame du sabre était ensanglantée.

Le Tchetchenze rouge, à moustache rasée, était tué et tailladé. Un seul, celui qui avait tiré sur Loukachka, tout blessé, était encore vivant. Tout en sang, — le sang coulait de l'œil droit, il était comme un épervier blessé — les dents serrées, pâle et farouche, ses grands yeux agacés regardant de tous côtés, il était assis sur la pointe des pieds et tenait le poignard prêt à la défense. Le *khorounjî* s'approcha de lui et, de côté, par un mouvement rapide, lui tira un coup de pistolet derrière l'oreille. Le Tchetchenze fit un mouvement, mais ne put se garer et tomba.

A la hâte, les Cosaques prirent les armes et les vêtements des tués. Chacun de ces roux Tchetchenzes

avait une expression particulière. On porta Loukachka vers le chariot. Il ne cessait de vociférer en russe et en tatar.

— Tu mens, je t'étranglerai de mes mains! Tu ne m'échapperas pas *Anna ceni*, — criait-il en voulant se dégager. Mais, bientôt, de faiblesse, il se tut.

Olénine partit à la maison. Le soir, il apprit que Loukachka était mourant mais qu'un Tatar d'au delà du fleuve consentait à le soigner avec des herbes.

Les cadavres furent amenés à la *stanitza* : les femmes et les enfants se pressaient pour les regarder. Olénine rentra au crépuscule, et, de longtemps, il ne pouvait se remettre de ce qu'il avait vu. Mais vers la nuit, les souvenirs de la veille lui revinrent de nouveau. Il regarda par la fenêtre. Marianka circulait dans la maison s'occupant du ménage. La mère était partie dans les vignes, le père était au bureau. Olénine n'attendit pas qu'elle eût fini son travail et se rendit près d'elle. Elle était dans la cabane, le dos tourné vers lui. Olénine crut qu'elle était gênée.

— Mariana! — fit-il. — Eh, Marianka! Peut-on entrer?

Elle se retourna. Dans ses yeux roulaient des larmes à peine visibles. Son visage était empreint d'une belle douleur. Elle regarda en silence et majestueusement.



Olénine répéta :

— Marianka, je suis venu...

— Laisse-moi, — fit-elle. Son visage ne changea pas, mais des larmes coulèrent de ses yeux.

— Pourquoi pleures-tu ? Qu'as-tu ?

— Quoi ? — fit-elle d'une voix grossière, rude.

On a massacré les Cosaques, voilà.

— Loukachka ? — dit Olénine.

— Va-t'en, que veux-tu ?

— Marianka, — fit Olénine en s'approchant d'elle.

— Jamais tu n'auras rien de moi.

— Marianka, ne parle pas ainsi, — suppliait Olénine.

— Va-t'en ! Assommant ! — cria la jeune fille en frappant du pied, et s'approchant de lui d'un air menaçant. Son visage exprimait tant de dégoût, de mépris et de colère qu'Olénine comprit soudain qu'il n'avait rien à espérer, et que ses pensées d'autrefois sur l'inaccessibilité de cette femme étaient absolument justes. Sans rien répondre, Olénine s'enfuit de la cabane.

En rentrant chez lui, pendant deux heures, il resta allongé immobile sur le lit, ensuite il se rendit chez le commandant de la compagnie et demanda la permission de rejoindre l'état-major. Sans dire adieu à personne, envoyant payer le propriétaire par Vanucha, il se prépara à aller à la forteresse où était logé le régiment. Seul l'oncle Erochka l'accompagnait. Ils burent et burent. Comme au moment de son départ de Moscou la *troïka* de poste était près du perron. Mais Olénine n'analysait plus ses sentiments comme à cette époque, et ne se disait pas que tout ce qu'il avait pensé et fait ici *n'était pas cela*. Il ne se promettait plus une nouvelle vie. Il aimait Marianka plus qu'avant, et maintenant il savait qu'il ne serait jamais aimé d'elle.

— Eh bien ! Adieu, père ! — fit l'oncle Erochka,  
— Quand tu iras en campagne, sois plus pru-

dent, écoute-moi, quand tu iras en expédition ou ailleurs, (moi je suis un vieux loup, j'ai vu beaucoup de choses), quand on tirera, ne va pas dans les groupes où il y a beaucoup d'hommes. C'est l'habitude, votre frère a peur et se serre où il y a beaucoup de gens, il pense que ce sera plus gai ensemble, et c'est pire. On tire toujours dans le tas. Moi je me tenais toujours à l'écart et je marchais seul, aussi n'ai-je pas été blessé une seule fois. Et pourtant, que n'ai-je pas vu dans ma vie!

— Mais tu as une balle dans le dos! — fit Vanucha qui faisait les malles dans la chambre.

— C'est le Cosaque qui s'est amusé — répondit Erochka.

— Comment, le Cosaque? — demanda Olénine.

— Mais comme ça. On avait bu. Le Cosaque Vagnka Sitkine avait bu beaucoup, et il me tira tout droit un coup de pistolet. Juste à cet endroit.

— Eh bien, quoi, en souffres-tu? — demanda Olénine, — Vanucha, as-tu fini bientôt? — ajouta-t-il.

— Ah! comme tu te hâtes. Attends, je te raconterai... Quand il a tiré, la balle n'a pas brisé l'os, elle est restée ici, dans la chair. Et moi je lui dis : « Tu m'as tué, mon vieux. Ah! que m'as-tu fait! Je ne te lâcherai pas comme ça, tu m'apporteras tout de suite un seau de vin. »

— Mais tu as souffert? — demanda de nouveau Olénine, qui écoutait à peine le récit.

— Laisse-moi finir. Il a apporté le seau. On a bu. Le sang coulait toujours, toute la cabane était pleine de sang. Le vieux Bourlak dit : « Le garçon crèvera ici, donne encore une bouteille d'eau-de-vie aromatique autrement nous te livrerons à la police ». On a apporté encore, et on a bu, on a bu...

— Mais quoi, souffrais-tu ? — redemanda Olénine.

— Quelle souffrance ! N'interromps pas, je n'aime pas cela. Laisse-moi finir. On a bu jusqu'au matin, et je me suis endormi sur le poêle, j'étais ivre. Le matin, je m'éveille, impossible de me redresser.

— Souffrais-tu beaucoup ? — répéta Olénine, pensant qu'enfin il allait obtenir la réponse.

— T'ai-je dit que ça me faisait mal ? Pas mal, mais impossible de remuer, de marcher.

— Eh bien, tu as guéri ? — fit Olénine, sans même rire tant il avait de tristesse dans le cœur.

— Oui, la blessure s'est cicatrisée, mais la balle est toujours là. Tiens, touche.

Et, soulevant sa chemise, il montra son dos robuste où, près de la colonne vertébrale, roulait une petite balle.

— Regarde comme elle roule ! — fit-il en se consolant de la balle comme d'un jouet. — Tiens, elle descend...

— Et Loukachka, en reviendra-t-il ? — demanda Olénine.

— Dieu le sait ! Il n'y a pas de médecin, on est allé le chercher.

— D'où l'amène-t-on ? De Groznaïa ?

— Non, mon père. Si j'étais le tzar, depuis longtemps j'aurais pendu tous les médecins russes. Ils ne savent que couper, comme ça. Notre Cosaque, Baklachov, ils l'ont tout à fait estropié. Ils lui ont coupé la jambe. Ce sont de vrais imbéciles. A quoi est-il bon maintenant, Baklachov ? Non, mon père, dans les montagnes, il y a de vrais médecins. Un jour, pendant la campagne, mon ami Vortchik fut blessé en pleine poitrine ; alors vos médecins l'ont condamné, Saïb est venu des montagnes et il l'a guéri. Ils connaissent bien les herbes.

— Mais assez de bêtises, — fit Olénine. — J'enverrai un médecin de l'état-major, ce sera mieux.

— Quelle bêtise ! — cria le vieillard. -- Imbécile ! Imbécile ! J'enverrai le médecin ! Mais si vos médecins guérissaient bien, alors les Cosaques et les Tchetchenzes iraient se soigner chez vous, et, au contraire, ce sont vos officiers et vos colonels qui font venir les médecins des montagnes. Chez vous, tout est faux !

Olénine ne répondit pas. Il pensait trop lui-même que tout n'est que mensonge dans le monde où il avait vécu et où il retournerait.

— Eh bien ! As-tu été chez Loukachka ? — lui demanda-t-il.

— Il est comme un mort, il ne mange et ne boit

rien, il n'y a que l'eau-de-vie qu'accepte son cœur. Quand il boit de l'eau-de-vie, il est bien. Quel dommage! C'était un brave garçon. Tout à fait comme moi. Moi aussi, une fois, j'étais près de mourir, les vieilles hurlaient déjà. La tête était en feu. On m'a couché sous les icônes. J'étais comme ça, et au-dessous de moi, sous le poêle, une foule de petits tambours battaient la retraite. Je crie contre eux, et ils tapent encore plus fort. (Le vieux riait.) Les femmes ont amené chez moi un diacre. Elles voulaient m'ensevelir et elles lui racontaient : « Il s'est beaucoup amusé avec les femmes et perdait des âmes ; il mangeait gras et jouait de la *balalaïka* ». « Repens-toi, » — me dit-on. Et je commence à me confesser. « Je suis un pécheur », dis-je. A tout ce que dit le prêtre, je réponds : « Je suis un pécheur ! » Il se met à m'interroger sur la *balalaïka*. « Où est-elle, la maudite ? Montre-la et brise-la ». Moi je dis : « Je n'en ai pas ». Et je l'avais cachée moi-même dans un filet dans la cuisine, je savais qu'on ne la trouverait pas. Et on m'a laissé comme ça, et j'en suis revenu ! Et j'ai continué à jouer de la *balalaïka*... — Oui, alors, que te disais-je ? — continua-t-il. — Écoute-moi, va où il n'y a pas beaucoup de monde, autrement ce sera mal, on te tuera. Je te regrette vraiment. Tu es ivrogne, mais je t'aime. D'habitude, vos frères aiment toujours aller dans la montagne. Chez nous il en est venu un de la Russie, toujours il allait

sur la montagne et l'appelait drôlement : crinière. Aussitôt qu'il voyait un monticule, il nous quittait. Une fois il s'est sauvé comme ça ; il monte, il est content, et un Tchetchenze le vise et le tue. Ah ! les Tchetchenzes tirent bien. Il y en a qui tirent mieux que moi. Je n'aime pas quand on tue si bêtement. Il m'est arrivé de regarder vos soldats et de m'étonner. En voilà des bêtises. Ils marchent tous en rangs, et encore ils ont des cols rouges. Alors comment ne pas viser dedans ! On en tue un, il tombe ; on emporte le malheureux et un autre à sa place. En voilà une bêtise ! — répétait le vieux en hochant la tête. Pourquoi ne pas s'écarter et marcher isolément ? Marche ici ; il ne te reconnaîtra pas. Voilà ce qu'il faut que tu fasses.

— Eh bien, merci. Adieu, l'oncle ! Si Dieu le veut nous nous reverrons, — dit Olénine en se levant et se dirigeant vers le vestibule.

Le vieux était assis sur le sol et ne se levait pas.

— Se dit-on adieu comme ça ! Imbécile ! Imbécile ! — fit-il. — Hé ! Hé ! Quelles gens sommes-nous devenus ! On s'est fait compagnie toute l'année et voilà : adieu et il s'en va. Mais je t'aime, je te regrette. Tu es si triste, toujours seul, seul. Tu fuis les hommes ? Il m'arrive, quand je ne dors pas, de penser à toi, et comme je te plains, comme dit la chanson :

« C'est difficile, mon frère,  
De vivre en pays étranger ».

C'est comme ça pour toi.

— Eh bien! Adieu, — fit de nouveau Olénine.

Le vieux se leva et lui tendit la main. Il la serra et voulut s'en aller.

— Le museau, donne ton museau ici.

Le vieux lui prit la tête dans ses grosses mains, l'embrassa trois fois, avec ses moustaches mouillées et pleura.

— Je t'aime, adieu.

Olénine s'assit dans la voiture.

— Quoi, tu pars ainsi! Donne-moi au moins un souvenir, mon père. Fais-moi présent de ton fusil. Qu'en as-tu besoin de deux? — dit le vieux en versant des larmes sincères.

Olénine prit le fusil et le lui donna.

— Pourquoi donnez-vous à ce vieux? — gronda Vanucha. — Il n'en a jamais assez, le vieux grigou. Tout le peuple est le même, — prononça-t-il en s'enveloppant d'un manteau et s'installant sur le siège.

— Tais-toi, cochon! — cria le vieux en riant. — En voilà un pingre!

Marianka sortit de la cabane, indifférente, regarda la *troïka*, et, en saluant, rentra chez elle.

— *La file?* — dit Vanucha en clignant des yeux et en riant bêtement.

— Partons! — fit avec colère Olénine.



— Adieu, père, adieu. Je penserai à toi ! — cria Erochka.

Olénine se retourna. L'oncle Erochka causait avec Marianka, évidemment sur ses affaires, et ni le vieux ni la fille ne regardaient vers lui.

---

# L'INCURSION

RÉCIT D'UN VOLONTAIRE

(1852)

---

## I

Le 12 juillet, le capitaine Khlopov, avec sabre et épaulettes — tenue que je ne lui avais pas encore vue depuis mon arrivée en Caucase, — apparut dans la porte basse de ma hutte.

— Je viens tout droit de chez le colonel — fit-il en réponse au regard interrogateur avec lequel je l'accueillis. — Demain notre bataillon sort.

— Où? — demandai-je.

— A N. N... Là bas est fixée la concentration des troupes.

— Et de là, on entreprendra probablement un mouvement quelconque?

— Probablement.

— Où donc? Qu'en pensez-vous?

— Quoi penser? Je vous dis ce que je sais. Il y a

un Tatar est arrivé de la part du général avec l'ordre que le bataillon parte et prenne avec soi du biscuit pour deux jours. Et où ? pourquoi ? sera-ce pour longtemps ? Cela, mon cher, on ne le demande pas. On a ordonné d'aller, cela suffit.

— Cependant, si l'on ne prend du biscuit que pour deux jours, on ne tiendra pas les troupes plus longtemps.

— Oh ! ça ne signifie encore rien...

— Comment donc ? — demandai-je avec étonnement.

— Tenez, nous sommes allés à Darghui ; nous avons pris du biscuit pour une semaine, et nous sommes restés là-bas presque un mois.

— Et moi, pourrai-je aller avec vous ? — demandai-je après un court silence.

— Pour voir, vous pouvez ; mais je vous conseillerais plutôt de n'y pas aller. A quoi bon vous risquer...

— Non, permettez-moi de ne pas suivre votre conseil. Je n'ai vécu ici un mois entier que pour attendre l'occasion de voir une affaire et vous voulez que je la manque.

— Comme il vous plaira. Allez ; mais je crois, vraiment, que vous feriez mieux de rester. Vous nous attendriez ici, vous iriez à la chasse et nous, avec l'aide de Dieu nous ferions la campagne. Et ce serait bien ! — fit-il d'un ton si convaincu, qu'au premier moment, en effet, il me

sembla que ce serait charmant. Cependant, je répondis résolument que je ne resterais à aucun prix.

— Eh ! que verrez-vous là-bas ? — continua le capitaine pour me convaincre. — Si vous voulez apprendre quelles sortes de combats existent, lisez *Les Descriptions de la Guerre* de Mikhaïlovskī-Danilevskī ; un beau livre, tout y est écrit en détail : où sont placés les différents corps et comment a lieu la bataille.

— Mais cela, précisément, ne m'occupe pas — répondis-je.

— Et quoi, alors ? Sans doute voulez-vous voir tout simplement comment on tue des hommes ? Voilà, en 32, nous avions aussi un volontaire, d'origine espagnole, je crois, il fit avec nous deux campagnes, toujours en manteau bleu. Et à la fin, le garçon a été tué ! Ici, mon ami, on n'étonne personne.

Malgré la honte que j'éprouvais de ce que le capitaine expliquait si mal mon intention, je n'essayai même pas de le dissuader.

— Eh quoi ? Était-il courageux ? — demandai-je.

— Dieu le sait ! Toujours il était au premier rang ; où il y a la fusillade, on le trouve.

— Alors, il était brave ? — fis-je.

— Non, ce n'est pas être brave que de se fourrer là où ce n'est pas nécessaire...

— Et qu'appellez-vous être brave ?

— Brave ! Brave ! — répéta le capitaine de l'air d'un homme à qui se présente pour la première fois une pareille question : *brave, c'est celui qui se comporte comme il convient*, — dit-il après un court moment de réflexion.

Je me suis rappelé que Platon a défini le courage : *la connaissance de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il ne faut pas craindre*, et malgré le vague et le vulgaire de l'expression dans l'explication du capitaine, je pensai que l'idée principale de l'un ne différait pas tant de celle de l'autre qu'il pourrait sembler et que même la définition du capitaine était plus précise que celle du philosophe grec, parce que s'il avait pu s'exprimer comme Platon, il aurait dit, sûrement : *brave, est celui qui craint ce qu'il faut craindre et ne craint pas ce qu'il ne faut pas craindre*.

Je voulais expliquer ma pensée au capitaine.

— Oui, dis-je ; il me semble que dans tout danger il y a le choix. Par exemple, le choix fait sous l'influence du sentiment du devoir, est de la bravoure ; le choix fait sous l'influence d'un sentiment inférieur, est de la poltronnerie. C'est pourquoi on ne peut appeler brave l'homme qui, par ambition, curiosité ou avidité risque sa vie, et au contraire, on ne peut appeler poltron l'homme qui, sous l'influence du sentiment honnête du devoir de famille, ou tout simplement par conviction, s'éloigne du danger.

Tandis que je parlais, le capitaine me regardait avec une expression étrange.

— Ah ! je ne puis déjà pas vous prouver cela — dit-il en préparant sa pipe. — Mais chez nous, il y a un junker qui aime à philosopher. Causez avec lui. Il écrit même des vers.

J'avais fait la connaissance du capitaine seulement au Caucase, mais encore en Russie j'avais entendu parler de lui. Sa mère, Maria Ivanovna Khlopova, possédait une petite propriété qu'elle habitait à deux *verstes* de mon domaine.

Avant mon départ au Caucase, je fus chez elle. La vieille fut tout heureuse à la pensée que je verrais son Pachenka (comme elle appelait le vieux capitaine aux cheveux blancs) et que — lettre vivante — je pourrais l'informer de son train de vie, de sa santé et lui remettre un petit colis.

Après m'avoir fait manger un excellent pâté de foies de volailles, Maria Ivanovna passa dans sa chambre à coucher et revint de là avec une grande amulette noire cousue à un ruban de soie de même couleur.

— Voilà. C'est notre Mère au Buisson ardent, — fit-elle en baisant la croix et l'image de la mère de Dieu, et en me la remettant dans la main. — Ayez la bonté, petit père, de lui remettre cela. Voyez-vous, quand il partit en Caucase, je fis faire un service d'actions de grâces et promis, s'il restait sain et sauf,

de commander cette image de la mère de Dieu. Voilà déjà dix-huit ans que la Protectrice et les Saints veillent sur lui, pas une seule fois il ne fut blessé, et pourtant quels combats terribles n'a-t-il pas affrontés ! Quand Mikhaïlo, qui était avec lui, me l'a raconté, alors, croyez moi, mes cheveux se dressaient sur ma tête. Même je ne tiens que des étrangers tout ce que je sais sur lui, car à moi, il n'écrit rien de ses campagnes, mon petit pigeon ; il craint de m'effrayer.

(Une fois au Caucase, j'appris, mais non par le capitaine, qu'il avait été très grièvement blessé quatre fois différentes, mais naturellement il n'avait rien écrit à sa mère ni sur ses blessures, ni sur ses campagnes.)

— Alors qu'il porte sur lui cette sainte image — continua-t-elle. — Par elle ; je le bénis. La Sainte Protectrice le gardera ! Surtout qu'il la porte toujours sur lui dans les combats. Tu lui diras, n'est-ce pas, mon petit père, que sa mère le lui ordonne ainsi ?

Je promis de faire scrupuleusement sa commission.

— Je sais que vous aimerez mon Pachenka — ajoutait la vieille — Il est si bon ! Croiriez-vous qu'il ne se passe pas une année sans qu'il m'envoie de l'argent. Il aide aussi beaucoup Annouchka, ma fille aînée, et tout cela avec ses appointements ! Vraiment ! — fit-elle les larmes aux yeux — je

remercie Dieu tous les jours de m'avoir donné un tel fils !

— Vous écrit-il souvent ? — demandai-je.

— Rarement, petit père, peut-être une fois par an. Quand il envoie l'argent, alors il ajoute un mot : « Maman, si je ne vous écris pas — dit-il — c'est que je suis sain et sauf, et si, Dieu m'en préserve, il m'arrive quelque chose, alors on écrira sans moi. »

Quand je remis au capitaine le cadeau de sa mère (c'était chez moi), il me demanda un morceau de papier, l'y enveloppa soigneusement et le serra. Je lui narrai avec beaucoup de détails la vie de sa mère : le capitaine se taisait. Quand j'eus fini, il s'éloigna dans un coin et assez longtemps arrangea sa pipe.

— Oui, la bonne vieille ! — prononça-t-il de là, d'une voix sourde. — Dieu permettra-t-il que nous nous revoyions !

Dans ces paroles simples s'exprimaient beaucoup d'amour et de tristesse.

— Pourquoi servez-vous ici ? — demandai-je.

— Il faut donc servir — répondit-il avec conviction, — et pour les pauvres, le salaire double a une grande importance.

Le capitaine vivait très économiquement. Il ne jouait pas aux cartes, buvait rarement, fumait du tabac le plus ordinaire que je ne sais pourquoi, il



n'appelait pas le *tutune* (1) mais le *sambrotalique* (2). Le capitaine me plaisait à l'avance. Il avait une de ces physionomies russes, simples, calmes, qu'il est très facile et très agréable de regarder droit dans les yeux ; mais après cette conversation, j'éprouvai pour lui un vrai respect.

(1) Nom populaire russe du tabac de qualité inférieure.

(2) Mot inventé, intraduisible.

A quatre heures du matin, le lendemain, le capitaine vint me prendre. Il portait un vieux veston usé, sans épauettes, la culotte large des Lesguines, un haut bonnet blanc de fourrure fripée et jaunie; un sabre asiatique assez mauvais était mis en travers de l'épaule. Le petit cheval blanc qu'il montait marchait au petit trot, baissait la tête et agitait sans cesse sa queue courte. Bien que la personne du bon capitaine fût peu martiale et manquât de beauté, elle était empreinte de tant d'indifférence pour tout ce qui l'entourait, qu'elle inspirait un respect involontaire.

Je ne le fis pas attendre un moment. Je sautai aussitôt sur mon cheval, et ensemble nous franchimes les portes de la forteresse.

Le bataillon nous devançait déjà de deux cents *sagènes* et semblait une masse noire, compacte, mouvante. On devinait l'infanterie seulement parce

que les baïonnettes brillaient comme de longues aiguilles, et que de temps en temps arrivaient jusqu'à notre oreille les sons des chants des soldats, le bruit du tambour et la voix d'un superbe ténor, le chef de chœur de la sixième compagnie, qui m'avait ravi maintes fois dans la forteresse. Le chemin s'allongeait au milieu d'un col large et profond, près du bord de la petite rivière qui, à cette heure, *jouait*, c'est-à-dire débordait. Des bandes de pigeons sauvages tourbillonnaient autour du chemin; tantôt ils s'arrêtaient sur le bord pierreux, tantôt, après avoir tracé dans l'air de larges cercles, ils se perdaient à notre vue. On ne voyait pas encore le soleil, mais les sommets, du côté droit du col, commençaient à s'éclairer. Les pierres grises et blanches, les mousses jaune-verdâtre, les buissons de cornouillers et de nélliers couverts de rosée ressortaient avec une netteté extraordinaire sous la lumière transparente et rosée du levant. Par contre, l'autre côté et le fond du col, couverts encore d'un brouillard épais qui s'élevait en couches inégales semblables à de la fumée, étaient humides, sombres, et formaient un insaisissable mélange des couleurs lilas pâle, presque noir, vert sombre, blanc. Tout droit devant nous, sur l'azur foncé de l'horizon, on apercevait avec une netteté frappante, et jusque dans les moindres détails, les masses blanc mat, matinales, des montagnes couvertes de neige, avec leurs

ombres et leurs contours pittoresques, élégants. Des grillons, des criquets et des milliers d'autres insectes s'éveillaient dans l'herbe haute et emplissaient l'air de leurs notes claires, ininterrompues. On aurait dit qu'une quantité innombrable de petites clochettes sonnaient dans les oreilles mêmes. L'air était imprégné de l'odeur de l'eau, de l'herbe, du brouillard, en un mot de la senteur d'un beau matin d'été.

Le capitaine battit le briquet et alluma sa pipe. L'odeur du tabac *sambrotalique* et d'amadou me sembla extraordinairement agréable.

Nous chevauchions le long de la route pour rejoindre au plus vite l'infanterie. Le capitaine semblait plus pensif qu'à l'ordinaire, sa bouche ne lâchait pas la pipe de Daghestan, et à chaque pas, il activait son petit cheval qui, en se balançant d'un côté et de l'autre, laissait une trace à peine visible, vert foncé, sur l'herbe mouillée et haute. A ses pieds s'envola un faisan ; avec son cri particulier et son bruit d'ailes qui font involontairement frissonner le chasseur, lentement, il commença à s'élever dans les airs. Le capitaine n'y fit aucune attention.

Nous avions presque rattrapé le bataillon, quand derrière nous s'entendit le galop d'un cheval. Au même moment galopait devant nous un très bel adolescent, tout jeune, en costume d'officier et coiffé d'un haut bonnet blanc. Se mettant sur le même

rang que nous, il sourit, salua de la tête le capitaine et agita sa cravache... Je n'eus que le temps de remarquer qu'il se tenait en selle et maintenait les guides avec une grâce particulière, qu'il avait de beaux yeux noirs, un nez petit, très fin, des moustaches naissantes. Ce qui, surtout, me plaisait en lui, c'est qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire en remarquant que nous l'admirions. Rien qu'à ce sourire, on pouvait conclure qu'il était encore très jeune.

— Et où court-il? — murmura le capitaine avec un air mécontent, sans retirer la pipe de sa bouche.

— Qui est-ce? — demandai-je.

— Le sous-lieutenant Alanine, un officier subalterne de ma compagnie. Il n'est arrivé du corps que le mois dernier.

— C'est sûrement la première fois qu'il prend part à une affaire, dis-je.

— Voilà justement pourquoi il est si joyeux! — répondit le capitaine en hochant pensivement la tête. — Voilà ce qu'est la jeunesse!

— Mais comment ne pas se réjouir? Je comprends que pour un jeune officier ce doive être très intéressant.

Le capitaine se tut pendant deux minutes.

— C'est ce que je dis : la jeunesse! — continua-t-il d'une voix basse. — Pourquoi se réjouir sans rien voir? Voilà, quand on a participé à beaucoup d'affaires, alors on ne se réjouit plus. Par exemple,

nous sommes maintenant vingt officiers qui allons à l'expédition, et quelqu'un sera certainement tué ou blessé. Aujourd'hui moi, demain lui, après-demain un troisième; alors, quel sujet de se réjouir?

### III

Le soleil brillant sortait de la montagne et commençait à éclairer la plaine où nous marchions; les nuages ondulés du brouillard se dispersaient; il commençait à faire chaud. Les soldats, les fusils et les sacs au dos, marchaient lentement par la route poussiéreuse. Dans les rangs, on entendait de temps en temps les conversations petites-russiennes et le rire. Quelques vieux soldats, en vestons de toile blanche, — pour la plupart des sous-officiers, — marchaient la pipe à la bouche, en côté de la route, et causaient gravement. Des voitures lourdement chargées, attelées de trois chevaux, avançaient au pas et soulevaient la poussière épaisse, immobile. Les officiers chevauchaient en avant : quelques-uns, comme on dit au Caucase, *djiguitaient* (1), c'est-à-dire en crava-

(1) *Djiguite*, en langage koumitzk, signifie brave. Le mot russifié *djiguitoval* — *djiguitier*, — correspond au mot *bravader*. (Note de l'Auteur.)

chant le cheval, le faisaient sauter quatre fois et ensuite l'arrêtaient court en lui faisant faire volte-face; d'autres s'occupaient des chanteurs qui, malgré la température étouffante, chantaient, infatigables, une chanson après l'autre.

A cent *sagènes* au-devant de l'infanterie, sur un grand cheval blanc, allait avec les Tatars à cheval, un officier grand et beau, en habit asiatique. Il était connu dans le régiment pour un homme de courage extraordinaire, *capable de jeter la vérité à la face de n'importe qui*. Il portait un dolman noir garni de galons, des bottes galonnées, des culottes toutes neuves, qui moulaient bien ses jambes, une *tcherkeska* jaune, et un haut bonnet enfoncé en arrière. Sa poitrine et son dos étaient chamarrés de galons d'argent auxquels était suspendue la boîte à poudre, et, derrière le dos, les pistolets; un autre pistolet et un poignard enfermés dans une gaine d'argent, pendaient à sa ceinture. En outre, autour de lui, était ceint un sabre dans l'étui de maroquin rouge, galonné, et en travers de l'épaule, il portait un fusil dans un étui noir. Par son costume, sa tenue, en général par tous ses mouvements on voyait qu'il s'efforçait de ressembler à un Tatar. Il disait même quelque chose dans une langue que je ne connaissais pas, aux Tatars qui marchaient à côté de lui. Mais le regard surpris, moqueur, que ces derniers échangeaient entre eux, signifiait, me semble-t-il, qu'ils



ne le comprenaient pas. C'était un de nos jeunes officiers, brave *djiguite*, qui s'était instruit d'après les œuvres de Marlinskï et de Lermontov. Ces hommes n'observent le Caucase qu'à travers le prisme des « Héros de notre temps, » de « Moulla-Nour, » etc., et dans tous leurs actes ils ne se guident pas par leurs propres penchants mais par l'exemple de ces modèles.

Ainsi le lieutenant aimait peut-être la société des dames du monde et des hommes importants, des généraux, des colonels, des aides-de-camp, je suis même convaincu qu'il l'aimait beaucoup car il était ambitieux au plus haut degré; mais il considérait de son devoir absolu de se montrer grossier envers tous ces personnages importants, bien que sa grossièreté fut très modérée. Quand dans la forteresse se montrait une dame, il se croyait dans l'obligation de passer sous ses fenêtres avec des *kounak*, vêtu d'une chemise rouge, les pieds nus dans ses bottes; et de vociférer des injures le plus haut possible, et tout cela, non pas tant avec le désir de l'offenser que celui de montrer ses belles jambes blanches et comment on pourrait s'éprendre de lui si toutefois lui-même y consentait.

Souvent, en compagnie de deux ou trois paisibles Tatars, il s'installait la nuit dans les montagnes, occupait la route pour guetter au passage les Tatars non pacifiés, bien que son cœur maintes

fois, lui dit qu'il n'y avait en ceci aucune bravoure ; mais il croyait de son devoir de faire souffrir les gens desquels, soi-disant, il était désenchanté, ou qu'il faisait profession de haïr et de mépriser.

Il ne se séparait jamais de deux objets : l'énorme image suspendue à son cou, et le poignard qu'il portait au-dessus de sa chemise et qu'il gardait même au lit. Il était très sérieusement convaincu qu'il avait des ennemis. Son plus grand plaisir était de se persuader qu'il avait à se venger de quelqu'un et à laver un affront dans le sang. Il était convaincu que les sentiments de haine, de vengeance et de mépris du genre humain sont les sentiments les plus nobles et les plus poétiques. Mais sa maîtresse, une Circassienne — que par la suite j'ai rencontrée — disait que c'était l'homme le meilleur et le plus doux, et que chaque soir il écrivait ses sombres mémoires, faisait ses comptes sur du papier quadrillé et priait Dieu à genoux. Et combien souffrit-il rien que pour paraître à soi-même ce qu'il voulait être, ou parce que ses collègues et les soldats ne pouvaient le comprendre tel qu'il le désirait ? Une fois, pendant l'une de ses expéditions nocturnes au bord de la route, avec ses *kounak*, il lui arriva de blesser un Tchetchen non pacifié en lui envoyant une balle dans la jambe, et de le faire prisonnier. Sept semaines après cela, ce Tchetchenze demeurait chez le lieutenant, et le lieutenant le veillait, le soi-

gnait comme s'il se fût agi de son meilleur ami. Quand ce Tchetchenze fut guéri, il le laissa partir avec des cadeaux. Plus tard, pendant une expédition, quand le lieutenant, entouré de ses soldats, reculait en se défendant de l'ennemi, il entendit qu'un des ennemis prononçait son nom, et le *kounak* blessé sortit en avant et, avec des signes, invita le lieutenant à faire la même chose.

Le lieutenant s'approcha de son *kounak* et lui serra la main. Les montagnards se tenaient au loin et ne tiraient pas; mais dès que le lieutenant eût fait tourner son cheval, quelques-uns tirèrent sur lui et une balle lui érafla le dos. Une autre fois, je l'ai vu moi-même, dans la forteresse, une nuit qu'il y avait le feu et que deux compagnies de soldats tâchaient de l'éteindre, tout à coup, parmi la foule, parut sur un cheval noir la haute figure d'un homme éclairé par la flamme pourpre de l'incendie. L'arrivant bouscula la foule et s'approcha du feu. Quand il fut très près, le lieutenant s'élança de son cheval et disparut dans le bâtiment en flammes. Cinq minutes après, il en sortait avec les cheveux et le coude brûlés, et portant sur sa poitrine deux petits pigeons qu'il venait de sauver des flammes.

Il se nommait Rozenkrantz, mais il parlait souvent de son origine, qu'il faisait remonter d'une façon quelconque jusqu'aux Variag, et il établissait nettement que ses aïeux étaient de vrais Russes.

#### IV

Le soleil avait parcouru la moitié de sa course et, à travers l'air échauffé, lançait sur la terre sèche ses rayons brûlants. Le ciel bleu sombre était tout à fait pur, seule la base des sommets neigeux commençait à se voiler de nuages transparents blanc lilas. L'air immobile semblait être rempli d'une poussière transparente. La chaleur devenait insupportable. Arrivées au petit ruisseau qui coulait au milieu du chemin, les troupes firent halte. Les soldats, après avoir mis leurs fusils en faisceaux, se jetèrent vers le ruisseau, Le commandant du bataillon s'assit à l'ombre sur un tambour, et, son visage exprimant la dignité de son grade, il se prépara, avec quelques officiers, à casser une croûte. Le capitaine s'allongea sur l'herbe sous la voiture de la compagnie. Le brave lieutenant Rozenkrantz et encore quelques jeunes officiers s'installèrent sur leurs manteaux étendus et se

préparèrent à faire la noce comme on pouvait le voir aux bouteilles et aux flacons disposés autour d'eux et à l'animation particulière des chanteurs; qui, en faisant devant eux demi-cercle, chantaient, en l'accompagnant de sifflements, un air de danse caucasienne : la mélodie de Lezguinka :

Chamil voulait se révolter.  
Dans les années passées...  
Tra la la, Tra la laïe,  
Dans les années passées.

Parmi ces officiers se trouvait aussi le jeune sous-lieutenant qui nous avait dépassés le matin. Il était très amusant : ses yeux brillaient, sa langue s'empêtrait un peu, il voulait embrasser, témoigner sa tendresse à chacun...

Pauvre garçon ! Il ne savait pas encore combien on peut se rendre ridicule avec cette franchise et cette tendresse qu'il montrait à tous et qu'elles disposent les autres, non à l'affection comme il le désirait, mais à la moquerie. Il ne savait pas non plus que, lorsque enflammé, il se jetait sur sa *bourka* et que s'appuyant de la main, il rejetait son épaisse chevelure noire, il était extraordinairement adorable.

Deux officiers, assis sur une petite cantine sous une toiture, jouaient au *douratchki* (1). J'écoutais

(1) Jeu de cartes.

avec curiosité la conversation des soldats et des officiers et je regardais attentivement l'expression de leur physionomie. Mais chez aucun, je ne pouvais distinguer l'ombre de cette inquiétude que j'éprouvais moi-même. Les plaisanteries, les rires, les racontars exprimaient l'insouciance générale et l'indifférence pour le danger imminent, comme si l'on ne pouvait même supposer que quelques-uns ne retourneraient déjà plus par cette route !

A sept heures du soir, couverts de poussière et fatigués, nous franchîmes les larges portes fortifiées de la forteresse N. N... Le soleil se couchait et jetait ses rayons obliques roses sur les pittoresques batteries, les peupliers entourant la forteresse, les champs cultivés, jaunes, et sur les nuages blancs, qui en se rassemblant autour des montagnes couvertes de neige, les limitant, formaient une chaîne non moins pittoresque et jolie. Le mince croissant, comme un nuage transparent se montrait à l'horizon.

Dans l'*aoul* situé près des portes, un Tatar, grimpé sur le toit d'une chapelle, appelait les fidèles à la prière. Les choristes chantaient avec un surcroît d'entrain et d'énergie.

Après avoir pris quelque repos et réparé ma toilette, je me rendis chez un aide de camp de mes connaissances, pour lui demander d'informer le

général de mon intention. Dans la route du faubourg où je m'étais arrêté à la forteresse N. N... je vis ce que je ne m'attendais pas à voir. Une jolie petite voiture à deux places, dans laquelle on apercevait un chapeau à la mode, et d'où l'on entendait une conversation en français, me dépassa. Par la fenêtre ouverte de la maison du commandant, arrivaient les sons de quelque « Lisenka » ou « Katenka-polka » jouée sur un mauvais piano désaccordé. Dans la boutique d'un marchand de vin, près de laquelle je passai, quelques scribes, la cigarette à la main, étaient assis devant un verre de vin, et j'entendis l'un d'eux dire à un autre : « Permettez... quant à la politique, Maria Grigorievna est chez nous la première dame. » Un juif courbé, en paletot usé, avec une physionomie malade, traînait un orgue de barbarie gémissant et démolí, et par tout le faubourg, éclataient les sons de la finale de « Lucie ». Deux femmes en robes froufrouantes, avec des châles de soie et des ombrelles claires dans la main, d'un pas lent, marchaient devant sur le trottoir de bois. Deux jeunes filles, l'une en rose, l'autre en bleu, têtes nues, se tenaient près du seuil d'une petite maison et éclataient d'un rire forcé, avec le désir évident d'attirer à soi l'attention des officiers qui passaient. Les officiers en tunique neuve, gants blancs et épaulettes brillantes, paraient sur les rues et sur les boulevards.



Je trouvai ma connaissance au rez-de-chaussée de la maison du général. Aussitôt que je lui eus expliqué mon désir, qu'il jugea très facile à réaliser, devant la fenêtre où nous étions assis passa la jolie voiture que j'avais remarquée près du perron. De la voiture sortit un monsieur, grand, élégant, en uniforme d'infanterie avec les épau-  
lètes de major ; il passait chez le général.

— Oh ! excusez-moi, s'il vous plaît — me dit l'aide de camp en quittant sa place — il faut absolument que j'annonce au général.

— Qui est-ce ? — demandai-je.

— La comtesse — répondit-il ; et en boutonnant sa tunique, il courut en haut.

Quelques minutes après, parut sur le perron un homme de taille moyenne mais très beau, en veston sans épau-  
lètes, avec la croix blanche à la boutonnière. Derrière lui, sortirent le major, l'aide de camp et encore deux officiers. L'allure, la voix et tous les mouvements du général montraient un homme qui a conscience de sa haute valeur.

— BONSOIR, MADAME LA COMTESSE — dit-il en tendant la main par la portière de la voiture.

Une main petite, bien gantée serra sa main, et un joli petit visage en chapeau jaune se montra à la portière.

De toute la conversation qui dura quelques minutes, en passant devant, j'entendis le général prononcer en souriant :

— VOUS SAVEZ QUE J'AI FAIT VŒU DE COMBATTRE LES INFIDÈLES, PRENEZ DONC GARDE DE LE DEVENIR.

Dans la voiture, on rit.

— ADIEU DONC, CHER GÉNÉRAL.

— NON, AU REVOIR — dit le général en montant les marches de l'escalier : — N'oubliez pas que je m'invite pour la soirée de demain.

La voiture s'éloigna.

« Voilà encore un homme, — pensai-je en entrant chez moi — qui a tout ce à quoi aspirent seulement les Russes : le grade, la richesse, la noblesse, et cet homme, devant le combat, dont Dieu seul connaît l'issue, plaisante avec une jolie femme et promet de prendre le thé chez elle le lendemain ; comme s'il se rencontrait avec elle au bal ! »

Ici même, chez l'aide de camp, j'ai rencontré un homme qui m'étonna encore davantage : c'était un jeune lieutenant du régiment de K..., remarquable par sa douceur et sa timidité presque féminines. Il était venu chez l'aide de camp et exhalait son dépit et son indignation contre les hommes qui, disait-il, intriguaient pour qu'on ne l'envoyât pas au feu. Il disait que c'était une lâcheté d'agir ainsi, que c'était mauvaise camaraderie, qu'il se le rappellerait etc... J'avais beau observer l'expression de son visage, écouter les inflexions de sa voix, il m'était impossible d'y voir la moindre feinte, et je dus me convaincre qu'il était profon-

dément révolté et attristé de ce qu'on ne lui permit pas d'aller tirer sur les Circassiens et de se trouver sous leurs coups. Il était aussi attristé que peut l'être un enfant fouetté injustement....

Je n'y comprenais absolument rien.

A dix heures du soir les troupes devaient sortir. A huit heures et demie, je montai à cheval et me rendis chez le général. Mais, supposant que lui et son aide de camp étaient occupés, je m'arrêtai dans la rue. J'attachai mon cheval à une haie et m'assis sur le talus, afin de rejoindre le général dès qu'il sortirait.

La chaleur et la clarté du soleil avaient déjà fait place à la fraîcheur du soir et à la lueur indécise de la nouvelle lune qui, entourée d'un demi-cercle pâle, commençait à s'abaisser en éclairant le fond bleu foncé du ciel étoilé. Par les fenêtres des maisons et les fentes des volets des huttes de terre, brillaient des feux. Les élégants peupliers des jardins qu'on apercevait à l'horizon, à travers les huttes blanches aux toits de roseaux, éclairées par la lune, semblaient encore plus hauts et plus noirs.

Les ombres allongées des maisons, des arbres, des haies tombaient gracieusement sur la route claire, poudreuse... Dans la rivière les grenouilles *sonnaient* (1) sans interruption. Dans les rues, on entendait tantôt des pas hâtifs et des conversations, tantôt le galop d'un cheval. Du faubourg, arrivaient de temps en temps les sons de l'orgue de barbarie, tantôt « *Soufflent les Vents,* » tantôt une « *Aurora Walzer.* »

Je ne dirai pas quelles étaient mes pensées : premièrement parce que j'aurais honte d'avouer les idées noires qui assaillaient mon âme tandis que je ne voyais autour de moi que gaité et joie, et deuxièmement, parce que ce n'est point dans l'ordre de mon récit. J'étais si pensif que je ne remarquai pas que la cloche avait sonné onze heures et que le général et sa suite étaient passés devant moi.

L'arrière-garde était encore dans les portes de la forteresse. Sur le pont, j'eus peine à me frayer un chemin parmi les canons, les caissons et les charrettes de la Compagnie qui s'y entassaient et les officiers qui bruyamment donnaient des ordres. Ayant franchi les portes, au trot, à la distance d'une *verste*, je courus le long des troupes qui s'allongeaient et s'avançaient en silence dans

(1) Au Caucase, les grenouilles émettent des sons qui n'ont rien de commun avec le coassement des grenouilles en Russie. (*Note de l'Auteur.*)

l'obscurité, et les dépassant, je rejoignis le général. En passant devant l'artillerie, dont les canons étaient disposés à la file, et devant les officiers qui chevauchaient entre les canons, je fus frappé d'une voix allemande comme d'une dissonance désagréable dans une harmonie douce et grave. Cette voix disait : « Antéchrist... appor...te le feu ! » Et la voix d'un soldat répondit hâtivement : « Chertchenko ! le lieutenant demande du feu ! »

La plus grande partie du ciel se couvrait de longs nuages gris foncé, entre lesquels, par ci, par là, brillaient quelques pâles étoiles... La lune était déjà descendue derrière l'horizon très proche des montagnes noires qu'on distinguait à droite, et jetait sur leurs sommets une demi-lumière faible et tremblante qui faisait contraste avec l'obscurité impénétrable enveloppant leur base. L'air était chaud et si calme qu'il semblait que ni une petite herbe, ni le moindre nuage ne remuât. Il faisait si sombre qu'à la plus petite distance il était impossible de définir les objets. De chaque côté de la route j'apercevais tantôt des rochers, des animaux, des hommes étranges et je reconnaissais que c'étaient des buissons quand j'entendais leur bruissement, quand je sentais la fraîcheur de la rosée dont ils étaient couverts. Devant moi, j'aperçus une muraille noire compacte, vacillante, devant laquelle se mouvaient

quelques taches : c'était l'avant-garde de la cavalerie et le général avec sa suite. Une même masse sombre s'avancait au milieu de nous, mais elle était plus basse que la première, c'était l'infanterie. Un tel silence régnait dans tout le détachement qu'on percevait clairement tous les sons de la nuit qui se confondaient pleins de charme mystérieux. Les hurlements lointains, plaintifs, des chacals semblables tantôt à des sanglots désespérés, tantôt à des éclats de rire; le chant sonore et monotone des grillons, des grenouilles, des cailles; un houloulement quelconque, dont je ne pouvais nullement m'expliquer la cause, s'approchaient, et tous ces mouvements nocturnes, à peine remarqués, de la nature, qu'on ne peut ni comprendre ni définir, se confondaient en un son grave, beau, que nous appelons le calme de la nuit. Ce silence était interrompu ou plutôt se confondait avec les piétinements sourds des sabots et le frottement de l'herbe haute produits par le détachement qui s'avancait lentement.

On entendait rarement dans les rangs le bruit du grand canon, le son des baïonnettes qui se choquaient, les conversations retenues et l'ébrouement d'un cheval.

La nature respirait la beauté et la force conciliantes.

Est-ce trop étroit pour les hommes de vivre dans ce monde si beau sous cet incommensurable

ciel étoilé? Est-ce peu, sous cette nature enchantée, de conserver dans l'âme de l'homme les sentiments de méchanceté, de vengeance, la rage de détruire son semblable?

Tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur humain devrait, semble-t-il, disparaître au contact de la nature, cette expression la plus immédiate du beau et du bien.



## VII

Nous marchions déjà depuis plus de deux heures. Je commençais à frissonner et à avoir sommeil. Dans l'ombre, se dessinaient vaguement les mêmes objets indéfinis. A une certaine distance, le même mur noir et les mêmes taches se mouvaient ; près de moi, la croupe d'un cheval blanc qui agitait sa queue et écartait largement ses pattes de derrière, le dos d'un homme en habit blanc de tcherkess, sur lequel on apercevait un fusil dans sa gaine et la petite poignée blanche d'un pistolet enférmé dans son étui brodé, le feu de la cigarette qui éclairait des moustaches blondes, un col de loutre et une main ganiée de daim. Je me penchais sur le cou de mon cheval, fermais les yeux et m'oubliais pour quelques minutes ; ensuite, tout à coup, j'étais frappé du piétinement que je connaissais et du bruit léger. Je regardais tout autour de moi et il me semblait

que je restais sur place, que le mur noir qui était devant moi, marchait vers moi et qu'à l'instant j'allais m'y heurter. A l'un de ces moments, je fus particulièrement frappé de ce houloulement ininterrompu dont je ne pouvais m'expliquer la cause : c'était le bruit de l'eau. Nous entrions dans une gorge profonde et nous approchions d'un cours d'eau de la montagne alors en plein débordement (1).

Le bruit croissait, l'herbe humide devenait plus épaisse et plus haute, les buissons plus fréquents et l'horizon se rétrécissait de plus en plus. Rarement, sur le fond sombre des montagnes s'enflammaient en divers endroits des feux clairs qui disparaissaient aussitôt.

— Dites-moi, s'il vous plait, quels sont ces feux?  
— demandai-je tout bas au Tatar qui était près de moi.

— Ne le sais-tu pas ! — répondit-il.

— Non.

— Ce sont les montagnards qui ont attaché de la paille au poteau et qui balancent le feu.

— Pourquoi donc ?

— Pour que chacun sache que le Russe est venu. Maintenant, dans les *aoul* — ajouta-t-il en ricanant — il se passe beaucoup de *tomacha* (2).  
*On cache dans les ravins tous les biens.*

(1) Au Caucase le débordement des cours d'eau a lieu en juillet. (Note de l'Auteur.)

(2) Signifie, beaucoup de soucis en ce langage particulier

— Sait-on déjà dans les montagnes qu'un détachement s'approche? — demandai-je.

— Eh! comment ne pas savoir? On le sait toujours. Les nôtres sont des gens comme ça.

— Alors Chamil se prépare maintenant pour la campagne?

— Non — répondit-il en hochant négativement la tête. Chamil n'ira pas lui-même à la guerre : Chamil enverra des *naïbs* (1), et lui-même, en haut regardera avec une lunette.

— Demeure-t-il loin?

— Loin? Non. Voilà, à gauche, il y a encore une dizaine de *verstes*.

— Pourquoi donc sais-tu cela? — demandai-je.  
— Étais-tu là-bas?

— Oui. Tous les nôtres étaient dans les montagnes.

— Et tu as vu Chamil?

— Bah! Les nôtres ne voient pas Chamil. Autour de lui, il y a cent, trois cents, mille *Murides* (2). Chamil est au milieu, — fit-il avec l'expression d'un respect extrême.

adopté par les Russes et les Tatars pour converser entre eux. Dans ce langage étrange il y a beaucoup de mots dont on ne trouve les racines ni dans la langue russe, ni dans la langue tatare. (Note de l'Auteur.)

(1) Hommes auxquels Chamil a confié une partie de sa direction

(2) *Muride* a beaucoup de significations; mais ici il s'applique à quelqu'un entre l'aide de camp et le gardien. (Note de l'Auteur.)

En levant les regards, on pouvait remarquer que le ciel éclairci commençait à blanchir à l'Est, et la petite Ourse s'abaissait à l'horizon. Mais dans le col où nous marchions, il faisait humide et sombre. Tout à coup, un peu devant nous, dans l'obscurité brillèrent quelques flammes ; au même moment des balles volèrent en sifflant et dans le calme qui s'étendait au loin, éclatèrent des coups et des cris perçants. C'était le piquet de l'avant-poste ennemi. Les Tatars qui le comprirent poussèrent des cris, tirèrent au hasard et se dispersèrent.

Tout se tut. Le général appela l'interprète. Le Tatar en habit blanc s'approcha de lui et parla assez longuement, bas et avec des gestes.

— Colonel Khassanov, donnez l'ordre d'envoyer en avant les tirailleurs — prononça le général d'une voix contenue, lente, mais ferme.

Le détachement s'approchait de la rivière. Les montagnes noires du col restaient en arrière. Le jour commençait à poindre. L'horizon sur lequel, à peine visibles, demeuraient quelques pâles étoiles, semblait plus haut. A l'orient, un éclair de chaleur brilla clairement ; un petit vent, frais et pénétrant, soufflait de l'Ouest et le brouillard, léger comme une vapeur, se soulevait au-dessus de la rivière bruyante.

## VIII

Le guide indiqua le gué, et l'avant-garde de la cavalerie, puis le général et sa suite commencèrent la traversée. L'eau arrivait au poitrail des chevaux, elle se brisait avec une force extraordinaire sur les pierres blanches qui affleuraient à certains endroits et formait autour des jambes des chevaux des courants écumeux et bruyants. Les chevaux étonnés par le bruit de l'eau soulevaient la tête, dressaient les oreilles, mais sur le lit inégal marchaient en mesure et avec prudence contre le courant, Les cavaliers soulevaient leurs jambes et leurs armes. Les soldats d'infanterie, couverts simplement de leurs chemises, soutenaient au-dessus de l'eau les fusils auxquels étaient accrochés les habits empaquetés. Par vingtaines, ils se tenaient les mains et avec des efforts qui se lisaient sur leurs visages tendus, ils tâchaient de faire face au courant. Les cavaliers

d'artillerie, avec de hauts cris, lancèrent au trot les chevaux dans l'eau. Les canons et les caissons verts par-dessus lesquels de temps en temps passait l'eau, cahotaient sur le lit pierreux. Mais les braves chevaux, raidissant leurs traits, fendirent l'eau et, la queue et la crinière mouillées, sortirent sur l'autre bord.

Dès que le passage fut effectué, le visage du général devint tout à coup sérieux et pensif. Il tourna son cheval et avec la cavalerie, il partit au trot sur la large plaine entourée de forêts qui s'ouvrait devant nous. Des Cosaques se dispersèrent le long des lisières.

On aperçut dans le bois un homme à pied, en costume circassien et en bonnet, puis un deuxième, un troisième... L'un des officiers dit : « Ce sont des Tatars. »

Soudain, à travers les arbres, se montra une petite fumée... un coup, un autre... Nos coups répétés étouffaient ceux de l'ennemi. Mais parfois la balle, avec un son prolongé, semblable au vol d'une abeille, volait devant nous, et nous prouvait que tous les coups n'étaient pas les nôtres. Voilà l'infanterie... des pas rapides, et l'artillerie au trot entre dans la ligne du combat. On entend les coups sourds des canons, le son métallique des boulets, le sifflement des fusées, le crépitement des fusils. La cavalerie, l'infanterie et l'artillerie sont à de tous côtés sur la large plaine. La fumée des

canons, des fusées, des fusils, se confond avec la verdure couverte de rosée et avec le brouillard.

Le colonel Khassanov accourt au galop près du général et arrête court son cheval.

— Votre Excellence, — dit-il en portant la main à son bonnet, — donnez l'ordre de faire avancer la cavalerie ; on aperçoit déjà des *signaux* (1).

Et avec sa cravache il désignait des Tatars à cheval devant lesquels deux hommes, montés sur des chevaux blancs, s'avançaient tenant des bâtons où étaient attachés des lambeaux d'étoffe rouges et blancs.

— Avec Dieu ! Ivan Mikhaïlovitch, — dit le général.

Le colonel fit faire volte-face à son cheval, tira son épée et cria : Hourra !

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! — répéta-t-on dans les rangs, et la cavalerie vola derrière lui.

Tous regardaient avec intérêt. Voilà un signal... un autre, un troisième, un quatrième...

L'ennemi, sans attendre l'attaque, disparaissait dans le bois et de là commençait à tirer du fusil. Les balles sifflèrent plus souvent.

— QUEL CHARMANT COUP D'ŒIL ! — dit le général en sautant un peu à l'anglaise sur son cheval noir aux jambes fines.

(1) Les signaux ont pour les montagnards presque l'importance du drapeau, avec cette différence que chaque djigitte peut se faire un signal et le porter. (Note de l'Auteur.)

— CHARMANT ! — répondit en grasseyant le major. Et cravachant son cheval, il s'approcha du général. — C'EST UN VRAI PLAISIR QUE LA GUERRE DANS UN AUSSI BEAU PAYS, — dit-il.

— ET SURTOUT EN BONNE COMPAGNIE, — ajouta le général avec un sourire agréable.

Le major s'inclina.

A ce moment, un boulet ennemi vola avec un sifflement rapide, désagréable et frappa quelque chose. On entendit en arrière les gémissements d'un blessé. Ce gémissement me frappa si étrangement que pour moi le tableau guerrier perdit immédiatement tout son charme. Mais personne, sauf moi, ne parut le remarquer. Le major, à ce qu'il semblait, riait avec plus d'entrain encore ; l'autre officier répétait tout tranquillement les mots commencés de la conversation ; le général regarda du côté opposé et, avec le sourire le plus tranquille, prononça une phrase en français.

— Vous donnez l'ordre de répondre à leurs coups ? — demanda en sautillant le chef de l'artillerie.

— Oui, effrayez-les, — répondit négligemment le général en allumant un cigare.

La batterie s'avança et commença la canonnade. La terre gémissait des coups, le feu brillait sans cesse, et la fumée, dans laquelle on distinguait à peine les servants qui s'agitaient autour de leurs pièces, emplissait les yeux.



L'*aoul* est canonné. De nouveau s'approche le colonel Khassanov et, par l'ordre du général, il s'élanche sur l'*aoul*. De nouveau éclatent les cris de guerre et la cavalerie disparaît dans le nuage de poussière qu'elle soulève.

Le spectacle était vraiment grandiose. Mais pour moi qui n'avais pas pris part à l'action et qui n'en avais pas l'habitude, une seule chose gâtait l'impression générale ; c'était cette animation, ce mouvement et ces cris, qui me semblaient superflus.

Involontairement me venait en tête la comparaison avec un homme qui de sa hache voudrait fendre l'air.

## IX

L'aoul était déjà occupé par nos troupes, et il n'y restait pas une seule âme ennemie quand le général avec sa suite, où j'étais aussi, s'approcha de l'aoul.

Les huttes longues, propres, avec leurs toits verts en terre et de jolies cheminées, étaient situées sur des mamelons pierreux, inégaux, entre lesquels coulait une petite rivière. D'un côté on apercevait les jardins tout éclairés par la lumière brillante du soleil, avec leurs poiriers et leurs pruniers énormes. De l'autre côté se montraient des ombres étranges; les hautes pierres debout du cimetière et les hautes perches de bois à l'extrémité desquelles étaient fixés des torches et des drapeaux bigarrés (c'étaient les tombes des djiguites).

Les troupes se tenaient en ordre derrière les portes.

Un moment après les dragons, les Cosaques, les

fantassins, avec une joie évidente, se dispersèrent dans les ruelles tortueuses, et l'*aoul* déserté momentanément s'animait. Dans un endroit un toit tombait, la hache frappait le bois résistant, et une porte était enfoncée. Ailleurs s'enflammait une meule de foin, une haie, une hutte, et la fumée épaisse comme une colonne s'élevait dans l'air clair. Voilà... un Cosaque traîne un sac de farine et un tapis, un soldat au visage joyeux porte dans la hotte une cuvette de fer blanc et un torchon; l'autre, les bras écartés, tâche d'attraper deux poules qui, en gloussant, se débattent contre la haie; le troisième a trouvé quelque part un énorme pot au lait, boit à même, et avec un éclat de rire le lance à terre.

Le bataillon avec lequel j'avais quitté la forteresse N\*\*\* était aussi dans l'*aoul*. Le capitaine assis sur le toit d'une hutte lançait de sa pipe courte des bouffées de fumée de tabac *sambrotalique* avec un air si indifférent qu'en le voyant j'oubliais que j'étais dans l'*aoul* ennemi, et je me figurais être chez moi.

— Ah! Vous aussi êtes là! — fit-il en me remarquant.

La haute figure du lieutenant Rozenkrantz se faisait remarquer çà et là dans l'*aoul*. Sans s'arrêter un moment, il donnait des ordres; il avait l'air d'un homme fort occupé. J'ai vu avec quel air triomphant il sortit d'une hutte suivi de

deux soldats trainant un vieux Tatar ligoté. Le vieillard, qui n'avait pour tout vêtement qu'un *bechmet* bariolé tout en loques, et des culottes rapiécées, était si faible, que ses bras osseux liés fortement sur son dos vouté semblaient à peine tenir aux épaules, et ses jambes nues, arquées, se remuaient à peine. Son visage rasé ainsi qu'une partie de la tête était sillonné de rides profondes ; sa bouche déformée, édentée, entourée de moustaches blanches coupées et d'une barbe, s'agitait sans cesse comme en mâchant quelque chose. Mais dans ses yeux rouges dépourvus de cils, brillait encore une flamme où se montrait clairement l'indifférence sénile pour la vie.

Rozenkrantz lui demandait par l'interprète pourquoi il n'était pas parti avec les autres.

— Où puis-je aller ? — fit-il en regardant tranquillement de côté.

— Où sont allés les autres — objecta quelqu'un.

— Les djiguites sont partis se battre avec les Russes, et moi je suis un vieillard.

— N'as-tu pas peur des Russes ?

— Que me feront-ils, les Russes ? Je suis vieux — fit-il de nouveau en regardant avec indifférence le cercle qui se formait autour de lui.

Pendant la retraite, j'ai vu comment ce vieillard, tête nue, les mains ligotées, tremblait derrière la selle d'un Cosaque, et regardait tout autour

avec la même expression indifférente. Il était nécessaire pour l'échange des prisonniers,

Je montai sur le toit et m'installai près du capitaine.

— Il me semble que les ennemis étaient peu nombreux — dis-je afin de savoir son opinion sur cette affaire.

— L'ennemi ! — répéta-t-il étonné. — Mais il n'y en avait pas du tout. Peut-on appeler ça des ennemis!... Ah! le soir, vous verrez, quand nous commencerons à reculer, vous verrez comment ils nous accompagneront et en quel nombre ils paraîtront! — ajouta-t-il en désignant avec sa pipe les bois que nous avons traversés le matin.

— Qu'y a-t-il là-bas? — demandai-je anxieux en interrompant le capitaine et en lui montrant des Cosaques du Don qui, pas loin de nous, se rassemblaient autour de quelque chose.

De là-bas s'entendaient des cris ressemblant aux sanglots d'un enfant, et les paroles :

— Eh! ne frappe pas!... Attends... On s'apercevra... As-tu un couteau? Eystignéitch! Donne ici un couteau.

— Ils se partagent quelque chose, les brigands! fit tranquillement le capitaine.

Mais à ce moment, avec un visage effrayé et enflammé, tout à coup le joli sous-lieutenant sortit d'un coin, et, en agitant les mains, s'élança vers les Cosaques.

— Ne le touchez pas ! Ne le frappez pas ! —  
cria-t-il d'une voix enfantine.

En apercevant l'officier, les Cosaques s'écartèrent et lâchèrent de leurs mains un petit chevreau blanc. Le jeune sous-lieutenant, tout embarrassé, balbutia quelques mots et, la physionomie confuse, s'arrêta devant l'animal.

En m'apercevant sur le toit avec le capitaine, il rougit encore davantage et accourut vers nous en sautillant.

— Je pensais qu'ils voulaient tuer un enfant, —  
fit-il, avec un sourire timide.

Le général partit devant avec la cavalerie. Le bataillon avec lequel j'avais quitté la forteresse N\*\*\* restait en arrière-garde. Les compagnies du capitaine Khlopov et du lieutenant Rozenkrantz se retirèrent ensemble.

La prédiction du capitaine se trouva justifiée. A peine étions-nous entrés dans les étroits sentiers de la forêt qu'il avait désignés, qu'aussitôt, de deux côtés, se montraient sans cesse des montagnards à cheval et à pied, si près, que je distinguais très bien comment quelques-uns, en se courbant, le fusil dans la main, couraient d'un arbre à l'autre.

Le capitaine ôta son bonnet et dévotement fit le signe de la croix. Quelques vieux soldats l'imitèrent. Dans la forêt on entendait des hurlements, les cris : « Iaïe, Giaour ! Arouss Iaïe ! » Les coups secs, brefs du fusil se succédaient et les balles sif-

flaient des deux côtés. Les nôtres, en silence, ripostaient par un feu roulant. Dans leurs rangs, on entendait seulement de temps en temps des réflexions de ce genre : « D'où tire-t-il (1) ? C'est avantageux *pour lui* de tirer dans la forêt ; il faudrait le canon... » etc.

Les canons furent introduits dans les lignes et après quelques salves de boulets, l'ennemi sembla faiblir, mais un moment après et à chaque pas en avant que faisaient nos troupes, les fusillades, les cris et les hurlements augmentaient.

Nous étions à une distance d'à peine trois cents *sagènes* de l'*aoul*, quand, au-dessus de nous, commencèrent à voler en sifflant, les boulets de l'ennemi. Je vis comment un soldat fut tué par un obus... Mais pourquoi raconter les détails de cet horrible tableau, quand moi-même je donnerais cher pour l'oublier ?

Le lieutenant Rozenkrantz tirait lui-même du fusil sans s'arrêter un moment. D'une voix rauque il stimulait les soldats, et en toute hâte courait d'un bout à l'autre des rangs. Il était un peu pâle, et cette pâleur allait bien à son visage hâlé.

Le joli sous-lieutenant était enchanté. Ses beaux yeux noirs brillaient de courage, sa bouche souriait un peu, il s'approchait sans cesse du capitaine et lui demandait la permission de se jeter à la baïonnette.

(1) Il s'est le nom général sous lequel les soldats caucasiens désignent l'ennemi. (Note de l'Auteur.)



— Nous les repousserons ! — disait-il vraiment convaincu. — Nous les repousserons !

— Ce n'est pas nécessaire, — répondait doucement le capitaine. — Nous devons nous retirer.

La compagnie du capitaine occupait la lisière du bois et, largement espacée, faisait feu contre l'ennemi. Le capitaine, avec son veston usé et son petit bonnet ébouriffé, en laissant flotter les rênes de son petit cheval blanc, les jambes ployées sur les étriers courts, restait immobile et silencieux. (Les soldats connaissaient si bien leur affaire et s'en acquittaient si bien que des ordres n'étaient pas nécessaires.) Parfois seulement il élevait la voix et interpellait ceux qui levaient le nez. L'aspect du capitaine était peu martial, mais il y avait en lui tant de franchise et de simplicité qu'il me frappait extraordinairement. Voilà où est le vrai courage, pensais-je malgré moi.

Il était *exactement comme je l'ai toujours vu* : les mêmes mouvements tranquilles, la même voix égale, la même expression de simplicité sur son visage naïf et laid ; ce n'est qu'à son regard plus brillant qu'à l'ordinaire qu'on pouvait remarquer en lui l'attention de l'homme tranquille occupé de sa besogne.

C'est facile à dire : *exactement comme toujours* ; mais combien de diverses nuances n'ai-je pas remarquées chez les autres : l'un veut paraître plus calme qu'ordinairement, l'autre plus sévère, le

troisième plus gai. Et au visage du capitaine on voyait qu'il ne comprenait même pas pourquoi il fallait paraître.

Le Français qui dit à Waterloo : LA GARDE MEURT MAIS NE SE REND PAS, et les autres, surtout les héros français qui prononcèrent des mots fameux, étaient courageux et ont dit réellement ces mots fameux, mais entre leur courage et celui du capitaine, il y a cette différence, que si ces grands mots, en n'importe quelles occasions, s'éveillaient dans l'âme de mon héros, je suis sûr qu'il ne les prononcerait pas. Premièrement, parce qu'en prononçant ces grands mots, il craindrait de gâter par là la grande œuvre ; et deuxièmement, parce que, quand l'homme sent en soi la force d'accomplir une grande action, aucune parole n'est nécessaire. A mon avis, c'est un trait particulier et très noble du courage russe, et combien après cela nos cœurs russes n'auront-ils pas de peine quand, parmi nos jeunes militaires, on entend en français des phrases banales, qui ont la prétention de rappeler la vieille chevalerie française ?

Tout à coup, du côté où se trouvait le joli sous-lieutenant avec la section, s'entendit, pas très haut, un hourra isolé. Je me retournai à ce cri, et je vis une trentaine de soldats qui le fusil en main et le sac au dos, couraient à grand peine sur le champ labouré. Ils se heurtaient mais avançaient quand même et criaient. Devant eux,

sabre au clair, galopait le jeune sous-lieutenant.

Tous disparurent dans le bois.

Au bout de quelques minutes, des hurlements et des crépitements se firent entendre; un cheval effrayé bondit du bois et sur la lisière se montrèrent les soldats portant des morts et des blessés. Le jeune sous-lieutenant était parmi ces derniers. Deux soldats le soutenaient sous les bras. Il était blanc comme un linge et sa jolie tête, sur laquelle ne se montrait plus qu'une ombre de l'enthousiasme guerrier qui l'animait quelques instants avant, s'enfonçait lamentablement entre les épaules et s'abaissait sur la poitrine. Sous le veston déboutonné, on apercevait sur la chemise blanche une petite tache de sang.

— Ah! quel malheur! — dis-je en me détournant involontairement de ce triste spectacle.

— Oui, c'est une pitié — fit un vieux soldat, qui avec un air sombre, appuyé sur le fusil, se tenait près de moi. — Il n'avait peur de rien, comment est-ce possible! — ajouta-t-il en regardant fixement le blessé. — Il est encore bête, et voilà, il le paie!

— Et toi, as-tu peur? demandai-je.

— Comment n'avoir pas peur!

## XI

Quatre soldats portaient le sous-lieutenant sur un brancard. Derrière eux, un soldat gardien des chevaux conduisait un cheval maigre et éreinté qui traînait deux caisses vertes où se trouvait la pharmacie du camp. On attendait le docteur. Les officiers s'approchaient du brancard et tâchaient de consoler et d'encourager le blessé.

— Eh bien, mon vieil Alanine, ce n'est pas de tout de suite qu'on pourra danser au son des cuillers — fit avec un sourire le lieutenant Rozenkrantz!

Il supposait probablement que ces paroles soutiendraient le courage du joli sous-lieutenant, mais à l'expression froide et triste du regard de ce dernier, on pouvait voir qu'elles ne produisaient pas l'effet attendu.

Le capitaine s'approcha aussi. Il regarda fixement le blessé et son visage toujours indifférent et froid exprimait une vraie compassion.

— Quoi, mon cher Anatoli Ivanitch? — fit-il d'une voix si pleine de tendre pitié, que je n'aurais pu l'attendre de lui, — C'est donc la volonté de Dieu!

Le blessé se tourna, son visage pâle s'anima d'un sourire triste.

— Oui, je ne vous ai pas écouté.

— Dites plutôt qu'il a plu ainsi à Dieu — répéta le capitaine.

Le médecin qui arrivait prit, de l'infirmier, les bandes, les sondes et autres instruments, et en retroussant ses manches, avec un sourire d'encouragement il s'adressa au blessé.

— Eh! à vous aussi on a fait un trou où il n'y en avait pas — prononça-t-il d'un ton de plaisanterie négligée. — Voyons cela, voyons!

Le sous-lieutenant obéit, mais dans l'expression avec laquelle il regarda le gai docteur, perçait un étonnement et un reproche que celui-ci ne remarqua pas.

Il se mit à sonder la blessure, l'examina de tous côtés, mais le blessé qui perdait patience repoussa sa main avec un sourd gémissement...

— Laissez-moi — fit-il d'une voix presque indistincte — je mourrai quand même.

En prononçant ces mots, il retomba sur le dos, et cinq minutes plus tard, quand, m'approchant du groupe formé autour de lui, je demandai à un soldat : « Comment va le sous-lieutenant? » On me répondit : « Il se meurt! »

## XII

Il était déjà tard quand le détachement massé en une large colonne, en chantant, s'approcha de la forteresse. Le soleil se cachait derrière la chaîne des montagnes couvertes de neige et jetait ses derniers rayons roses sur les nuages longs, minces, qui s'arrêtaient sur l'horizon clair, transparent.

Les montagnes couvertes de neige commençaient à disparaître dans le brouillard violet, seul, leur contour supérieur se dessinait avec une clarté extraordinaire dans la lumière pourpre du soleil couchant. La lune transparente qui montait depuis longtemps commençait à blanchir sur l'azur sombre. La verdure de l'herbe et des arbres, noircissait et se couvrait de rosée. Les troupes s'avançaient en masse sombre, bruyante à travers les superbes champs. De différents côtés on entendait les cymbales, les tambours, les chansons joyeuses. La voix du chef de chœurs de la sixième compagnie

éclatait dans toute son ampleur, et le son de son admirable ténor de poitrine, plein de sentiment et de force se dispersait loin, dans l'air transparent du soir.

---

# LA COUPE EN FORÊT

RÉCIT D'UN JUNKER

(1854-1855)

---

Au milieu de l'hiver de 185... , une division de notre batterie fit partie d'un détachement envoyé à la grande Tchetchnia. Le soir du 14 février, apprenant que le détachement que je commandais en l'absence de l'officier était désigné pour faire partie de la colonne du lendemain pour la coupe du bois, aussitôt après avoir transmis les ordres nécessaires, je regagnai ma tente plus tôt qu'à l'ordinaire et, n'ayant pas la mauvaise habitude de la chauffer au charbon, sans me déshabiller, je me glissai dans mon lit tendu sur des rondins. J'enfonçai mon bonnet sur mes yeux, je m'enveloppai dans ma pelisse et m'endormis de ce sommeil particulier, fort et lourd, qui arrive dans les moments de trouble et d'inquiétude devant le danger.



L'attente de l'affaire de demain me mettait dans cet état.

A trois heures du matin, il faisait encore tout à fait sombre, on m'enleva mon *touloupe* (1) échauffé et la lueur rouge d'une chandelle frappa désagréablement mes yeux endormis.

— « Veuillez vous lever, » fit une voix quelconque.

Je fermai les yeux et inconsciemment de nouveau j'étendis sur moi le *touloupe* et me rendormis. « Veuillez vous lever ! » répéta Dmitri en me secouant sans pitié par l'épaule. « L'infanterie se met en route. »

Je me rappelai soudain la réalité. Je tressaillis et sautai sur mes jambes. Je bus à la hâte un verre de thé, me lavai à l'eau glacée et sortis de la tente pour me rendre au parc d'artillerie. (Endroit où se trouvent les canons). Il faisait sombre, brumeux, froid. Les bûchers de nuit qui brûlaient par-ci, par-là, dans le campement et éclairaient les figures ensommeillées des soldats couchés alentour augmentaient l'obscurité par leur lumière terne, rouge foncé. De près on entendait un ronflement régulier, tranquille, au loin, le mouvement, les conversations et le cliquetis des armes de l'infanterie qui se préparait à partir. Une odeur de fumée, de fumier, de mèche et de brouillard était répandue. Le frisson matinal se-

(1) Pelisse courte en peau d'agneau.

couait le dos ; les dents, involontairement, claquaient les unes contre les autres.

Seuls les ébrouements et les piétinements rares des chevaux permettaient de deviner, dans cette obscurité impénétrable, où se trouvaient les avant-trains et les caissons attelés, et par les points éclairés des mèches, on pouvait reconnaître la place des canons. Aux paroles « Avec Dieu ! » s'ébranla la première pièce, après elle le caisson roula et le détachement se mit en route. Nous tous, le bonnet soulevé, fîmes le signe de la croix.

En entrant dans l'intervalle, entre l'infanterie, le détachement s'arrêta, et pendant un quart d'heure attendit le rassemblement de toute la colonne et l'arrivée du chef.

— Il nous manque un soldat, Nikolaï Petrovitch !  
— dit en s'approchant de moi une figure noire que je ne reconnus qu'à la voix ; c'était l'artificier Maximov.

— Qui ?

— Velentchouk. Quand on a attelé, il était ici, je l'ai vu et maintenant il n'y est plus.

Puisqu'il était à croire que la colonne ne pourrait se mouvoir tout de suite, nous décidâmes d'envoyer le caporal Antonov à la recherche de Velentchouk.

Peu après, devant nous, dans l'obscurité, passèrent au trot quelques cavaliers : c'était le chef et sa suite. Aussitôt, la tête de la colonne s'ébranla et

se mit en marche et enfin, ce fut à notre tour. Antonov et Velentchouck n'étaient toujours pas là. Mais nous n'avions pas encore fait cent pas que les deux soldats nous rejoignaient.

— Où était-il ? — demandai-je à Antonov.

— Il dormait dans le parc.

— Quoi ! Est-il ivre ?

— Pas du tout.

— Alors, pourquoi s'est-il endormi ?

— Je ne puis le savoir.

Pendant trois heures nous avançâmes lentement en silence dans l'obscurité à travers les champs incultes, sur la neige et les buissons rabougris qui craquaient sous les roues des caissons.

Enfin, après avoir trouvé un ruisseau peu profond, mais très rapide, on nous fit arrêter, et à l'avant-garde des coups de fusil saccadés se firent entendre. Ces sons, comme toujours, causaient une excitation générale ; le détachement semblait se réveiller. Dans les rangs s'entendaient les conversations, le mouvement, les rires. Parmi les soldats, quelques-uns luttaient avec leurs camarades, d'autres sautaient d'un pied sur l'autre ; les troisièmes, pour passer le temps, mâchaient des biscuits ou s'exerçaient à présenter et à poser arme. De plus, le brouillard commençait à blanchir vers l'Orient, l'humidité devenait plus sensible et les objets d'alentour peu à peu se détachaient des ténèbres. Je distinguais déjà les affûts verts et les

caissons, le cuivre des canons couverts d'humidité. J'étudiais involontairement jusqu'aux moindres détails les figures de mes soldats, des chevaux bais, les rangs de l'infanterie avec leurs baïonnettes claires, les musettes à pain, les ustensiles, les marmites qu'ils portaient sur le dos.

Bientôt on nous fit avancer de nouveau, et après avoir parcouru quelques centaines de pas, on nous désigna l'*endroit*. A droite, on voyait la rive escarpée de la rivière sinueuse et les hauts piquets de bois du cimetière tatar. A gauche et devant nous une ligne noire s'apercevait à travers le brouillard. Le détachement sauta à bas des caissons. La huitième compagnie, qui nous servait de couverture, mit ses fusils en faisceaux et les bataillons de soldats, avec des fusils et des haches, entrèrent dans la forêt.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que de tous côtés éclataient et fumaient des bûchers. Les soldats se dispersaient, attisaient les feux avec leurs pieds et leurs mains, traînaient les branches et les troncs, et dans la forêt, résonnait sans cesse le bruit de centaines de haches et d'arbres s'abattant.

Les artilleurs, rivalisant avec les fantassins, faisaient aussi des bûchers et bien qu'ils fussent déjà si bien enflammés qu'on ne pouvait s'en approcher à deux pas et qu'une épaisse fumée noire s'échappât entre les branches gelées dont les gouttes

d'eau bouillaient dans la flamme sur laquelle les hommes les entassaient, bien qu'en dessous se formât le charbon, et qu'autour du bûcher l'herbe morte devenait toute blanche ; c'était peu, pour les soldats ; ils traînaient des troncs entiers, jetaient les mauvaises herbes et attisaient les feux de plus en plus.

Quand je m'approchai du bûcher pour allumer une cigarette, Velentchouk, qui était toujours empressé, et qui, maintenant, comme un coupable se dépensait le plus de tous autour du bûcher, par excès de zèle, du milieu même, tira de sa main nue un charbon, le fit passer deux fois d'une main dans l'autre et le jeta à terre.

— Allume une branche et donne — dit l'un.

— Donnez la mèche, mes frères — fit un autre.

Quand, enfin, sans l'aide de Velentchouk, qui de nouveau voulait prendre un charbon avec ses doigts, j'allumai ma cigarette, il frotta ses doigts brûlés sur les pans de derrière de sa demi-pelisse et, probablement pour faire quelque chose, souleva un gros tronc d'érable et le lança de toutes ses forces sur le bûcher. Enfin, quand il jugea pouvoir se reposer, il s'approcha très près du bûcher, déboutonna son manteau jeté sur lui comme un caban, écarta les jambes, étendit en avant ses longs bras noirs, puis grimâça un peu de la bouche et clignant des yeux, après un court silence

sans s'adresser à personne en particulier il prononça :

— Ah ! en voilà... j'ai oublié ma pipe ! En voilà un malheur, mes frères !

En Russie, il y a trois types essentiels de soldats auxquels on peut ramener les soldats de toutes les armes : troupes du Caucase, de la ligne, de la garde, de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, etc.

Ces types principaux, avec de nombreuses divisions et nuances, sont :

- 1° Les soumis ;
- 2° Les autoritaires ;
- 3° Les crânes.

Les soumis se divisent ainsi : *a)* les soumis de sang froid ; *b)* les soumis empressés.

Les autoritaires comprennent : *a)* les autoritaires brusques ; *b)* les autoritaires diplomates.

Et les crânes : *a)* les crânes plaisants ; *b)* les crânes dépravés.

Le type le plus fréquent, le type le plus charmant et le plus sympathique et qui le plus souvent

rassemble en lui les meilleures vertus chrétiennes : douceur, piété, patience, résignation à la volonté de Dieu, c'est en général le type d'un soumis. Le trait caractéristique du soumis de sang-froid c'est un calme que rien ne peut ébranler et le mépris pour toutes les malveillances que le sort peut lui réserver.

Le trait essentiel d'un soumis qui boit, c'est la tendance douce, poétique et la sentimentalité. Le trait essentiel d'un soumis empressé c'est la pauvreté des capacités intellectuelles unies à l'amour du travail sans but, et le zèle.

Le type des autoritaires se rencontre principalement dans une classe plus élevée des soldats : des caporaux, des sous-officiers, etc. ; et dans la première division, celle des autoritaires brusques, il y a un type très noble, énergique, essentiellement militaire mais qui n'exclut pas de hauts élans poétiques. (A ce type appartenait le caporal Antonov que j'ai l'intention de présenter au lecteur).

La deuxième division, celle des autoritaires diplomates, depuis un certain temps se répand de plus en plus. L'autoritaire diplomate est toujours éloquent, lettré, porte une chemise rose, ne mange pas à la gamelle, fume parfois le tabac de Mousatov, se croit beaucoup plus que le simple soldat, et lui-même est rarement aussi bon soldat que les autoritaires de la première sorte.

Le type du crâne, de même que le type de l'auto-



ritaire, est bon dans la première catégorie. Les traits particuliers des crânes plaisants sont : la gaieté inébranlable, de grandes capacités pour tout, l'abondance de la nature et la hardiesse. Ce type est très mauvais dans la deuxième catégorie. Cependant, il faut dire à l'honneur de l'armée russe que les crânes dépravés sont assez rares, et s'ils se rencontrent, ils sont éloignés de la camaraderie par les soldats eux-mêmes. L'incrédulité et une certaine fanfaronnade dans le vice sont les traits principaux du caractère de cette catégorie.

Velentchouk appartenait à la catégorie des soumis empressés. Il était d'origine petite-russienne, il servait depuis déjà quinze ans ; c'était un soldat ordinaire et pas trop habile, mais très naïf, bon, très zélé, en général mal à propos, et extrêmement honnête. Je dis extrêmement honnête, car l'année précédente cette probité avait eu l'occasion de se montrer sous son plein jour. Il faut noter que presque chaque soldat a un métier. Les plus répandus sont ceux de tailleur et de cordonnier. Velentchouk avait appris soi-même le premier, et à en juger parce fait, que le sergent-major Mikhaïl Doroféitch en personne lui confiait la confection de ses habits, il avait atteint un certain degré d'habileté.

L'année précédente, au camp, Velentchouk se chargea de faire un manteau de drap fin à Mikhaïl Doroféitch. Mais cette nuit même, quand, après

avoir taillé le drap et bâti la doublure, il le serra dans sa tente, sous son oreiller, il lui arriva un malheur; le drap, qui coûtait *sept roubles*, disparut!

Velentchouk, les larmes aux yeux, les lèvres décolorées, tremblantes, avec des sanglots contenus, déclara ce malheur au sergent-major. Mikhaïl Doroféitch se fâcha. Au premier moment, de dépit, il menaça le tailleur; mais ensuite, en homme bon et aisé, il laissa tomber l'affaire et n'exigea pas de Velentchouk la remise du prix du manteau. Malgré toute la peine que se donnait Velentchouk, empressé, malgré tous les pleurs qu'il versait en racontant ce malheur, le voleur ne se trouva point. Les soupçons se portaient très fort sur un terrible débauché, le soldat Tchernov qui dormait avec lui dans la même tente, mais il n'y avait aucune preuve positive. L'autoritaire très diplomate Mikhaïl Doroféitch, en homme aisé qui s'occupe de petits tripotages avec le surveillant de l'arsenal et le chef de l'artel, les aristocrates de la batterie, oublia bien vite la perte de son vêtement. Velentchouk, au contraire, n'oubliait pas son malheur. Les soldats racontaient qu'alors ils eurent peur qu'il ne se suicidât ou ne s'enfuit dans les montagnes, tellement ce malheur l'avait impressionné. Il ne buvait ni ne mangeait, il ne pouvait même travailler et pleurait sans cesse. Trois jours après, il vint trouver Mikhaïl Doroféitch et tout pâle, d'une main tremblante, tira du parement de sa

manche une pièce d'or et la lui tendit. « Je jure que c'est tout ce que j'ai, Mikhaïl Doroféitch, et je l'ai même emprunté chez Idanov, » fit-il en sanglotant de nouveau; « et pour les deux roubles qui restent, je vous jure que je vous les remettrai dès que je les aurai gagnés. Lui (qui était ce *lui*? Velentchouk lui-même le savait pas) m'a fait passer à vos yeux pour un voleur, *lui* — que le diable prenne son âme maudite — a pris à son frère soldat, tout jusqu'au dernier kopeck; et moi, je sers depuis quinze ans... »

Il faut dire à l'honneur de Mikhaïl Doroféitch qu'il n'accepta pas les deux roubles manquants, lorsque, deux mois plus tard, Velentchouk les lui apporta.

### III

Outre Velentchouk, autour du feu se chauffaient encore cinq soldats de mon peloton.

A la meilleure place, garanti du vent, le premier artificier Maximov était assis sur une barrique, et fumait sa pipe. Sans parler déjà de la barrique sur laquelle il était assis ce qui, dans les haltes était le signe du pouvoir, sans parler de sa pelisse doublée de nankiu, la pose, le regard et tous les mouvements de cet homme, décelaient l'habitude du commandement et la conscience de sa propre valeur.

Quand je m'approchai, il tourna la tête de mon côté mais ses yeux restèrent fixés sur le feu, et beaucoup plus tard seulement, son regard suivant la direction de la tête se porta sur moi. Maximov était d'une famille de paysans cultivateurs. Il avait de l'argent. A l'école de la brigade il avait obtenu un grade et acquis un certain savoir. Les soldats le

disaient terriblement riche et extraordinairement savant. Je me rappelle qu'une fois, à un exercice pratique de tir, avec le cadran, il expliqua aux soldats qui se groupaient autour de lui, que le niveau *n'est rien d'autre qui provient que le mercure atmosphérique à son mouvement*. En réalité, Maximov n'était pas du tout sot et connaissait admirablement son métier, mais il avait une malheureuse passion, celle de parler, exprès, de façon que personne ne pût le comprendre, et je suis convaincu, qu'il ne comprenait pas lui-même ses paroles. Il aimait surtout les expressions : « Il résulte de cela », « en continuant », et, quand parfois, il disait « Decela résulte », ou « en continuant », alors je savais à l'avance que je ne comprendrais rien à tout ce qui suivrait. Et les soldats, au contraire, comme je pouvais le remarquer, aimaient à écouter ses « résulte de cela » et soupçonnaient dans ces mots un sens profond, bien que, comme moi, ils n'y comprenaient rien du tout. Mais ils n'attribuaient cette incompréhension qu'à leur propre ignorance et respectaient d'autant plus Feodor Maximitch. En un mot Maximov était un autoritaire diplomate.

Le deuxième soldat qui, devant le feu, rentrait ses pieds musclés, rouges, dans ses bottes, était Antonov, ce même bombardier Antonov qui, encore en 1837, restait avec deux autres près d'un canon sans couverture, et bien qu'atteint de deux

balles dans la cuisse, continuait à charger le canon et à tirer sur les ennemis victorieux. « Il y a longtemps qu'il serait artificier s'il avait un autre caractère, » disaient de lui les soldats. Et, en effet, son caractère était étrange. Quand il n'était pas ivre, il n'y avait pas d'homme plus tranquille, plus doux, plus exact. Mais quand il commençait à boire, il devenait tout autre : il ne reconnaissait aucune autorité, se battait, faisait du tapage et n'était plus qu'un soldat bon à rien. Pas plus d'une semaine avant, pendant le carnaval, il s'était mis à boire, et malgré les menaces, les exhortations, bien qu'ayant été ligotté au canon, il but et se battit jusqu'au lundi gras. Mais, pendant tout le carême, quoique le détachement eût reçu la permission de ne pas observer le jeûne, il ne se nourrit que de biscuits; et, la première semaine, il ne prit pas même sa portion d'eau-de-vie. D'ailleurs, il fallait voir sa personne pas haute, solidement bâtie, avec des jambes arquées, le visage luisant, les grandes moustaches, lorsqu'un peu ivre il prenait dans ses mains musclées la *balalaïka*, et, jetant autour de lui un regard négligent, commençait à jouer « Madame », ou lorsqu'il passait dans les rues, la capote sur laquelle tintaient les décorations jetée sur l'épaule et les mains dans les poches de son pantalon de nankin bleu ; il fallait voir se jouer en ce moment, sur sa physionomie, l'expression de l'orgueil soldatesque et de mépris pour

tout ce qui n'était pas soldat, pour comprendre combien il lui était difficile, en un tel moment, de ne pas se battre avec un brossier grossier, ou qui, simplement, se rencontrait sur sa route, avec un Cosaque, avec un fantassin, avec un émigrant, ou, en général, avec quiconque n'était pas artilleur. Il se battait et cherchait querelle non pas tant pour son propre plaisir que pour le maintien de l'esprit soldatesque dont il semblait être le représentant.

Le troisième soldat, assis sur le talus autour du bûcher, avait une boucle à l'oreille, de petites moustaches hérissées, une physionomie d'oiseau et une petite pipe de porcelaine entre les dents, c'était le conducteur Tchikine. Ce cher Tchikine, comme l'appelaient les soldats, était un *blagueur*. Soit pendant un froid terrible, dans la boue jusqu'aux genoux, sans manger de deux jours, en expédition, à la revue, à l'exercice, le cher homme, toujours et partout, faisait des grimaces, exécutait des tours avec ses jambes et débitait de telles plaisanteries, que tout le peloton riait à se tordre. Dans les haltes ou au campement, se réunissait toujours autour de Tchikine un groupe de jeunes soldats et avec eux il faisait une partie de *filka* (1) ou leur racontait des contes sur un soldat rusé et un milord anglais, ou représentait un Tatar, un Alle-

(1) Jeu de cartes en faveur parmi les soldats.

mand, ou tout simplement faisait des réflexions desquelles tous mouraient de rire. Il est vrai que sa réputation de blagueur était si bien établie dans la batterie qu'il n'avait qu'à ouvrir la bouche et à cligner des yeux pour susciter un éclat de rire général. Mais il avait réellement en lui beaucoup de vrai comique et d'improvisation. — En chaque objet il voyait quelque chose de particulier, quelque chose que personne ne remarquait, et surtout cette capacité de voir en tout le ridicule n'était jamais en défaut.

Le quatrième soldat était un jeune garçon sans apparence, une recrue de l'enrôlement de l'année précédente et qui était en expédition militaire pour la première fois de sa vie. Il se tenait dans la fumée même et si près du feu que sa pelisse usée semblait devoir s'enflammer : mais, néanmoins, avec ses pans écartés, sa pose tranquille, satisfaite, ses mollets rebondis, on voyait qu'il éprouvait un grand plaisir.

Enfin, le cinquième soldat, qui était un peu plus loin du bûcher et qui taillait une baguette, était l'oncle Jdanov. De tous les soldats de la batterie, Jdanov était le plus ancien au service. Il avait connu tous les autres comme recrues, et tous, par une vieille habitude, l'appelaient le petit oncle. D'après la chronique, il n'avait jamais bu, ni fumé, ni joué aux cartes, ni proféré un seul juron. Il employait à la cordonnerie tout son temps libre.



en dehors du service. Pendant les fêtes, quand c'était possible, il allait à l'église, mettait un cierge d'un kopek devant l'icône, et ouvrait le psautier, le seul livre où il pût lire. Il fréquentait peu les soldats, était froid et respectueux avec ceux d'un grade supérieur, même moins âgés ; avec ses égaux, comme il ne buvait pas, il avait peu d'occasions de rapprochement. Mais il aimait surtout les nouvelles recrues et les jeunes soldats ; il les protégeait toujours, leur donnait des conseils et les aidait souvent. Dans la batterie, tous le regardaient comme un capitaliste, parce qu'il possédait vingt-cinq roubles qu'il prêtait volontiers à un soldat qui en avait réellement besoin. Ce même Maximov, qui, maintenant, était artificier, me racontait que dix ans avant, quand il vint comme recrue et que les vieux soldats ivrognes eurent bu avec lui l'argent qu'il possédait, Jdanov, remarquant sa fâcheuse situation, l'appela vers lui, le réprimanda sévèrement pour sa conduite, le battit même, lui donna des conseils sur la manière de vivre au régiment, et le laissa partir en lui remettant une chemise, — que Maximov n'avait même plus, — et cinquante kopek d'argent.

En parlant de lui, Maximov disait toujours, avec respect et reconnaissance : « Il a fait de moi un homme. » C'est lui qui était venu en aide à Velentchouk, qu'il avait toujours protégé, lorsque celui-ci avait eu le malheur de perdre le manteau ;

et il en avait aidé beaucoup et beaucoup d'autres pendant ses vingt-cinq ans de service.

On ne pouvait trouver au service un homme qui connût mieux son affaire, qui fût plus courageux, plus ponctuel ; mais il était trop doux et manquait trop d'extérieur pour être promu artificier, bien qu'il fût bombardier depuis quinze ans. Le seul plaisir, et même la passion de Jdanov, c'était d'entendre chanter ; il affectionnait, particulièrement quelques chansons, réunissait toujours un groupe de chanteurs parmi les jeunes soldats, et bien qu'il ne pût chanter lui-même, il se tenait avec eux, et les mains dans les poches de sa demi-pelisse, les yeux fermés, il exprimait son contentement par des mouvements de la tête et des muscles du visage. Je ne sais pourquoi je trouvais infiniment d'expression à ces mouvements réguliers des muscles sous les oreilles, que je n'ai remarqués que chez lui. Sa tête blanche comme la neige, ses moustaches noires, cirées, son visage brun, ridé, lui donnaient au premier abord une expression sévère et dure, mais en regardant de plus près ses grands yeux ronds, surtout quand il souriait (il ne souriait jamais des lèvres), quelque chose d'extraordinairement doux, presque enfantin, vous étonnait soudain.

#### IV

— Eh ! malheur ! J'ai oublié ma pipe ! En voilà un malheur, mes frères ! — répéta Velentchouk.

— Bah ! tu ferais mieux de fumer des *cigares*, mon cher homme, — dit Tchikine en grimaçant de la bouche et clignant des yeux. — Moi, à la maison, je fume toujours des *cigares*, c'est plus doux.

Naturellement, tous éclatèrent de rire.

— C'est ça, il a oublié sa pipe ! — interrompit Maximov sans faire attention au rire général. Et d'un ton autoritaire, en vidant fièrement sa pipe dans la paume de sa main gauche : — Où te cachais-tu là-bas, hein ? Velentchouk ?

Velentchouk fit demi-tour vers lui, porta la main à son bonnet, puis ensuite la baissa.

— On voit que, depuis hier, tu n'as pas encore bien dormi ; tu commences à dormir debout ; pour cela, on ne fait pas grâce à votre frère.

— Que l'on me déchire sur place, Feodor Maxi-

movitch, si une seule goutte m'est entrée dans la bouche. Je ne sais pas moi-même, ce qui m'est arrivé, — répondit Velentchouk. — A propos de quelle joie me serais-je saoulé? — murmura-t-il.

— C'est ça, et on est responsable de vous devant les chefs, et vous vous conduisez de cette façon. C'est tout à fait dégoûtant, — conclut l'éloquent Maximov, d'un ton déjà plus tranquille.

— En voilà un miracle, mes frères! — continua Velentchouk après un moment de silence, en se grattant la nuque et ne s'adressant à personne en particulier, — un vrai miracle, mes frères! Depuis seize ans, je suis au service, et il ne m'est arrivé rien de pareil. Quand on a ordonné de se mettre en rang, je me suis préparé comme il faut, je ne sentais rien; tout à coup, dans le parc, elle m'attrape... m'attrape, me fiche par terre, et voilà tout... Comment me suis-je endormi, je ne le sais pas moi-même, mes frères! C'est probablement ça la léthargie, — conclut-il.

— C'est vrai, à peine si je pouvais t'éveiller, — dit Antonov en mettant une botte. — Je t'ai poussé, poussé... comme un tronc.

— Voilà, — remarqua Velentchouk, — il était déjà bien ivre...

— C'est ça! Chez nous, — commença Tchikine, — il y avait une femme qui, pendant près de deux ans, ne descendit pas du pôle. Une fois on s'est mis à l'éveiller, on pensait qu'elle dormait, et elle

était déjà morte. Et elle aussi, toujours le sommeil l'empoignait. C'est ça, mon cher homme.

— Tchikine, raconte-nous comment étant en congé, tu as donné le ton, — dit Maximov en souriant et en me regardant d'un air de dire : « Ne voulez-vous pas aussi entendre un imbécile ? »

— Quel ton, Féodor Maximitch ? — fit Tchikine en jetant sur moi un regard rapide. — C'est connu, j'ai raconté ce qu'est le Caucase.

— Oui, oui, c'est ça ! Que nous chantes-tu?... Raconte comment tu l'as *commandé*.

— On sait comment j'ai commandé : On a interrogé sur la façon dont nous vivons — commença Tchikine avec volubilité et de l'air d'un homme qui a déjà raconté plusieurs fois la même chose. — J'ai dit : Nous vivons bien, mon cher homme, nous recevons largement des vivres. Matin et soir, chaque soldat a une tasse de chocolat et pour dîner la soupe des maîtres, d'orge perlé, et, au lieu d'eau-de-vie, chacun reçoit une portion de madère « Diverier » qui coûte quarante-deux kopeks sans la bouteille.

— Un bon madère — reprit Velentchouk en éclatant d'un rire qui domina tous les autres. — En voilà un madère !

— Eh bien ! Qu'as-tu raconté sur les Asiatiques ? — interrompit encore Maximov, quand le rire général se calma un peu.

Tchikine se pencha vers le feu, tira un petit char-

bon, avec une baguette le mit sur sa pipe, et, sans rien dire, comme s'il ne remarquait pas la curiosité silencieuse excitée chez les auditeurs, il alluma longuement son tabac. Quand enfin il y eut assez de fumée, il rejeta le petit charbon, repoussa son bonnet encore plus en arrière, puis, faisant un mouvement et souriant un peu, il continua : — On me demandait aussi : Quel garçon est le Tcherkess? Est-ce qu'au Caucase les Turcs vous battent? Je répondis : chez nous, mon cher homme, il n'y a pas un Tcherkess, mais plusieurs. Il y a des gaillards qui vivent dans les montagnes pierreuses et mangent des pierres au lieu de pain ; ceux-là, dis-je, sont grands comme des arbres, ils ont un œil au milieu du front et leurs bonnets sont rouges comme une flamme. A peu près comme le tien, mon cher homme, ajouta-t-il en s'adressant à une toute jeune recrue qui avait en effet un drôle de bonnet au dessus rouge.

La recrue, à cette apostrophe inattendue, s'assit à terre, se frappa sur les genoux, éclata de rire et toussa tellement qu'à peine pouvait-il prononcer de sa voix suffocante : « En voilà des montagnards! »

— Puis, dis-je, il y a encore les *Moumri* — continua Tchikine, en ramenant par un mouvement de tête, son bonnet sur son front. — Les autres sont des petits jumeaux. Ils vont toujours par deux. Ils se tiennent la main dans la main et courent si ra-

pidement que même à cheval on ne peut les attraper. Comment donc, mon cher, ces *Moumeri* naissent-ils ainsi la main dans la main? — dit-il d'une voix gutturale, en singeant un moujik. — Mais oui, mon cher, répondis-je, ils naissent comme ça. Si on sépare leurs mains, alors le sang coule; c'est comme le Chinois, ôte-lui son chapeau, le sang coule. Eh! raconte, mon cher, comment ils se battent? Mais voici, dis-je; s'ils t'attrapent, ils t'ouvrent le ventre, entortillent tes intestins autour de ton bras. Ils entortillent et tu ris tant, tant, que ton âme sort...

— Et ils t'ont cru, Tchikine? — fit Maximoy en souriant un peu, tandis que les autres mouraient de rire.

— Un drôle de peuple, vraiment drôle, Féodor Maximitch. Il croit à tout, je vous le jure; il croit à tout. Et je leur ai parlé de la montagne Kazbek sur laquelle la neige reste tout l'été, alors ils m'ont ri au nez, mon cher homme. Que chantes-tu, mon garçon? ont-ils dit. A-t-on jamais vu cela; une grande montagne sur laquelle la neige ne fond pas. Chez nous, mon garçon, il y a une colline, et c'est même là-bas que la neige fond le plus vite, et dans les creux elle reste. Allez donc! — conclut Tchikine en clignant des yeux.

## V

Le disque clair du soleil qui perçait à travers le brouillard blanc lacté se levait déjà assez haut. L'horizon gris violacé s'élargissait peu à peu, mais néanmoins, bien que beaucoup plus loin, il se limitait par les murs blancs, décevants du brouillard.

Devant nous, au delà de la forêt coupée, s'ouvrait une plaine assez grande. Sur la plaine, de tous côtés, se répandait, par-ci par-là, la fumée des bûchers, tantôt noire, tantôt blanche, lactée, tantôt lilas, et les couches blanches du brouillard se soulevaient en figures étranges. Devant, au loin, des groupes de Tatars à cheval se montraient de temps en temps, et l'on entendait, à de grands intervalles, les coups de feu des carabiniers et des canons.

« Ce n'était pas encore un combat mais un amusement, » comme disait le bon capitaine Khlopov.

Le commandant de la neuvième compagnie de



chasseurs, qui formait notre couverture, s'approcha des canons, et en désignant trois Tatars à cheval qui passaient en ce moment à la lisière du bois, à une distance de nous de six cents *sagènes*, il me demanda, avec cet amour qu'ont en général les officiers d'infanterie pour le feu d'artillerie, la permission de leur envoyer un boulet ou un obus.

— Voyez-vous — fit-il avec son sourire bon et persuasif, en tendant sa main au-dessus de mon épaule — voyez-vous où sont ces deux grands arbres, il y en a un devant, sur un cheval blanc, et en *tcherkeska* noire, et derrière lui il y en a deux autres. Ne peut-on les ... s'il vous plaît?

— En voilà encore trois qui passent à la lisière, — ajouta Antonov qui avait d'excellents yeux, en s'approchant de nous et en cachant derrière son dos la pipe qu'il fumait en ce moment. — Et celui qui est devant a sorti son fusil de l'étui, on le voit très bien, Votre Seigneurie...

— Tiens, il a tiré, mes frères! voilà la fumée qui blanchit — dit Velentchouk qui se trouvait dans un groupe de soldats un peu derrière nous.

— Le vaurien vise probablement dans notre ligne — remarqua un autre.

— Regardez combien sont sortis du bois; ils examinent sans doute le terrain, ils veulent choisir cet endroit, ils veulent mettre ici le canon — ajouta un troisième. — Si on envoyait un obus dans le tas, voilà, ils barboteraient...

— Et comment penses-tu, mon cher homme, les obus arriveraient jusque-là? — demanda Tchikine.

— Il n'y a pas plus de cinq cents à cinq cent vingt *sagènes* — dit avec calme et comme se parlant à lui-même Maximov, bien qu'on vit que lui comme les autres, avait une forte envie de tirer. — Si on tire le canon quarante-cinq, alors on peut tomber juste au milieu.

— Savez-vous? Si maintenant vous visez dans ce tas, vous toucherez assurément quelqu'un. Voilà, maintenant qu'ils se sont groupés, je vous prie au plus vite de tirer — continuait à m'exhorter le chef de la compagnie.

— Ordonnez-vous de pointer la pièce? — me demanda tout à coup Antonov, d'une voix basse, entrecoupée, avec un air de sombre colère.

J'avoue que moi-même, je le désirais beaucoup; je donnai l'ordre de pointer le deuxième canon. A peine avais-je parlé que déjà la fusée de l'obus était placée, l'obus introduit, et Antonov serré contre l'affût, apposant à la culasse ses deux gros doigts, commandait déjà le canon à droite et à gauche.

— Un peu à gauche!... Légèrement à droite... Encore, encore un peu... Comme ça... C'est bien — fit-il fièrement en s'éloignant du canon.

L'officier d'infanterie, moi, Maximov, apposâmes un regard sur la mire, et chacun donna un avis différent.

— Je jure que le coup portera trop loin — remarqua Velentchouck en claquant de la langue, bien qu'il n'avait vu que par-dessus l'épaule d'Antonov, et par conséquent n'eût aucun motif de supposer cela. — Je jure, par Dieu, qu'il portera trop loin et tombera juste dans cet arbre, mes frères.

— Feu! — commandai-je.

Les servants s'écartèrent. Antonov s'éloigna en côté pour voir le vol de l'obus. Le tuyau s'enflamma, le bronze résonna. Au même moment nous fûmes enveloppés de la fumée de la poudre et dans le terrible grondement du coup se distinguait un son métallique, qui, suivant l'obus, s'éloignait avec la rapidité de la foudre et s'élargissait au loin, parmi le silence général.

Un peu derrière le groupe, sur les chevaux se montrait la fumée blanche. Les Tatars se dispersèrent de divers côtés, et le bruit de l'éclat parvint jusqu'à nous.

— Voilà, c'est bon! Oh! oh! comme ils ont sauté! Ah! ces diables n'aiment pas cela! Encouragements et moqueries circulaient dans les rangs des soldats d'artillerie et d'infanterie.

— Si l'on avait lancé un peu plus bas, il serait tombé dans le centre même — remarqua Velentchouk. — J'ai dit qu'il tomberait sur l'arbre même, ça y est. Il a pris à droite.

## VI

Laissant les soldats raisonner sur la manière dont les Tatars s'étaient enfuis devant l'obus et pour quel but ils étaient allés là-bas, et s'il y en avait encore beaucoup dans la forêt, je m'éloignai à quelques pas de là avec le commandant de la compagnie et m'assis sous un arbre, en attendant les côtelettes hachées qu'il me proposait.

Le chef de la compagnie, Bolkhov, était un des officiers qu'au régiment on appelait *les bons jours*. Il avait de la fortune; il servait auparavant dans la garde et parlait bien le français; mais malgré cela, les camarades l'aimaient. Il était assez intelligent et avait assez de tact pour porter des vestons de Pétersbourg, faire un bon diner et parler français sans trop blesser la société des officiers. En causant sur le temps, sur les incidents militaires, sur les officiers et les connaissances communes, et convaincus, d'après les questions et les

réponses que nous avions les mêmes idées, involontairement des conversations plus intimes s'engagèrent entre nous. En outre, au Caucase, quand des hommes du même monde se rencontrent, même si elle n'est pas exprimée, transparait très évidemment la question : Pourquoi êtes-vous ici? Et à cette question muette il me semblait que mon interlocuteur voulait répondre.

— Quand se terminera cette expédition? — fit-il d'un ton nonchalant. — C'est ennuyeux.

— Je ne m'ennuie pas — dis-je. — Dans l'état-major c'est encore plus ennuyeux.

— Oh! dans l'état-major c'est dix mille fois pire — fit-il avec colère — Non! Quand tout cela finira-t-il tout à fait!

— Que voulez-vous donc qui finisse? — demandai-je.

— Tout, tout à fait!... Eh bien! Les côtelettes sont prêtes, Nikolaïev? — demanda-t-il.

— Pourquoi donc avez-vous pris du service au Caucase, — dis-je — si le Caucase vous déplaît tant?

— Savez-vous pourquoi? — répondit-il avec une franchise résolue... — Par tradition. En Russie il y a une tradition étrange d'après laquelle le Caucase est une terre promise pour les hommes malheureux de toutes sortes.

— Oui, c'est presque la vérité, — dis-je. — La plupart de nous...

— Mais ce qu'il y a de mieux — m'interrom-

pit-il — c'est que nous tous qui allons au Caucase par tradition, nous nous trompons horriblement dans nos calculs, et je ne comprends nullement pourquoi, à cause d'un amour malheureux ou d'un dérangement dans nos affaires, il faut aller servir au Caucase plutôt qu'à Kazan ou à Kalouga. En Russie on se représente le Caucase majestueux, avec des glaces éternelles, avec des torrents impétueux, avec les poignards, les *bourka*, les Circassiennes. Dans tout cela il y a quelque chose de terrible, et en réalité tout cela n'a rien de gai. S'ils savaient au moins que nous ne sommes jamais allés dans les glaces vierges, qu'il n'y a rien de gai à y être, et que le Caucase est divisé en provinces de Stavropol, Tiflis, etc...

— Oui — dis-je en riant — en Russie, nous regardons le Caucase tout autrement qu'ici. N'avez-vous jamais éprouvé cela : quand on lit des vers dans une langue qu'on connaît mal, on se les imagine beaucoup mieux qu'ils sont en réalité ?

— A vrai dire, je ne sais pas, mais ce Caucase me déplaît terriblement.

— Non. Pour moi le Caucase est bon, même maintenant, mais autrement ..

— Peut-être est-il bon — continua-t-il avec un certain énervement. — Je sais seulement que moi je ne suis pas bon au Caucase.

— Pourquoi donc ? — dis-je pour parler.

— Premièrement, parce qu'il m'a trompé. Tout

ce dont, d'après la tradition, j'étais venu me débarrasser au Caucase, tout cela m'est arrivé ici avec cette seule différence qu'auparavant tout était sur une grande échelle, et maintenant à une échelle mesquine, malpropre, à chaque degré de laquelle je trouve des millions de petits ennuis, de lâchetés, d'offenses. Deuxièmement parce que chaque jour je me sens tomber moralement de plus en plus bas, et principalement, parce que je me sens incapable du service d'ici. Je ne puis supporter les dangers,... tout simplement, je ne suis pas courageux...

Il s'arrêta et me regarda sans plaisanterie.

Bien que cet aveu spontané m'étonnât extrêmement, je ne le contredis pas comme mon interlocuteur semblait le vouloir, mais j'attendis de lui-même l'objection à ses paroles, comme il arrive toujours en pareil cas.

— Vous savez que cette expédition est la première affaire militaire dans laquelle je me trouve, — continua-t-il ; — et vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai éprouvé hier. Quand le sous-officier a apporté l'ordre d'après lequel ma compagnie était désignée pour la colonne, je suis devenu blanc comme un linge et d'émotion je ne pouvais parler. Et si vous saviez comment j'ai passé la nuit ! S'il est vrai que les cheveux blanchissent de peur, alors je devrais être tout à fait blanc aujourd'hui, car, assurément, pas.

un seul condamné à mort ne souffrit autant dans une nuit que moi. Même maintenant, bien que je me sente un peu mieux que cette nuit, en moi, ici, voilà ce qui se passe — continua-t-il en agitant le poing devant sa poitrine. — Et ce qu'il y a de ridicule, c'est que le drame le plus terrible se joue ici et qu'on mange des côtelettes hâchées avec des oignons et qu'on affirme que c'est très gai. Y a-t-il du vin, Nikolaïev ? — ajouta-t-il en bâillant.

— C'est *lui*, mes frères ! — fit entendre à ce moment la voix émue d'un soldat. Et tous les yeux se tournèrent à la lisière de la forêt lointaine.

Au loin grossissait, et, porté par le vent, se soulevait un nuage bleuâtre de fumée. Quand je me rendis compte que c'était le coup de l'ennemi dirigé contre nous, tout ce qui était devant mes yeux prit soudain un caractère nouveau, majestueux. Les faisceaux de fusils, la fumée des bûches, le ciel bleu, les affûts verts et le visage rembruni et moustachu de Nikolaïev, tout semblait me dire que l'obus qui, déjà sorti de la fumée volait en ce moment dans l'espace, se dirigeait peut-être tout droit sur ma poitrine.

— Où avez-vous pris ce vin ? — demandai-je d'un ton négligent à Bolkhov — tandis que dans la profondeur de mon âme deux voix parlaient avec une égale netteté — l'une : « Seigneur, reçois mon âme en paix ; » l'autre : « J'espère ne pas



m'incliner mais sourire-quand volera l'obus. »

Et en ce moment même, siffla sur nos têtes quelque chose d'horriblement désagréable et à deux pas de nous éclata l'obus.

— Voilà, si j'étais Napoléon ou Frédérik, — prononça, en ce moment Bolklov, en se tournant vers moi, tout à fait calme, — je dirais certainement un bon mot quelconque.

— Vous venez de le dire — répondis-je en cachant avec un effort le trouble produit en moi par le danger passé.

— Mais qu'importe ce que je dirai, personne ne l'inscrira.

— Moi, je l'inscrirai.

— Mais si vous l'inscrivez, c'est pour le critiquer, comme dit Mistchenkov — fit-il en souriant.

— Fou maudit! — prononçait en ce moment, derrière nous, Antonov, en crachant de côté avec dépit. — Il a failli me tomber sur les pieds.

Tous nos efforts pour paraître indifférents, toutes nos phrases apprêtées me semblèrent tout à coup insupportablement sottes après cette naïve exclamation.

## VII

L'ennemi, en effet, avait placé deux canons à l'endroit où les Tatars s'étaient groupés, et à l'intervalle de vingt à trente minutes, lançait un coup sur nos abatteurs d'arbres. Ma section fut envoyée en avant dans la plaine, et on lui donna l'ordre de répondre à l'ennemi. La fumée se montrait à la lisière de la forêt, on entendait un coup, un sifflement, et le boulet tombait derrière ou devant nous. Les projectiles ennemis tombaient heureusement pour nous, et nous n'avions pas de perte.

Les artilleurs, comme toujours, se conduisaient admirablement. Ils chargeaient avec rapidité, visaient avec soin dans la fumée qui se montrait, et tranquillement plaisantaient entre eux. La couverture d'infanterie, inactive, silencieuse était près de nous attendant son tour. Les coupeurs de bois faisaient leur besogne, les haches résonnaient

dans la forêt de plus en plus rapidement, mais quand s'entendaient les sifflements des projectiles tout devenait silencieux, et au milieu du silence de mort éclatait une voix légèrement émue : « Prenez garde, les enfants ! » Et tous les regards se fixaient sur le boulet qui s'abattait sur les troncs et sur les branches coupées.

Le brouillard était déjà très haut, et, prenant la forme de nuages, disparaissait peu à peu dans le ciel bleu foncé. Le soleil découvert brillait clairement et jetait de gais reflets sur l'acier des baïonnettes, sur le cuivre des canons, sur la terre fondante, sur la gelée blanche. Dans l'air, on sentait la fraîcheur de la gelée du matin, et en même temps la chaleur du soleil printanier. Des milliers de diverses ombres et de couleurs se jouaient dans les feuilles sèches de la forêt, et sur la route battue et brillante on voyait la distinctement les traces des roues et des fers des chevaux.

L'agitation, parmi les troupes, devenait plus grande et plus sensible. De tous côtés, la fumée bleuâtre des coups devenait de plus en plus fréquente. Les dragons, avec leurs lances flottantes, s'élançaient en avant. Dans les compagnies d'infanterie on entendait des chansons et le convoi chargé de bois commençait à s'installer à l'arrière-garde. Un général s'approcha de notre section et donna l'ordre de se préparer à la retraite. L'ennemi, établi dans un buisson, en face de notre

flanc gauche, commençait à nous inquiéter fortement à coups de fusil. Du côté gauche de la forêt, une balle siffla et frappa sur l'affût. Ensuite, une deuxième, une troisième... La couverture d'infanterie qui était près de nous, se leva avec bruit, prit les fusils et occupa la ligne. Les coups de fusil devenaient plus fréquents et les balles tombaient de plus en plus souvent. La retraite commença, et, comme il arrive toujours au Caucase, avec elle commença la véritable action.

Il était facile de voir que les balles ne plaisaient pas plus aux artilleurs, que les obus aux fantasins. Antonov fronçait les sourcils. Tchikine imitait le sifflement des balles et plaisantait, mais on voyait que les balles lui déplaisaient. Il disait de l'une d'elles : « Comme elle est pressée ! » ; il appelait une autre « la petite abeille » et nommait « orpheline » une troisième qui bourdonnait lentement et plaintivement en volant au-dessus de nous. Ce mot suscita un rire général.

La nouvelle recrue, par inhabitude, à chaque balle penchait la tête de côté et tendait le cou. Cela aussi amusait les soldats : « Quoi, est-ce ta connaissance que tu la salues ? » lui disait-on. Et Velentchouk, toujours plein d'indifférence pour le danger, était maintenant troublé. Il était visiblement irrité de ce que nous ne tirions pas à mitraille dans cette direction d'où venaient les balles. Plusieurs fois, d'une voix mécontente, il répéta :

« Eh quoi ! Pourquoi nous frappent-ils en vain ? Si l'on tournait ce canon par là-bas et si l'on envoyait la mitraille, ils se calmeraient bientôt. »

En effet il était temps d'agir ainsi : je donnai l'ordre de tirer le dernier obus et de charger à mitraille.

— La mitraille ! — cria Antonov, tout entouré de fumée en s'approchant de la pièce, l'écouvillon à la main, aussitôt que la décharge fut lancée.

A ce moment, non loin derrière moi, j'entendis tout à coup, le son rapide, bourdonnant de la balle, qui venait, par un coup sec, de tomber sur quelque chose. Mon cœur se serra. « On dirait qu'un des nôtres est touché ! » pensai-je, et en même temps j'avais peur de me retourner, influencé par un sombre pressentiment. En effet, aussitôt après ce son, on entendait la chute lourde d'un corps et les gémissements déchirants d'un blessé : « Oh ! oh ! oh ! oh ! Je suis touché, mes frères ! » prononçait avec effort, une voix que je reconnus. C'était Velentchouck. Il était couché sur le dos, entre l'avant-train et la pièce. Le sac qu'il portait était rejeté de côté. Son front était ensanglanté, et sur l'œil droit et le nez coulait un sang épais, rouge. Il était blessé au ventre, mais le sang sortait à peine de la blessure, et son front s'était écrasé sur le tronc pendant la chute.

Je compris tout cela beaucoup plus tard. Au premier moment, je ne voyais qu'une masse vague, et

à ce qu'il me semblait une quantité effroyable de sang.

Aucun des soldats qui chargeaient le canon ne prononça uneparole ; seule, la nouvelle recrue murmura quelque chose en ce genre : « Voilà, il s'est écrasé jusqu'au sang. » Antonov, les sourcils froncés, grommela avec colère, et partout l'on sentait que l'idée de la mort, traversait l'âme de chacun.

Tous, avec la plus grande activité se mirent à l'œuvre Le canon était chargé en rien de temps, et le servant, en apportant la mitraille, fit un détour de deux pas à l'endroit où, continuant à gémir, gisait le blessé.

## VIII

Tous ceux qui prenaient part au combat éprouvaient sans doute ce sentiment étrange, non logique, mais très fort, d'horreur pour l'endroit où quelqu'un est tué ou blessé. Mes soldats, au premier moment, obéissaient visiblement à ce sentiment quand il fallut soulever Velentchouk et le transporter à la voiture qui s'avancait.

Jdanov, avec mauvaise humeur, s'approcha du blessé, et malgré ses cris grandissants le prit sous les bras et le souleva. « Pourquoi vous arrêtez-vous comme cela ? Prenez-le ? » cria-t-il ; et aussitôt le blessé était entouré de dix hommes, parmi lesquels se trouvaient même des aides inutiles.

Mais à peine Velentchouk fut-il soulevé qu'il se mit à crier horriblement et à se débattre.

— Pourquoi cries-tu comme un lièvre ? — fit brutalement Antonov en le retenant par la jambe.

— Nous te laisserons.

Le blessé se tut et seulement de temps en temps poussait quelques gémissements : « Oh ! c'est ma mort ! oh ! mes frères ! »

Quand il fut dans la voiture, il cessa même de gémir et je l'entendis prononcer quelques paroles aux camarades, probablement : adieu, d'une voix basse mais distincte.

Pendant le combat, personne n'aime à regarder les blessés, et instinctivement, me hâtant de m'éloigner de ce spectacle, j'ordonnai de le transporter plus vite à l'ambulance et m'approchai du canon. Mais quelques minutes après, on me dit que Velentchouk m'appelait et je rejoignis la voiture.

Au fond de la voiture, se cramponnant des deux mains au bord, gisait le blessé. Son visage, sain, large, en quelques secondes s'était tout à fait transformé. Il semblait amaigri et vieilli de plusieurs années. Ses lèvres étaient pincées, pâles, contractées par une tension visible. L'expression hâtive et béate de son regard faisait place à une lueur brillante et calme, et sur le front et le nez ensanglantés se voyaient déjà les traces de la mort.

Bien que le moindre mouvement lui causât des souffrances insupportables, il me demanda de lui ôter de sa jambe gauche le *tcheresok* (1) avec l'argent.

(1) *Tcheress* (diminutif *tcheresok*) ; c'est une bourse en forme de ceinture, que les soldats portent ordinairement au dessous du genou. (Note de l'Auteur.)



La vue de sa jambe nue, mais blanche et saine, quand on ôta la botte et détacha la *tcheresok* me produisit une impression horriblement pénible.

— Il y a trois pièces d'or et cinquante kopeks, — me dit-il, pendant que j'ouvrais le *tcheresok*. — Vous les garderez.

La voiture allait se mettre en route, mais il l'arrêta.

— J'ai confectionné un manteau pour le lieutenant Soulimovskï; il m'a donné deux pièces, j'ai acheté pour un rouble et demi de boutons, et il y a cinquante kopeks dans mon sac avec les boutons. Remettez-les-lui.

— Bon, bon, — dis-je. — Guéris, frère!

Il ne me répondit pas : la charrette se mit en route et il recommença à gémir et à pousser des oh! d'une voix lamentable qui fendait l'âme. On eût dit qu'après en avoir fini avec les choses de ce monde, il ne trouvait plus de motifs de se retenir et de ne se pas permettre ce soulagement.

X

— Où vas-tu? Retourne! Où vas-tu? — criai-je à la recrue, qui mettant sous son bras, sa mèche de réserve, une petite baguette à la main, très calme, se préparait à suivre la charrette qui emmenait le blessé.

Mais la recrue se contenta de me regarder d'un air nonchalant, murmura quelque chose et s'éloigna, de sorte que je dus envoyer un soldat pour la ramener. Il souleva son bonnet rouge et souriant bêtement me regarda.

— Où allais-tu? — lui demandai-je.

— Au camp.

— Pourquoi?

— Mais comment donc... On a blessé Velentchouk, — fit-il en souriant de nouveau.

— Mais qu'importe, tu dois rester ici.

Il me regarda étonné, ensuite se tourna froidement, mit son bonnet et regagna son poste.

---

Le combat était en général très heureux ; les Cosaques, disait-on, avaient fait une brillante attaque. Trois Tatars étaient faits prisonniers. L'infanterie s'approvisionnait de bois, et avait en tout six hommes tués et blessés. Dans les rangs de l'artillerie un seul homme manquait, Velentchouk, et deux chevaux. Par contre, on avait coupé du bois à trois *verstes* et la place était si bien nettoyée qu'on ne pouvait la reconnaître. Au lieu de la lièze compacte de la forêt qu'on voyait avant, s'ouvrait maintenant une grande plaine couverte de bûchers fumants et de la cavalerie et de l'infanterie qui avançaient dans la direction du camp. Bien que l'ennemi ne cessât de nous poursuivre du feu de l'artillerie et des fusils, jusqu'au petit fleuve, près du cimetière que nous avons traversé le matin, la retraite se faisait très heureusement. Je commençais déjà à rêver au *stchi* (1), au gigot de mouton et au gruau qui m'attendaient dans le camp lorsqu'arriva la nouvelle que le général ordonnait de construire une redoute sur la rivière et d'y laisser jusqu'au lendemain le 3<sup>e</sup> bataillon du régiment de K. et une section de la 4<sup>e</sup> batterie. Les

(1) Sorte de soupe aux choux avec de la viande.

charrettes chargées de bois et de blessés, les Cosaques, l'artillerie, l'infanterie, les fusils et le bois sur les épaules, tous, bruyamment, en chantant, passèrent devant nous. Sur tous les visages se montraient l'entrain et le plaisir causés par le sentiment du danger passé et l'espoir du repos. Nous seuls et le 3<sup>e</sup> bataillon devons remettre au lendemain ces sentiments agréables.

## X

Pendant que nous, les artilleurs, étions occupés près des canons à disposer les avant-trains, les caissons, les voitures à munitions, l'infanterie avait déjà mis les fusils en faisceaux, allumé des bûchers, élevé de petites huttes de branches et de paille de maïs, et préparé le grua.

Il commençait à faire sombre. Des nuages blanc-bleuâtre couraient sur le ciel. Le brouillard qui se transformait en une vapeur humide mouillait la terre et les capotes des soldats; l'horizon devenait plus étroit, et tous les environs prenaient une teinte foncée. L'humidité que je sentais à travers mes bottes, et derrière la cour le mouvement sans repos, la conversation à laquelle je ne prenais aucune part, la boue collante où les pieds s'enfonçaient, et l'estomac vide après une journée de fatigue physique et morale, me mettaient dans la plus fâcheuse disposition d'esprit. Velentchouk ne

me sortait pas de la tête. Toute la simple histoire de sa vie de soldat se présentait à mon imagination avec importunité. Ses derniers moments étaient clairs et purs comme toute sa vie. Il avait vécu trop honnêtement et trop simplement pour que sa foi naïve en une vie future céleste pût s'ébranler au moment décisif.

— Votre Seigneurie, — me dit Nikolaïev qui s'approchait. — Venez chez le capitaine. Il vous invite à prendre du thé.

En suivant Nikolaïev et avec difficulté passant entre les faisceaux et les feux, j'allai chez Bolkhov en songeant avec plaisir au verre de thé chaud et à la gaie conversation qui dissiperait mes idées sombres.

— Quoi ! l'as-tu trouvé ? — s'entendit de la hutte faite de maïs et où brillait une lumière, la voix de Bolkhov.

— Je l'ai amené, Votre Seigneurie, — répondit d'une voix basse Nikolaïev.

Bolkhov était assis dans la hutte sur la *bourka* sèche, déboutonné et sans bonnet. Près de lui bouillait le samovar et des victuilles étaient posées sur le tambour.

La baïonnette supportant la chandelle était fichée en terre.

— Comment trouvez-vous ? — fit-il avec fierté, en regardant son installation intime.

En effet, dans la hutte on était si bien, qu'au thé

j'oubliai tout à fait l'humidité, l'obscurité et la blessure de Velentchouk. Nous nous mîmes à causer de Moscou et de choses n'ayant aucun rapport avec la guerre et le Caucase.

Après un de ces moments de silence qui interrompent parfois les conversations les plus animées, Bolkhov me regarda avec un sourire.

— Je pense que notre conversation de ce matin vous a semblé très étrange ? — dit-il.

— Non, Pourquoi ? Je vous ai seulement trouvé trop franc. Il y a des choses que nous connaissons tous mais qu'il ne faut jamais dire.

— Pourquoi ? S'il y avait une possibilité quelconque de changer cette vie en la vie la plus banale et la plus pauvre, mais sans les dangers et le service, je n'hésiterais pas un moment.

— Pourquoi n'iriez-vous pas servir en Russie ? — dis-je.

— Pourquoi ? — répéta-t-il. — Oh ! j'y ai pensé depuis longtemps. Je ne puis maintenant retourner en Russie avant de recevoir la décoration d'Anne et de Vladimir ; la décoration d'Anne autour du cou et le titre de major. Je l'ai escompté en venant ici.

— Mais... si comme vous le dites, vous vous sentez incapable de servir ici....

— Et si je me sens encore plus incapable de retourner en Russie tel que je suis venu ! C'est aussi une des traditions qui existent en Russie

et que Passek, Slieptzov et les autres ont affirmées, qu'il faut venir au Caucase pour être chamarré de décorations. Tous attendent et exigent cela de nous. Et voilà, moi je suis ici depuis deux ans, j'ai fait deux expéditions et je n'ai rien reçu. Mais quand même, j'ai tant d'amour-propre que pour rien au monde je ne partirais d'ici avant d'être major et d'avoir la décoration de Vladimir et la décoration d'Anne au cou. Je suis entraîné à un tel point que je suis vexé quand on donne une récompense à un Gnuilokichkine quelconque et pas à moi. Et ensuite, comment paraîtrais-je en Russie devant mon *starosta* (1), le marchand Kotelnikov à qui je vends du blé, devant ma tante de Moscou et devant tous ces messieurs, si après deux années de Caucase je revenais sans aucune récompense ?

Il est vrai que je fais fi de ces messieurs et qu'eux aussi, probablement, se soucient fort peu de moi, mais l'homme est bâti ainsi : je ne veux pas les connaître et à cause d'eux je perds mes meilleures années, tout le bonheur de ma vie, tout mon avenir.

(1) « L'ancien » du village



A ce moment, du dehors s'entendit la voix du chef du bataillon. « Avec qui êtes-vous, Nikolaï Fédorovitch ? » Bolkhov me nomma. Aussitôt dans la hutte entrèrent trois officiers : le major Kirsanov, l'aide de camp de son bataillon et le chef de la compagnie Trocenko.

Kirsanov n'était pas de haute taille. Il était gros, avait de petites moustaches noires, des joues rouges, des yeux petits, luisants. Les yeux étaient ce qu'il avait de plus remarquable dans sa physiologie. Quand il riait, il n'en restait que deux petites étoiles humides, et ces étoiles avec les lèvres et le cou tendus prenaient parfois une expression très étrange, insensée.

Au régiment, Kirsanov se tenait et se conduisait mieux que tous les autres. Ses subordonnés ne l'injuriaient pas, et ses chefs le respectaient, bien que l'opinion générale fût qu'il n'était pas du tout

intelligent. Il connaissait bien le service, était exact et zélé, il avait toujours de l'argent, sa voiture, son cuisinier, et savait, avec naturel, feindre la fierté.

— De quoi causez-vous, Nikolai Fédorovitch ? — fit-il en entrant.

— Mais, voilà, des agréments du service au Caucase.

A ce moment, Kirsanov me remarqua, moi, un junker, et pour me faire sentir son importance, comme s'il n'écoutait pas la réponse de Bolkhov, en regardant le tambour, il demanda :

— Quoi, êtes-vous fatigué Nikolai Fédorovitch ?

— Non, nous... — voulut commencer Bolkhov.

Mais la dignité du chef de bataillon exigeait sans doute d'interrompre de nouveau et de poser une nouvelle question :

— Etait-ce une belle affaire, celle d'aujourd'hui ?

L'aide de camp du bataillon était un tout jeune lieutenant, qui peu avant était encore junker, un garçon modeste et doux, au visage timide, naïf, agréable. Je l'avais déjà rencontré chez Bolkhov, le jeune homme venait souvent chez lui, saluait, s'installait dans un coin, et durant des heures consécutives, se taisait. Il faisait des cigarettes, les fumait, puis se levait, saluait et se retirait, c'était le type des fils de pauvres gentilshommes russes qui ont choisi la carrière militaire comme la seule pos-

sible avec leur instruction, et qui placent le plus haut au monde leur état d'officier. Un type naïf et charmant, malgré son attirail particulièrement ridicule : la blague à tabac, la robe de chambre, la guitare, la petite brosse à moustaches, avec lesquelles nous avons l'habitude de nous le représenter. Au régiment, on racontait qu'il se vantait d'être juste mais sévère envers son brosseur, et qu'il disait : « Je punis rarement, mais quand on m'y force, alors gare ; » et qu'une fois, quand son ordonnance ivre le volait et même commençait à l'injurier, alors, soi-disant, il le conduisit au poste, ordonna de tout préparer pour la punition, mais à la vue des préparatifs il était tellement confus qu'il ne put que dire : « Eh bien ! Tu vois, je puis donc... » Et tout effaré s'enfuit à la maison. Depuis ce temps, il avait peur de regarder dans les yeux de son Tchernov.

Ses camarades ne le laissaient pas tranquille, l'agaçaient avec cette histoire, et plusieurs fois j'ai entendu le naïf garçon s'en défendre en rougissant jusqu'aux oreilles et affirmer que ce n'était pas vrai, au contraire.

La troisième personne, le capitaine Trocenko, était un vieux Caucasiens au plein sens du mot ; c'est-à-dire un homme pour qui la compagnie qu'il commandait devenait la famille, la forteresse où était son état-major, la patrie, et les choristes, le seul plaisir de sa vie ; un homme pour qui tout

ce qui n'était pas Caucasien, ne méritait que du mépris. En outre, tout ce qui était du Caucase se partageait en deux parties : le nôtre, et ce qui n'était pas nôtre. Il aimait la première, et haïssait la seconde de toutes les forces de son âme. Enfin et principalement c'était un homme de courage tenace, calme, d'une bonté rare envers ses camarades et ses subordonnés, d'une droiture excessive et même audacieux envers les aides de camp et les *bons jours*, qu'il détestait on ne sait pourquoi. En entrant dans la hutte, il faillit défoncer le toit avec sa tête, mais aussitôt il se baissa et s'assit à terre.

— Eh bien ! Quoi ? — fit-il. En remarquant soudain mon visage qui lui était inconnu, il s'arrêta et posa sur moi son regard voilé et fixe.

— Alors de quoi causiez-vous ? — demanda le major en tirant sa montre et l'examinant, bien que je sois fermement convaincu qu'il n'en avait nul besoin.

— Eh bien ! Il me demandait pourquoi je sers ici.

— Sans doute Nikolaï Fedorovitch veut se distinguer ici, puis retourner chez lui.

— Et vous Abram Ilitch, dites-nous pourquoi vous servez au Caucase ?

— Moi, parce que premièrement, vous savez que nous sommes tous obligés de servir. Quoi ? — ajouta-t-il, bien que personne ne soufflât mot. — Hier, j'ai reçu une lettre de la Russie, Nikolaï Fedo-

rovitch, — continua-t-il avec le désir évident de changer le sujet de la conversation. — On m'écrit que... On me pose des questions si étranges...

— Quelles questions? — demanda Bolkhov.

Il rit.

— Vraiment, des questions étranges... On me demande si la jalousie peut exister sans l'amour? Quoi? — demanda-t-il en nous regardant tous.

— Ah! c'est ça! — fit en souriant Bolkhov.

— Oui, vous savez, en Russie, c'est bien de servir, — continua-t-il comme si ces phrases découlaient très naturellement l'une de l'autre. — Lorsqu'en 52, j'étais à Tambov, on me recevait partout comme aide de camp de l'empereur. Le croiriez-vous, quand je suis entré au bal chez le gouverneur de la province, alors, vous savez... On m'a reçu très bien. La femme du gouverneur, savez-vous, me causait, elle m'interrogeait sur le Caucase et tous se conduisaient ainsi... que je ne savais pas... On regardait mon sabre doré comme une rareté... On me demandait pourquoi j'avais reçu le sabre, pourquoi la décoration d'Anne, pourquoi celle de Vladimir, et je leur ai si bien raconté... hein? Voilà pourquoi le Caucase est bon, Nikolaï Fedorovitch — conclut-il sans attendre la réponse. — Là-bas on regarde très bien notre frère du Caucase. Un jeune homme, savez-vous, un officier d'état-major avec la décoration d'Anne et de Vladimir, est très bien vu en Russie. Quoi?

— ajouta-t-il en pliant l'auriculaire de la main gauche. — Nous prenons tous les appointements d'avance et voici tout votre compte — dit Trocenko en buvant un verre d'eau-de-vie.

— Et bien ? que direz-vous contre cela...

— Quoi ?

A ce moment, dans l'entrée de la hutte se montra une tête blanche au nez aplati, et une voix rude prononça avec un accent allemand :

— Vous êtes ici, Abram Ilitch ? L'officier de service vous cherche.

— Entrez, Kraft — dit Bolkhov.

Une haute personne en uniforme d'état-major émergea de la porte, et avec un soin particulier se mit à serrer les mains de chacun.

— Ah ! cher capitaine, vous aussi ? — dit-il, en s'adressant à Trocenko.

Le nouvel hôte, malgré l'obscurité, arrivait jusqu'à lui, et comme il me sembla, à l'étonnement et au mécontentement extraordinaire du capitaine, quand il le rencontra il le baisa aux lèvres.

« C'est un Allemand qui veut être bon camarade » pensai-je.

## XII

Ma supposition se confirmait aussitôt. Le capitaine Kraft demanda de l'eau-de-vie qu'il appela *gorilka* (1). Il toussota horriblement et renversa la tête en vidant son verre.

— Quoi, messieurs, aujourd'hui, nous avons roulé dans la plaine de la Tchetchnia — commençait-il, — mais apercevant l'officier de service, il se tut aussitôt pour laisser le major donner des ordres.

— Eh bien ! Avez-vous parcouru la ligne ?

— Oui.

— Les secrets sont envoyés ?

— Oui.

— Alors, vous recommanderez aux chefs de compagnies d'être prudents autant que possible ?

— J'obéis.

Le major cligna des yeux et devint très pensif.

(1) Nom petit-russien de l'eau-de-vie.

— Dites que les soldats peuvent maintenant préparer le gruau.

— Il cuit déjà.

— Bon, vous pouvez vous retirer.

— Eh bien ! Alors nous allons calculer ce qui est nécessaire à un officier, — continua le major en s'adressant à nous avec un sourire indulgent. Calculons.

— Il vous faut un veston et un pantalon... n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mettons, pour cela, cinquante roubles pour deux ans ; alors vingt-cinq roubles par an pour l'habillement. Ensuite, pour la nourriture, deux *abas* (1) par jour... n'est-ce pas ?

— Oui, c'est même beaucoup.

— Laissons. Maintenant, pour un cheval, la selle, les réparations, trente roubles. Voilà, c'est tout. Alors, en tout : vingt-cinq, cent vingt et trente, total cent soixante-quinze. Ainsi il nous reste pour le luxe, le thé, le sucre et le tabac environ vingt roubles. Vous voyez ? C'est juste, Nikolaï Fédorovitch ?

— Non, permettez, Abram Ilitch, — objecta timidement l'aide de camp, — il ne restera rien pour le thé et le sucre. Vous mettez une paire de pantalons pour deux ans, mais ici, en campagne

(1) Monnaie persane valant 0 fr. 55.



on ne suffit pas aux pantalons et aux bottes, presque chaque mois j'en use une paire. Ensuite le linge, les chemises, les serviettes, les bandelettes pour les pieds, il faut acheter tout cela, et quand on compte il ne reste rien. C'est vrai, je vous le jure, Abram Ilitch.

— Oui, les bandelettes sont très agréables à porter, — dit tout à coup Kraft après un silence d'un moment en prononçant avec une tendresse particulière le mot bandelettes — Savez-vous, c'est simple, à la russe.

— Je vous dirai — fit remarquer Trocenko, que de quelque façon qu'on calcule, on trouve toujours que notre frère doit se mettre les dents au crochet, et en réalité, nous tous vivons, buvons du thé, de l'eau-de-vie et fumons du tabac. Quand on sert depuis aussi longtemps que moi — continua-t-il en s'adressant au sous-lieutenant, — on apprend aussi à vivre. Vous savez, messieurs, comment il se conduit avec ses brosseurs ?

Et Trocenko, en poussant de rire, nous raconta, bien que nous tous l'eussions entendue mille fois, toute l'histoire du sous-lieutenant avec son brosseur.

— Et toi, mon cher, pourquoi deviens-tu comme une pivoine ? — continua-t-il en s'adressant au sous-lieutenant qui rougissait, souriait, faisait peine à regarder. — Ce n'est rien, mon cher, j'ai été comme toi, et maintenant, tu vois, je suis

devenu un brave. Amène ici n'importe quel garçon russe, nous les avons vus, alors tout de suite il aura des spasmes, des rhumatismes, et moi, voilà, je m'assieds ici, et c'est ici ma maison, mon lit, tout. Tu vois. .

Après ces paroles il avala encore un petit verre d'eau-de-vie.

— Hein? — ajouta-t-il en regardant fixement les yeux de Kraft.

— Voilà, je respecte cela. C'est bien d'un vrai Caucasien! Votre main s'il vous plaît. Et Kraft nous écartant tous se fraya un chemin jusqu'à Trocenko, saisit sa main et la secoua avec une expression particulière.

— Oui nous pouvons dire que nous avons tout éprouvé — continua-t-il — En l'année 45... Vous étiez donc là-bas, capitaine, rappelez-vous la nuit du 12 au 13, quand nous avons passé la nuit dans la boue jusqu'aux genoux et que le lendemain nous sommes allés aux retranchements. J'étais alors attaché au général en chef et nous avons pris quinze retranchements en une seule journée. Vous vous rappelez, capitaine?

Trocenko fit de la tête un signe d'assentiment, puis avança la lèvre inférieure et ferma les yeux.

— Voyez-vous... — continua Kraft s'adressant au major avec beaucoup d'animation et faisant de la main des gestes tout à fait intempestifs.

Mais le major qui, probablement, avait entendu maintes fois ce récit, tout à coup regarda son interlocuteur avec des yeux si vagues et si sombres que Kraft se détourna de lui et s'adressa à moi et à Bolkhov qu'il regarda tour à tour. Pendant tout son récit, il ne jeta pas un seul regard sur Trocenko.

— Voyez-vous, quand nous sortimes le matin, le général en chef me dit : « Kraft ! prends ces retranchements ! » Vous connaissez le service militaire : c'est d'obéir sans discussion la main à la visière : « J'obéis, Votre Excellence, » et je partis. Comme nous approchions du premier retranchement, je me tourne et dis aux soldats : « Enfants, n'ayez pas peur ! Regardez bien devant vous ! De ma propre main, je fendrai du sabre celui qui restera en arrière ! » Vous savez, avec un soldat russe, il faut parler simplement. Tout à coup une grenade... Je vois un soldat, un autre, un troisième, ensuite les balles, dziiii ! dziiii ! dziiii ! « En avant, enfants, suivez-moi ! » dis-je. Une fois approchés, savez-vous, nous regardons, je vois comment... comment cela s'appelle-t-il?...

Et l'interlocuteur agitait la main en cherchant le mot.

— Un ravin — souffla Bolkov.

— Non... Ah ! comment donc ? Mon Dieu ! Ah, comment cela ? un ravin — fit-il rapidement. — Au pas de charge... Hourra ! ta ta ra ta ta !

D'ennemis pas une âme. Nous étions étonnés. C'est bien. Nous allons plus loin, au deuxième retranchement. Là c'est une autre affaire. Nos cœurs battent, savez-vous. Nous nous approchons, nous regardons, je vois le deuxième retranchement. On ne peut avancer. Ici... Eh bien! Comment... comment s'appelle cela... Ah! comment donc!...

— Encore un ravin — soufflai-je.

— Mais non, pas du tout — reprit-il fâché. — Pas un ravin, mais... Ah! comment appelle-t-on cela?... Et de la main il fit un geste inepte. — Ah! mon Dieu! Comment donc...

Il paraissait si tourmenté qu'on avait malgré soi le désir de lui souffler.

— Peut-être un fleuve? — fit Bolkhov.

— Non, un ravin, tout simplement. Mais aussitôt que nous sommes là, le croiriez-vous, un tel feu, un enfer...

A ce moment, derrière la hutte quelqu'un m'appela, c'était Maximov. Comme après avoir entendu cette histoire variée des deux retranchements, il m'en restait encore treize, j'étais content de saisir cette occasion pour retourner à ma section. Trocenko sortit avec moi. « Il ment d'un bout à l'autre — fit-il, — il n'alla pas du tout aux retranchements. »

Et Trocenko éclata de rire de si bon cœur que je m'en amusai aussi.

### XIII

Il faisait déjà nuit noire, seuls les bûchers éclairaient faiblement le camp, lorsqu'ayant fini mon travail, je m'approchai de mes soldats. Un grand tronc qui brûlait sans flamme gisait sous les charbons. Autour de lui, trois hommes seulement étaient assis. Antonov, qui tournait sur le feu la petite marmite dans laquelle cuisait le biscuit à la graisse. Jdanov qui songeur, remuait les cendres avec une petite gaule et Tchikine avec sa pipe toujours éteinte. Les autres se préparaient déjà à se reposer qui sous les caissons, qui dans le foin, qui près des bûchers. A la faible lumière des charbons je distinguais les dos, les jambes, les têtes que je connaissais. Parmi ces derniers était la recrue, qui presque dans le feu semblait dormir déjà. Antonov me fit place, je m'assis près de lui, allumai ma cigarette. L'odeur du brouillard et la fumée de bois vert en se répandant dans l'air, piquait les yeux et une

— Vous avez un peu exagéré, je pense, Abram Ilitch, — dit Bolkhov.

— Ah! Ah! — fit-il d'un air bête. — C'est nécessaire, savez-vous. Et j'ai bien mangé pendant ces deux mois.

— Est-on bien là-bas en Russie? — dit Trocenko, en interrogeant sur la Russie comme sur la Chine ou le Japon.

— Oui. Et combien nous avons bu de champagne pendant ces deux mois; c'était affreux!

— Bah! Vous avez bu sans doute de la limonade. Et moi, j'avalerais là-bas, on verrait alors comment boivent les Caucasiens. La réputation ne serait pas volée. Je montrerais comment on boit... Eh Bolkhov! — ajouta-t-il.

— Mais toi, oncle, tu es au Caucase depuis plus de dix ans déjà, — fit Bolkhov. — Et tu te rappelles ce que dit Ermolov, Abram Ilitch n'a que six ans...

— Comment, six! Seize bientôt.

— Bolkhov, ordonne donc d'apporter la sauge Il fait humide, br... br... Hein? — ajouta-t-il en souriant. — Buvons quelque chose, major.

Mais le major était mécontent de ce que le capitaine s'adressait à lui pour la première fois, et maintenant, il se renfrognait visiblement et cherchait asile dans sa propre dignité. Il chantonna quelque chose et de nouveau regarda la montre.

— Voilà, moi je n'irai jamais — continua Tro-

cenko sans faire attention au major qui fronçait les sourcils. — Je suis déjà déshabitué de marcher, de parler en Russe. On dirait, quel est ce monstre qui vient d'arriver? C'est dit : l'Asie. N'est-ce pas, Nikolaï Fedorovitch? Et que représente pour moi la Russie? Qu'importe si l'on sera tué un jour? On demandera où est Trocenko? On l'a tué. Que ferez-vous alors avec la 8<sup>e</sup> compagnie? Hein? — ajouta-t-il en s'adressant toujours au major.

— Envoyez l'officier de service au bataillon! — cria Kirsanov sans répondre au capitaine; bien que je fusse de nouveau convaincu qu'il n'avait aucun ordre à donner.

— Je pense que vous devez être content, jeune homme, maintenant que vous recevez double salaire? — fit le major après quelques minutes de silence en s'adressant à l'aide de camp du bataillon.

— Certainement, très content.

— Je trouve que nos appointements sont vraiment très forts, Nikolaï Fedorovitch, — continua-t-il. — Un jeune homme peut vivre très convenablement et même se permettre un petit luxe.

— Non, vraiment, Abram Ilitch, — fit timidement l'aide-de-camp — bien que les appointements soient doubles, c'est comme ça... Il faut donc avoir un cheval.

— Que me chantez-vous, jeune homme? J'ai été sous-lieutenant et voyez-vous, je sais qu'avec de l'ordre on peut vivre très bien. Et voilà, comptez

brume humide tombait du ciel sombre. Près de nous s'entendaient le ronflement régulier et le pétillement des branches dans le feu, les conversations et de temps en temps le cliquetis des armes de l'infanterie. Partout, les bûchers allumés éclairaient, dans un petit cercle les entourant, les ombres noires des soldats. Près des bûchers les plus proches, sur les endroits éclairés, je distinguais les figures des soldats nus, qui sur la flamme même agitaient leurs chemises.

Beaucoup d'hommes qui ne dormaient pas encore se remuaient et causaient sur un espace de quinze *sagènes* carrées. Mais la nuit sombre, silencieuse, mettait un cachet particulier, mystérieux sur tout ce mouvement. Il semblait que chacun, conscient de ce silence sombre, eût peur de violer son harmonie tranquille.

Quand je commençai à parler, je sentis que ma voix avait un autre timbre, je lus la même impression sur les visages des soldats assis autour du feu. Je crus qu'avant mon arrivée ils parlaient du camarade blessé, mais il n'en était rien. Tchikine narrait la réception des objets à Tiflis et parlait des écoliers de là-bas. J'ai remarqué partout et toujours, surtout au Caucase, ce tact particulier de nos soldats de se taire pendant le danger et d'éviter tout ce qui pourrait avoir une fâcheuse influence sur l'esprit des camarades.

L'esprit du soldat russe n'est pas basé comme



le courage des peuples méridionaux sur l'enthousiasme qui s'échauffe très rapidement et se refroidit de même. Il est aussi difficile d'enflammer le soldat russe que de lui faire perdre courage. Il ne lui faut ni les effets, ni les discours, ni les cris guerriers, ni les chansons, ni les tambours, il lui faut au contraire, le calme, l'ordre et l'absence de toute excitation. Dans un vrai soldat russe on n'observe jamais la fanfaronnade, l'effronterie, le désir de s'enivrer, de s'échauffer pendant le danger, au contraire la modestie, la simplicité et la crainte de voir dans le danger toute autre chose que le danger même, sont les traits distinctifs de son caractère.

J'ai vu un soldat blessé à la jambe, qui au premier moment regrettait seulement que sa pelisse de peau d'agneau fût percée; un conducteur qui, désarçonné du cheval tué sous lui, détachait la sous-ventrière pour retirer la selle. Qui ne se rappelle le cas qui se présenta au siège de Guerguebel, quand, au laboratoire, s'enflamma le tube d'une bombe chargée. L'artificier ordonna à deux soldats de prendre cette bombe et de courir la jeter dans un gouffre, mais les soldats ne la jetèrent pas dans l'endroit le plus proche de la tente du colonel qui était élevée sur le fossé, ils la portèrent plus loin pour ne pas éveiller les chefs qui dormaient dans la tente et tous deux furent mis en pièces. Je me souviens encore qu'en 1852,

dans le détachement, un jeune soldat, je ne sais pourquoi, dit pendant la bataille qu'il lui semblait que la section ne sortirait pas d'où elle était et toute la section furieuse s'élança sur lui à cause de cette sinistre parole qu'on ne voulait même pas répéter. Et maintenant, quand, dans l'âme de chacun devait être la pensée de Velentchouk, quant à chaque seconde on pouvait attendre une décharge de Tatars, tous écoutaient l'histoire drôlatique de Tchikine et personne ne parlait du combat d'aujourd'hui, ni du danger imminent ni du blessé, comme si cela avait eu lieu, Dieu sait quand, ou n'avait jamais été. Mais il me sembla toutefois que leurs visages étaient un peu plus sombres qu'à l'ordinaire, qu'ils n'écoutaient pas très attentivement le récit de Tchikine, et que même Tchikine ne tenait pas à ce qu'on l'écoutât, mais parlait comme ça. Maximov s'approcha du bûcher et s'assit près de moi. Tchikine lui fit place, se tut et se remit à tirer la fumée de sa pipe.

— A-t-on envoyé des fantassins dans le camp pour chercher de l'eau-de-vie? — dit Maximov après un silence assez long. Il venait de rentrer. Il cracha dans la flamme. — Le sous-officier dit qu'on a vu le nôtre.

— Quoi! vit-il encore? — demanda Antonov en retournant la marmite.

— Non, il est mort.

La recrue, tout à coup, souleva du feu sa

petite tête en bonnet rouge et pendant un moment regarda fixement tantôt Maximov, tantôt moi ensuite, rapidement baissa la tête et s'enveloppa dans son manteau.

— Voilà, ce n'est pas pour rien que la mort venait sur lui ce matin, quand je l'ai éveillé dans le parc! — fit Antonov.

— Des bêtises! — dit Jdanov en tournant le tronc qui fumait. Tous se turent.

Dans le silence général, un coup retentit derrière nous dans le camp. Nos tambours prirent le signal et battirent la retraite. Quand le dernier roulement cessa. Jdanov se leva le premier, ôta son bonnet. Nous tous suivîmes son exemple.

Dans le silence profond de la nuit éclata un chœur harmonieux de voix fortes :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ; ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Amen. »

— C'est comme ça. Chez nous, en l'année 45, un des nôtres fut blessé en cet endroit — dit Antonov, quand nous eûmes remis nos bonnets et nous fûmes assis de nouveau autour du feu. — Alors nous l'avons trainé pendant deux jours sur le canon. Tu t'en souviens de Chevchenka, Jdanov? Et après nous l'avons laissé comme ça sous l'arbre.

A ce moment un fantassin avec des moustaches

et des favoris énormes, portant un fusil et une giberne, s'approcha de notre bûcher.

— Pays, du feu, s'il vous plaît, pour allumer ma pipe, — dit-il.

— Et quoi, allumez, il y a assez de feu, — remarqua Tchikine.

— Pays, vous parlez sûrement de Darghui? — demanda le fantassin à Antonov.

— Oui, de l'année 45 et de Darghui... — répondit Antonov.

Le fantassin hocha la tête, cligna des yeux et s'assit près de nous sur les talons.

— Oui, il y avait de tout là-bas, — remarqua-t-il.

— Pourquoi donc l'avez-vous laissé? — demandai-je à Antonov.

— Il souffrait beaucoup du ventre. Quand nous étions arrêtés, ça allait, mais dès que nous nous mettions en mouvement, il criait horriblement. Il suppliait au nom de Dieu qu'on le laissât. Ça faisait de la peine. Mais quand *lui* commençait déjà à nous inquiéter fortement, à tuer trois servants de notre canon, un officier, nous nous sommes détachés d'une façon quelconque de notre batterie, ce fut un malheur! Impossible de songer à emmener le canon. Il y en avait de la boue!

— Le pire, c'est que la boue était sur la montagne Indeïskaïa, — remarqua un soldat.

— Oui, et c'est précisément là-bas qu'il se sen-

tait encore pire. Nous avons tenu conseil avec Anochenko, c'était un vieil artificier. Quoi, en effet, il ne restera pas vivant et il nous supplie au nom de Dieu, laissons-le donc ici. Et nous en avons décidé ainsi. A cet endroit croissait un arbre aux branches nombreuses. Nous avons pris des biscuits trempés, Jdanov en avait, nous les lui avons laissés. Nous l'appuyâmes contre l'arbre, lui mîmes une chemise propre, et lui ayant fait nos adieux comme il faut, nous le laissâmes là.

— Et c'était un bon soldat ?

— Pas mauvais, — remarqua Jdanov.

— Et que lui est-il arrivé ? Dieu seul le sait, — continua Antonov. Beaucoup de nos frères sont restés là-bas.

— A Dargui ? — demanda le fantassin en se levant et secouant sa pipe. — Puis de nouveau il ferma les yeux et hocha la tête : — Il y avait de tout là-bas !

Et il s'éloigna de nous.

— Eh quoi ? Chez-nous, dans la batterie, y a-t-il beaucoup de soldats qui étaient à Darghui ? — demandai-je.

— Voilà. Il y a Jdanov, moi, Patzan qui est maintenant en congé et encore six autres, pas plus.

— Et notre Patzan ! il s'amuse bien en congé ? — dit Tchikine. Et abaissant ses jambes et appuyant sa tête sur une bûche : — Je crois qu'il y a bientôt une année qu'il est absent.

— Et toi ? Tu as eu un congé d'une année ? — demandai-je à Jdanov.

— Non, — répondit-il de mauvaise humeur.

— C'est bien de s'en aller en congé, — dit Antonov, — quand on est d'une maison riche, quand on a soi-même la force de travailler ; alors c'est agréable de s'en aller et à la maison, on est content de te voir.

— Et quand on n'est que deux frères, à quoi bon s'en aller en congé, — continua Jdanov. — Ils ont assez à penser pour eux-mêmes et non pas à nourrir notre frère soldat. On est un mauvais soutien quand on a servi pendant vingt-cinq ans. Et sont-ils vivants ? Qui le sait ?

— N'as-tu pas écrit ? — demandai-je.

— Comment, pas écrit ! j'ai envoyé deux lettres, mais ils ne répondent pas. Ou ils sont morts, ou ils n'envoient pas de réponse, c'est-à-dire parce qu'ils vivent dans la misère. Alors, à quoi bon y aller ?

— Il y a longtemps que tu as écrit ?

— Après le retour de Darghui, j'ai écrit la dernière lettre.

— Tu ferais bien de chanter « le petit Bouleau », — dit Jdanov à Antonov, qui en ce moment, les coudes appuyés sur les genoux, fredonnait une chanson.

Antonov se mit à chanter « le petit Bouleau. »

— C'est la chanson préférée de l'oncle Jdanov, —

me chuchota Tchikine à l'oreille en me tirant par ma capote. — Parfois, quand Philip Antonitch la chante, il pleure presque.

Au commencement, Jdanov était assis tout à fait immobile, les yeux fixés sur les charbons ardents, et son visage éclairé d'une lumière rouge semblait extraordinairement sombre. Ensuite, ses pommettes commencèrent à se mouvoir de plus en plus vite, enfin il se leva, et, étendant sa capote, s'allongea dans l'ombre derrière la bûche. Soit qu'il se tournât et toussotât en se couchant, soit que la mort de Velentchouk en ce temps triste m'impressionnât, mais il me sembla qu'il pleurerait.

Le bas du tronc qui se transformait en charbon s'enflammait de temps en temps et éclairait la figure d'Antonov avec ses moustaches grises, son visage rouge et les décorations ornant son manteau jeté sur lui ; il éclairait également quelques bottes, des têtes, des bustes, des dos. Du ciel tombait la même brume triste, l'air était imprégné de la même odeur d'humidité et de fumée. Autour on voyait les mêmes teintes claires des bûches qui s'éteignaient, l'on entendait au milieu du silence général, le son des chants mélancoliques d'Antonov. Quand il se taisait, le bruit du mouvement faible, nocturne du camp, des ronflements, du cliquetis des armes, des sentinelles et des conversations à voix basse leur répondait :

— La deuxième relevée ! Makatuk et Jdanov ! —  
cria Maximov.

Antonov cessa de chanter. Jdanov se leva, soupira, enjamba la bûche et se dirigea lentement vers le canon.

15 juin 1855.

FIN



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

### I

#### LES COSAQUES

1° La nouvelle intitulée *les Cosaques* fut insérée dans le numéro de janvier 1863 de la Revue « Le Messager Russe » (*Rousskī Vjestnik*), mais elle avait été écrite longtemps avant. La première ébauche en fut faite probablement pendant le séjour de Tolstoï au Caucase c'est-à-dire au commencement des années 1850. Tolstoï a ajouté lui-même au titre « Les Cosaques » les mots : « Nouvelle du Caucase de 1852, » qui montrent ainsi son origine. Plusieurs fois dans la suite, il donna quelques retouches à ce travail.

Cette nouvelle intéressait non seulement Léon Tolstoï lui-même, mais aussi tout le cercle de ses amis des lettres, comme on le voit par leurs correspondances ; ainsi Botkine dans sa lettre à Fet, datée de Paris (6 mars 1860), écrit :

«... Par la lettre de Tourgueniev, j'ai appris avec joie que L. Tolstoï s'est remis à travailler son roman du Caucase. Quelque sottise qu'il fasse, je dirai toujours que c'est un homme d'un grand talent, et pour moi chacune de ses extravagances a plus de valeur que les actes raisonnables des autres... » (1)

Mais cette nouvelle, comme beaucoup des grandes œuvres de Tolstoï, devait rester inachevée.

Tolstoï, dans sa jeunesse, amateur de tous genres de sport, s'adonnait avec passion au jeu du billard; un jour il perdit mille roubles contre Katkov, illustre publiciste conservateur et directeur du journal « Les Bulletins de Moscou » et de la revue « Le Messager Russe. » Comme il lui arrivait souvent, Tolstoï n'avait pas d'argent et ne voulant pas ajourner le paiement d'une dette d'honneur, il remit à Katkov la nouvelle inachevée *les Cosaques*, les honoraires devaient rester en paiement de la dette de jeu. « Après cette aventure, nous a raconté Léon Nikolaiévitch, cette nouvelle me sembla si répugnante, que je l'abandonnai, et ne voulus point la terminer. » Cette aventure produisit aussi son effet dans le cercle de ses amis écrivains. Ainsi, de Paris, le 5 mars 1862, Tourgueniev écrit à Fet :

«... Tolstoï a écrit à Botkine qu'à Moscou il a perdu au jeu et emprunté mille roubles à Katkov, comme avance pour son roman du Caucase. Que Dieu veuille qu'au moins, cette aventure le remette dans sa vraie voie... » (2)

Mais ce moyen ne pouvait attirer Tolstoï au travail et il nous faut plutôt regretter cette aventure qui si mal à propos interrompit son œuvre.

Cette Nouvelle produisit une forte impression, même

(1) « Souvenirs » de Fet.

(2) « Souvenirs » de Fet.

sur l'un des critiques les plus sévères de Tolstoï : Tourgueniev. Le 7 avril 1863, il écrit à Fet, de Paris :

«... J'ai lu *Les Cosaques*, et j'en suis enthousiasmé. (Botkine aussi). Seul le personnage d'Olénine gâte l'impression générale, qui est magnifique. Pour le contraste entre la civilisation et la nature primitive, vierge, il n'y avait nul besoin d'introduire de nouveau cette créature toujours occupée d'elle-même, ennuyeuse et malade. Comment Tolstoï ne se débarrassera-t-il pas de ce cauchemar !... »

Tolstoï lui-même plaçait *Les Cosaques* au-dessus de ses autres œuvres, et malgré toute sa modestie, dans sa lettre à Fet, de la même année 1863, il s'exprime ainsi :

«... Je vis dans un monde si éloigné de la littérature et de sa critique qu'en recevant une lettre comme la vôtre, mon premier sentiment est de l'étonnement. Mais qui donc a écrit *Les Cosaques* et *Polikouchka* ? Y a-t-il à les discuter ? Le papier supporte tout et le directeur paie pour tout et insère tout. Mais ce n'est que la première impression, ensuite on pénètre dans le sens des mots, on se creuse la cervelle et on trouve là-bas quelque part, dans un coin, parmi les vieux restes oubliés, on trouve là-bas quelque chose d'indéfini sous le titre : *artistique*. Et en comparant avec ce que vous dites, on conviendra que vous avez raison, et on trouvera même du plaisir à fouiller dans ces vieilles reliques et dans cette odeur autrefois aimée. Et même on est empoigné du désir d'écrire. Sans doute vous avez raison. Mais il y a peu de lecteurs tels que vous. *Polikouchka*, c'est le bavardage sur le premier sujet venu d'un homme qui « tient sa plume » et « Les Cosaques, avec la *sanie*, bien que mal... » (1)

(1) « Souvenirs » de Fet.

Dans cette nouvelle, certains passages ont un caractère autobiographique et quelques-uns des personnages du récit sont peints d'après nature. La plupart des impressions du personnage principal ont été reçues par l'auteur lui-même, bien que le sujet soit emprunté au récit d'un officier de ses amis. Le valet d'Olénine et le Cosaque Erochka sont des personnages réels, et nous y reviendrons dans la biographie de Tolstoï.

2° *Les Cosaques* ont paru en français dans deux éditions :

a) Chez Hachette en un volume qui contient en outre, *les Souvenirs de Sébastopol*.

b) Chez Flammarion, dans la collection des *Auteurs célèbres*.

Sur la traduction française des Cosaques nous trouvons quelques lignes très intéressantes dans un livre de M. Halperine-Kaminsky paru récemment et intitulé : *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance avec ses amis français*. Nous citerons les pages 320 et 321 relatives à la nouvelle *Les Cosaques* :

« M. Durand-Gréville, dans ses notes qu'il m'a obligeamment communiquées, dit qu'en 1874 il avait écrit à Tolstoï pour lui demander l'autorisation de traduire *Les Cosaques* sous la direction de Tourgueniev, mais qu'il n'obtint pas de réponse. Plus tard, en 1879, un de ses amis de Saint-Pétersbourg lui adressa une traduction des *Cosaques*, « mais dans un français un peu exotique ». Il l'a proposé à l'éditeur Plon en lui promettant d'obtenir une préface de Tourgueniev.

En effet, nous lisons, à propos de ce roman, dans une lettre de Tourgueniev à Tolstoï du 9 janvier 1879.

« Il se trouve ici un éditeur qui désirerait publier en volume la traduction parue dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Mais comme il sait que cette traduction est faible, il voudrait que l'écrivain français Durand

(qui possède parfaitement la langue russe) et moi, nous revisions soigneusement cette traduction, ce que nous ferons volontiers (j'écrirai une petite préface). Cet éditeur demande aussi votre autorisation qui serait, par exemple, formulée ainsi : « Je soussigné déclare, tant en mon nom qu'au nom de la personne qui a traduit et publié dans le *Journal de Saint-Petersbourg* ma nouvelle *Les Cosaques*, que je donne à MM. Ivan Tourgueniev et Emile Durand, l'autorisation de publier cette nouvelle en France, après avoir introduit dans le texte de la traduction les corrections nécessaires. »

» J'espère, ajoute Tourgueniev plus loin, que vous n'y verrez aucun inconvénient, et je puis vous assurer que nous ferons tous deux de notre mieux pour présenter au public français *Les Cosaques* dans la forme dont ils sont dignes, et mieux en tout cas que ne l'a fait le traducteur américain. »

» Cette traduction, révisée par Tourgueniev et Durand-Gréville, devait paraître chez Plon, mais à l'essai, M. Durand, ayant trouvé le travail de révision plus long qu'une traduction nouvelle, se découragea, et M. Plon ne donna pas suite à ce projet. »

## L'INCURSION

1°. Ce récit a été écrit en 1852, c'est-à-dire pendant le séjour de Tolstoï au Caucase, presque en même temps que *l'Enfance*. Nous le classons ainsi que le récit suivant, écrit plus tard, dans un même volume avec les Cosaques, en unissant ainsi trois des meilleurs récits du Caucase.

Dans ce récit Tolstoï définit le vrai courage. Cette définition a indiscutablement un lien avec le développement intérieur qui s'effectuait dans l'âme même de l'auteur. Au commencement de son séjour au Caucase, Tolstoï n'était pas étranger aux désirs ambitieux du succès dans sa carrière militaire. Voilà ce que déclare à ce sujet S. A. Bers (le frère de la comtesse Tolstoï) dans ses souvenirs sur Tolstoï :

« Pendant le service au Caucase, L.-N. désirait ardemment recevoir la croix de Saint-Georges, il était même proposé pour cette décoration mais ne la reçut pas à cause de la malveillance personnelle de l'un de ses chefs. Cet insuccès l'attrista et en même temps changea son opinion sur le courage. Il cessa de considérer

comme courageux ceux qui s'enflammaient dans les combats en cherchant des signes de distinction. Son idéal du courage devint la conduite raisonnable dans le danger. Il a exprimé cette opinion dans ses œuvres. Il montrait comme les vrais héros le naïf et calme capitaine Khlopov dans le récit *l'Incursion* et le modeste capitaine Touchine, dans le roman *Guerre et Paix*. »

Nous ne pouvons nous porter garant de l'exactitude absolue de cette affirmation, mais cette évolution spirituelle qui montre l'élévation morale incessante et le travail intérieur de Tolstoï nous paraît très probable.

2° *L'Incursion* a paru en français dans le recueil *Paysans et soldats* édité chez Dentu, sans nom de traducteur. Le titre *Paysans et soldats* n'appartient pas à Tolstoï.

*L'Incursion* y figure sous le titre « La Surprise. Récit d'un Volontaire. »

### III

#### LA COUPE EN FORÊT

1° Ce récit est des années 1854-1855, c'est-à-dire pendant le séjour de Tolstoï à Sébastopol. Il parut pour la première fois dans la Revue *Le Contemporain* (*Sou-vreménik*.)

Rappelons quelques lignes de la lettre de Nekrassov, déjà citée dans les notes bibliographiques du premier volume des *Ouvres complètes de Tolstoï* (page 349) et qui se rapportent à ce récit :

« *La Coupe en Forêt* est passée assez bien, quoique quelques traits précieux aient été rayés. Voici mon opinion sur cette nouvelle : par la forme elle rappelle en effet Tourguenev, mais là s'arrête la ressemblance ; tout le reste vous appartient et ne pourrait être écrit par personne sauf vous. Dans ce récit il y a beaucoup de petites notes admirablement justes et tout y est nouveau, intéressant et utile. Ne négligez pas des récits pareils à celui-là. Sur le soldat, notre littérature n'a rien dit jusqu'ici, sauf des banalités. Vous commencez seulement et quelle que soit la forme sous laquelle vous direz ce que vous savez sur ce sujet, tout sera au plus haut degré intéressant et utile. »



Nous voyons ainsi que depuis le commencement de l'activité littéraire de Tolstoï, quelque travail qu'il entreprit, en chacun il apportait quelque chose de nouveau. Et ce trait principal caractéristique du grand talent, remarqué déjà par ses premiers critiques, a passé dans toutes les œuvres littéraires de L. Tolstoï et comme nous le savons s'est conservé jusqu'en ses derniers écrits.

2° Le récit *La Coupe en Forêt*, en traduction française figure dans le recueil « Paysans et soldats » précédemment cité, sous le titre *Dans les grands bois*, récit d'un junker.

P. BIRUKOV.

N. B. — Dans la nomenclature des œuvres complètes de Tolstoï, donnée dans le premier volume de cette édition, par erreur, le récit l'*Incursion* est nommé l'*Invasion*.

P. B.

## TABLE DES MATIÈRES

---

LES COSAQUES, nouvelle du Caucase (1852). . . . .	1
L'INCURSION, récit d'un volontaire (1852). . . . .	309
LA COUPE EN FORÊT, récit d'un Junker (1854-1855). . . . .	363
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES . . . . .	437

FIN DU TOME TROISIÈME  
DES OEUVRES COMPLÈTES DU C<sup>IE</sup> LÉON TOLSTOÏ

VERIFICAT  
2007

---

EMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

VERIFICAT  
1987



BIBLIOTECA  
CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI